

LETTRES
DE
JULES FERRY

— 1846 - 1893 —

BD 363542



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Inv. A.10939

Ces lettres de Jules Ferry ont été réunies par
les témoins de sa vie, dépositaires de sa pensée,
pour être dédiées aux amis de sa mémoire.

EUG. JULES-FERRY.

Mai 1914.



AVANT-PROPOS

Ce recueil n'est pas l'œuvre d'un historien, il n'est pas l'œuvre d'un politique. Il n'aspire pas plus à satisfaire des curiosités prématuressées qu'à ranimer des brasiers éteints.

Il n'est donc pas sans intérêt d'inviter le lecteur, érudit ou militant, avide d'inédit ou de polémique, à se départir, pour un moment, des méthodes et des conceptions dans lesquelles a coutume d'évoluer l'effort de son labeur ou de son action. Nul ne saurait, au demeurant, trouver ici ce qu'il attend s'il rapproche par la pensée cette œuvre de souvenir d'une entreprise plus

vaste qui prétendrait, trop tôt encore, s'étendre à la correspondance complète de Jules Ferry.

Quelques-uns, en effet, se plaisent à entrevoir, à l'échéance des lointains délais, l'époque affranchie d'erreur qui permettrait une de ces laborieuses compilations, jamais complètes d'ailleurs, et toujours trop touffues pour laisser une lumière apaisée guider l'équité de l'Histoire. En attendant les contingences futures, le temps a commencé son œuvre de justice autour du nom de Jules Ferry. Le bruit des luttes s'éteint au loin, les voix méchantes semblent épuisées et des effigies glorieuses le défendent à jamais contre l'oubli, suprême injure, la seule qu'il ne dût jamais connaître. Aucun témoignage de reconnaissance ne paraît faire défaut à sa mémoire, et pourtant les amis des bons et des mauvais jours ont désiré, qu'après le bronze et le marbre, fût érigé le monument où nous apparaîtrait son âme intime dans son multiple rayonnement. Il ne faut pas chercher d'autre but à cette publication.

Puisqu'une prévoyante sollicitude de la destinée a voulu d'ailleurs préserver ces précieux vestiges, le devoir s'ensuivait pour

ceux qui les détiennent d'opposer ce pur témoignage aux arrêts presque toujours injustes, toujours hâtifs et fabuleux de la Légende. En effet, cette devancière passionnée de l'Histoire n'épargne aucun de ceux dont la taille s'est élevée au-dessus de celle des autres hommes. Les plus hauts sont les plus exposés à ses honneurs et à ses calomnies, et nul n'échappe au péril de se voir au moins défiguré.

Parmi tant de fables, la moins méchante rapporte qu'au temps de leur jeunesse ardent Gambetta aurait clos par cette apostrophe un débat trop passionné : « Tu me fais l'effet d'un rosier qui ne porte que des épines. » — « Mes roses fleurissent au dedans », aurait répondu Jules Ferry. Il n'en fallait pas davantage pour attacher à l'histoire de celui-ci la vision rébarbative de ce rosier symbolique sorti d'une boutade et d'un mot touchant, peut-être authentiques, peut-être inventés l'un et l'autre.

Il y songeait lorsqu'aux heures intimes que le foyer dispute à la tourmente ce grand ouvrier de l'avenir laissait sa pensée tomber un instant sur les amertumes du présent. Resigné aux colères de ses adversaires, dédaigneux des haines qui souvent l'hono-

raient, mélancolique, il ressentait la noire injure quand on l'accusait de ne pas être « aimable ».

Sera-t-il donné à ce livre d'apaiser, par une justice posthume la blessure ensevelie dans ce cœur aimant et meurtri, en ajoutant à l'incessante floraison du souvenir qui couvre sa tombe et console sa mémoire un bouquet choisi de vérités pures... et sans épines.

La vérité est dans ces lettres, depuis la première, émergée comme une touchante et lointaine épave de sa studieuse enfance. Elle est dans les enthousiasmes que sa plume descriptive nous a transmis de son allègre et laborieuse jeunesse. Jeunes années, jeunes espoirs! si proches du grand orage où le péril de la Patrie fixa l'effort de sa généreuse maturité en chargeant ses robustes épaules du plus pesant des fardeaux.

Quelques lettres sont empruntées à une volumineuse correspondance, causerie familiale du foyer continuée aux heures d'absence. Un tribut discret prélevé sur ce reliquaire entr'ouvert était nécessaire à la diffusion d'une vérité plus sereine et plus également répartie sur l'orageux et fécond parcours de cette destinée tourmentée et sur

l'infini domaine de ce cœur, si tendre et si mal connu.

En dépit des réserves commandées par l'insuffisant recul des événements, les textes ici présentés ont été scrupuleusement respectés. Malgré les barrières, dressées pour longtemps autour des correspondances touchant aux affaires publiques, malgré les sacrifices volontaires nécessités par une publication restreinte, la pensée de Jules Ferry, celle de toute sa vie, est ici résumée dans son entière sincérité.

Elle s'arrête brusquement et sa plume est tombée sans avoir senti venir l'heure alourdie qu'estompe et ralentit l'approche du soir. C'est la fin sans le déclin comme sa vie fut sans demi-teintes. Elle connut les haines qui vont jusqu'au crime et les grandes tendresses par delà la mort avec le suprême réconfort des longs dévouements trempés au feu des jours d'épreuve.

Efforçons-nous d'apercevoir, à la clarté de ces souvenirs, au-dessus de nos brumes et de nos amertumes, les régions hautes où résidait son héroïque sérénité. Nous n'y trouverons pas l'image mélancolique d'un grand vaincu courbé sous l'anathème, sombre produit d'un surprenant concours de

clameurs haineuses et de compassions atten-dries. Dégageons-le de cette autre légende qui n'a pas craint de le montrer revêtu de la rugueuse écorce des vieux sapins qui ont abrité son berceau. Son grand cœur avait, comme eux, non la rudesse des ramures sévères, mais de fortes racines rivées au sol meurtri de la Patrie et la vue claire des hautes cimes.

Affranchi maintenant des fumées éphé-mères qu'amonceille autour des braves la mêlée des passions hostiles, Jules Ferry ne peut manquer d'apparaître à l'Histoire dans l'attitude sereine et redressée qui convient au grand montagnard dont l'incessante et dure ascension ouvrit la route à l'avenir.

En tournant le dernier feuillet, laisse-nous le dans son cadre préféré, fait des verdures sans cesse renaissantes, des vastes ho-rizons et des hauts sommets qui montent vers le soleil levant dans leur azur encore voilé... C'est là que son dernier regard a fixé l'immuable espoir de son cœur fidèle... encore inconsolé!

LETTRES DE JULES FERRY

I

A SON GRAND-PÈRE

Strasbourg, 20 décembre 1846¹.

Mon cher papa²,

Nous avons eu mercredi dernier nos places dans la dernière composition en discours latin ; cette fois, j'ai été le premier. Tout continue à bien aller au collège ; je soutiens aussi courageusement que possible, comme vous m'y engagez, la lutte avec les rhétoriciens de Strasbourg. Je vais voir de temps en temps M. Colin qui me donne de bons conseils sur mes études, et m'indique de bons ouvrages à lire.

Je suis bien ennuyé de ne pouvoir aller vous voir au nouvel an, mais c'est tout à fait impos-

1. Le père de Jules Ferry s'était installé à Strasbourg en 1846, pour faciliter les études de ses fils.

2. Bien qu'elle porte « mon cher papa », la lettre est écrite à son grand-père par Jules Ferry, agé de quatorze ans.

sible, et puis, comme vous me le dites, cela pourrait peut-être déranger mes études ; cependant, moi qui m'en réjouissais tant, j'ai bien du mal à prendre mon parti. Je m'en consolerai en pensant qu'Adèle¹ sera près de vous, et vous portera de bien tendres baisers de notre part à tous. Ce sera déjà une compensation.

Au lieu de me réjouir comme d'abord du nouvel an, c'est maintenant Pâques que j'attends avec impatience. Quel plaisir de vous embrasser, vous mon bon père, mon excellente mère, et toute la famille, de revoir la Tuilerie, enfin de passer une semaine, ou peut-être plus, au milieu de vous ; et alors surtout que les jardins fleuriront de nouveau, et que l'on pourra s'y promener au soleil, au lieu de geler, de piétiner dans la neige ou dans la boue, comme dans ce vilain temps-ci.

A propos de l'hiver, il faut que je vous raconte une mesure qui a été prise au collège pour secourir les pauvres qui sont cette année dans une si cruelle misère, et je crois même qu'à Strasbourg c'est pis qu'ailleurs. Précédemment déjà, M. le proviseur avait fait un appel aux élèves pour secourir les inondés ; le montant de la souscription s'était élevé à 800 francs, et la classe de rhétorique avait donné à elle seule 80 francs. Cette

1. Sœur de Jules Ferry.

fois encore, il a parcouru les classes, et a proposé la mesure suivante. Pendant les trois mois d'hiver ou plus tard s'il le faut, on distribuera au collège de la soupe aux pauvres, comme le bureau de bienfaisance le fait à Saint-Dié; car je ne crois pas que l'administration municipale à Strasbourg ait adopté ce moyen. Quoi qu'il en soit, pour subvenir à la confection de la soupe, les élèves se cotisent et s'engagent à donner une certaine somme par semaine ou par mois; cela s'élève à peu près à une moyenne de sept centimes par jour. Comme la soupe ne revient pas à un prix très élevé, on peut ainsi donner une fois par jour une bonne nourriture à cinquante pauvres environ, indiqués par le bureau de bienfaisance, je crois. C'est déjà quelque chose. On a nommé en tous outre deux caissiers dans chaque classe, et les jours on choisit par le sort un certain nombre d'élèves pour goûter la soupe; on dit qu'elle est excellente. C'est là une bonne idée.

On dit qu'on va faire une loterie à Saint-Dié; si c'est vrai, veuillez nous le dire et ne pas manquer d'envoyer des billets.

Adieu, mon bon papa, je vous embrasse bien tendrement, ainsi que maman Ferry et toute la famille, oncles, tantes, cousins et cousines.

Votre petit-fils respectueux.

II

A PH. DEROISIN¹

Paris, [28 novembre 1857.]

Pourriez-vous, cher ami, me donner des nouvelles d'un nommé Deroisin, perdu je ne sais où depuis quinze jours environ ? Quelle conspiration ténébreuse ? quel obscur adultère ? quelle initiation franc-maçonnique ? quel voyage au long cours dans la poudre des vieux manuscrits le retient si longtemps loin du monde, où l'appelle pourtant plus d'un disciple de la religion positive à peine échappé aux erreurs d'un spiritualisme décrépit ? quelle femme savante ou quel Dieu inconnu fait qu'aussi longtemps sa place reste vide à la Montagne du Parlement Molé ? Venez-y, le positivisme est en danger dans mon cœur et l'économie politique à la Molé. La Montagne a déclaré suspecte la théorie de l'intérêt non limité, et l'on y dit une fois par semaine pis que pendre

1. Philémon Deroisin l'un des chefs du parti républicain en Seine-et-Oise sous l'Empire, conseiller municipal, puis maire de Versailles.

de Bentham. Prenez garde, économiste insouciant, paresseux apôtre de la foi nouvelle, qu'on ne vous dise avant peu le mot fameux : il est trop tard ! Venez ou je passe à M. de Clignières¹ ou Lignières, dont les affiches bleues, je vous l'avoue, sont loin de me déplaire.

1. Il s'agit du capitaine d'artillerie Célestin de Blignères, auteur d'un livre de vulgarisation sur le positivisme, connu par ses polémiques retentissantes avec Dupanloup.

III

A CHARLES FERRY.

Saint-Dié, vendredi, [7 septembre 1860.]

J'ai regagné à mon tour le gîte où il pleut toujours. Je n'ai fait ni bien longue, ni bien curieuse odyssée depuis l'instant où tu me coulas entre les doigts, au pont de Bingerbrück. J'ai flâné, dessiné, vécu. De ces huit journées passées sans toi, la première a été la nonpareille. Elle est de celles qu'on marque de rose dans ses souvenirs. Parti deux heures après vous pour Bâcharach, j'y suis resté jusqu'au soir, vivant de soleil, de contemplation, de solitude, d'admiration, et si heureux que j'en perdis le manger et le boire. Cette vieille petite ville est une impayable curiosité, un musée de vieilles églises, de vieux donjons, de vieilles demeures bourgeois, de vieux créneaux municipaux, de pignons sans pareils, de murailles vermoulues, de façades rudement sculptées, de rues étroites, profondes, serpentant, grimpant, bizarrement brouillées, multipliant et compliquant leur écheveau, comme à

plaisir, dans l'étroit espace qui sépare le bord du fleuve du pied de la montagne. Au grand et chaud soleil qu'il faisait, toute cette petite fourmilière, qu'on ne soupçonne pas du bord, riait et chantait au milieu des ruines, à réjouir une âme de chartreux. J'ai dessiné d'abord la vieille église qui est romane et dont tu as retenu, sans doute, le clocher à créneaux et à mâchicoulis. L'intérieur est mesquin, mais l'extérieur, avec les noires colonnades de l'abside, les clochetons d'air martial qui flanquent la porte romane à double colonnade annelée, la couleur brunâtre, chaude, vermoulue, qu'aucune restauration n'a tenté de rajeunir, tout l'ensemble exhale un parfum de Moyen âge, à ravir ton cœur d'archéologue.

J'aime moins le cloître voisin, qui n'est beau que parce qu'il est effondré, et dont l'ogive pâlit singulièrement à côté du vieil édifice si admirablement empreint du triple cachet religieux, militaire et municipal où se résume toute la vie communale du Moyen âge.

Après cette première station, je suis sorti par la voûte du vieux beffroi qui limite la ville du côté de la montagne et là, à mi-côte, au milieu des vignes, sous le soleil qui me grillait et faisait briller comme un tas de joyaux à mes pieds la ville entière, pignons, murailles, tours, églises, la

chapelle effondrée sur la colline, le vieux burg tout en haut, et tout autour la plus admirable guirlande de lierre sur la muraille, de noyers dans les fossés, j'essayai de mettre sur mon papier un peu de ce que je voyais ; c'était splendide, et à se casser la tête de ne point être un grand artiste, quand la fortune vous met en présence de pareils tableaux. J'ai passé le lendemain à Mayence. Alors est venue la pluie ; samedi, excursion à Rudesheim pour voir et dessiner les ruines, puis au vieux cloître d'Eberbach, non loin du Johannisberg, le tout à travers des flots de pluie.

Dimanche Wiesbaden, c'était de rigueur ; consciencieusement j'y ai perdu mes deux napoléons ; j'ai cru devoir cet hommage paisible au dieu de céans, mais cela ressemble trop au boulevard un dimanche : le bourgeois abondait, les femmes de Paris se faisaient rares ; j'en ai reconnu deux ou trois dont j'ai oublié les noms, étalant des hardiesses de toques et de plumes fort goûtées là-bas, j'imagine ; c'était fort prosaïque, plus prosaïque encore d'aller voir Roger ou plutôt son bras donnant le Prophète à l'Opéra du lieu, dont l'orchestre est d'ailleurs excellent.

Puis, j'ai voulu revoir Francfort. Imagine que les *Musées d'Allemagne*, de Viardot, dont j'avais enfin découvert à Mayence un exemplaire, me ré-

vérait que la ville libre possède un musée assez curieux pour que le critique ait cru devoir le placer dans son volume, le quatrième, avec Dresde, Munich et Berlin. J'ai encore, là, particulièrement songé à toi. Les origines de la peinture allemande s'y lisent à livre ouvert, avec une abondance de matériaux sans égale. Sache que rien n'est plus authentique et plus pur et moins repeint que l'*Adoration des mages* que nous avons tant discutée. Cela renverse nos idées. Fin du XIV^e et commencement du XV^e siècle, c'est bien l'époque et la date fixées.

Le Musée de Francfort est plein de pages aussi belles, de la même école, sans nom d'auteur, sans le moindre repeint, avec des têtes qu'Holbein avouerait — œuvres des *maitres peintres* de cette primitive époque, les confrères des maîtres sculpteurs et maîtres maçons dont les poèmes en pierres nous ravissent ; — ces peintures dont l'encaustique égale presque l'huile, sorties du pinceau presque anonyme d'un maître Étienne ou d'un maître Guillaume quelconque, sont traitées avec la même naïveté d'intention, la même inspiration, la même perfection de détails que les clochetons de nos vieilles cathédrales.

Le reste du temps, je l'ai passé avec M. Vatin qui est un esprit fort cultivé et qui parle archéo-

logie comme un maître, avec mon vieil Albert¹ à parler de l'aurore et du réveil; à rêver d'air libre, avec sa douce petite femme, qui est vraiment fort gentille, se livrant peu, froide, et là-dessous chantant une exaltation pas bruyante, mais très reconnaissable pour un vieux loup de mer, et sans laquelle, décidément, la femme n'est qu'une ménagère, qui ne vaut pas un bon domestique.

Mardi soir, donc, pour finir, j'ai couché à Darmstadt, et mercredi soir, jeté à grande vitesse sur la plage inhospitalière qui a nom Sainte-Marie, et n'y trouvant pas de voiture, j'ai de mon pied léger pris le chemin du logis. Un beau coucher de soleil me suivit jusqu'au sommet de la côte, puis la nuit vint, les nuages s'amoncelèrent, et je pus, au défoncement progressif des chemins, à la profondeur croissante des boues, mesurer chaque pas qui me rapprochait de la gouttière où je suis né, et finalement, pour me rappeler de bonne façon ma géographie, une averse épouvantable m'assaillit aux portes du faubourg. Là finit mon histoire.

Je rapporte de Mayence des documents sur un congrès de jurisconsultes tenu tout récemment à Berlin. J'en fais deux ou trois articles pour la *Gazette des Tribunaux*.

1. Albert Lefavire, ami de jeunesse de Jules Ferry, gendre de M. Vatin.

IV

A M. ANDRÉ LAVERTUJON

Vendredi [fin juin 1861.]

Cher monsieur,

Je suis chargé de vous demander si vous voulez un article de notre ami Marcel Roulleaux, que vous connaissez bien, sur les *Classes ouvrières* de M. Audiganne.

Enfin j'ai à vous parler du *Manuel électoral* que j'ai bâti, moi septième, et que je vous envoie par le même courrier¹.

Les journaux libéraux nous ont fait : 1^o un article en manière de compte rendu ; 2^o une réclame à la première page en entrefilets contenant les noms des auteurs, ceux des adhérents (point capital), et faisant savoir que nous nous tenons à la disposition des électeurs qui auraient quelque difficulté légale à nous soumettre. On peut nous

1. La première édition du *Manuel électoral*, par F. Clamageran, A. Dréo, Émile Durier, Jules Ferry, Charles Floquet, Ernest Hamel et F. Hérold, est annoncée au *Journal de la librairie* du 3 août 1861.

écrire chez M. Floquet, 50, rue Sainte-Anne, à Paris. Vous verrez cette note dans le *Temps* d'hier soir, dans la *Presse d'aujourd'hui*, le *Siècle* de demain. J'ajoute que le *Siècle* a déjà, en son nom propre, souscrit pour 200 francs.

Nous voulons donner à cet opuscule la plus large publicité : les élections des conseils généraux ne sont qu'un prétexte, nous avons naturellement en vue les élections générales, mais nous saisissons cette première et excellente occasion de faire connaître le *Manuel*.

Les députés, comme le vieux parti, Marie, Carnot, Garnier-Pagès ont souscrit, nous appuient de toutes leurs forces et nous recommandent. Je crois que si nous arrivions à une vaste publicité, ce petit travail, qui est à la portée de toutes les bourses, ferait beaucoup pour ranimer dans le pays la lutte légale, en en fournissant à chacun les instruments.

Nous comptons sur vous, cher monsieur, pour propager autour de vous une œuvre si conforme à vos propres vues. Dites-moi ce que vous pouvez réunir autour de vous de souscriptions pour cet objet, combien vous en voulez d'exemplaires. Vous êtes placé à merveille pour centraliser dans les bureaux de votre journal¹ toute la propaga-

1. *La Gironde*.

tion du petit livre dans votre ville, au milieu de la bataille que vous allez y livrer.

Garnier-Pagès dit qu'il vous a écrit pour vous engager de toutes ses forces à accepter une candidature : c'est bien là le sentiment de l'immense majorité du parti. Je ne compte pour rien, je vous avoue, quelques obtus et quelques égoïstes, qui, au fond, sont las et dégoûtés et trouvent plus commode de plaider et de s'enrichir que de rentrer dans la bataille.

A vous bien cordialement.

P.-S — Avant l'article sur les ouvriers voulez-vous de suite une lettre de Roulleaux sur la question de l'enseignement obligatoire si lestement enterrée au Sénat l'autre jour¹?

V

A CHARLES FERRY

Saint-Dié [août 1861].

Mon appareil locomoteur est soumis à un déplacement systématique que n'entravent guère

1. Le 18 juin 1861 le Sénat avait rejeté une pétition demandant la création d'écoles primaires et passé à l'ordre du jour sur la partie de cette même pétition relative à la révision des lois sur l'instruction primaire.

les perturbations atmosphériques, mais qui est tout à fait inconciliable avec un épanchement normal de l'appareil affectif...

J'ai entrepris un pèlerinage de rafraîchissement vers l'unique exemplaire du type définitif de l'humanité régénérée, qu'offre à la contemplation de notre sacerdoce spontané la région arriérée des départements de l'Est. J'ai reçu chez l'aimable et bon L... cet accueil cordial qui est la parure de l'hospitalité et qui ne se rencontre décidément que dans les milieux paisibles où l'ami fait un peu nouveauté. Lui et sa jolie petite femme m'ont gâté à qui mieux mieux. Je ne te peins pas, à l'ombre de l'usine, au bout de Sainte-Marie-aux-Mines, égout de petite industrie, la maison élégante qu'habite le gracieux couple. Au milieu des jardins, sous le lierre et la folle vigne, elle n'a dans sa petitesse rien d'étriqué, rien de faux, rien de bourgeois. Un grand atelier qui contient quelques belles vieilleries, entasse dans un désordre plein de naturel tous les instruments des cinq sciences hiérarchiques, les attributs d'un art normal et tout ce qu'on a pu recueillir des livres classés par le maître dans la bibliothèque positiviste.

L... peint, dessine, fait de la musique comme un Germain, emploie en homme intelligent les loisirs assez larges que lui laisse une direction industrielle partagée avec son père et ses frères.

J'ai trouvé là, de plus, tout un arcane de littérature sacrée que mon prudent P... s'est plu à dissimuler et qui m'a procuré de grands réjouissements : l'Imitation de Jésus-Christ positiviste, les Prières pour tous les jours de la semaine, le Culte des archanges, etc., etc... En revanche j'ai jeté un tas de petites pierres dans le lac paisible où se mire la naïveté intelligente du bon et charmant L... Toutes les plus réjouissantes histoires de notre vénéré maître, le Deroisiana¹ tout entier, et tout ce que je sais de la langue sacerdotale avec deux adjectifs à la clef, y ont passé, et j'eusse été un grand objet de scandale, si l'on ne me savait au fond, quoique railleur, de conviction forte et dévouée. Nous avons eu d'ailleurs, sur les hauteurs qui couronnent la vallée, des épanchements sérieux, comme ils s'échangeaient de temps en temps au IV^e siècle entre Lérins et Alexandrie : L... est une aimable et généreuse nature, un esprit solide, très formé par la doctrine que tu railles d'ordinaire... Je l'ai quitté en promettant et me promettant à moi-même d'y revenir...

1. Deroisin initia Jules Ferry et Marcel Rouleaux aux doctrines du positivisme.

VI

A M. ANDRÉ LAVERTUJON

Paris [début de 1862.]

Mon cher monsieur Lavertujon,

Nous venons de faire paraître une *Instruction élémentaire*¹ qui s'adresse aux électeurs à l'occasion de la révision des listes. Vous savez que cette période décisive commence le 15 janvier et est close le 25. Je vous adresse un exemplaire de ce petit écrit qui contient, sous une forme simple et aussi brève qu'il a été possible, tout ce que l'électeur a besoin de savoir pour se faire inscrire ou pour vérifier son inscription. Nous l'avons répandue à flots dans Paris.

Vous comprenez, je n'en doute pas, l'importance qu'il y aurait à le faire sortir de l'enceinte des fortifications. Dites-moi quel nombre vous désirez recevoir : chacune de ces petites feuilles coûte dix centimes : ce sera pour votre journal un

1. Sans doute une réduction du *Manuel électoral*.

moyen de vous associer à notre œuvre, car c'est surtout chose à distribuer.

Il ne serait pas inutile pourtant de mettre en vente l'*Instruction* chez quelqu'un de vos libraires, dans vos bureaux, si vous avez, comme beaucoup de journaux de Paris, un brevet de librairie. En tout cas, faites-lui une réclame dans votre journal; faites surtout ce que nous ont promis tous les journaux indépendants (teintés de dévouement ou non), publiez-la *in extenso*, c'est la façon la plus pratique de la faire arriver à un grand nombre de lecteurs.

Rien ne peut se rattacher plus étroitement à la campagne électorale que vous poursuivez à cette heure et dans laquelle tous mes vœux vous accompagnent. Avez-vous bon espoir? Vous êtes homme d'ailleurs à transformer en batailles plus ou moins indécises les campagnes les plus désespérées.

Ici, l'*Instruction* est très demandée, ce qui indique un certain réveil. Les écoles viennent d'étonner tout le monde en donnant signe de vie sur le dos d'About¹. Le ministère de l'Intérieur frappe à bras raccourcis sur les journaux; tant mieux, car cela montre qu'ils résistent. Ce n'est pas en l'obtenant par prière, c'est en la gagnant à la

1. A propos de la représentation de *Gaëtana* à l'Odéon en janvier 1862.

sueur de nos fronts que nous aurons la liberté. Je crois que nous avons un peu marché.

Fin novembre, j'ai trouvé chez moi votre carte, je revenais de Rome, d'où j'avais très sérieusement formé le projet d'écrire à votre journal, mais je me suis trouvé en présence d'un spectacle si absorbant, et d'une grandeur si inattendue, que mes projets de correspondance n'ont pas trouvé la plus petite place pour se faire jour. Vous êtes bien aimable en tout cas d'avoir songé à moi, nous aurions eu à causer sans fin. Ce n'est que partie remise et je vous attends à votre prochain voyage à Paris.

VII

A M. ANDRÉ LAVERTUJON

Paris [mars 1862.]

Cher monsieur,

Je vous communique, parce que je sais combien vous y serez sensible, une douloureuse nouvelle qui, en m'atteignant dans une de mes plus profondes affections, nous frappe tous tant que nous sommes dans une de nos meilleures espérances. Notre ami Marcel Roulleaux est mort à Alger, le 18 février dernier, d'une pleurésie compliquée de péricardite, gagnée dans une excursion en Kabylie

et dans le Sahara, entreprise hélas ! uniquement pour son instruction et son plaisir. Il avait à peine vingt-neuf ans. Vous l'avez assez connu pour savoir que dans le cœur de ceux qui l'ont aimé il laisse un vide qui ne se comblera pas ; vous aviez de sa valeur intellectuelle une assez juste idée pour déplorer amèrement que ce noble talent, dont nous avions sous les yeux le développement si large et si rapide, que cette recherche passionnée de la vérité, que cette maturité de pensée fortifiée de tant de jeunesse de l'âme, que tous ces dons périssent au moment de s'épanouir, et que l'avenir perde ce combattant et cette lumière.

Nous voulons du moins réunir, nous qui étions ses frères de cœur et de pensée, le peu qui est sorti de cette plume brisée au seuil de la carrière. Il a écrit dans le *Journal des économistes*, dans la *Presse* au temps de Guérout, dans le *Courrier de Paris*, une fois dans le *Courrier du dimanche*, quelquefois dans la *Gironde*. Je vous prierais, cher monsieur, de rechercher s'il y a moyen, les articles de la *Gironde* et de me les envoyer. Vous comprenez de quel prix sont pour moi les moindres souvenirs de mon bien-aimé Marcel, et les pages qu'il a mises dans la *Gironde* sont des meilleures qu'il ait écrites¹.

1. En 1867 paraissait à la librairie Gillaumin un volume intitulé *Fragments économiques de Marcel Roulleaux publiés par*

J'ai vu par votre carte que vous aviez passé par Paris. Mais c'est décidément un système de me mettre de petits cartons au lieu de visite? Vous figurez-vous par hasard que nous ne nous entendrions sur rien? Nous tomberions du moins d'accord sur un point, c'est qu'il se fait des jours dans nos ténèbres et que le gouvernement s'embourbe. J'ajouterais même que Guérout¹ est discredited, que Havin² ne se sauve qu'en s'enveloppant de son passé, ce qui explique sa popularité et le rend moins dangereux qu'on ne pense et que nous avons quelque droit d'espérer.

ses amis. Jules Ferry consacra à Marcel Rouleaux un article dans la *Philosophie positive* (année 1867).

1. Directeur de l'*Opinion nationale*.
 2. Directeur du *Siècle*.
-

VIII

A M. ANDRÉ LAVERTUJON

Paris, [Mai 1863?]

Cher monsieur,

On vous a écrit de Paris une lettre regrettable sur la réunion qui s'est tenue chez M. Marie¹. M. M., votre correspondant ordinaire, en est l'auteur et vous l'avez naturellement accueillie : c'est à lui donc et non à vous, qu'il faut s'en prendre, mais je tiens beaucoup à vous montrer, à vous d'abord, tout ce qui, dans un fait de ce genre, est fâcheux et de mauvais goût. La réunion chez M. Marie était essentiellement secrète, quelqu'un de l'assistance l'a bien nommée une réunion de famille. Nous sommes ici en famille pour renverser le gouvernement et en rechercher les meilleurs moyens, a dit naïvement le père Glais-Bizoin². Moins que toute autre, cette réunion était destinée à une publicité quelconque, puis-

1. Député en 1848. Il allait être élu dans les Bouches-du-Rhône.

2. Député en 1848. Il allait être élu dans les Côtes-du-Nord.

qu'on y a lavé son linge sale, j'entends fait voir ses dissensions. Aucun des membres présents ne s'attendait à voir répéter, par un journal aussi autorisé et aussi lu que le vôtre, quoi que ce fût de ce qui a été dit. En matière aussi grave c'est là un contrat tacite, si élémentaire de sa nature, qu'il y a lieu d'être surpris qu'un homme de sens ait pu un instant l'oublier. La personne qui l'a violé a commis une haute indiscretion et un abus de confiance. Journaliste, correspondant d'un journal ami, j'aurais pu peut-être me laisser aller, comme un autre, au désir de rapporter des comérages et des on-dit sur une réunion à laquelle je n'aurais été ni présent, ni convoqué ; appelé, comme citoyen, pour prendre une délibération quelconque, je ne me serais pas cru permis de livrer au public, aux amis et aux ennemis, un procès-verbal que je n'avais ni le mandat ni le droit de faire. On se plaint fort de la gent feuilletoniste, issue des bavures de la *Grèce contemporaine*, pour qui les lieux privés n'ont plus de voiles, et qui impriment tout vif dans le journal du matin les choses intimes qu'on leur a, la veille, livrées innocemment ; mais si, au temps où nous sommes et sous l'aimable régime que nous avons, les hommes politiques tombent dans cette intempérance, c'est la sécurité bannie des rapports les plus sérieux, l'étourderie et le bavardage prenant

la place de la réserve traditionnelle des hommes qui traitent, ou se figurent traiter, les affaires graves. M. Arago¹, que loue fort M. M., demande précisément que rien entre nous ne soit fait qui provoque de la part d'une fraction quelconque de l'opinion républicaine une manifestation de divergence, et M. M. a souvent combattu la commode fiction des anciens partis! M. M. est invité par M. Marie à une réunion intime, et non seulement il la divulgue, mais il accuse le maître de la maison, celui qui le reçoit, après tout, d'accueillir chez lui des gens de rien, il lui fait la leçon dans les termes les moins mesurés, les moins convenables.

Il s'expose, du côté de M. Guérout, à une réponse, à un éclat, à une polémique de personnalités, de violences où la cause commune n'a en ce moment rien à gagner! Pour Dieu soyons philosophes, soyons hommes de parti, soyons héros, mais de grâce soyons un peu hommes du monde; rappelons-nous quelquefois les articles de ce code mondain, qui, pour être tout de délicatesses et de nuances, n'en est que plus étroitement obligatoire. Un peu moins oublieux de la morale des gens du monde, votre honorable correspondant n'aurait pas commis ce que tout le monde ici déclare une

1. Emmanuel Arago, député en 1848.

insigne maladresse et ce que j'appelle, moi, une mauvaise action. M. M. a la patte lourde et professorale, c'est son droit, mais son devoir est d'être véridique; or son récit, sachez-le bien, présente les faits avec un caractère très différent de l'exacte vérité. En deux mots, c'est pour votre gouverne, permettez-moi de les rétablir. La réunion, c'est nous, humbles auteurs du *Manuel*, qui l'avons sollicitée, provoquée, convoquée sur les listes habituelles. Son but était très précis et très limité : demander aux personnes notoires du parti d'appuyer de leurs souscriptions et de leur influence la propagation de ce petit livre. Aussi n'avions-nous point songé à faire une réunion de ce qu'on appelle le *parti républicain*; nous savons à merveille que, si les uns sont pour l'action, quelques autres s'en tiennent à l'abstention, et nous n'avions voulu naturellement réunir que des personnes disposées à l'action, l'avis des autres sur l'objet de notre demande nous étant connu à l'avance. La question de l'abstention n'a donc pu se poser qu'incidemment en dehors de l'objet de la délibération, et de la part de personnes qu'il eût mieux valu ne pas réunir! c'est ce qui a été très simplement répondu à M. Arago par Marie, par Garnier-Pagès¹, par deux des auteurs

1. Député en 1848, élu député de la Seine en 1864.

du *Manuel*. Mais enfin la question est si brûlante dans les groupes démocratiques qu'aussitôt qu'elle s'y montre elle absorbe toutes les autres. En réalité donc l'incident soulevé par Arago a été le point important, et la réunion s'est trouvée divisée en abstentionnistes, en très petit nombre, et en non-abstentionnistes, formant la grande majorité. Votre correspondant semble indiquer deux camps d'un autre genre : ceux qui tolèrent M. Guérout et ceux qui veulent le mettre dehors. Votre correspondant a très mal vu. Les paroles d'Arago, celles de Pelletan¹, ont contenu une ou deux allusions à la démocratie impérialiste ; mais elles portaient surtout, clairement, directement, violemment, contre les républicains qui ont prêté serment. Arago a parlé en termes peu mesurés de ceux qui avaient passé sous les fourches caudines ; Pelletan a rappelé en termes très amers les souvenirs de 1857. C'est au point que M. Hénon² s'est senti personnellement blessé et qu'il a dû relever en quelques phrases pleines de dignité et de bon sens, ces taquineries malencontreuses. M. M. a laissé soigneusement dans l'ombre cet aspect de la réunion. Je vous le répète : l'attaque était dirigée contre les députés jureurs, c'est la vieille querelle de 1857 qu'on avait essayé de remettre sur le tapis.

1. Eugène Pelletan, élu député de la Seine en 1869.

2. Alors député de Lyon, un des cinq.

Encore une fois, cher monsieur, il n'y a pas eu de manifestation contre M. Guérout, mais pour l'abstention : M. Guérout n'est qu'un petit détail de la scène. C'est le serment qu'on a remis sur le tapis. Ne vous étonnez donc pas que ceux qui, comme moi, comme la grande majorité du parti démocratique, comme les 95.000 électeurs qui ont si clairement prononcé, souhaitent ardemment que notre parti n'use plus ses forces dans cette vaine scolaistique, soient fort mécontents de l'attitude de tels et tels et des correspondances qui leur font un piédestal.

Un mot maintenant sur Guérout. De sa politique je pense comme vous : elle est mauvaise, dangereuse, il est bon de la combattre. Mais vous ne ferez pas que la publicité de M. Guérout ne soit une publicité démocratique, qu'il ne soit donc une puissance à laquelle on ne doit point se livrer, mais avec qui l'on peut traiter. Si M. Guérout propage les œuvres républicaines qui tendent, dans la mesure du possible, à ranimer l'action politique ; si M. Guérout (comme en 57) accepte certaines candidatures qui nous conviennent et que le parti peut appuyer sans cesser d'être républicain ni libéral, je ne vois aucune raison de repousser son concours. Il y a une vérité éclatante comme le soleil, une vérité d'expérience, c'est que tant que durera le régime actuel, aucune action

électorale n'est possible à Paris, non seulement contre mais *sans* le *Siècle*, la *Presse* et l'*Opinion nationale*.

Pardonnez-moi ce long bavardage, mais je tenais particulièrement à vous informer de notre histoire intime, que vous jugeriez très mal à travers les lunettes de M. M. En somme votre correspondance a mécontenté tous les hommes qu'elle désignait, Arago compris, et n'a réjoui que quelques orléanistes de ma connaissance, atteints, je ne sais pourquoi, depuis peu, d'une étrange tendresse pour l'abstention.

IX

A EUGÈNE PELLETAN

Paris [fin janvier 1864.]

Mon cher Pelletan,

Je ne vous ai pas entendu, mais je viens de vous lire.

Je trouve dans votre discours de grandes beautés oratoires, et un sens libéral et pacifique, qui me va au cœur. Moi qui aime, comme vous, et la Pologne et la paix, je suis ravi de voir revêtues d'un aussi beau langage nos nécessaires inconséquences¹. Votre modestie mettait trop bas ce que vous appeliez un rôle sacrifié : je lui inflige comme châtiment un sincère et chaleureux éloge.

A vous cordialement.

1. Le 28 janvier Eugène Pelletan avait fait au Corps législatif un discours en faveur de la Pologne réduite à « l'insurrection du désespoir ».

X

A CHARLES FERRY

Mattenhof, près Berne vendredi
[1^{er} septembre 1865].

Mon très cher, je cours, depuis mardi que je suis ici, après le moment qu'il me faut pour t'écrire. Ce congrès¹ est une immense flânerie, pourtant on n'y trouve le temps de rien faire. Si les sciences sociales en étaient réduites à la maigre pitance qu'on leur sert en ces lieux, elles deviendraient bien vite pareilles au cheval du marquis de Friederich. Si tu voyais cela tu comprendrais facilement qu'on n'ait point une tentation très vive de parler dans cette bagarre.

Les tours de parole sont, d'ailleurs, arbitrairement réservés par l'autorité directrice du Congrès, les Suisses ; les Allemands inscrits depuis six mois en ont la plus large part, les Français sont nécessairement et fatallement représentés par

1. Il s'agit du Congrès de l'Association internationale pour le progrès des sciences sociales, dont la première séance eut lieu à Berne le 29 août 1865.

Desmarest¹, Pascal Duprat² et Jules Simon. Les discours se suivent et ne se répondent pas. On parle russe, allemand, suisse, tous les patois. Quand les gens de Namur, Maëstricht et Berlin ont dégoisé leur petit bagage, que la question commence à se presser et à s'entendre, on lève la séance du matin pour aller dîner. Et tu sais comme on dîne en Suisse. Après midi, séance publique au temple du Saint-Esprit, d'une acoustique affreuse, et qui fait peur, sans doute, à l'Esprit saint, car dans le déluge de phrases creuses que j'y ai entendues depuis trois jours, on cite à peine un bon discours de Pascal Duprat et un de Jules Simon élégant et anodin.

En somme la Conférence Molé est plus forte que ce Congrès où les gens remarquables ne sont pourtant pas rares, mais qui souffre d'une organisation vicieuse. La moitié est un tournoi de bavards médiocres, l'autre moitié un petit gâchis. La question de la décentralisation qui, seule dans le nombre, m'intéressait, a été horriblement massacrée. Nous n'avons pas même pu l'engager sur son vrai terrain ; deux heures de travail dans la section l'avaient seulement dégagée de tous les incidents de politique hollandaise et belge dont on l'avait embarrassée et, à la séance publique,

1. Avocat, conseiller d'état après 1870.

2. Publiciste ; alors professeur à Lausanne.

quand tous les Suisses eurent parlé, elle fut tuée sous Desmarest.

En somme les Suisses se sont arrangés pour avoir le Congrès à eux comme ils l'avaient chez eux. Ce sont des gens très fins, très solides, très supérieurs aux Belges et aux Hollandais, dont les préoccupations générales sont fort empreintes d'enfantillage philosophique et religieux. Ils sont précis, sérieux, narquois et vieux dans la pratique de la liberté. J'aurai appris une seule chose, mais qui valait le voyage, l'organisation de la commune suisse. Il se trouve qu'elle est tout à fait celle que mes derniers travaux m'avaient fait entrevoir et que j'ai indiquée aux gens de Nancy¹. Hier ils étaient tous ici, les décentralisateurs; Cournault les y attendait depuis huit jours; les *purs* appellent cela la conspiration orléaniste du Mattenhof. Le Mattenhof, maison charmante, en pleine prairie hors de la ville, a l'honneur d'abriter quelques adhérents de Nancy, Proust², Hérold³, Pagès, Simon. Le dernier d'ailleurs dans tous ses petits souliers. Les *purs*, des-

1. « Les gens de Nancy », allusion au *projet de décentralisation* élaboré à Nancy quelque temps auparavant par un groupe de Lorrains; Jules Ferry, consulté par les auteurs du programme de Nancy, leur écrivit une longue lettre qui est reproduite dans les *Discours et opinions* publiés par M. PAUL ROBIQUET, t. I, p. 557 et suiv.

2. Antonin Proust, plus tard député.

3. Ferdinand Herold, alors avocat.

cendus en force ici, ont annoncé bien haut l'intention de faire à Jules Simon tous les tours de leur façon. Ils ont déjà éteint Pagès avec de mauvais procédés, que je trouve très blâmables vis-à-vis de cet invalide. Mais ils visent Simon, notent ses paroles et ses démarches. Or sache qu'à quelques lieues d'ici, d'Haussonville¹, tenant en laisse les princes d'Orléans, tourne autour de la ville fédérale, se demandant s'il les conduira parmi nous, en plein Congrès, en pleine démocratie parisienne, ce qui aurait de l'œil, ou s'il organisera à Interlaken ou à Fribourg un petit Belgrave-Square.

Simon, qu'une pareille situation eût mis sur les épines, a obtenu, je crois, que les princes ne vinssent pas. C'est une sottise qui les ravale au niveau des prétendants ordinaires et les juge sans retour.

Leur arrivée ici, trouvée *très chic* par les purs, eût fait passer plus d'une nuit blanche au canonnier de Turgovie², qui, par une rencontre assez piquante, passait ici il y a huit jours. Tu diras de ma part à Duval³ que ceux-là ne fondront pas encore le Stathoudérat.

On est fort gai, du reste, au Mattenhof, et le

1. Le comte d'Haussonville, ancien député, plus tard sénateur inamovible.

2. Napoléon III.

3. Ferdinand Duval, plus tard préfet de la Seine.

parti des rieurs est en force. Nous avons eu hier mademoiselle Clémence Royer¹, femme économiste à qui le grand Cournault² trouve le nez très polisson.

Les Suisses nous fêtent à leur façon ; nous sommes reçus, par la pluie, sur des terrasses où l'on paie les consommations. C'est tout de même très cordial. Voici enfin le soleil ; Berne est vraiment une des plus jolies villes du monde, la verdure a du bon, et la ligne des grandes Alpes est encore un des plus majestueux spectacles qu'il soit donné au genre humain de contempler.

Je t'embrasse.

Je serai parti samedi ; écris désormais à Munich, chez Albert Lefavire, chancelier de la légation.

XI

A CHARLES FERRY

Munich, 8 septembre 1865.

Bien cher, me voici à Munich, l'Athènes germanique, comme dit l'orgueil allemand, et bien cer-

1. Clémence Royer enseignait alors à Lausanne : elle y collaborait au *Nouvel économiste* fondé par Pascal Duprat.

2. Cournault, peintre et archéologue, alors conservateur du Musée lorrain à Nancy.

tainement le plus gigantesque pastiche des civilisations éteintes qui ait jamais passé par la cervelle d'un artiste et la volonté d'un roi. Je n'aime pas plus que toi l'art de seconde main, mais je suis par-dessus tout naïf dans mes impressions et je déclare que le premier aspect de cette singulière création dépasse beaucoup mon attente et dérouteraut plus d'un système. Je dis création faute d'un mot plus juste. C'est en effet trop grand et de trop grand effet pour passer pour une fantaisie ; cela ne vit pas assez pour mériter le nom de création. C'est en tout cas un effort colossal, où tout le génie allemand moderne a passé, avec son haut pédantisme, son érudition minutieuse, son idéal grave et prétentieux, son nationalisme emphatique et compassé. Dans l'esprit qui a inspiré toutes ces choses il y avait évidemment une partie de ce qui fait un grand siècle : des ressources immenses, une volonté forte, le désir et le sentiment du grand, tout, moins le siècle, moins les artistes.

Alors on a copié : ici le Palais Pitti, là le Parthénon et l'Acropole, ici la plus pure ogive, là le meilleur florentin.

Dans le nouveau Munich, qui est une ville immense, tout est monument et rien n'est original ; tout vise au style et tout est emprunté : l'arc byzantin à côté du pur dorique, les façades ogi-

vales faisant pendant aux temples grecs, le Moyen âge se mêlant sans façon à la plus correcte Renaissance. Ainsi s'en vont, à perte de vue, bordant les grandes avenues coupées à angle droit, des cafés et des hôtels en forme d'églises gothiques et des habitations particulières décorées en châteaux forts. Mais beaucoup de ces imitations sont fort réussies, toujours savantes, correctes, en cela fort différentes des horreurs qui se font à Paris, et l'ensemble est, quoi qu'on fasse et qu'on épluche, singulier et saisissant. Tu te rappelles nos surprises toujours nouvelles quand la nuit, sous certains aspects du ciel parisien, la corniche de la Madeleine nous apparaît au détour de la rue. Cet effet éternel d'une forme éternellement belle se reproduit ici, à chaque pas, et sur un ciel sans brumes, lumineux, transparent. Seulement gardez-vous de poser la question : à quoi bon ? que soulève toute architecture. Le sentiment archaïque est flatté, mais la raison se fâcherait, s'il n'y avait ici un tel parti pris d'absurdité qu'il vaut mieux tout avaler en bloc et nager naïvement en pleine déraison.

Il y a sur une grande place un portique, d'un effet superbe, imité de la Loggia de Florence. Qu'y a-t-on mis ? Deux guerriers bavarois, les seuls qu'on ait pu trouver : Tilly qui, à ce qu'il paraît, était né en Bavière, et un crétin nommé de Wrède,

culbuté à Hanau par Napoléon. Sur des places entourées de pompeuses colonnades, des Maximilien et des Louis de Bavière posent en roi-soleil. Sur les promenades qui sont admirables pullulent des inconnus, tous grands hommes de Bavière. Là est la sottise : au lieu de faire ici un temple à toutes les gloires allemandes, la dynastie n'a voulu consacrer que les bavaroises qui, comme chacun sait, ne sont bonnes qu'au chocolat.

Tout ceci, à première vue ; je n'ai encore rien exploré. Il y a des trésors dans les musées. Mais j'ai pris sur l'Allemagne quatre jours pour la Suisse. Imagine le plus radieux des soleils, la plus clémence des températures, des parfums tombant des glaciers, les lacs de l'Oberland bleus et mélodieux comme s'ils avaient passé les monts. De Thoune à Constance un enchantement de lumière, de verdure et de contrastes, qui m'a bien fait penser à toi, cher ami, en renouvelant toutes mes impressions d'il y a dix ans, tous mes souvenirs de ces jours heureux d'insouciance et d'ignorance, où nous n'avions encore, ni l'un ni l'autre, rencontré la tempête, ni le fond amer de la vie ! Il faut absolument que tu trouves huit jours l'année prochaine pour réveiller ensemble ces pauvres échos endormis de notre première et rêveuse jeunesse. Que cela est vrai ! « Qu'elle est là sur les monts, la liberté sacrée ! » Jurons-nous d'en

prendre un bain encore une fois, avant d'être assez raccornis pour ne plus nous souvenir, et nous trouver bien comme nous sommes.

Madame de Bulow est absente, on ne sait trop où elle est, et elle pense rester encore, dit-on, quinze jours dehors. Ce terme sera presque celui de mon voyage, et je me faisais fête pourtant de trouver au milieu de l'Athènes bavaroise cette vraie Corinne qui est, quand elle veut, d'un commerce si enchanteur. En attendant, je fais connaître Munich au grand Albert¹, qui, comme de juste, n'y entend rien.

Écris-moi et fais-moi tout adresser *chez le chancelier de la légation de France à Munich.*

Je ne reviens plus sur le Congrès de Berne qui est un four colossal. L'incident du dernier jour a été l'arrivée du petit duc de Chartres avec d'Haussonville. Simon est allé le recevoir à la gare, Desmarests l'a visité dans son hôtel. Les purs étaient là, prenant des notes. C'était à mourir de rire. Je te conterai cela, et les hésitations grotesques de D... Je n'ai voulu faire aucune démarche, mais comme je trouve certaines pruderies ridicules et humiliantes, j'ai satisfait ma petite badauderie en causant avec le jeune homme *coram populo*, sous l'œil vengeur de Floquet; puis il a

1. Albert Lefaivre, chancelier de la légation de France, à Munich.

déjeuné à notre table, comme un simple touriste, au restaurant de l'endroit.

Très simple d'ailleurs, très convenable, très intelligent et pas prince du tout. Il y avait Deroisin, Proust, Saligny¹, avec Cournault, d'Haussonville et le pasteur Pressensé². Pour moi je trouve également risible l'importance que les orléanistes attachent, à part eux, à ces rencontres, et la petite gravité que les puritains voudraient y mettre : en somme ceux-ci n'étaient pas les moins curieux, mais c'était à qui n'irait pas pour avoir un bon point.

XII

A CHARLES FERRY

Ratisbonne, 29 septembre 1865.

Mon bien cher, me voici sur la voie du retour. J'arriverai, suivant mes calculs, le 5 octobre au matin.

Il me reste à humer Ratisbonne, à esquisser Bamberg, à me pénétrer de Nuremberg. Tout cela comme Munich, bavarois, — *Altbayerisch.* —

1. Tenaille-Saligny, alors avocat au Conseil d'État, plus tard préfet, puis sénateur.

2. Plus tard député, puis sénateur inamovible.

Combien de Français, de ceux qui ne voyagent ni pour les bières ni pour les articles de Paris, ont donné un mois de leurs plus beaux jours à la vieille Bavière des vieux ducs, des vieux princes abbés, des vieux burgraves, des vieilles bêtes ?

A la bonne heure, voici des gens qui seront durs à centraliser, avec leurs grosses façons tudesques, leur gros patois de village, leurs grosses têtes mal dégrossies et leur gros orgueil local assis sur de gros vieux clochers. Ils sont bavarois, ils se sont fait une peinture bavaroise, une civilisation bavaroise, et une bière qui n'appartient ni à la Bavière, ni à l'Allemagne, ni à l'Europe, mais qui est, comme toutes les grandes choses, le domaine de l'humanité tout entière : voilà de quoi narguer Bismarck et prendre en pitié les Berlinois, ce dont ils ne se privent pas. C'est un cri, mon cher grand, contre ce Badin-guet du Nord, un cri allemand, s'entend, pas méchant, pas furieux, pas colère, mais profond, guttural et sonore, surtout tête. Ils sont indignés à leur manière, la bonne, celle qui tient ferme et qui dure.

Dans ce paisible Munich, cette Laponie de l'intelligence, il y avait, ces jours passés, un vrai meeting, affiché sur les murs, publié dans les journaux, spontanément et librement assemblé,

où Bismarck a été fustigé, excommunié, maudit, gravement, honnêtement, éloquemment, résolument surtout. Cela dilate le cœur. Il faut venir en Béotie pour retrouver quelques traits de l'Athènes d'autrefois, non dans les pastiches des architectes, mais dans le libre et légal exercice d'un droit de réunion illimité et d'une presse de par la loi aussi libre que la presse anglaise.

XIII

A PH. DEROISIN

[16 avril 1867.]

Je vous ai lu avec émotion, avec larmes ; j'ai eu la vision de notre noble et bien-aimé Marcel¹. Vous l'avez vraiment fait revivre dans tout son être, logique et sentiment, vous avez fait l'histoire de son cerveau comme un maître. Vous avez dévoilé son âme avec une prodigieuse clairvoyance sortie des fibres les plus profondes de votre tendresse. Vous avez peint cette noble et touchante figure d'une couleur chaude et sobre, d'un contour précis et moelleux à la fois, où j'admire comme le portrait respecte et rend la poésie intime, la prédestination douloureuse, la fleur de l'âme jeune, brûlante et discrète, enthousiaste et loyale que fut Marcel.

Mon cœur vous en remercie, mon goût vous félicite d'un morceau si achevé. Que puis-je vous dire ? sinon que depuis deux heures je pleure comme un ruisseau.

1. Il s'agit des *Fragments économiques de Marcel Roulleaux publiées par ses amis*.

XIV

A MADAME FERRY-MILLON

Constantinople, 26 septembre [1868].

Voici, ma bien chère tante, une grande capitale qu'un touriste émérite, comme vous, ne saurait ignorer plus longtemps.

C'est un monde nouveau qui se révèle, l'Orient qui s'ouvre, comme par une porte d'or, l'Orient sans sa profonde et grandiose mélancolie, l'Orient pittoresque, souriant, chatoyant, heureux de vivre, entre les baisers du soleil et les caresses de la brise marine. Quels poètes sans le savoir que ces Turcs qui passent pour farouches! Quel connaisseur en paysage que ce terrible Mahomet II qui fit, il y a un peu plus de quatre cents ans, une auge à son cheval du grand autel de Sainte-Sophie! C'est bien ici, cent fois plus qu'à Rome, qu'on pouvait rêver la capitale du monde. Rome n'est faite que de souvenirs, c'est une création de l'homme et de l'histoire. La nature, au contraire, a plus fait que l'homme pour la reine du Bosphore. Je n'ai pas vu la baie de Naples; mais il

est clair que Constantinople, pour une baie, en a quatre ou cinq, et c'est sur quatre ou cinq promontoires dont les bases forment autant de golfes, dans un bain de lumière dont le ciel napolitain ne saurait dépasser le doux éclat et la prodigieuse transparence, que la cité gréco-turque étale en amphithéâtre l'étonnante mosaïque de ses petites maisons brunes entourées de bouquets d'arbres et ses tours génoises et ses minarets et ses coupoles sans nombre, grandes coupoles des mosquées, petites coupoles des bains et des bazars, flèches de toute taille, hérissant, sur le fond de poudre d'or qui couronne chaque soir l'immense capitale, comme un front de lances en marbre blanc défiant le courroux du ciel et les colères de l'Occident. Ce profil dominateur et conquérant, la principale beauté de la nouvelle Stamboul, c'est aux Turcs qu'elle le doit. Le reste est du site, du ciel, de la lumière. Ce sont les jeux infinis de la mer, bleu de turquoise et jaune d'opale, et du soleil qui n'est point le rouge soleil affectionné de ceux qui s'intitulent peintres de l'Orient, mais un soleil mêlé d'or et d'argent, juste comme la palette de Véronèse, c'est ce grand peintre-là, bien plus que l'industrie humaine qui colore, enrichit, transfigure les villas de papier mâché qui bordent, durant sept lieues, la rive du Bosphore et l'amas de masures délicieusement vermoulues qui com-

posent la ville turque : admirable chaos, entassé sans règle, sans plan, sans autre dessein que l'instinct de couper le soleil et le vent. Un principe général, c'est qu'il n'y a de vraiment belles, de vraiment grandes que les villes qui sont venues toutes seules, comme les bancs de coraux. Une ville est une végétation humaine. Stamboul réalise merveilleusement ce programme, d'autant plus que le Turc, comme toute race orientale, sait réduire au plus strict nécessaire le matériel de la vie intérieure. Arrivé campé, il reste campé; la maison est un galetas de planches qui ravit l'œil de l'artiste par le délabrement pittoresque et le fantastique agencement des lignes, mais qui navre et confond toutes les notions de l'hygiène moderne. Mais qu'importe au Turc? Quand il est maître de suivre son penchant, il couche dehors sur sa porte entr'ouverte. Chez les riches, le même dédain du confort occidental apparaît dans l'extrême simplicité de l'ameublement. Une grande pièce, aux murailles nues au rez-de-chaussée, ouvrant par une grande porte à deux battants sur la mer ou sur la rue, des nattes, des divans bas; dans le haut, des chambrettes et des couchettes qu'on dirait là pour la forme : de l'air et de quoi s'étendre, se coucher, s'accroupir en fumant le chibouk ou le narghileh : grands et petits, riches et pauvres, l'idéal turc n'en demande pas davantage.

Ce que Constantinople renferme de plus surprenant, de plus particulier et ce qui m'a fait aussitôt penser à vous, c'est le bazar. Les bazars, faut-il dire, car on ne les compte pas. Mais il y a, au centre de la vieille ville turque, une autre ville contemporaine de l'établissement des Turcs et qu'on appelle spécialement le grand bazar. C'est un réseau d'arcades et de coupoles, un labyrinthe où vous trouvez groupés, par quartiers spéciaux, les étoffes et les armes, les essences et les tapis. Il y a le bazar des pantoufles, le bazar des bonnets et des turbans, le bazar des diamants; il y a surtout le bazar des drogues. Le bazar des drogues égale, par la vivacité de l'impression, la plus grande impression architecturale de Constantinople qui est l'intérieur de Sainte-Sophie. Dans une longue et sombre galerie, sous des auvents de vieux chêne sculptés, d'une patine brune indescriptible, accumulez les boyaux de toutes formes et de toutes couleurs, diaprant le fond mystérieux du tableau de leurs fantastiques rayonnements, au fond de chaque cage un turban arabe ou turc accroupi comme une Locuste antique, dans un désordre d'ornements informes, de vieilleries superbes, à confondre l'imagination d'Albert Dürer et le pinceau de Rembrandt; étendez sur le tout je ne sais quelle teinte de cauchemar et ne craignez pas de loger dans la poussière séculaire

quelque forme de goule ou de vampire, et vous pourrez, chère bonne, rêver à peu près le bazar des drogues.

Je pourrais aller longtemps de la sorte ; mais le service des postes est ici organisé de telle sorte qu'entre l'arrivée d'une poste et le départ de l'autre, il y a tout juste le temps de griffonner quatre pages, et encore ! Cette poste-ci ne m'a, non plus que les précédentes, rien apporté de France. Je trouve cela dur, et voilà comme on nous oublie. Je n'oublie rien pourtant et, parmi tant de spectacles qui m'entourent, je vois de temps en temps mes pauvres Vosges passer la tête. L'affairé qui m'a amené ici ne se termine pas, et l'on voudrait me retenir pour en plaider une autre, mais il faudrait demeurer jusqu'à la fin d'octobre, et je n'ai pas dit oui. Dites à mon Charles que je pense à lui mille fois le jour, et que j'ai, à son endroit, une véritable nostalgie qui est le poison de ce radieux voyage.

XV

A MADAME FERRY-MILLON

Paris, 2 janvier 1869.

Ce n'est pas le désir très vif de vous revoir, chère bonne, ni de me retrouver au coin de votre paternel foyer, si rempli de souvenirs touchants et de douces pensées, qui fait défaut au voyageur! Non seulement je le désire, mais j'en ai besoin. J'ai besoin de réchauffer mon cœur auprès des vôtres et de faire provision de cette atmosphère morale qu'on ne respire qu'au lieu natal, près de ceux qui nous aiment, et parmi les ombres chères qui semblent flotter autour de ce doux nid. Je fais des rêves de neige sur la montagne et de givre aux fenêtres, et de poèles ronflants, comme les poèles savent ronfler chez vous, et l'éclair de sapin qui pétille dans la cheminée balance, à cette heure, dans mon souvenir, tous les feux du Bosphore. Et pourtant je reste ici, attaché par la patte. Vous n'en seriez point surprise, chérie, si vous saviez dans quel réseau d'occupations diverses je suis enveloppé. Particu-

lièrement, quelques procès venant tout de suite — car à cette époque de l'année la justice ne chôme qu'un jour — et celui d'Essonnes notamment¹, qui ne va guère tarder. C'est une de vos grosses préoccupations, ma bien chère, dont vous serez délivrée d'ici à quinze jours ; comment ? je n'ose à cet égard former aucune prévision ; j'affirme seulement que tout le nécessaire sera fait, et la plus grande énergie employée dans cette dernière bataille. Nous avons passé à deux doigts du succès en première instance : un peu plus de résolution chez les juges, et c'était une affaire gagnée. J'ai su depuis, par le président lui-même, que le tribunal avait hésité devant cette considération que les administrateurs avaient été probes, quoique imprudents, car il y avait, a ajouté ce magistrat, de quoi les condamner, et de reste, si leur loyauté n'avait pas été établie.

Savez-vous qu'il y a un mois on m'a enlevé et mené à Londres ? J'ajoute cette excursion — de quatre jours seulement — à la série de mes voyages de 1868, l'année où j'aurai fait le plus grand nombre de kilomètres. On me conduisit — toujours gratis — considérer de près le câble transatlantique, ce petit fil de 5.000 kilomètres

1. Procès de 1864 à 1869 dans lesquels Jules Ferry plaida avec Templier, Allou, Betolaud, pour les papeteries d'Essonnes.

qui doit joindre les deux bouts du monde, ce qui est plus facile à l'heure qu'il est que de joindre les deux bouts du budget. Par la même occasion j'ai vu pour la première fois cette grande capitale, la seule des grandes capitales d'Europe (avec Berlin) qui me fût inconnue. C'est laid, chère touriste, mais c'est grandiose. Ni ciel, ni jour, ni monuments. Nous avions beau temps, pourtant; au ciel une sorte de lanterne vénitienne en papier rosé perçait très difficilement une couche de brume palpable. Dans ce brouillard, les détails d'architecture disparaissent, et le style grec, tout en lignes et en corniches, y est souverainement déplacé. Un gros vieux roman, un gothique peu fleuronné, conviendraient seulement à cette atmosphère épaisse, qui a le don de noircir les pierres comme de la suie. Par malheur, Londres, brûlé vers 1760, a été rebâti dans la pire époque du faux Louis XIV. Malgré cela c'est un monstre sans pareil, un géant qui ne ressemble à rien, une immensité qui vous écrase. Paris y danserait comme une coquille de noix sur l'Océan. La Cité donne l'idée d'un mouvement sans analogue sur le continent, un mouvement de grosses affaires et point bruyantes, tout à fait extraordinaire. Le reste est moins agité que Paris. Beaucoup de quartiers, composés de petites maisons en briques, à deux étages, toutes paisibles, où chacun a son logis à

soi, son petit jardin à soi, sans ce tohu-bohu de locataires et cette promiscuité des maisons parisiennes; on dirait les cours d'un couvent protestant. Des parcs sans nombre et admirables, en pleine ville. Au milieu de tout cela, la Tamise, grise, large, à moitié mer, coulant sinistre et chargée de navires sous les vieux ponts, entre des rives sans quai; tout mon Walter Scott me remontait à la tête.

Est-ce beau les voyages!

Il en est un que je voudrais bien faire; c'est celui de votre Tuilerie. Dites-le-lui, et souhaitez joie, richesse et bonheur aux grands, aux petits, aux vieux saules et aux vieilles murailles vers lesquelles j'envoie le meilleur de mon âme.

XVI

A GAMBETTA

[Paris, 1^{er} au 10 avril 1869]¹.

Mon cher et tendre ami,

J'ai été très inquiet de toi, mais les dernières nouvelles qui arrivent par Pallain me rassurent

1. Les lettres de Jules Ferry à Gambetta ont été communiquées par M. Joseph Reinach.

et m'enchantent. Je crains seulement que cette visite à Marseille ne t'occasionne quelque rechute. Ici les choses vont d'un train d'enfer; la période électorale va commencer et tu y ferais un vide immense¹. Tels et tels, que je pourrais nommer, te mettraient volontiers dans ce sac aux oubliés, qui s'appelle l'absence; en attendant, ils s'en donnent, dit-on, à cœur joie sur ton dos. Le mieux est de n'y pas faire attention. Je suis, comme toi, à l'état de cible, et ne m'en porte pas plus mal. Les choses ne se passent pas ainsi seulement parmi nous; les orléanistes, libéraux, gens d'union libérale et autres, se déchirent, comme on fait chez nous, pour cette pomme, souvent vêreuse, de la candidature d'opposition. Il est tout à fait malsain pour un pays de n'avoir que ce mât de cocagne tous les six ans; les politiques, sans débouchés, s'entre-tuent. Rien n'est plus sacré, ni camaraderie, ni droit des gens, ni amitié. Pour moi, de nos amis les uns m'ont trahi, les autres ne me soutiennent pas. Mais le beau côté, ce sont les élans passionnés qui nous arrivent, les inconnus qui deviennent des séides. Je fais réunion sur réunion. Je multiplie les centres d'action. J'ai essayé hier sur cent cinquante personnes, ouvriers et artistes mêlés, un programme, qui vaut pour

1. Le décret de convocation parut le 27 avril. Gambetta annonçait une réunion à Marseille le 11 avril.

moi toute la lutte et qui a admirablement réussi¹. Quelques pointus rechignent et murmurent le nom de Brisson qui s'est tout à coup transformé, à ce qu'il paraît, en matérialiste, hébertiste, maratiste : c'est à confondre. Mais je ne vois pas que cela puisse aller bien loin. Cela gêne seulement et mécontente les électeurs. Au fond B... n'est qu'un pantin dans la main des amis secrets de Guérout, et des profonds conspirateurs qui annoncent mystérieusement qu'ils ont « une machine », qu'on verra en son temps. Je crois qu'ils n'ont rien du tout, et que B... n'est là que pour tenir la place d'un tiers larron qui ne viendra pas.

Tu as passé, dis-tu, ton Rubicon électoral²? Pas tout à fait j'espère. Je vois cela avec la plus grande inquiétude. J'ai beaucoup causé avec les deux chefs de toute cette affaire; il est évident pour moi qu'ils en font l'un et l'autre une question de rivalité personnelle, et que ni l'un ni l'autre ne renseignent comme il faudrait ni Carnot ni toi. Tout cela est très grave, et je regrette vivement que tu te sois engagé sur des adresses, qui n'ont point, dans ce milieu, l'importance que

1. Dans le *Temps* et le *Réveil* du 11 mai 1869 on trouve la circulaire de Jules Ferry à ses électeurs.

2. Gambetta écrivait le 2 avril à Clément Laurier : « Du côté de Paris, j'ai brûlé mes vaisseaux... *alea jacta est!* Je suis candidat exclusivement dans la première circonscription... »

l'on croit. Et puis c'est un meurtre de laisser cette septième, où tu passais sans difficulté, que tout le monde a respectée à cause de toi. De lâcher le certain pour l'incertain ? Je suis effrayé et ne puis te croire aussi engagé que tu l'écris.

Nous t'attendons lundi ou mardi, préviens-moi par un mot, en montant en chemin de fer.

A toi de cœur.

XVII

A GAMBETTA

[Paris, 10 au 15 avril 1869.]

Mon cher ami, il s'est passé hier chez Bixio une scène facile à prévoir. Il y a toujours dans les bagarres de cette espèce beaucoup de lâcheté d'un côté et beaucoup d'intrigue de l'autre. Ces deux éléments se sont combinés pour aboutir à l'impuissance. Il avait été convenu lundi que le jeudi suivant la réunion répondrait à la question que nous lui posions d'accord : quelles sont les meilleures chances ? Hélas ! premier point : Vacherot présidait, tu sais comment, quelle longueur et quel amphigouris : très troublé, par-dessus le marché, depuis que B... lui a été révélé, ayant été jusque-là décidé, ardent pour moi, mais très tra-

vaillé par le F.· Massol¹. Cependant Robinet², Moutard³, Hérisson⁴, avaient vigoureusement émis leur avis, lorsque Laurier⁵ est entré. Qui l'avait invité? Personne, et je n'eusse jamais accepté son arbitrage. Comme la partie était visiblement perdue, au fond, il a très habilement, à ce qu'il paraît, fait valoir un moyen de forme : on n'était pas compétent; il fallait attendre l'expression spontanée du suffrage universel et surtout le choix des journaux. Il a paru cacher sous cette formule, aux uns une candidature Gambetta, aux autres une candidature Laurier. Peut-être ne cache-t-il rien du tout, qu'une grande envie contre tout le monde. Il leur a fait peur du Vieux de la montagne⁶, m'a couvert de fleurs, parmi lesquelles force vipères; bref, l'embarras de la situation aidant, on a voté, par 21 voix contre 20, qu'on ne voterait pas. Tout le monde me dit que sur ces 21, les deux tiers étaient à moi, si l'on eût voté au fond. Du reste, une impression générale qui m'est toute favorable, d'une part, de l'autre l'enterrement définitif de la réunion Bixio : voilà le résultat. Il n'indique pas un parti bien homo-

1. Ancien collaborateur de Proudhon.

2. L'un des exécuteurs testamentaires de Comte.

3. L'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie générale*.

4. Avait été activement mêlé aux élections de 1863.

5. Clément Laurier, député du Var en 1871.

6. Delescluze.

gène, bien viril, bien politique ; il indique le temps où nous vivons ; mais je ne m'y arrête pas, je suis tes conseils, je prépare pour la semaine prochaine une grande réunion, mais il faut que tu sois là. Ton entrée en scène sera absolument décisive ; toute la jeunesse (qui me signe déjà une adresse dans les écoles) ne jure que par Gambetta. Cette fois je te supplie de revenir, non pour faire la guerre à Brisson, mais pour combattre avec moi, comme s'il n'existe pas¹.

Je prends très doucement, surtout à cause de toi, les perfidies de Laurier. Elles dépassent toute mesure. Comme je le soupçonne, c'est lui qui a poussé B... en avant. Il joue maintenant celui qui est à la droite du Père, séparant les bons des mauvais. Il ne parle que de barricades. Il préfère le « caractère au talent » ; bref il se prend au sérieux comme démagogue : c'est à mourir de rire. Il n'a jamais d'ailleurs compris la politique que comme une intrigue, et je ne lui en veux pas. Je suis convaincu d'ailleurs que ce sont là des licences que ton absence seule a rendues possibles.

1. Le 26 avril, dans une réunion au gymnase de la Sorbonne, Gambetta, revenu à Paris le 19, présenta Jules Ferry aux électeurs ; une note anonyme, conservée par M. J. Reinach, donne une curieuse physionomie de cette séance où beaucoup voyaient pour la première fois « un jeune monsieur à grands favoris noirs, à l'air timide ».

Rien de nouveau, du reste, qu'une disposition générale à ne rien faire, du côté de la Montagne — le fameux programme est tombé à l'eau, — et à s'assurer mutuellement contre le péril électoral, du côté des députés. Si tu attaques Carnot, nous verrons la liste se refaire. On en est à deux doigts, dès à présent : que sera-ce à la fin? J'aimerais mieux te voir un parti bien pris du côté de la septième : je crois que personne ne tiendrait contre toi, pas même Hérold, malgré sa passion. Crois surtout que tu es une force par toi-même que tu n'as de condition à subir de personne, pas même du *Réveil*, et que tu n'as à prendre avis que de ton intérêt.

J'ai douceur et repos à m'épancher dans ton cœur noble et fidèle : que cela est rare, un homme loyal, et que cela est bon à sentir!

Préviens-moi de ton retour.

Aime-moi comme je t'aime.

XVIII

A GAMBETTA

[Paris, 25 au 26 mai 1869.]

J'ai appris avec ivresse, mon cher Léon, ton double triomphe, car Marseille t'appartient à pré-

GAMBETTA
SÉCURITÉ
POLITIQUE

sent, si tu manœuvres bien, et je te sais aussi souple que fort. Ne crois-tu pas qu'une démarche auprès de Thiers — avec toute la discrétion désirable — déterminant, il se peut, une action sur ses 3.000 Phocéens, aurait quelque avantage¹? Je suis tout prêt à la faire. Le petit lion est très monté et se déclare « un implacable ». Il doit d'ailleurs beaucoup à la démocratie, qui le pousse avec énergie au deuxième tour sauf *le Réveil* (mais il n'y a plus de *Réveil*).

Ici le résultat a dépassé toutes mes espérances. Tu peux considérer comme tien ce succès qui, pour une si grande part, est dû à ta grande âme. Je ne doute pas du second tour, bien que les Cochinâtres soient fort remplis d'intrigue².

Mais Raspail³?

Mais l'échec de Favre⁴?

L'esprit politique n'est pas en hausse dans notre pays, et un fort gâchis est en germe dans tout ceci. Il en peut sortir, soit de grandes choses, soit

1. Gambetta avait été élu le 24 mai à Paris ; à Marseille il était en ballottage et ne fut élu que le 6 juin après le désistement de Thiers. Sur les élections de 1869, voir le livre de M. TCHERNOFF : *Le parti républicain sous le second Empire* (Paris, 1906).

2. Jules Ferry devait être élu, au second tour, par 15.720 voix contre 13.944 à M. Cochin.

3. Battu dans la Seine mais élu dans le Rhône.

4. Il ne devait être élu qu'au second tour, dans la 7^e circonscription de la Seine.

de tristes rééditions des fautes du passé. Nous aurons, cher ami, à combiner notre action parlementaire avec beaucoup de soin, et le plus facile est ce que nous venons de faire. Je voudrais te voir auprès de moi; mais tu feras bien de ne quitter Marseille que samedi soir.

A toi de cœur et d'âme.

XIX

A GAMBETTA

[Paris, 13 juin 1869.]

Mon bien cher Léon,

On est fort inquiet de ta santé, et ton petit mot n'est qu'à moitié rassurant. Si tu répares là-bas tes forces surmenées, restes-y. Mais je crains que tu ne t'y dépenses en réceptions et complémentations. Mes compatriotes s'avisen, eux aussi, de devenir fous de moi. Mais il a fallu que les Parisiens leur donnent le bon exemple. J'ai peur pour toi de l'enthousiasme caoursin (*sic*). Une indication plus précise, et aussi brève que tu voudras, de l'état de tes bronches, sera accueillie et reçueillie ici par des milliers d'amis.

Tu sais les bouillonnements des derniers

jours¹. On voulait qu'à nous quatre (Simon, Thiers, Pelletan) seuls présents à Paris nous fissions une adresse pour calmer le Peuple. Et il se calme bien tout seul. La raison qui dispense de toutes les autres, c'est que le Peuple ne s'en est pas mêlé. Mais qui pouvait l'affirmer il y a trois jours ? Thiers, qui marche d'un train d'enfer, nous a dit, — le vieux routier : — « Si les Parisiens ont envie de faire une révolution, pourquoi les en dégoûterions-nous ? » Somme toute, éléments connus : 1^o l'agitation qui suit naturellement des élections longues et passionnées ; 2^o la brutalité provocante, imprudente, plus ou moins prémeditée, des hommes de police. Éléments obscurs : la bande des casseurs de vitres, jeunes gens, blouses blanches, inconnus de tes électeurs de Belleville, au milieu desquels ils apparaissaient après la nuit close, armés de bâtons et de barres de fer, sortant on ne sait d'où, et roulant paisiblement jusqu'au boulevard. Parmi eux, des hommes porteurs de grosses sommes d'argent????? Je donne pour l'instant ma langue aux chiens²,

Je suis ravi de la fin de ces farces qui n'ont rien de commun avec les émeutes traditionnelles, qui ressemblent plutôt aux agitations mêlées, obscures, inconscientes des dernières années de

1. Les troubles du 7 au 12 juin à Paris.

2. Cette lettre a été publiée en partie par M. TCHERNOFF.

Louis XVI. Ces choses n'ayant ni but, ni drapeau, ont fini par ennuyer tout le monde. *Cui prodest?* En tout cas, le Bonaparte a eu avant-hier un regain d'acclamation de boutiques : on applaudissait le gendarme¹.

En résumé, nous nous sommes tus, et nous avons bien fait.

Tu sais le reste : complots imaginaires, procès de presse, etc... Des effarés : rien de plus.

Nous avons, avec Simon, choisi ta place², pour ne pas te laisser prendre au dépourvu. Voici le banc : Simon, Larrieu³, moi, Gambetta. Magnin est survenu depuis : il paraît que moi c'était sa place. Mais il faut arranger cela. Il est indispensable que nous soyons l'un auprès de l'autre, je ne vois guère que nous d'identiques dans la gauche.

Je ferai ce que tu désires pour Duportal⁴.

Un mot de réponse si tu peux.

Je t'embrasse et t'envoie les tendresses de Charles, qui est inquiet de toi jusqu'aux larmes.

1. Le 11 juin l'Empereur et l'Impératrice se montrèrent aux Parisiens sur les boulevards.

2. Au Corps législatif convoqué pour le 28 juin en session extraordinaire.

3. Député de la Gironde.

4. Alors directeur de l'*Emancipation* à Toulouse.

XX

A GAMBETTA

[Paris, 22 juillet 1869.]

Les choses ont pris la tournure que je t'indiquais dès le premier jour, mon cher Léon ; la prorogation est maintenue avec une durée indéfinie, et l'on nous a payés hier. Payés et renvoyés : on n'est pas plus maître de maison. La majorité a eu besoin de voir et de palper les billets de banque pour y croire, elle est profondément irritée, et cela serait grave si elle n'avait une longue habitude de domesticité, qui la garde contre l'esprit de révolte.

Aussitôt le fait connu, la gauche s'est réunie¹, au grand complet, dans le premier bureau. Qui a repris alors la proposition de protestation que j'avais faite trois jours plus tôt, et qui avait trouvé peu d'écho ? le « petit implacable »², comme il se nomme : il avait senti passer une de ces bouffées révolutionnaires, qui rachètent en lui tant de choses ; il a parlé, et très bien, donnant, à peu de

1. Dès le lendemain de la prorogation la gauche se réunit quotidiennement au Palais du Corps législatif.

2. Thiers.

chose près, le texte d'un manifeste qu'il intitule *Déclaration*, et qui, sous forme d'adresse des députés de l'opposition à leurs électeurs, s'explique d'abord sur la prorogation, puis sur le message. Il nous lira cela tout à l'heure à midi, la réunion ayant adopté le principe, après une orageuse discussion. Il y a naturellement beaucoup trop de gouvernement anglais dans la deuxième partie du projet de M. Thiers, mais sois tranquille, nous émonderons tous ces champignons parlementaires et nous ne laisserons au document que le caractère d'une réplique au message. En tout cas, on en finira aujourd'hui même.

Je crois — sauf rédaction — au grand effet d'une pièce de ce genre, et je diffère, non sur la nécessité de l'acte, puisque je l'ai proposé le premier, mais sur l'utilité d'un bon nombre de signatures : j'entends les 35 ou 36 qui se réunissent avec nous depuis quinze jours. Il est bien entendu que ce groupe est destiné à se scinder et que la scission est désirable. Mais en ce moment, pour relever le gant jeté aux élus du pays par le pouvoir personnel, le nombre est important, et le concert de gens venus de tous les points de l'horizon et de tous les coins de la France, constituant comme une représentation de la vraie nation, est un fait d'une grande portée. D'ailleurs ces « gens de Landerneau » sont fort bien ; ils sont avec

nous, plus que tu ne l'imagines, et il est très curieux que la décision se trouve avec tous les caractères de la virilité et de la jeunesse chez des hommes qui ne passent pas pour nous appartenir, comme le petit Choiseul¹, et Kératry, tandis que la timidité, l'hésitation, les petites raisons sont représentées par Grévy... N'expose-t-il pas que la démarche projetée est dangereuse, qu'on n'a pas le droit de s'occuper de la constitution, que c'est chose défendue, qu'on aura un procès... Plût aux Dieux ! n'est-ce pas ? Oh ! les pleutres.

Dans tout cela, je vois peu se dessiner « nos chefs ». Simon a soif d'action, mais il est visiblement inquiet, se froisse pour rien et ne songe qu'à contredire Picard. Picard ne songe qu'à mécontenter Simon. Bancel semble rêver à son balcon d'azur.

Garnier-Pagès seul est heureux : il préside.

Quatre heures du soir. Gâchis et impuissance. Le petit Thiers nous lâche. Favre intervient pour appuyer Grévy. Confusion. Nouvelle réunion ce soir. On charge Pelletan, Esquiros et moi de préparer une rédaction. A demain les détails².

1. Le comte Horace de Choiseul, élu député de l'opposition dans Seine-et-Marne en 1869.

2. Le *Réveil* du 23 annonça en effet, que la gauche, réunie la veille sous la présidence de Garnier-Pagès, après une discussion qui avait duré jusqu'à six heures du soir, n'avait rien décidé ; voir la lettre suivante.

XXI

A GAMBETTA

[Paris, 23 juillet 1869.]

Mon cher ami,

Après huit jours de gestation, d'attente fiévreuse au dehors, de discussions infinies et conscientieuses au dedans, la gauche a solennellement avorté hier sur le coup de six heures et proclamé son impuissance.

Je reprends le récit de ces élucubrations qui me laissent dans un état d'énerverment et d'épuisement indescriptible. La question se posait entre une protestation et un programme, celui-ci sous forme d'interpellation. Les interpellations ressemblaient fort, après la prorogation, à de la moutarde après dîner. Ce fut le mot de Thiers. Il esquissa alors le plan d'un manifeste contenant la protestation nécessaire, et aboutissant à un exposé des réformes qui constituent, en présence du message, le minimum de nos exigences. Dans la pensée de ce fin diplomate, c'était un programme de monarchie constitutionnelle à l'anglaise, derrière lequel il enrôlait la gauche d'a-

bord, puis la portion la plus virile du centre gauche. Seulement, comme la protestation paraissait très fermement et très dignement comprise, on le pria d'apporter son projet, sauf à démonarchiser la seconde partie. C'était, dans tous les cas, au milieu du désarroi général, un terrain de discussion. Le lendemain l'illustre M. Thiers arrive les mains vides. Pourquoi? Il a vu ses amis du centre gauche, ils n'osent pas signer ce qu'il avait préparé. Puis, ajoute-t-il, beaucoup d'entre vous, messieurs, trouveraient probablement mon programme trop monarchique à leur gré. — On se regarde, et l'on comprend: n'ayant pu refaire un grand centre gauche, dont il fût le chef, le malin capitaine rentrait sous sa tente, pour ne pas s'exposer à signer comme simple appoint de la vraie gauche. Sur ces entrefaites, Favre était arrivé, Favre qu'on n'avait plus aperçu depuis sa protestation du 13 juillet¹ et que depuis lors enfouissait le greffe de quelque justice de paix. Il est opposé à toute action pour le moment; il trouve que nous avons tout à gagner à ne rien dire et que la procédure se charge de nos affaires. Là-dessus, on discute, et l'on vote que l'on fera quelque chose. Cela, malgré Grévy, qui propose une déclaration anonyme expliquant pourquoi

1. A la séance du Corps législatif du 13 juillet, Jules Favre avait protesté contre la prorogation.

l'on ne fait rien. Et je suis chargé d'apporter à la réunion du soir un projet contenant à la fois la protestation contre la prorogation et le programme.

De mon mieux, je résume les impressions qui me semblaient celles de la majorité. Tâche laborieuse et qui fut fort ingrate. Quand la réunion du soir en eut pris connaissance, elle fit ce que font toutes les réunions : elle commença par éplucher, amender corriger : du style à trente ! On relia ; c'était horrible. Rentrée de Grévy alors, qui démolit mon travail pour trois raisons : 1^o je contestais la légalité de la prorogation, 2^o je rappelais que le peuple était le principe et la source du pouvoir constituant ; 3^o le programme proposé était incomplet et d'ailleurs inconstitutionnel.

Il est minuit et demi ; on s'ajourne au lendemain à deux heures, après une petite supplication de Bethmont à « nos anciens et nos maîtres », qu'il adjure, très finement, de prendre la plume à leur tour, pour nous tirer d'embarras.

En effet, le lendemain, trois projets sont apportés : projet Picard, projet Simon, projet Pelletan. Ils semblent contenir du bon tous les trois, et l'on s'occupe de les coudre. Cela fait, on s'aperçoit qu'on est accouché d'un monstre. Rentrée de Favre : la justice de paix lui laissant des loisirs,

il a écrit deux phrases, en contradiction avec son avis de la veille, mais qui sont fort convenables. Il y est question de transformation radicale du système. J'appuie, Pelletan appuie. Mais à ces mots fatidiques, toute la province s'évanouit. Magnin, si ferme, déclare que c'est une folie. Le Doubs, la Seine-et-Marne, la Charente-Inférieure se récrient. On ôte « radicale », — mais alors c'est trop peu de chose, un pur lieu commun. On revient au projet de Simon. Vu de près, c'est bien pâle, mais il faut en finir. On va le signer, quand Grévy déclare que c'est « bonapartiste ». Or, Simon demandait ces choses fondamentales : responsabilité des fonctionnaires, jugement par jurés, abolition de la candidature officielle, responsabilité des ministres. Mais comme Grévy refuse sa signature, et pour un tel motif, il nous devient impossible d'adhérer en lui laissant le beau rôle. Le trait est noir, mais il porte. On se sépare là-dessus, après avoir constaté l'impossibilité de former, sur une rédaction quelconque, une majorité suffisante.

Voilà, mon cher vieux, notre histoire assez lamentable. Nous serons fort éreintés par quelques feuilles, et les aboyeurs auront raison. Il n'y a pourtant qu'une faute : c'est de n'avoir pas doublé la protestation de Favre d'une protestation écrite, le soir même. On ne l'a pas fait, parce que

l'on a pu croire, dès lors, que la Chambre serait reconvoquée sous huit jours. Enfin, c'est une faute. Le reste ne me contente certes pas, mais, après avoir mis toute mon énergie à pousser nos amis à quelque action, je ne puis me dissimuler la fausseté fondamentale de la situation qui est la nôtre, en face d'un mouvement du centre gauche. Si nous voulions donner satisfaction à nos commettants, il fallait faire un acte inconstitutionnel; alors, nous étions deux pour le signer. Ou si l'on restait constitutionnel, on l'était trop, on indiquait forcément, dans un programme, les conditions que l'on fait à l'Empire, et l'on ne disait pas ce que l'on pense puisque nous pensons qu'il n'y a rien à faire avec l'Empire. Nous le pensons tous, et c'est là ce qui nous unit: nous ne pouvons pas tous le dire, et c'est là ce qui nous divise. La province est tenue de cacher son jeu: on nous somme, nous, de montrer le nôtre. Voilà deux situations à peu près inconciliaires: le crédit de Favre, de Grévy, de Simon, eût peut être résolu la difficulté, mais leur avis, très net pour les deux premiers, dissimulé chez le troisième, était qu'il n'y avait rien à faire. Or, sans Grévy, sans Favre, sans Simon, nous sommes peu de chose, à moins de nous donner la distraction et l'originalité d'un appel aux armes.

La morale de ceci, c'est qu'il ne faut délibérer

qu'entre gens qui peuvent s'entendre, combiner son action en petit comité, et arriver armé aux réunions, qu'on prend d'assaut. Mais comment y réussir dans l'état de dispersion où nous sommes. Je reviendrai là-dessus en te détaillant la composition de la gauche. Comment vas-tu? Surtout reste à Ems indéfiniment. De dimanche en huit, j'irai t'y voir. Qu'en dis-tu?

XXII

A GAMBETTA

[Paris, 24 juillet 1869.]

Voici, cher ami, ce que j'ai adressé hier à mes électeurs¹. Je suis très résolu désormais à agir à ma guise, d'accord avec toi, quand tu seras là, et à me f..... du reste. Je crois que je donne sans phrases (il n'en faut pas quand on n'est pas en

1. Dans une lettre aux électeurs de la sixième circonscription, datée du 23 juillet et publiée dans le *Temps* du 24, Jules Ferry commentait la prorogation des Chambres et terminait ainsi : « On ne sort des crises politiques analogues à celle que nous traversons qu'en se rappelant à temps que dans une démocratie libre le suffrage universel ne cesse jamais d'être le premier principe, la source toujours vivante du pouvoir constituant. Autrement nous batissons sur le sable et les événements se chargent de nous rappeler les principes méconnus et les droits foulés aux pieds. »

route pour le Jeu de Paume) la note exacte. Mes électeurs en paraissent satisfaits. Ils me savent un gré infini de la tempête que j'ai soulevée pour mes débuts. *Et nunc intelligite!*

On est fort déchaîné contre nous. Personne ne trouve grâce : Bancel est accusé de mollesse ; on lui en veut de n'avoir pas encore renversé le gouvernement. Il s'est fait autour du *Réveil* et du *Rappel* une nichée de gamins politiques, qui parlent à tort et à travers, sans discréption, transportant les habitudes d'éreintement et de bavardage de la petite presse dans le journalisme politique. Tout cela grouille, ment, insulte, à tort et à travers. La gauche fait-elle une faute, au lieu de l'expliquer et de la masquer, on l'indique pour les partis hostiles, on la souligne pour le gouvernement... tout ce monde va s'arracher les quatre circonscriptions vacantes¹ : alors peut être les gens de bon sens auront leur revanche. Laferrière est candidat, Albert Baume² est candidat, Manchon est candidat, Arthur Picard aussi...

Sans doute, c'est une faute de ne pas s'être entendu. Mais tous nos jeunes et vieux porte-férule y eussent échoué comme nous. Accordez donc

1. Les quatre sièges vacants à Paris par suite d'option : Em. Arago, Crémieux, Glaïs-Bizoin et Rochefort furent élus les 21 et 22 novembre à ces élections complémentaires.

2. Alors étudiant en droit.

les députés de Paris, si difficiles à accorder entre eux, avec vingt élus de province, hommes nouveaux, procédant d'un mouvement électoral mal défini, venant à gauche, on ne sait pas bien pourquoi, braves gens d'ailleurs et qu'on peut garder. Faites des programmes et des manifestes avec ces éléments hétérogènes et qui s'ignorent eux-mêmes. C'est pourtant, ne l'oublions pas, avec ces hommes-là qu'il faut tâcher de reconstituer le parti de l'avenir. L'inconvénient d'une brusque scission, c'est de les rejeter je ne sais où; c'est ensuite de nous scinder, non en deux, mais en dix. Or, cette fragmentation indéfinie n'est pas conforme aux règles de la bonne politique. Elle est commode pour les individus, mais elle ne fait pas un parti; elle conduit à ce que John Bright appelle si bien la surenchère indéfinie en politique.

Aussi, vois le bonheur insolent du scélérat qui nous mène : cette prorogation, qui pouvait lui être fatale, le sert, grâce à nos difficultés intérieures, grâce aux prétentions tapageuses de nos petits amis. La vérification des pouvoirs était au contraire un excellent terrain pour se tâter, se connaître, se grouper, s'unir suivant les affinités véritables¹. L'insolent trouble tout — sans le

1. Le Corps législatif avait été prorogé alors qu'il restait encore à vérifier les pouvoirs de cinquante députés.

savoir — il nous force à accuser notre chaos, chaos si naturel, si inévitable pourtant.

Pour toi, tu es en dehors des responsabilités actuelles. Garde-toi, à moins que tu ne trouves bon de t'entendre avec Esquiros, ce qui n'est pas indispensable, surtout pour toi, avec ce bon collège de Marseille. Pour moi, au contraire, c'était une nécessité de tirer mon épingle du jeu. A l'avenir, on ne m'y reprendra plus. Une bonne entente à trois, mettant, quand il faudra, le marché à la main aux 30, nous sauvera de pareil gâchis, mais il faut que tu sois là, car Bancel vraiment ne se montre pas. Il a contracté une habitude belge de se taire, qui n'est pas précisément à sa place parmi nous.

Je t'embrasse.

XXIII

A JULES SIMON

Ems, 12 août 1869.

Mon cher ami,

Avant de partir j'ai vu M. Portalis¹ et causé suffisamment avec ce brave jeune homme. Il

^{1.} Journaliste. Il rapportait d'un voyage en Amérique un livre sur les États-Unis.

paraît plein de zèle et frotté d'Amérique; il sera dans tous les cas docile, et aussi actif, s'il a, comme il le dit, le travail extrêmement facile. C'est un piocheur, ce qui est l'important, et il ne semble pas que nous puissions jamais avoir de ce côté la moindre difficulté. Ne sommes-nous pas d'ailleurs, tous, les plus aimables des hommes? Au sujet de cette grosse affaire¹, je vous répète, mon cher ami, ce que je vous ai déjà dit : je m'y engage à votre suite, et parce que vous en augurez bien, et parce que vous y mettez votre nom, votre ardeur, votre expérience des choses de la publicité et des routes du succès, une ferme volonté et une dose sérieuse d'espérance. A ces conditions j'y entre tout entier. Je n'entrevois qu'un point noir : l'insuffisance de capital primitif. Toutes les autres difficultés, il dépend de vous de les vaincre. Il ne dépend pas de nous d'abréger le temps d'épreuve que traverse nécessairement, chez nous surtout, une œuvre de ce genre. Nous ne pouvons calculer la dose d'inertie, d'indifférence ou de routine du public spécial, et limité par le chiffre élevé de l'abonnement, sur lequel nous comptons. Aurons-nous avec 100.000 francs le temps d'agiter les couches pro-

1. Il s'agissait d'un projet de revue élaboré par Jules Simon qui demandait le concours de Ferry, Gambetta, Bancel et Eugène Pelletan.

fondes qui sommeillent sous le sceptre bourgeois et doctrinaire du père Buloz, et le temps d'en découvrir et d'en conquérir d'autres.

50 francs par an ! quel petit cercle cela fait ! et 100.000 francs de capital, combien peu de mois cela représente dans l'hypothèse d'un succès convenable, satisfaisant pour l'amour-propre dès la première année !

C'est aussi le côté de la question qui touche le plus Gambetta. Il promet, d'ailleurs, d'écrire, et dès le premier numéro. Sa santé est bien meilleure ; les eaux d'Ems ont rétabli les fonctions de l'estomac, mais la bronchite subsiste — infinitémoins intense, bien entendu — mais sujette à des rechutes, correspondant à l'état de l'atmosphère. Malheureusement, la saison est abominable : vous devez en savoir quelque chose, sur votre plage battue de tous les vents.

Notre malade va, dès demain, chercher des lieux plus propices : nous attendons son médecin pour décider de l'itinéraire.

Mes amitiés à Gustave, et croyez-moi bien à vous.

XXIV

A GAMBETTA

Florence, 1^{er} octobre [1869].

Mon cher ami, je t'écris à l'ombre de Sainte-Marie del Fiore, j'ai glissé là, du haut des Alpes, comme ont fait de tout temps les barbares du Nord ; je voudrais bien ne m'en point aller, tant que nous baignera de sa lumière cet automne transalpin plus aimable que tous les printemps ; tant que le soleil aura ces couchants empourprés qui jettent les quais de l'Arno dans leur glorieuse fournaise, tant que l'*alma mater* d'une des plus grandes époques artistiques que l'humanité ait connues, sourira dans sa corbeille de verdure et de fleurs, sous le pâle et charmant ombrage des oliviers, coupés par les vignes grimpantes et les haies d'églantiers en fleurs. Il faut pourtant que je m'en aille retrouver le gâchis central. On s'y démène pour peu chose, et les journaux m'apprennent, quand ils arrivent dans cet insouciant pays, ce qui a lieu une fois sur trois — qu'on nous signe des adresses, dans les neuf circonscriptions, au sujet de ce roman comique du 26 octobre, éclos de l'imagination brûlante du

Mexicain Kératry¹. Je voudrais trouver chez moi, au retour, c'est-à-dire dans trois ou cinq jours, ton avis raisonné sur cette équipée, que le *Siècle* et le *Temps* ont par trop chauffée. Cela m'agace pour moi-même et aussi pour les autres. Nous ne devons pas mettre les électeurs sur le pied de nous imposer d'une manière quelconque les puérilités inséparables d'ailleurs d'un réveil qui succède à un long sommeil politique. Si les 116 veulent se réunir le 26, j'en suis, mais je n'irai pas à trente parodier, à heure fixe, un jeu de paume sans péril.

J'ai entrevu un anathème du *Réveil* sur mon discours de Lausanne². Je m'en émeus peu, l'ayant prévu. Plus que jamais, j'appelle de mes vœux une feuille quelconque, constituant quelque chose de plus large, de moins répulsif, de plus fécond enfin que cette vieille jacobinière. Delescluze tourne au pontife d'une façon désespérante. J'espère que nous n'abaisserons pas pour cela notre

1. Dans un article du *Temps* M. de Kératry, député du Finistère, avait développé cette théorie que les représentants, en présence de la prorogation, devaient se réunir spontanément le 26 octobre, date légale de l'ouverture du Corps législatif. M. de Kératry avait fait la campagne du Mexique comme officier; d'où l'épithète.

2. Au Congrès de la Ligue de la paix et de la liberté, Jules Ferry avait, à la séance du 16 septembre, défendu la cause de la décentralisation; il fait allusion ici au *Réveil* du 20 septembre qui rendait compte de son discours en le critiquant.

drapeau décentralisateur. J'ai le projet de faire ou une brochure ou une proposition parlementaire, ou plutôt l'un et l'autre. Qu'en dis-tu? T'associerais-tu à un projet de loi?

Prends la plume et écris-moi sur la décentralisation. Nous sommes évidemment d'accord. Mais *lo scrivere* fera fructifier l'idée chez l'un comme chez l'autre. D'ailleurs tu occuperas de la sorte une de tes longues journées de lac¹. Un mot aussi de ta santé et écris-moi....

EX IMO TUUS.

XXV

A GAMBETTA

[Paris, 6 octobre 1869.]

Mon cher ami,

Les journaux t'apprendront, en même temps que cette lettre, que je vous convoque tous à Paris, dans le plus bref délai, par mesure de salut public.

Je suis arrivé hier ; il m'a fallu peu de temps pour constater l'état de l'opinion. Elle est en feu. Elle retourne, fort injustement, contre nous le

1. Gambetta était alors à Bonport-sous-Montreux (canton de Vaud).

malaise qu'elle ressent. Elle nous reproche, à nous pauvres prorogés, soldats qui n'ont plus que leur fourreau, de n'avoir pas encore renversé le gouvernement, sans qu'elle ait, bien entendu, à s'y brûler les doigts.

Cela est ainsi, et ne peut être autrement. Un peuple qui a dormi pendant vingt ans n'est pas tenu de savoir la politique. On a d'ailleurs contre nous un grief sérieux; celui qu'on ne dit pas.

Nous devrions être le gouvernement moral de l'opinion, le lendemain visible : nous ne sommes qu'une poussière, des zouaves, des tirailleurs, tirant leur coup de fusil, qui aux moineaux, qui dans les rangs amis, qui sans savoir où.

Entente commune, ai-je dit dans ma lettre, c'est tout ce qu'on nous demande, ne fussions-nous que 12, que 6.

Approuvé par le *Siècle*, naturellement (il nous éreinte à contre-cœur) — par l'*Avenir* d'où je sors, — mentionné avec un petit éloge par le *Rappel*, qui semble mollir dans sa mélodramaturgie, la convocation et surtout ta prompte arrivée donneront une première satisfaction à la vague impatience de notre public.

Nous devons, à mon avis, faire deux choses : 1^o déconseiller énergiquement toute manifestation pour le 26 octobre, comme un piège et une folie. Là-dessus, sauf le *Rappel* qui est dans son rôle,

mais qui ne joue qu'un rôle, les plus farouches sont dès à présent avec nous (voir *le Réveil* de ce soir, plus modéré même que *le Temps*). Mais il y a ceux qui n'écoutent rien, il y a la police, il y a la période électorale qui va, dit-on, s'ouvrir¹, il y a l'imprévu et l'inconnu. Donc, il faut parler haut et parler clair ; 2^e constituer enfin par un manifeste — qu'on ne discutera pas, qu'on n'épluchera pas, que nous ferons à cinq ou six et que nous imposerons au reste, — la gauche républicaine, le gouvernement moral de l'opinion.

Pour cela, tu es nécessaire. Et comme tu médites un retour à Paris, sauf à repartir, si la Faculté te l'ordonne, comme le temps est encore assez beau ici, et devient peut-être un peu rude à Bonport, il me semble qu'il n'y a pas d'inconvénient à insister sur un prompt retour.

Donc, je rédige et je t'attends.

J'ai blâmé ta lettre du 1^{er} octobre², tout en devinant les motifs que Lavertujon m'a confirmés. Cela est généreux mais condamné par la raison autant que par la vraie politique. Le décret du 3 octobre te dégage, l'action collective t'enveloppe, de gré

1. Pour les élections complémentaires.

2. Gambetta avait écrit à *l'Avenir national* qu'il s'associerait au mouvement de protestation provoqué par M. de Kératry et qu'il irait le 26 octobre au Corps législatif. Mais il le faisait, en réalité, à contre-cœur. (V. A. LAVERTUJON *Gambetta inconnu*, 1905, p. 34-38.)

ou de force et « j'y serai » est effacé¹. Mais quelle imprudence de dire un tel mot, quand on a la conviction que ce qu'il implique n'est pas bon à faire! Nous nous aimons trop, nous sommes trop d'accord pour que je te cèle là-dessus, des sentiments qui, d'ailleurs, sont les tiens; assez, puisque je prêche un converti. Rassure-toi d'ailleurs, il n'y a pas un homme sain d'esprit, où que ce soit, qui te fasse un grief de considérer — comme Kératry — que la situation est modifiée par le décret du 3 octobre. Raspail ira tout seul, puisqu'il se laisse turlupiner par le capitaine fracasse Lissagaray. Il y a plus de bon sens — et, hélas! plus de crainte du chassepot — dans le moment extraordinaire que nous traversons, que ne le croient les fantaisistes. Un peu d'union, un peu de fermeté, un peu de précision, et nous reprenons la corde, dans une situation qui est, il faut en convenir, peu brillante par elle-même et très gâtée par nous.

Fais-moi la grâce de m'annoncer ton retour quand il sera décidé et crois-moi

EX IMO TUUS.

P.-S.—Kératry est un homme étrange et capable

1. Le décret du 3 octobre convoquait le Sénat et le Corps législatif pour le 25 novembre. Gambetta se trouvait ainsi libéré des engagements que comportait le mot « j'y serai ».

des plus grandes audaces. C'a été une affaire de l'amener à résipiscence.

XXVI

A GAMBETTA

[Paris, 11 octobre 1869.]

Mon cher ami,

Tu ne m'as pas donné signe de vie, et mes deux lettres sont restées sans réponse. Pourquoi ? Je ne demandais que ce mot : « je viens ». Car il faut venir. Tout y concourt, et le ciel se met de la partie ; il fait un tiède soleil et les soirées elles-mêmes sont douces et clémentes. Il faut venir et le plus vite possible, ne fût-ce que pour huit jours.

Les heures brûlent, et si chacun ne consulte que ses convenances, nous laisserons encore une fois passer l'occasion qui, par une fortune inespérée, nous rend pour la seconde fois la balle perdue. Je crois que personne ne bougera le 26 octobre : la chose est trop évidemment insensée. Mais si nous n'avons pas détourné, par une parole ferme et par une attitude républicaine, le courant de la déception publique, nous serons tous, présents ou absents, jeunes ou vieux, rendus res-

ponsables de cette nouvelle édition de la comédie *beaucoup de bruit pour rien!* En soi, ce sera fort injuste, car la campagne Kératry est une des plus grandes étourderies des temps modernes. Un point de départ faux, un but chimérique, une aventure commencée sans prévoyance et terminée sans éclat, les journaux donnant là-dedans tête baissée, sans plus savoir que le noble zouave¹ où cela peut bien les conduire, l'opinion enfin prenant feu, à la surprise universelle, et prête à marcher même à l'absurde : quelle accumulation d'imprévus, d'inconnus, d'inattendus, et comment se tenir sur ce sable mouvant ? Les journaux, qui ont été fort étourdis aussi, se tirent d'affaire en nous éreintant. Nous payons, nous, la faute énorme que nous avons commise, en abdiquant il y a deux mois. Si le navire tourne à tous les vents, c'est que nous n'avons pas su garder le gouvernail. Nous ne nous sauverions même pas en cédant à la tempête, car, à la façon dont les choses me semblent tourner, il se trouverait autant d'Aristarques pour nous fustiger, si nous tentions un 13 juin, qu'il en pullule aujourd'hui pour nous reprocher de n'avoir pas encore, à nous tout seuls, fait un 10 août. Mais si nous parlons haut, ferme, promptement surtout, je suis absolument con-

1. M. de Kératry.

vaincu que nous reprenons la corde. Pour cela une entente préalable est nécessaire entre ceux qui sont prêts à faire le nécessaire, quand ils ne seraient que cinq ou six (et nous sommes assurés d'être 13 dès à présent), Jules Simon sera ici mardi soir (demain), j'ai écrit deux lettres à Ban-cel pour qu'il s'arrache à ses Lyonnais ; on pourrait s'entendre le 14 ou le 15, et paraître le 16 ou le 17 à l'état de réunion sérieuse, délibérant avec autant de rapidité et de sûreté qu'on a été filandreuix et impuissant il y a trois mois. Tu vois qu'on ne peut se passer de toi. Un écrit ou mémoire envoyé du Léman ne peut tenir ta place. C'est ta personne réelle qu'il me faut.

Je t'embrasse.

XXVII

A JULES SIMON

Paris, Jeudi [19 octobre 1869].

Mon cher ami,

Après votre départ, la lutte a été chaude. La question se posait ainsi : ou une déclaration collective, qui avait des airs d'amende honorable, ou une déclaration individuelle, qui était une sorte de censure. Nous avons énergique-

ment résisté. Magnin ouvrit alors cet avis qu'il approuvait la déclaration sur le mandat impératif, comme limitant notre terrain à gauche, de la même manière que la profession de foi radicale le limitait du côté droit, — mais que pour prendre un parti la réunion de la gauche devait être au complet, — que, d'ailleurs, il y avait des inconvénients à faire, sur la question, une manifestation isolée, — qu'il valait mieux remettre cette affirmation de principes sur lesquels tout le monde est d'accord au moment où la gauche ferait connaître son programme. Favre a accepté immédiatement cette proposition, que nous avions acclamée, et renoncé à l'idée d'une lettre individuelle.

Sur quoi l'on s'est ajourné, pour une réunion générale, au 7 novembre. La question a été posée : convoquera-t-on ceux qui n'ont pas signé le manifeste¹ et notamment — on l'a enfin nommé — M. Thiers? Nous avons dit non, et, quant à moi, qu'on a chargé des convocations, je ne sortirai pas du cercle des 27 adhérents. Mais la difficulté n'est qu'ajournée, car Favre a fait ses réserves.

Ces réserves m'inquiètent peu, si nous faisons ce qui est nécessaire avec un homme comme Jules Favre, si nous prenons la peine de le voir en par-

1. Le manifeste de la gauche, publié dans le *Temps* du 19 octobre 1869.

ticulier. Il s'imagine peut-être, ou on lui fait croire, que quelques-uns songent à le mettre de côté. C'est insensé. Je ne crois pas plus à une conspiration de Favre contre nous, qu'à la conspiration qu'on nous prête contre lui. Il y a, dans tout ceci, beaucoup d'ombrages, qui sont le legs de vos six ans de luttes sourdes, et que de franches explications feront disparaître. En évitant tout ce qui est aigu dans les frottements, sans rien céder des choses fondamentales, nous mettrons tous les esprits droits avec nous.

Nous avons, Gambetta et moi, fort approuvé votre déclaration sur le mandat impératif : cela coupera court à tout, même à la manifestation collective.

Quant au programme, qu'on prétend pris dans les nuées, le gouvernement lui-même nous le définit : ce matin *l'Officiel* annonce un projet de loi sur les maires, un projet de loi sur l'instruction gratuite. Nous voilà, j'imagine, dans la nécessité d'affirmer un municipalisme sérieux et vraiment démocratique, et l'instruction obligatoire ; nous verrons qui se séparera là-dessus.

Je suis tout à fait résolu à vous rejoindre à Bordeaux, pour aller avec vous à Aubin. Je veux, avant de partir, tenir une réunion privée, qui, vu la difficulté tenant au local, peut être retardée jusqu'à lundi. Je partiraient alors mardi matin pour

Bordeaux (ou lundi, si j'ai pu faire ma réunion samedi). Nous pourrons toujours, notre besogne faite, nous trouver le 7 à Paris, au rendez-vous général. Il sera bon, ce me semble, que vous fassiez savoir dans le pays que nous arrivons. De l'itinéraire, je n'ai aucune idée, vous le fixerez de la façon qui vous conviendra. D'après le peu que je sais, il y a, au fond de tout cela, une question électorale des plus troubles.

A vous de cœur.

XXVIII

A GAMBETTA

[Paris] 18 octobre 1870¹.

Je t'embrasse et t'approuve et t'applaudis. Ta lettre nous est arrivée dans une situation de plein équilibre. Ce peuple est admirable de discipline comme de bon sens, et le gouvernement n'a jamais été plus fort que depuis le jour où ses adversaires ont fait mine de l'attaquer. La minorité, qui nous était contraire, a été mise en pleine déroute, par le seul effet de la force morale. On ne nous demandait qu'un peu de fermeté, et l'immense majorité, l'unanimité peut-on dire, s'est aussitôt rangée de notre côté. Nous avons remis l'ordre dans les mairies, avec une grande facilité, avec de bons et fermes choix républicains. Nous avons l'œil ouvert sur la réaction, qui ne nous fait pas peur, du reste. La situation

1. Les lettres du 18 octobre 1870 au 8 février 1871 ont été écrites à Paris, durant le siège, et envoyées par ballon monté. M. Joseph Reinach les a publiées dans la *Revue de Paris* (1^{er} décembre 1904). On les reproduit ici avec les notes de M. Joseph Reinach.

de la défense est admirable, le général — si pessimiste — ne cache pas sa satisfaction. Ce qui fortifie ma confiance, c'est que tu juges la situation militaire absolument comme lui. Dubost¹ te dira le reste, car si je commençais, je ferais des volumes, et le messager veut aller dormir.

Mille tendresses.

XXIX

A GAMBETTA

[Paris] 14 décembre 1870.

Cher et bien bon ami,

M. d'Almeida², qui te remettra ce billet, — où? et quand? — est un de mes anciens et très fidèles amis. La mission que nous lui avons donnée est des plus importantes, car notre plus grande calamité est de ne rien savoir les uns des autres. Tu te plains de mon silence, tu n'imagines pas à quel point nous souffrons du vôtre. Cette muraille de fer ne laisse passer, depuis bien longtemps, que des pigeons volés et menteurs. Du moins, depuis

1. Antonin Dubost, père partit de Paris, le 19 octobre, dans le ballon la *République universelle*. Ce ballon atterrit le même jour, à la frontière belge, près de Rocroy.

2. D'Almeida, professeur de l'Université.

hier, nous savons que vous tenez bon derrière la Loire, malgré le malheur d'Orléans. Quant à nous, par la grâce de cette population admirable, qui montre une âme supérieure à toutes les épreuves, nous tiendrons jusqu'au bout, jusqu'à notre dernière bouchée, qui n'est point si proche encore, et jusque-là nous avons la certitude de *leur* tuer beaucoup de monde. Il faut en tuer, en tuer encore. Peut-être se lasseront-ils alors de cette guerre odieuse, qui justifie si bien toute notre politique, tous nos pressentiments, toutes nos haines. Je t'embrasse de toute mon âme.

XXX

A GAMBETTA

[Paris] 15 décembre 1870.

Très aimé,

D'Almeida, à qui j'ai remis un mot d'introduction, ne part que cette nuit. Je viens de lire (neuf heures) tes dépêches des 26 novembre, 4 décembre, 11 décembre (on traduit encore celle du 4) et je profite du retard. Il est certain que les reproches sur le silence sont fondés en fait : nous avons souffert, à un degré extraordinaire, et avec une vivacité qu'explique notre cruel isolement, de

la rareté des nouvelles officielles, comparée à l'abondance des dépêches privées. Tant de pigeons employés à dire : *Nous allons bien.* — *Payez mon terme.* — *Marie est accouchée, bébé superbe,* sans un mot de vos affaires : c'était exaspérant. Tu as des ennemis dans le conseil, tu les connais, ce sont les miens. Quel sujet d'épigrammes, de haut-le-corps, d'insinuations perpétuelles, de réticences ! Nous, qui n'avons cessé de te défendre (et nous, c'est la majorité grande), nous devions faire acte de foi et jurer qu'il y avait quelque mystère. J'en étais bien sûr, et il ne servirait de rien d'avoir des amis, s'ils ne juraient sans savoir. Il ne faut pas te troubler des admonestations que tu reçois ; elles s'expliquent, d'une part, par les apparences, qui vous étaient contraires, d'autre part, par l'abus intime que l'on en fait, et lempoisonnement de toutes les heures et de toutes les minutes que l'on pratique sur ce grand, loyal et de plus en plus haut esprit¹, dont l'unique faiblesse est de céder avec une facilité féminine aux obsessions de l'intimité.

De tout ceci donc, n'aie nul souci et ne garde aucun souvenir : dans le fond chacun — sauf un — t'adore, et tu peux faire impunément toutes les fautes que la situation comporte. En as-tu fait ? Je

1. Général Trochu.

n'en vois que d'une sorte, celles que l'improvisation entraîne, toutes les fois que l'on apprend, au jour le jour, un métier qu'on n'a jamais fait. Je t'ai écrit, dans le temps, une longue lettre sur ce sujet, à une époque où, autour de moi, tout le monde faisait des plans militaires. Je la maintiens, d'autant plus que tu l'as évidemment pratiquée dans ses principes. Tu n'as pas fait une armée de fantaisie, tu as recherché les compétences spéciales, tu n'as subi aucun des entraînements que te prêtaient tes adversaires.

Je ne fais qu'une réserve, sauf plus ample examen. Je ne trouve pas que d'Aurelles ait eu tort d'évacuer Orléans ; il me paraît au contraire que les événements le justifient. Tu croyais à une sortie heureuse : nous avons été brillants, superbés, inattendus ; mais nous ne sommes pas sortis. Le plan de sortie par les plateaux de la Marne, inspiré par la dépêche qui annonçait votre marche sur Fontainebleau, était hardi et grandiose : il eût réussi sans la malchance. L'ennemi, pour la première fois, avait été surpris ; la crue de la Marne, — une vraie crue, une crue naturelle, — que notre malheur peut seul expliquer, a donné vingt-quatre heures aux Prussiens. Après avoir deux fois couché sur le champ de bataille, et fait taire, ô miracle, la terrible artillerie prussienne (mes yeux ont vu ce spectacle inouï, mes oreilles en ont été

remplies, et je ne pense pas que jamais spectacle militaire ait eu pareille et dramatique grandeur), nous avons dû, devant tant d'officiers tués, tant de fatigues subies par de si jeunes troupes, rentrer dans nos lignes. Sortis; hélas! nous étions *en l'air...* L'enseignement qui se dégage de ceci, c'est qu'on ne combine pas, à huit heures de distance et par pigeons, des mouvements militaires, et que l'instinct extraordinaire qui nous poussait sur les coteaux de la Marne, à l'heure même où tu donnais l'ordre de tenir dans Orléans contre toute sagesse, ne suffit pas pour mener à bien des opérations militaires.

Il me paraît donc, très aimé, que tu as trop durement traité le vieux d'Aurelles, et qu'ici l'impression générale serait mauvaise et douloureuse si nous laissions savoir à ce peuple, qui a besoin de légendes pour vivre, qu'il doit reléguer la légende de *Paladines* (on ne le nomme pas autrement), de Paladines, le premier qui ait vaincu, dans les ténèbres douteuses où s'agit le fantôme déshonoré de « notre glorieux Bazaine ». Nous garderons donc le silence sur cette querelle de famille, qui laisse subsister, quand même tu aurais eu cent fois tort, toutes les grandes choses que tu as exécutées depuis deux mois, presque aussi vite que tu les as conçues.

Je dois, à présent, te parler de nous. Paris est

admirable, pondéré, épuré par le carnaval du 31 octobre et l'ascendant continu du bon sens public, de toute semence de discorde. Il n'y a plus que la faim qui puisse altérer cette surprenante attitude, et la faim est lointaine encore. Elle viendra, sans doute, tôt ou tard, et l'ennemi croit que c'est *tôt*, en quoi il se trompe. Tu peux, sans que je glisse rien ici qui l'éclaire, s'il saisit cette lettre, mesurer cette durée, que des combats heureux, le sentiment d'une France vivant, agissant, combattant, peuvent allonger plus qu'on ne suppose. Dans tous les cas, si l'ennemi dompte Paris par la famine, il sera bien avéré que Paris n'est pas la France, et il ne trouvera, j'en fais serment, personne avec qui traiter de la France. Quelqu'un vous portera notre testament; mais nous vous lèguerons, à vous tous, la France à défendre, derrière la Loire, derrière la Garonne, dans Toulon ou dans Cherbourg, comme si Paris n'existaît pas.

Nous n'en sommes pas là, je le répète, et, avant cette heure solennelle, nous *leur* tuerons beaucoup de monde. Car le tout est d'en tuer, d'en tuer des monceaux, cela les lassera peut-être. Je t'embrasse de toute mon âme, comme si c'était le dernier baiser. Vive la République!

XXXI

A GAMBETTA

[Paris] 9 janvier 1871.

Nous avons lu aujourd'hui ta dépêche commencée le 31 décembre et achevée le 3 janvier. Elle nous a donné une joie inexprimable. Cette lumière a éclaté dans nos ténèbres comme un de ces gros obus qui pleuvent sur la cité, et la nuit même j'en portais la bonne nouvelle aux gens du quartier du Luxembourg, debout sous le sifflement des bombes, mais oubliant, pour acclamer la délivrance dont ta dépêche est l'aurore, les angoisses et les périls de ces nuits épouvantables.
« Alors, ont-ils crié tous d'une voix, nous voulons nous rationner, car il faut vivre. » Vivre, durer, tel est en effet tout le problème. Si nous avions trois mois de vivres, nous les aurions vaincus par notre seule patience. Avec votre aide et la diversion de Bourbaki, il nous en reste assez pour voir les hauteurs de Châtillon vides de ces Prussiens qu'on ne voit pas, de ces canons invisibles qui portent la mort à neuf kilomètres.

Tu es soumis, cher ami, à de colossales épreuves, tu y grandis et tu t'y glorifies; quant à nous, nous souffrons à toute heure les affres de la mort. Ce qu'il faut de vertu, d'insouciance et de belle humeur à cette population parisienne pour résister à tout ce qui l'accable, l'histoire aura peine à le croire. Je taurai tout fait entendre, quand je taurai dit que ce torrent de feu qui, quotidiennement, nuitamment, systématiquement, se répand sur la rive gauche de la Seine, depuis Montsouris jusqu'au Panthéon, depuis les Invalides jusqu'au jardin des Plantes, tuant les gens endormis, les petits enfants dans les écoles, les oisifs à leur balcon, les retardataires sur leur seuil, — que cette abomination, cette désolation, cette horreur, cette sauvagerie, cette foudre sifflante et savante qui pousse chaque jour un peu plus loin le massacre des innocents, tout cela n'est que douceur et paradis à côté des ténèbres profondes, du silence de glace et de mort, de l'absence de nouvelles, de symptômes, de conjectures, de murmures qui a pesé sur nous pendant plus de trois semaines et qui menaçait de nous faire tous mourir de désespoir et d'impuissante colère, sans l'arrivée du pigeon sauveur.

Nous sommes très enchantés du message et du messager. Nous les ferons sacrer, ces pigeons, comme ceux de Saint-Marc, et ils peupleront la

cité affranchie. Ils seront vénérés, choyés et saints. Celui-ci nous sauve peut-être d'une folie. Sans nouvelles, la population parisienne, qu'on ne peut assez aimer, admirer, respecter, a besoin d'un coup de tête. Je suis pour le coup de tête aussi, mais je l'aime mieux avec un objectif précis et d'accord avec nos armées.

Que de choses à dire — et à ne pas dire — sur cette question militaire. Elle est autre pour nous, autre pour vous. Vous avez l'air libre devant vous et l'espace de la France, même occupée aux deux tiers, même captive à moitié. Nous ne possédons, nous, que des forces qui s'usent, sans se renouveler, et qu'il nous faut ménager comme la prunelle de nos yeux. Le moral des troupes est sujet à d'incroyables variations, et les rigueurs mêmes qu'il convient d'opposer à leurs défaillances, nous ne les pouvons employer qu'avec une certaine mesure et d'indispensables ménagements. Plus que toutes les fusillades et tous les ordres du jour, la nouvelle de la triple victoire de Pont-Noyelles, de Bapaume et de Nuits va faire des héros de ces faiblards. Notre élément moral le plus solide, c'est la garde nationale mobilisée, sauf cette redoutable inconnue : que feront ces jeunes troupes, si bien disposées, quand elles seront criblées par la mitraille ? C'est là le péril de la grande sortie, qui ne peut être,

comme le voudraient ici nos généraux d'estaminet, une cohue sans ordre et sans nom, finissant par un immense Sedan, mais une entreprise à la fois audacieuse et sensée.

J'ai entendu tous nos généraux, réunis en conseil — et quand je dis tous j'ai tout dit, nous ne sommes pas comme vous, nous n'en avons pas de rechange! J'en conclus toujours que T[rochu] est de tous, non seulement le plus intelligent, mais le plus audacieux — le plus républicain d'ailleurs, et le plus confiant dans la défense. Il y a ceci de remarquable qu'il est battu en brèche de deux côtés opposés, par les monarchistes et les capitulards, par les effarés et les malfaiteurs, dont M. Delescluze tient la tête.

Du reste, il résulte de tes observations que les partis existent beaucoup moins, osent beaucoup moins d'abord, et vivent beaucoup moins aussi dans notre étonnante grande ville assiégée que dans les départements. Le sentiment du péril commun, l'admirable réformation morale dont le siège est l'occasion, l'état mental vraiment extraordinaire qui caractérise la population de Paris, ont produit une fusion, passagère peut-être, mais prodigieuse à coup sûr, des esprits, des coeurs et des classes. Les classes naturellement réactionnaires ne sont pas les moins ardentes à la défense; les maires élus par les bourgeois prê-

chent la bataille à outrance, et les conseils de lâcheté, comme les exemples de couardise, déguisés sous les cris « la trahison ! » ne se font voir que dans les conciliabules des drôles de Belleville, les mêmes qui t'insultaient dans les réunions électorales de l'année dernière. Cette admirable petite bourgeoisie, qui est le vrai fond de Paris, ce tiers-état renouvelé de 89, rajeuni et refleurri par le malheur, a donné à l'élan républicain une force irrésistible, qui fait taire jusqu'à présent tous les éléments rétrogrades.

Nous les rencontrons parfois dans le Conseil, mais en infime minorité. Je ne reviens pas sur ce que je t'ai écrit à cet égard, sur ce qu'il suffit de t'indiquer d'un mot. Ne tiens compte ni cure de cet élément-là : une fois pour toutes, tiens-le pour inexistant. Nous lui avons toujours fait tête avec énergie, et Trochu — c'est encore à sa gloire — n'en a pas été dupe un seul instant. Les élections ont été le drapeau, ici comme là-bas. Je m'honore de les avoir toujours combattues, et il est manifeste que Paris, depuis trois mois, n'y a pas songé trois minutes. En réalité, la question n'existe pas. C'est pourquoi je ne l'ai jamais touchée dans ces causeries abandonnées, qui ne t'arrivent presque jamais. Il ne s'agit ici, pour le peuple comme pour le gouvernement, que de la bataille ; le peuple la veut, le gouvernement la

veut, et si nous ne l'avons pas encore eue, la grande bataille, la bataille légendaire, c'est que des nécessités supérieures l'ont entravée.

Donc, très aimé, plein de confiance, de reconnaissance pour tes efforts, d'admiration pour ta grande âme, d'espérance dans le génie de la France, je t'embrasse et, comme nous croyons en toi, je te prie de croire en nous.

XXXII

A GAMBETTA

[Paris] 8 février 1871.

Mon cher et toujours *amatissimo* — malgré tout ce que tu as fait pour nous jeter par les fenêtres¹, — tu es un grand patriote, un grand esprit, un grand cœur, mais tu as été, une heure, un grand étourdi. C'est l'heure où tu n'as pas compris qu'ayant mené la guerre jusqu'aux extré-

1. Jules Ferry fait allusion ici aux lettres et dépêches que Gambetta avait adressées à Jules Favre, les 27, 30 et 31 janvier 1871, sur le capitulation de Paris et la convention d'armistice conclue à Versailles avec M. de Bismarck, et à la dépêche circulaire que Gambetta avait envoyée, le 6 février 1871, aux préfets et sous-préfets, pour leur annoncer qu'il avait remis sa démission de membre du Gouvernement provisoire. — Voir *Dépêches, Circulaires, Proclamations et Discours de Gambetta pendant la Défense nationale*, tome I^e, pp. 235 et suiv.

mités du possible, il ne restait plus au parti républicain qu'à sauver la République, qui peut seule préparer la revanche.

La République, au point où nous sommes, ce sont les élections, les élections par un gouvernement républicain, sans exclusion bruyante et toujours provocante, les élections par un parti se tenant compact au lieu de se déchirer, et se déconsidérer, et se déshonorer de droite à gauche et de gauche à droite, en anticipation de la guerre civile.

De ce parti vraiment politique et dirigeant, tu étais le chef naturel, ayant eu la plus grande gloire dans la résistance. En adoptant une mesure qui ne pouvait avoir qu'un but, empêcher les élections, tu as perdu l'ascendant que tu avais conquis sur ces classes dont le concours est indispensable à la solidification de la République, comme le fond de l'océan aux grandes cristallisations sous-marines. Et tu es trop homme d'État et trop homme de sens pour t'en consoler au renouveau de popularité bellevilloise qui te salue depuis huit jours, après t'avoir déserté pendant six mois.

Tu peux, sous le coup de nos tristes discordes, te réjouir davantage de la défaite électorale du gouvernement de Paris. Je te l'annonce donc avec un parfait équilibre. Nous ne serons nommés ni les uns ni les autres, à l'exception peut-être de

Jules Favre. Nous sommes, en effet, le grand bouc émissaire. Il en faut toujours un à ce peuple qui a montré dans le péril d'admirables qualités, mais qui a son envers, et qui le fait voir. Nous sommes, *amatissimo mio*, à l'état de Persano civil, après un Lissa héroïque¹. Nous étions tenus de vaincre sans soldats, sans généraux et sans canons, que dis-je? de tenir sans pain. Nous avons réalisé, pendant cinq mois et demi, un problème qui, à chaque heure du jour, paraissait impossible, nous avons fait de la farine sans blé, du feu sans charbon et sans bois, comme la guerre sans chef, et, pour tout cela, nous ne sommes pas bons à jeter aux chiens.

C'est qu'il est un principe qui domine tous les principes et toutes les justices : le peuple français peut bien être trahi, il n'est jamais vaincu. Il peut bien s'endormir pendant cinquante ans dans toutes les routines militaires et civiles, et trouver un beau jour un adversaire qui a sur lui cinquante ans d'avance et qui le lui prouve, s'abrutir dans vingt ans d'empire, se..... d'indiscipline intellectuelle, politique et sociale, et quand vient la carte à payer, la dernière chose que fera ce peuple, le plus incapable de philosopher qui soit au monde, ce sera de se regarder lui-même, de s'accuser

1. L'amiral italien Persano battu à Lissa, en 1866, par l'amiral autrichien Tegetthof.

lui-même, de battre sa poitrine et de labourer ses genoux, et de voir que c'est lui qui est le grand coupable et non les élus du hasard qu'il a pris sur leur siège, arrachés aux douceurs de l'opposition pour leur confier la tâche impossible de faire, en quelques mois, des armées, là où il n'y avait plus d'armée du tout, pour les opposer à d'autres armées qu'on a mis tant d'années à faire. — Mais Trochu? — Trochu, sans doute, est notre plus grand tort, et je m'en confesse, y ayant beaucoup trop cru, mais pas plus que toi, très cher, pour deux raisons, que j'ai déjà écrites : 1^o parce qu'il était, assurément, de tous les militaires, le seul en qui la République pouvait se confier; 2^o parce qu'il était celui qui avait le plus de foi dans la défense.

On nous calomnie et tu nous accuses! Mais que ne les as-tu vus, entendus, sondés, tournés, retournés, inquisitionnés, comme nous l'avons tous fait, comme l'ont fait après nous les vingt maires — gent peu commode pourtant — tous, autant qu'ils étaient avec des épaulettes, depuis les généraux jusqu'aux chefs d'escadron, jusqu'aux colonels de huit jours, les vieux et les jeunes, les célèbres et les obscurs, les hommes de mer et les fantassins, et rien que des braves! D'une voix, et quelle voix! coupée de sanglots patriotiques — je n'oublierai jamais ces scènes-

là — tous vinrent déclarer qu'ils avaient reconnu depuis longtemps — les plus lents depuis l'affaire du plateau de la Marne — que de dedans au dehors on ne percerait jamais les lignes, qu'on pouvait encore faire tuer du monde, mais sans aucun espoir ni lueur ni ombre d'illusion; que, cela étant, « le grand effort » était un crime, aboutissant à l'hécatombe des meilleurs, pour laisser la place aux lâches, qu'on n'avait pas le droit de décapiter l'avenir, et qu'on devait garder son sang.

Tel fut le refrain des conseils de guerre, quand les conseils de guerre succédèrent aux monologues du trop éloquent général. Et si tu les avais ouïs, mon cher, ces conseillers de la fin du monde, ni ton courage, ni ta résolution, ni tes illusions, ni ta passion, ni ton vouloir, ni ton génie n'auraient suspendu une minute l'arrêt de ton bon sens.

Le vrai, c'est qu'on aurait pu, sous d'autres chefs militaires, — *nota bene* qu'on n'en nomme pas un seul, — mettre dans cette fin plus d'éclat, plus de charlatanisme. Nous n'avons pas fait tuer assez de gardes nationaux, cela est clair: une saignée plus forte, et tout le monde était content. Eh bien! ma conscience ne me reproche pas d'avoir refusé aux Parisiens, qui crient d'autant plus fort qu'ils se battent moins, cette boucherie

de Parisiens qui se battent sans crier. De quoi les Parisiens qui se battraient, et surtout ceux qui sont ravis de ne plus se battre, me punissent en ne me renommant pas. Je laisse passer cette folie, et je cède, avec joie, la place aux insensés qui se pressent et se disputent l'œuvre impossible, sous laquelle à leur tour ils demeureront écrasés. Victor Hugo dispute cette tâche lugubre à Jaclard¹ et à l'amiral Pothuau; ils ont grande chance d'être associés, dans le chaos du jour, et attelés tous trois au char funèbre: grand bien leur fasse, et j'aime mieux pleurer derrière le convoi que tenir les cordons du poêle!

Mais ne va-t-on pas continuer la guerre? J'y consens de toute mon âme, mais je n'ose y croire, et je suis convaincu que tu n'y crois pas. L'armée de Bourbaki a vécu, hélas! — et l'armistice, très postérieur à sa déroute, n'y est absolument pour rien; l'armée de Loysel n'existe pas, j'en ai les plus exacts rapports; celle de Faidherbe... (*Ici une lacune; il manque une page.*)

... Cela viendra peut-être, mais je te le garantis, cela n'est pas encore venu. Le peuple de Paris tresse à cette heure des couronnes à Miot et à Gambon (de la vache); c'est un peu corsé, même pour le peuple de Paris. Chemin connu, très

1. Adjoint de M. Clémenceau à la mairie de Montmartre.

connu, qui mène à la rue de Poitiers. Si la République le reprend de nouveau, malheur sur nous! C'est la mort de l'avenir. Et les coupables, les responsables devant l'histoire, ce ne sera pas le gouvernement de Paris, dont la faute unique est de n'avoir pas vaincu, là où il était impossible de vaincre. Les meneurs du parti seront les grands coupables, les journalistes crevant d'envie, jaloux de la tribune, les politiciens édentés, toute la tourbe des impuissants et des intrigants, qui traitent la politique comme une échelle, tous les aboyeurs qui cherchent à tirer leur épingle du jeu, tous les faux braves qui nous ont refusé leur concours dans les heures de danger et qui s'applaudissent secrètement de leur incontestable prévoyance. Tu es fort exposé à te voir enguirlandé par ces gens-là. Que dis-je? tu l'es en plein; la douceur de tes dépêches en témoigne abondamment. Mais les dépêches passent et le bon sens reste, et tu en as beaucoup, et quand même tu n'en aurais plus, tu es trop aimé pour qu'on ne te crie pas : casse-cou. Et ne permets pas que l'on fasse de toi un simple Ledru-Rollin, quand tu es de la race de ceux qui agissent plus qu'ils ne parlent, et qui ne se laissent ni empêtriller, ni embaumer, ni acoquiner, ni fasciner par moins bon, moins fort, moins droit et moins fécond qu'eux.

Aujourd'hui tout s'évanouit dans je ne sais quel rêve de démence sanglante. La situation n'est pas seulement pénible, pas seulement obscure, elle est monstrueuse, elle est sans précédent, sans analogue. Ce n'est pas de l'histoire que nous faisons, mais du cabanon. Paris est, dans toute l'horreur de l'expression antique, en proie aux furies. C'est la suprême douleur et l'épreuve intolérable. Il y a six mois, sur une folle tentative des mêmes scélérats qui triomphent aujourd'hui, Paris nous donnait 350.000 suffrages. A cette heure, Paris a soif de notre sang. Pour Paris, j'ai donné, six mois durant, tout ce que j'ai d'âme, de force et de vie, j'ai usé mon corps et mon cerveau, et répandu, en vérité, tant je me sens vide, tout ce qui était en moi. Et j'ai dû quitter Paris par une nuit sinistre, en fugitif et en proscrit, tandis que la foule hideuse me hurlait *la mort* aux oreilles. Si je tombais dans les mains de ceux qui m'ont élu, je serais, sans plus de forme, jeté au même mûr où fut saigné Clément Thomas. Ainsi vont les choses, et telles elles sont, telles il faut savoir les prendre. Le mal qu'elles nous font c'est le moindre, mais le mal est en elles, et celui-là est profond. Si l'état de Paris ne s'explique pas par un accès de fièvre chaude, et la fièvre chaude, hélas, n'explique pas tout, il n'y a plus rien à attendre, à espérer de notre misérable patrie. La

haine des classes, la division des âmes, l'affaissement et l'aigrissement des caractères, l'absence de toute vertu publique, l'égoïsme et la convoitise, l'esprit de discorde et la passion d'envie, avec beaucoup de lâcheté brochant sur le tout, feront de nous non un peuple, mais un enfer, une Pologne plus folle et plus tragique, et non moins justement punie.

De ces noires pensées, que j'épanche dans ton cœur ami, ne conclus pas, très cher, que l'insurrection de Paris soit triomphante, ou que je doute du dénouement. Nous avons ici une armée complètement refaite et qui vaincra. Mais à quel prix? et quel lendemain aura la victoire!

Charles est à Mâcon où il réussit à merveille. Le ministère est ravi de lui, et, sur ma foi! je voudrais voir qu'il n'en fût pas ravi. Ce sera le meilleur et le plus beau préfet de la République française. Parle-moi de ta chère Émilie et de toi-même. Dis-lui, à elle, que je voudrais aussi redécouvrir son écriture, que je suis seul comme le bourreau, triste comme le temps où nous sommes, mais pas encore tout à fait mort, et que mon cœur, au moins, vit pour vous deux.

XXXIV

A CHARLES FERRY

Versailles, 5 mai 1871.

... En somme les élections municipales sont considérées comme satisfaisantes : elles ont été paisibles, et, dans l'immense majorité des villes, républicaines, depuis l'écarlate jusqu'au rose tendre, mais l'écarlate est l'exception.

Si le mouvement provincial et citadin qui se manifeste de la sorte reste dans les limites de la légalité, il jettera dans nos ténèbres un coin de jour : dès à présent il est visible que la droite est moins tentée qu'il y a quinze jours de restaurer la monarchie. Le gouvernement de M. Thiers en tire grand avantage. « Voyez, dit-il aux monarchistes, quelle est la difficulté de vaincre l'insurrection républicaine, même localisée, même universellement condamnée dans son but et dans ses moyens : que serait-ce d'une insurrection légitime de toutes les villes de France, grandes et petites ? » Le raisonnement est pertinent et les royalistes le sentent à merveille, aussi s'en vont-ils disant que la monarchie se fera toute seule, par la force des choses — comme nous disons,

nous, que la République durera par la force des choses — mais que c'est la guerre civile, à laquelle nous marchons plus rapidement de jour en jour suivant ces faux prophètes, d'où sortira, comme un météore du sein de la nuit obscure, la monarchie légitime et réparatrice. Peut-on mieux indiquer aux républicains le chemin qu'il faut suivre?...

XXXV

A CHARLES FERRY

[Versailles] 9. mai 1871.

Nous venons de compter un succès sérieux, mon cher grand Charles, nous avons pris le fort d'Issy pour tout de bon. L'effet sera grand. Il faut, en guerre civile, jouer des forces morales autant que du canon, et cet événement, qui n'est point décisif militairement, peut avoir des conséquences morales considérables.

L'insurrection avait concentré sur ce point ses meilleures troupes et ses généraux, au point de dégarnir l'enceinte vers l'ouest.

Ainsi le Point-du-Jourque, depuishier, 100 pièces de canon placées à Montretout sont en train de réduire en poudre, répond à peine, et ne se réar-

méra pas sous une telle voûte de feu. A l'abri de cet ouragan de projectiles, on pousse déjà les travaux d'approche, et l'on espère placer bientôt les batteries de brèche...

... Tout bien combiné, et avec un peu de bonheur — s'il en est encore, de par le monde, pour l'étoile de la France — nous pouvons entrer dans Paris avant huit jours. Avec quelle ivresse déposerai-je, alors, ce fardeau qui m'accable depuis tant de mois !

Les petites chambres de l'Hôtel de Ville, dévastées par les citoyens généraux et leurs citoyennes, sont désormais pour moi un objet d'horreur. J'y ai porté trop d'angoisses pendant six mois ; trop de honte pendant une nuit, la dernière, celle de la fuite.

Il est bien doux d'être du Conseil, mais le siège m'a blasé sur cette joie, dont l'omnipotence de l'exécutif a fait pour tous et pour chacun une consultation *pro forma*, qui tous les jours se réduit en durée et en importance. Il serait attachant de panser les plaies du budget municipal, mais les Parisiens ne m'en sauraient aucun gré et Léon Say — s'il accepte (étant accepté) — fera tout le nécessaire. Rentrés dans Paris, j'espère que le projet formé par plusieurs, de donner à la Chambre un mois de vacances, de contact avec la France, pourra se réaliser, et je m'en irai dans

les Vosges en passant par Mâcon, où tu es homme à me retenir.

Pour tout cela il faut d'abord avoir repris la capitale.

Cela fait, je ne redoute pas les passions réactionnaires de l'assemblée. Il s'y fait un secret travail, que l'aspect résolu des élections municipales¹ encourage et propage de jour en jour — et je ne serais pas surpris de voir un jour ou l'autre sortir du centre droit une proposition tendant à conférer à M. Thiers la présidence de la République pour trois années. Nous laissons faire, prêts à l'appuyer ; la gauche, en un sujet si délicat, doit suivre, en dissimulant avec soin la satisfaction qu'elle éprouve. Il y aurait là pour l'opinion républicaine, un grand apaisement, une sécurité pour le pays, un temps sérieux d'épreuve pour la République, un terrain de gouvernement parlementaire, terrain qui fait défaut aujourd'hui, puisque la Chambre, véritable Convention, ne peut toucher à un ministre sans toucher à M. Thiers.

Si tu t'ennuies, cher, ne crois pas que je m'amuse. Paris m'ôte la liberté de l'esprit, et j'ai assez de fonctions publiques pour m'ôter celle de la vie. Le printemps est incomparable à Versailles

1. Les élections municipales du 30 avril avaient été républicaines dans le plus grand nombre des villes.

et aux alentours, mais le dimanche seul m'ouvre la porte des champs. J'ai vu il y a deux jours, et Buzenval, et la Bergerie, et tout l'appareil formidable dont les batteries de Garches étaient le centre et la place d'armes. Le sang de nos pauvres gardes nationaux noircit encore les murailles crénelées, mais autant eût valu essayer de prendre la lune avec les dents. Sois rassuré sur notre domicile. On l'a menacé de scellés, mais on n'y a en somme rien apposé ni soustrait. Rosalie¹, que j'ai pourvue d'argent et d'instructions, monte la garde, elle a ordre de ne rien payer des taxes communales, et j'attribue à ses accointances démagogiques le calme qu'on a laissé jusqu'à présent à notre mobilier.

En somme, très cher, je crois que nous approchons du terme. Je crois que la République n'est point encore enterrée, et que petit bonhomme vit encore. Je crois que la temporisation n'a pas fortifié l'insurrection, et qu'elle la mettrait à bas, et, n'était le péril que l'attente déchaîne sur la province, ce serait la voie la plus sûre et la moins lamentable. Mais l'agitation provinciale fait une loi de finir vite, et les plus irrésolus en ont pris leur parti. Le sang va couler à flots, mais qu'y faire ?

¹ La cuisinière.

XXXVI

A CHARLES FERRY

Versailles, 15 mai 1871.

Tu ne m'écris guère, il me semble que ta dernière lettre remonte à des temps très anciens. N'oublie pas que c'est là toute l'alimentation de mon cœur, tout ce qui rompt la monotonie intolérable de cette halte dans l'absurde, au pied de la folie triomphante. Triomphe qui touche à ses dernières heures, j'en suis à présent bien convaincu. Les généraux nous promettent, sur leur tête, la fin du drame d'ici à six jours.

Vanves est tombé comme Issy. Ce qui tombe surtout, c'est le souffle et l'organisation ; avec Rossel, toute capacité militaire s'est retirée d'eux. Delescluze remplace les talents militaires par la rage de l'arrestation ; il finira par s'arrêter lui-même, et ce sera le dénouement. Pendant ce temps, le Comité central, de plus en plus galonné et désordonné, de plus en plus dédaigneux de la Commune, caracole à travers tous les services militaires et civils, et la pétaudière est à son comble. Tel est au vrai l'état de Paris. Tout cet odieux finira par le grotesque et personne ne se fera sauter. Deux choses seulement marqueront

le passage de cette saturnale sans idées et sans plans, deux actes de vandales et d'iconoclastes : la démolition de la colonne Vendôme et celle de la maison de M. Thiers. La première accomplie hier. Le fût de bronze a cessé de couper l'horizon parisien, il s'est écroulé sur le lit de fumier que les ingénieurs révolutionnaires lui avaient préparé. La seconde, en voie d'accomplissement, sous les regards d'une foule muette et quelque peu frappée de stupeur. Je ne pleurerai pas la colonne, bien que je tienne pour aussi bête que malfaisant ce vandalisme de notre propre histoire, mais ici comme ailleurs, l'extrémité de la réprobation nous mènera, n'en doutons pas, à quelque regain napoléonien. M. Thiers a grandement pris l'assassinat de son immeuble ; il a pleuré ses bronzes et ses souvenirs mais, après tout, ce n'est pas à tout le monde que ces choses arrivent, et c'est une des formes de la gloire. Je suis de plus en plus content de l'exécutif, la gauche modérée est devenue son vrai soutien, les liens qui l'unissent à ces amis inconnus s'affermissoient de jour en jour ; s'il n'était pas lié par le compromis de Bordeaux¹, surtout par la crainte de provoquer, à cette heure décisive, un déchirement

1. Le « pacte de Bordeaux » : M. Thiers, dans un discours prononcé le 10 mars, avait promis de n'avoir d'autre programme que la « réorganisation du pays ».

dans l'assemblée, il dirait du haut de la tribune ce qu'il ne cesse de répéter dans le Conseil, que la République est la seule solution qui convienne à la situation actuelle, que le manifeste Chambord est une imprudence,... qu'il fera exécuter les lois d'État, et qu'il ne demande après la prise de Paris qu'à faire un discours — le dernier — pour supplier l'Assemblée et le pays de laisser tous les princes à la porte et d'expérimenter, sans arrière-pensée, la République.

Un incident parlementaire très important s'est passé dans la coulisse. La réunion qui forme le centre de l'Assemblée, dont nous sommes, nous, le centre gauche, voulait présenter aujourd'hui même une proposition, à laquelle d'avance nous avions souscrit, tendant à conférer à M. Thiers la présidence pour deux années, avec une définition de ses pouvoirs empruntée, à peu de chose près, à la constitution de 1848. Nous pouvions compter sur une majorité convenable. M. Thiers a craint de soulever une crise à la veille de la grande action, il a demandé et obtenu la remise jusqu'à la rentrée dans Paris. Je le regrette, car il y avait là un commencement de stabilité auquel la France eût été fort sensible. Mais ce n'est que partie remise, et les légitimistes, si naïvement démasqués par le fondé de pouvoir de la Providence, ne sont pas près d'emporter la timbale.

XXXVII

A CHARLES FERRY

Versailles, 2 juin 1871.

Quel enfer ! Je m'en échappe, pour la première fois depuis dix jours, pour prendre les ordres du *prince*¹. Je croyais trouver au logis quelque lettre de toi, rien ! As-tu aussi ta fournaise ? Mais non, le Mâconnais, vert de vignes naissantes, sourit au ciel et à son préfet.

Mon domaine à moi, celui que tous m'envient, et que personne n'ose prendre, c'est celui de l'incendie et de la mort. Il m'était réservé d'être acteur et spectateur de drames plus horribles que ceux du siège, d'angoisses plus poignantes que celles de l'affreuse semaine où nous capitulâmes, et de voir luire un jour où toutes nos misères passées, toutes nos douleurs, tous nos calvaires, me sembleraient, à côté du présent, le royaume des cieux et le paradis des anges.

Place-toi par la pensée, aux rayons du soleil levant, en face de l'Hôtel de Ville flambant et fumant, sa façade éventrée, découronnée, déchirée,

1. M. Thiers.

découpant, sur la fumée noire et la flamme pétrolée, le reste de ses pignons et le peu qui survit de ses statues. Une barricade se dresse entre les deux annexes, pétillant l'une et l'autre comme deux fagots d'épines ; nos soldats la tiennent tandis qu'en face, au pont Louis-Philippe, le hideux drapeau rouge déploie son haillon sanglant, sur une barricade qui tire encore sur nous. Derrière nous le Théâtre lyrique brûle, le Palais de justice brûle, la Préfecture de police n'est plus qu'un monceau noir et fumant. Devant, on se bat, on tiraille des fenêtres, on bombarde des Buttes Chaumont ; j'ai la tête dans le feu, les pieds dans le sang. Mes yeux brûlés par l'incendie se reposent sur les fusillades. Je les ai vues, cher ami, les représailles du soldat vengeur, du paysan châtiant en bon ordre ; libéral, juriste, républicain, de mes yeux j'ai vu ces choses, et je me suis incliné, comme si j'apercevais l'épée de l'archange.

Pendant ce temps l'Assemblée s'indigne que le 4 Septembre se fasse pompier, et s'informe si j'y resterai longtemps. Tout brûle ! qu'importe ! est-ce qu'il va rester préfet ? Mais tout brûle ! mais personne ne veut faire la chaîne ! qu'importe ? est-ce qu'il va rester préfet ?

Depuis ce temps je suis plongé dans ce problème : sans asile, sans archives, sans argent,

refaire une administration qui vaut trois ministères, nourrir un peuple qui meurt de faim. Apaiser, en empêchant de brusquer les choses, une population qui s'inquiète du lendemain politique qu'on lui prépare; maintenir, par ma présence, ces braves maires de la République, mes compagnons d'ingratitude, que la majorité vilipende et sans lesquels rien ne se pourrait faire; supporter les rebuffades de l'autorité militaire; diriger, *proh pudor!* la police de la presse et des théâtres, avec ce programme : Paris au pain sec !

Étrange destinée ! Je la subis pour M. Thiers, qui m'a si noblement défendu, pour les maires, que seul je puis remplacer, épurer sans encombre. A l'horizon prochain, je vois la délivrance, ce sera peut-être demain.

Picard est démissionnaire, superbe à sa dernière heure. On devait mettre à sa place Victor Lefranc. Ce matin c'était Lambrecht, ce sera Victor Lefranc demain. La droite demande le retour de la *maison de France*. Chaque jour, l'Assemblée-Minotaure dévore un morceau du 4 Septembre. Simon est démissionnaire, Favre est démissionnaire, le préfet de police est démissionnaire, et moi aussi, et il n'y a pas de police, et tout le monde attend l'arme au pied. M. Thiers vient de me dire qu'il allait dénouer la crise. Il faut qu'on se compte enfin ! L'assemblée est en-

diabolée. Ducrot l'agit et personne ne la mène.
Ici une maison de fous, là-bas un bagne.

Ma foi! le bagne vaut mieux, et j'y vais attendre, en faisant mon métier de garde-chiourme, la fin de cette comédie qui nous mène droit à la guerre civile.

XXXVIII

A CHARLES FERRY

Paris, le 6 juin 1871.

Enfin!

Le 6 juin 1871 est un beau jour; il ferme ce cycle de neuf mois, commencé le 4 septembre 1870 : neuf mois de pouvoir, neuf mois d'angoisses, neuf mois d'outrages et de calomnies, neuf mois de responsabilités et de calvaire. *L'Officiel* contient enfin la nomination de Léon Say à la préfecture de la Seine, à la suite de l'arrêté qui remplace Picard par Lambrecht, Lambrecht par Victor Lefranc, Leflô par de Cissey. Picard n'est pas en liesse, bien qu'il aille gouverner la Banque de France. Étrange destinée que la sienne! Cette assemblée n'était-elle pas faite à son image? C'était l'union libérale dans toute son incohérence; l'*Électeur libre* l'avait conçue, portée, choyée, couvée, il l'eût triée qu'il ne l'eût

pas faite autre. Il avait tout pour la conduire, la rassurer, la charmer, et c'est lui qu'en dépit de toutes les concessions, de toutes les faiblesses, elle dévore le premier. C'est lui — lui Picard ! — qu'on jette le premier au Moloch de réaction qui demande, à l'heure qu'il est, avec bave et fureur, hurlements et grincements, ivre de rancune et de haine, un morceau de 4 Septembre à déjeuner tous les matins...

Les autres restent, Jules Favre malgré lui, Jules Simon avec persistance et diplomatie profonde. L'*exécutif* le goûte infiniment, les ultramontains n'ont pas à se plaindre de lui, les gallicans et l'Université le vilipendent. Je contemple avec admiration ces miracles d'équilibre. Victor Lefranc était annoncé à l'Intérieur, Lambrecht ne le vaut pas, mais signifie que M. Thiers veut être le ministre de l'Intérieur, comme il est le préfet de Paris, car le bon Léon Say, — entre Alphand, que M. Thiers a grandi outre mesure en le faisant directeur des travaux de Paris, et l'*exécutif* qui entend voir par lui-même toutes les affaires de l'ex-capitale, — n'aura plus de la dictature d'Haussman, et de ce qu'on appelait *ma* dictature, qu'une ombre pleine de fraîcheur, de responsabilités, méritées par d'autres, et de persécutions de journaux qui ne l'épargneront pas plus que ses prédécesseurs.

La situation générale n'est pas bonne. Les légitimistes de l'assemblée sont endiablés. La presse versaillaise est un poison, l'audace des monarchistes n'a d'égale que leurs illusions. Croire à une restauration bourbonienne parce qu'on a été nommé pour faire la paix, arborer le manifeste de Chambord au bout d'une gaule, sans se douter que c'est un épouvantail et non un drapeau : c'est un degré de niaiserie politique dont la seule excuse est dans l'abus des petits livres de la propagation. Maintenant qu'ils sont sauvés, ils se livrent à toute leur rage, la tâche étant, comme a dit M. Thiers, à la hauteur de leur capacité et de leur courage. Les habiles qui sont au milieu d'eux rêvent un coup de majorité qui leur livrerait le pouvoir sous un Monk quelconque, Changarnier ou Ducrot, et poussent aux résolutions extrêmes, sentant bien que tout le temps qui s'écoule nous profite, et qu'une autre Chambre ne pourra produire que bonapartisme ou République. M. Thiers reste pourtant le maître de la Chambre, mais d'une Chambre qui devient rétive et qui finira par être ingouvernable. Il recule devant la proposition des deux ans de pouvoir, de crainte d'un échec qui ne se produirait pas s'il jouait le tout pour le tout, peut-être aussi parce qu'il se croit plus fort sous le régime de l'amendement Grévy, qui lui permet de mettre le marché en mains deux fois par séance,

qu'avec la République constitutionnelle et parlementaire qui peut toucher aux ministres sans toucher le président. Bref la proposition de deux ans devait venir hier, elle n'a pas été déposée. M. Thiers demande qu'on la dépose plus tard, après les élections complémentaires. Il entend que ces élections renforcent la politique de *l'essai loyal*, et ne veut jouer la grosse carte qu'après.

Quant à la question des princes, il l'a également ajournée à jeudi prochain, et rien n'est encore fixé pour les élections qui ne dépasseront pas le 2 juillet.

M. Thiers me parle de nouveau de l'Amérique¹! Il insiste avec un accent paternel et de bonnes raisons. Tu sais le pour et le contre. Admire avec moi la fermeté et la fidélité de l'homme. Il lui était si facile de me jeter à l'eau. Et comme il m'a défendu!! Pour finir, il va jeter à la tête de cette droite ameutée un grand poste pour le pelé, le tondu, le galeux... Je n'y vois que cela, pour mon compte, une belle vengeance de tant d'outrages; la résolution en elle-même est grosse. Tu serais député des Vosges à ma place, mais quelle séparation! Et puis, n'en serais-je pas amoindri? Vous reviendrez, dit M. Thiers, reposé, instruit, les haines s'apaiseront. — Oublié peut-être? — Mais le

1. Il offrait à Jules Ferry le poste de ministre à Washington.

grand honneur et le beau voyage! — Je dirais « non » résolument si je voyais clairement mon rôle, notre rôle à l'assemblée, d'ici à un an. Éclaire-moi, écris-moi, comme s'il s'agissait de toi-même.

XXXIX

A CHARLES FERRY

Paris, lundi 17 juillet 1871.

Le silence est l'effet de la paresse, de la chaleur et de l'ennui. Je ne suis absorbé par aucun souci, et n'ai point d'affaire plus grave que de décider si je coucherai à Paris où à Versailles et quand je verrai, pour les Commissions qui font partie de mon état « de commissionnaire », le ministre de... ou le ministre de... ou le grand-prévôt. Je crois que mon pays subit comme moi, sous le ciel brûlant qui tout à coup se découvre, cette même influence de nonchalant ennui, qui convient aux cerveaux fatigués et aux âmes endolories. On s'ennuie de ne plus vivre dans la poudre et dans le vertige, et l'on ne reprend qu'avec peine le travail qui apaise et moralise, parce qu'il fatigue et absorbe. Les patrons (tailleurs, chapeliers, etc.) racontent que les ouvriers

ne connaissent plus l'outil, et s'arrêtent haletants au bout de la deuxième heure. Les travailleurs législateurs, plus frais à la besogne, n'aboutissent guère plus : ils ont, comme on dit, les yeux plus gros que le ventre, touchent à tout, mangent de tout et ne digèrent rien.

Les nouvelles élections ont jeté le parti monarchique dans un découragement profond, les nouveaux élus sont très modérés, en général, et malgré quelques velléités qui, je l'espère, n'aboutiront pas, les radicaux nommés le 2 juillet et qui se rangent autour de Dréo et de Ferrouillat — ces deux volcans — imiteront de Gambetta le silence prudent et la réserve diplomatique.

Ainsi s'atermoient et se remettent toutes choses, sans grand péril d'ailleurs, à ce qu'il semble. Je suis fort décidé à partir pour l'Amérique, mais fixer le jour du départ, c'est autre chose. Favre est d'avis que je puis prendre du temps ou n'en pas prendre à ma convenance. Ce qui prouve uniquement que l'ambassade de Washington est une énorme superfluité. Quant à lui, il se démet incessamment et demeure, et demeurera. Il nourrit d'ailleurs un projet de convention tendant à l'évacuation totale et prochaine du territoire, une chimère peut-être, qu'il garde fort secrète, mais qu'il poursuit... et qui le retient...

Mais rassure-toi, ma résolution est bien prise,

quoique tu ne sois plus là pour l'affermir par les bonnes raisons dont tu es si riche. La solitude qui m'attend là-bas, et qui m'a d'abord effrayé, m'apparaît pour ce qu'elle est : moins grande que celle où je vis ici, séparé de toi, mon cher compagnon, comme de tous ceux qui vraiment m'aiment. Le petit logement de la rue Saint-Honoré est bien désert, si joli que tu l'aies fait, et si vide des amitiés qui le garnissaient jadis et que la tienne pouvait combler. J'y compte désormais les amis disparus ou morts, ou éloignés, ou refroidis, ou séparés par la politique.

Si j'avais eu deux jours de vacances, je te les eusse donnés, mais la semaine où ils auraient pu se loger fut la semaine des enquêtes¹. Ceci m'amène à une de tes questions. Les enquêtes se passent fort bien, les bonnes gens qui composent les commissions, et qui sont nos pires ennemis, sont visiblement surpris de ce qu'ils apprennent, et sentent qu'ils n'aboutiront à rien. J'ai donné à la commission du 18 mars toutes mes dépêches de la journée (43) ; ils en ont été fort épatés. Comme on fait bien de garder ses pièces !

Si tu trouves mes lettres rares, je trouve les tiennes microscopiques. J'attends mieux et t'embrasse du meilleur de mon cœur.

1. L'enquête sur le 18 mars provoquée par l'Assemblée et publiée par la « Commission d'enquête parlementaire ».

XL

A CHARLES FERRY

[Paris] 18 septembre 1871.

J'ai reçu ta lettre et j'y réponds en style lapi-daire, comme dit Sarcey, vu la grande occupation de ces jours de loisir et de déménagement.

Quant au traité, j'ai fait un chef-d'œuvre. Ta sagacité s'en est-elle aperçue? J'ai fait introduire dans le rapport de la Commission la question de délimitation. J'ai obtenu, en séance, une déclaration de M. Thiers. J'ose dire que c'est grâce à moi que les communes de notre département n'ont pas été oubliées, grâce à moi que les industriels vosgiens, réunis en conférence avec les délégués de Mulhouse, avaient, par avance, accepté une transaction peu différente des stipulations acceptées par la Chambre.

Pauvres petites communes! nul n'y songeait, et M. Thiers les regardait comme poussière. Je l'en ai rebattu tant et si bien qu'on les a obtenues de M. d'Arnim¹, que mon amendement,

1. Le comte d'Arnim était commissaire allemand pour les négociations de paix.

convenu avec M. de Rémusat¹, a été accepté par la commission, et que, selon toutes probabilités, toute certitude, devrais-je dire, et à moins que M. de Bismarck ne désavoue M. d'Arnim, la délimitation que nous désirons sera dans le traité.

XLI

A CHARLES FERRY

[Le Thillot] 5 octobre 1871.

Me voici, cher ami, attelé à une besogne inattendue, quoique accoutumée; on m'a fait, par force, candidat au conseil général, j'ai fait une résistance héroïque, mais j'ai succombé. Je ne pouvais faire autrement. Les industriels du Thillot, tous républicains comme leurs voisins les Suisses, dont ils ont le tempérament, les eaux limpides, et la patiente industrie, sont venus me prendre au collet, pour m'opposer à M. Buffet, dont ils ne veulent plus. J'ai d'abord dit non, puis je suis allé voir, puis, ayant vu, et dans une importante réunion ayant exposé toutes les raisons pour lesquelles on eût fait mieux d'en choisir un autre, j'ai rencontré un mouvement d'opi-

1. Ministre des Affaires étrangères en remplacement de Jules Favre.

nion si manifeste, une organisation si complète, de si grandes chances enfin, que je vais me donner la joie de battre M. Buffet sur son terrain.

J'ai donc repris pour deux ou trois jours le métier de 69, à cela près que j'évangélise les paysans au lieu des prolétaires parisiens, et que je ne rencontre personne sur les hustings, M. Buffet se laissant faire, mais ne voulant ni se montrer ni écrire.

Le côté particulier et rassurant de mon aventure, c'est que j'ai pour appuis les appuis de M. Buffet en 1863, tous ceux qui l'ont imposé de haute lutte, à cette époque, malgré la pression administrative, qu'en mai 70 le canton, à une forte majorité, a voté non, et que la liste républicaine, en février dernier, a battu à plates coutures la liste Buffet. Faire de la République au Thillot, c'est paradoxal, mais cela est, et dès à présent je considère la partie comme gagnée. Ce qui fera du bruit dans Landerneau, et ne déplaira pas, j'imagine, sous les lambris de Versailles, d'autant plus que la raison décisive de ces braves gens qui sont thiéristes jusqu'à la mort, est tirée de l'opposition acharnée que M. Buffet fait à M. Thiers.....

XLII

A CHARLES FERRY

Vendredi [8] décembre 1871.

Je n'ai pas mal à l'estomac, et je me porte comme un charme. Il est bien vrai que je fais reposer sur ta tête le plus clair de mes espérances, mais je ne suis pas encore couché dans mon tombeau. J'écris comme un solitaire et tu m'en fais apercevoir. Mais ne suis-je pas bien seul et comment secourai-je la mélancolie du temps, des hommes et des choses, des déceptions publiques, des amitiés dispersées et tant de liens rompus et relâchés ? Je t'apporte aujourd'hui un surcroît de découragement, et je t'en demande pardon. Il ne vient pas de moi, mais de ton chef, de celui que Favre appelle « le petit roi !¹ ». Le message d'hier est un sujet d'affliction générale². Cela commence à Léon de Maleville³ et à Rivet⁴,

1. Cette expression de Jules Favre revient plusieurs fois pour désigner M. Thiers.

2. Le message de M. Thiers est du 7 décembre 1871. — La question du transfert du gouvernement à Paris fut posée à la séance du lendemain.

3. Député de Tarn-et-Garonne.

4. Le baron Rivet était député de la Corrèze.

cela finit à Charles Rolland¹ et à moi. Le jeune Duchâtel² en est aussi triste qu'Henri Martin³. La droite n'en est pas bien joyeuse, mais elle sourit de notre désappointement. En somme, l'effet est désastreux pour M. Thiers. Il a eu le talent de ne contenter personne. Il n'a su se tenir ni dans le compte rendu, ce qui se comprenait, ni dans le discours-programme. Il a touché au programme par le seul point où l'opinion unanime de l'assemblée et le préjugé public sont formés⁴. Il l'a fait sans nécessité, avec raideur et entêtement. Rien de l'enseignement obligatoire, rien de Paris. Vis-à-vis de la Chambre une attitude plate, qui ne peut être sincère, et dont personne ne lui sait gré ; et l'oubli complet de la situation nouvelle que la proposition Rivet⁵ lui a faite, le marché à la main, sans provocation, sans nécessité. Pas un mot de la République, pas même le *mot*. Pour le public, pour les partis, pour le nôtre plus particulièrement, M. Thiers a l'air de passer à droite.

1. Député de Saône-et-Loire.

2. Député de la Charente-Inférieure.

3. L'historien Henri Martin était représentant de l'Aisne à l'Assemblée nationale.

4. M. Thiers s'était contenté de dire : « Il faut se préparer à doter la France d'un régime définitif en ayant la claire intelligence de la société moderne. »

5. La loi du 16 août 1871, dite loi Rivet-Vitet, décidait que le chef du pouvoir exécutif prendrait le titre de Président de la République française.

Or rien n'est plus contraire à son langage habituel, à ses confidences, à celles de ses ministres. Qu'est-ce à dire? Sommes-nous joués? C'est le cri général. Tu t'en apercevras bientôt, et je ne crois pas que, par de pareilles manifestations, M. Thiers facilite l'action de ses préfets.

Ah! mon pauvre ami! comme il est dans les destinées de ce pays de trouver des hommes toujours inférieurs aux situations! Voilà le signe implacable, la révélation chronique de notre décadence! Avoir en main une belle partie, et ne pas la jouer! Pouvoir constituer dans ce pays le parti conservateur républicain qui peut tout sauver, commencer l'œuvre, recevoir, pour l'avoir seulement commencée, l'éclatante adhésion du pays, être le maître et le sauveur — et échouer dans l'irrésolution, la finasserie et la faiblesse. Je crains que ce ne soit là l'horoscope de M. Thiers et j'en conçois une affliction profonde.

Nous exagérons peut-être, nous avons nos nerfs. Mais ce qui se passe a bien mauvais air, est bien inopportun, dans tous les cas, bien maladroit, bien dangereux, dans la crise aiguë que nous traversons. Entre les d'Orléans qui prennent position, et les Bonaparte qui conspirent ouvertement, M. Thiers ne peut durer qu'à condition d'être, de se manifester, d'avoir un plan et une politique. On attendait cela de lui, on se raccrochait à ce

message comme à une espérance suprême et décisive. L'irrésolution de l'homme est telle, que, de cet acte de gouvernement, si capital en un pays qui cherche sa route et qui ne demande qu'à être mené, il fait de parti pris un acte d'impuissance, et une colossale déception. Bien plus : averti que la droite revient échauffée, travaillée par Cochin, Leroy et C^{ie}, circonvenu par les endormeurs et les habiles, il gratte soigneusement de son message le nom de République et fait des courbettes à la droite, comme si la droite était le pays, comme si la gauche n'était pas son principal étai, comme si nous pouvions plus longtemps être un parti à la remorque, se traînant dans l'ornière gouvernementale, avec des électeurs qui nous pressent d'être, nous aussi, quelque chose et quelqu'un, et des radicaux — qui ne sont que des sots — tout prêts à nous jeter par-dessus bord pour se mettre à notre place.

Mais cela ne peut durer plus longtemps. Nous voulons tous, des derniers confins du centre gauche aux limites de la gauche radicale, mettre M. Thiers *en demeure*. Nous posons aujourd'hui même la question de Paris. Est-ce que M. Thiers ne nous fait pas supplier d'attendre, de louvoyer, de voir venir ? Mais nous n'entendons plus de cette oreille. La résolution d'ajourner, elle-même, n'est-elle pas le plus lamentable des symptômes ?

Et crois-tu que la mélancolie soit à l'ordre du jour?

XLIII

A CHARLES FERRY

Paris, [12] décembre 1871.

La situation politique n'a guère changé. Les déclarations du ministère, du tien, en particulier, sont toujours excellentes. Casimir Périer ne se gêne pas pour blâmer le message. Mais personne n'a osé dire la vérité au *petit roi*. Le gouvernement promet de se rattraper dans la question de Paris, qui va venir ces jours-ci devant la commission d'initiative. Il a grand besoin de se rattraper à quelque chose, et nous aussi !

Ce n'est pas à ce sujet que je viens t'entretenir. Je t'en ai trop vivement peut-être écrit l'autre jour. Il ne faut pas désespérer les préfets.

Voici un récit du 31 octobre qui a paru dans *l'Avenir national* il y a trois jours¹. Nous y sommes mis tous deux en cause. C'est Edmond

1. Il s'agissait d'un récit du 31 émanant d'un « témoin oculaire » et que *l'Avenir national* reproduisit le 8 décembre 1871 d'après *l'Indépendant rémois*.

Adam¹ qui l'a fait faire par un de ses chefs de cabinet, et cela tend à prouver que j'aurais practisé dans des termes que j'ai, comme tu te le rappelles, niés énergiquement dès le premier jour. J'ai écrit à mon tour un long récit, qui est le vrai. Mais je te prie de me donner une heure, et de rectifier, pour moi, et sauf à intervenir directement s'il en était besoin, les assertions du narrateur. Une polémique va certainement s'engager ; elle est inopportunne, mais ce n'est pas moi qui l'aurai provoquée.

1. Préfet de police, puis député de la Seine.

XLIV

A CHARLES FERRY

[Paris] 2 janvier 1872.

J'avais vu se lever la nouvelle année avec mélancolie, lorsque ta lettre m'est apparue dans un monceau de cartes. Je ne rêvais pas d'autres étrennes. Que te dire qui ne soit dans ton cœur? Je connais à présent la solitude et je pourrais vivre en prison. C'est une préparation et un complément d'éducation, qui s'ajoute judicieusement à tout ce qui m'a été révélé depuis deux ans. Je prie d'ailleurs ton amitié fraternelle de ne point s'en émouvoir outre mesure, je suis passé au feu, et un degré de trempe de plus ou de moins n'est pas une affaire. Seulement je m'habitue plus difficilement à la solitude qu'à la calomnie. Et la solitude, mon chéri, c'est toi qui la fais, on n'en saurait douter. Je trouve le reste si banal et si insuffisant. Tous les gens sont moroses ou abêtis, et l'impression que je leur laisse ne doit pas différer de celle qu'ils me font. C'est sans doute un état de l'esprit français, une dia-

thèse qui passera. Pour le moment, c'est une dispersion des meilleurs — sans te compter — qui ajoute le vide des hommes au vide des choses. Aussi je ne cours point après les hommes, et j'ai inauguré 1872 par une absence à peu près complète de visites. J'ai pourtant visité notre Président, avec qui j'ai pu longuement causer. Il a été d'une grâce exquise, et à dessein marquée, et j'ai pu lui dire tout son fait, tout ce qui manquait au message, toute l'anxiété où nous étions, tout notre contentement de ses récentes déclarations, tout le besoin qu'a la France d'être menée, toute la facilité qu'elle met à se laisser mener par lui. Il convient, en somme, de tout et il ne nous servira plus de message de ce goût-là. Les deux grands succès des jours passés lui ont donné confiance. Le vote de la gauche, dans la question des revenus (nous lui avons presque tout voté selon ses désirs), l'énergique appui que nous lui avons donné dans l'affaire de la Banque, et que l'*Officiel* ne peut te rendre, ne contribuent pas peu, comme bien tu penses, à l'attacher à nous. Il faut convenir d'ailleurs qu'il a presque absolument raison, et qu'il est, sans conteste et sans réserve, le plus fort, et de beaucoup, sur les matières d'État. Et quelle verve! et quelle adresse! et quelle passion sincère et jeune pour la patrie! Je ne désespère pas qu'appliquant à la question de Paris tous ces

dons de chatterie parlementaire il ne gagne les 40 ou 50 voix qu'il nous faut. Pour peu que les Parisiens s'y prêtent dimanche prochain, ce sera bataille gagnée. Il n'est pas impossible que Vautrain l'emporte. Entre un candidat radical et un candidat de l'union parisienne, il eût été broyé.

Tu vois, que les pronostics de l'année nouvelle se présentent avec quelque clémence. Quoi qu'il en arrive, tu m'en donnes un qui me console par avance, ton arrivée vers le 15 janvier. J'y compte absolument.

XLV

A CHARLES FERRY¹Schiltigheim², vendredi [avril 1872].

Après la session du conseil général, dont je te parlerai tout à l'heure, j'ai voulu visiter les Édouard dans leur nid. Il n'est pas de plus grand bonheur que de voir celui des autres; l'objectif est ici fort supérieur au subjectif, dont, en général, l'intéressé n'a qu'une sourde conscience. Ceux-ci sont des vrais coqs en pâte, malgré les ombres

1. Alors préfet de la Haute-Garonne.

2. Près Strasbourg.

que projette la cruelle conquête. Du moins ici, sur cette colline d'où les Barbares, tout à leur aise, se faisaient de la ville une cible et du clocher un but-en-blanc, rien ne révèle la présence du Prussien. Le gros village étale paisiblement, sous le soleil printanier, qui fait verdir les massifs et blanchir les arbres à fruits tout autour des maisons blanches, ses longues avenues bordées de hauts pignons, de grands toits bruns penchants, percés de lucarnes basses qui regardent gentiment le passant, de corniches en bois sculpté, de fenêtres à meneaux mêlées aux volets verts. Et puis, par une singulière et frappante inversion de sentiments, dans ce coin d'Alsace où, jadis, on ne se faisait pas faute de dauber l'esprit français, le caractère français et tous nos vrais défauts français, ce n'est plus que là, mon cher, què l'on respecte la France, qu'on loue la France, qu'on croit à la France, qui ne croit plus en soi, qu'on aime la France, avec toutes les illusions et toutes les ardeurs du patriotisme en son printemps. Rien n'est plus touchant, plus réconfortant.

Ah! la conquête est une grande torture, mon bien cher, il faut entendre l'oncle Ch.¹ le sage, le savant, l'âme sereine, avec son esprit à moitié

1. Le docteur Charles Schützenberger.

d'allemand et tous ses faibles pour la Germanie, dire, les larmes aux yeux : « Je ne savais pas ce que c'était que la conquête. Je le comprends maintenant, et je sens à quel point c'est chose barbare et cruauté de toutes les heures, de toutes les minutes, supplice dans les grandes choses, supplice dans les petites... » Et pourtant la conquête s'est faite douce jusqu'à présent, les Allemands laissent tout faire et tout dire. Toute la colère, toute la rage, toute la persécution est du côté des vaincus. La séparation absolue, fière, implacable est pratiquée avec un esprit de suite extraordinaire, en haut, en bas, à tous les degrés de l'échelle sociale. Aussi ne vient-il ici que le rebut des employés, et le *caput mortuum* des déclassés, des faillis et des escrocs de l'Allemagne. Et puis les monteurs d'affaires en actions, de sociétés immobilières, etc., à faire pâlir nos folies de 1854-56.

Le conseil général a été tendu. Le préfet a continué à me faire la guerre sur le dos du service vicinal. Puis, derechef, nous avons signé une adresse républicaine.

Je vais, de ce pas, à Raon-sur-plaine, à Raon-l'Étape, à Saint-Dié, et j'espère trouver trois jours pour Toulouse, où je serais déjà s'il n'était absolument nécessaire de visiter un peu ses électeurs. Mille tendresses de moi, mille tendresses de tous.

XLVI

A CHARLES FERRY

[Paris fin avril 1872.]

Ta présence et tes conseils m'ont bien manqué, mon très cher, et j'ai fort égoïstement maudit ta fugue inopportunne. Mais enfin, même sans toi, je deviens plus sage, car je n'ai pas fait de coup de tête et, bien que j'en fusse passionnément tenté, j'ai réussi à m'enrayer moi-même. Le *petit roi* m'a appelé et enjolé, me priant de lui faciliter, en renonçant à l'Amérique, une combinaison de personnes à laquelle il tient beaucoup, et comme il a commencé par me déclarer qu'il ne voulait pas mourir sans avoir fondé la République, qu'il ferait les élections au printemps prochain, qu'il ne songe dès lors, ni à mourir ni à se retirer, qu'il se plait au contraire à envisager par avance les difficultés qu'il pourra rencontrer dans le tête-à-tête avec la nouvelle assemblée, celle-là essentiellement républicaine, il a trouvé tout de suite le chemin de mon cœur. Il m'a exposé, avec la gentillesse qu'il sait avoir dans ces occasions-là, les avantages respectifs des deux postes d'Athènes et de La Haye. Il considère Athènes comme plus

important, en ce moment, les premières difficultés devant, selon lui, surgir du côté de l'Orient; il dit que c'est le chemin de Constantinople, qu'il y a là beaucoup à apprendre, beaucoup plus qu'à La Haye, où il n'y a rien à faire, puisque la cour est anti-prussienne. Cependant, il me donnerait La Haye tout de suite sans l'objection que voici et qui est grave : la reine de Hollande, qui a beaucoup d'esprit et qui mène non le roi, voué à d'autres appas, mais la cour et la ville, est aussi énergiquement française que furieusement bonapartiste. Elle est, en effet, princesse de Wurtemberg, cousine germaine et amie particulière du prince Napoléon. Elle déteste la République, elle a rompu avec M. Thiers dont elle était l'amie, et elle a reçu aussi mal que possible M. de Bourgoin, si peu républicain que fût cet ambassadeur de la République.

Que fera-t-elle à un homme du 4 Septembre ? Les gens qui la connaissent la croient capable de tout. Dois-je exposer ma personne et mon drapéau à quelque rebuffade, exploitée au dedans comme au dehors ?

J'ai enfin cédé à l'argument. Mes amis étaient divisés, en majorité pour La Haye cependant. Le risque d'une impertinence, qui sait, d'un refus ? (puisque l'on consulte la cour où l'on dépêche un envoyé) m'a paru sérieux, dans l'état de faiblesse

où la Chambre met le gouvernement, et dans l'état d'acharnement où sont mes ennemis. Bref, il faut en finir, et comme le Conseil des ministres double ici le *petit roi*, et qu'ils sont venus tous me prier d'accepter, à commencer par Rémusat, en qui j'ai trouvé un véritable, sûr et adorable ami, comme il n'y a que deux moyens d'en sortir : rompre avec eux tous, avec M. Thiers, ou dire oui, j'ai dit oui, hier au soir. Tout se fera par le même décret, j'ai, bien entendu, stipulé cette condition *sine qua non*, sur laquelle d'ailleurs aucun doute ne s'est élevé.....

XLVII

A CHARLES FERRY

Paris, [mai 1872.]

Tu sais déjà que l'*Officiel* a parlé¹. On ne peut donc plus s'en dédire. Les voûtes du temple ne se sont pas abîmées. Aucune éruption du volcan qui se dresse à droite ; pas un souffle de D... Pas un murmure de B... Tout ce qu'on a dit d'ailleurs des démissions offertes par la légation

1. Jules Ferry fut nommé le 12 mai 1872 ministre plénipotentiaire à Athènes.

est faux, comme tout ce que disent les journaux de ce temps-ci; faux les propos et démarches qu'on attribue à M. de Broglie : il a tenu à me faire savoir, par Paul de Rémusat, combien il était humilié du rôle qu'on lui attribuait. Ainsi M. Thiers m'a nommé en Grèce sans révolutionner autre chose que Guyot-Montpayroux¹. Il m'eût sans plus de péril envoyé à Washington. Faut-il le regretter? Athènes n'a point l'air que je croyais ; nos amis sont satisfaits, et la chose en somme a bonne mine, — surtout par la façon dont, ces jours-ci encore, elle était contestée, — bonne mine enfin parce que la Grèce n'est pas, pour le public, un pays comme tous les autres.

Je vais partir prochainement. Ton voyage de Pentecôte devient une dette sacrée. Demande un congé pour pouvoir me donner huit jours. Viens dimanche; tu entendras Rouher le 22.

XLVIII

A CHARLES FERRY

Athènes, 28 juin 1872.

J'ai trouvé en arrivant, ton télégramme qui

1. Député sous l'Empire, peu après consul à Pesth.

m'avait gentiment devancé, et qui me fut une douce bienvenue. J'ai mis juste quinze jours à faire la traversée d'une Athènes à l'autre, par la voie la plus courte. Il faut dire que j'ai passé quatre jours à Rome et autant à Naples, moitié touriste et moitié ministre. J'ai fait beaucoup de politique à Rome et beaucoup de *farniente* sous le soleil de Naples.

Il faut que tu voies cette triomphante, luxuriante et païenne nature, ce débordement de vie qui s'encadre entre deux cataclysmes, celui du monde ancien, enterré sous le sol, et celui du Vésuve, toujours jeune et toujours renaissant; il faut que tu te donnes, avant de vieillir, le spectacle de cette prodigieuse, silencieuse, pénétrante évocation qu'est Pompéi, qui demeurera une des plus grandes, des plus profondes impressions de ma vie; il faut que tu respires, ne fût-ce, comme moi, qu'en passant, le parfum de cet art incomparable, dont le musée de Naples a le monopole, l'art du bronze grec, une collection de chefs-d'œuvre arrachés à la lave d'Herculaneum, cette petite ville dont un seul coin, mal exploré, a suffi à peupler d'œuvres de premier ordre un des plus grands musées du monde! Quand tu seras las des vivants, nous irons vivre un [peu parmi ces morts.

Des vivants, je le dis bien vite, je n'ai d'ailleurs

qu'à me louer. Depuis que j'ai secoué la poussière de ma bienveillante patrie, je n'ai trouvé que des roses dans mon chemin. M. Visconti-Venosta¹ m'a comblé de caresses ; j'ai trouvé dans M. Fournier, notre ministre à Rome, un esprit aussi libre que distingué, et qui fait des efforts infinis pour remettre notre politique italienne sur le bon chemin ; Ferrari², que tu as si bien reçu à Mâcon, m'a piloté parmi les parlementaires, qui délibèrent, *rari nantes*, dans une salle en papier couleur chocolat.

La gauche et la droite ont rivalisé de bonne grâce et d'empressement.

Hélas ! gauche et droite ne sont point ici gauche et droite de chez nous : dans la politique générale, on ne les reconnaîtrait pas l'une de l'autre, et des deux côtés, j'ai noté, avec une satisfaction profonde, des sympathies pour la France qui ne ressemblent guère aux tableaux de nos ultramontains.

Je crois, comme M. Fournier, parce que la chose est si claire qu'elle crève les yeux, parce que le langage est trop concordant et trop net chez des hommes de partis et d'origines si diverses, pour être une hypocrisie, et qu'on en sait autant là-dessus après quatre jours qu'après quatre mois, je

1. Alors président du Conseil.

2. Joseph Ferrari, député, un des orateurs du parti mazziniste.

crois qu'il n'existe entre l'Italie et l'Allemagne qu'une connexité passagère d'intérêts, et que pour reconquérir la confiance et l'amitié de l'Italie, il suffirait à la France de dire, sans ambages, qu'elle a, pour toujours, passé l'éponge sur la question du pouvoir temporel. Il faudrait le dire une bonne fois, parce que M. Thiers, gêné par la droite, ne l'a pas dit assez complètement, et qu'avec les Italiens la pire duperie est de jouer jeu double, vu qu'à ce jeu-là ils sont et seront toujours beaucoup plus forts que nous.

Non, carissimo, la France n'est point si bas que nous l'entendons dire. Si l'on ne devait éviter les vieux clichés d'avant le 4 Septembre, il serait exact de dire qu'elle fait, depuis un an, l'étonnement du monde. Quant aux peuples, et particulièrement aux peuples méridionaux et orientaux, dont l'esprit toujours en éveil se tourne incessamment vers l'Occident, la lutte follement héroïque qui a suivi le 4 Septembre a puissamment frappé leur imagination romanesque. Les hommes d'État, d'autre part, ont pour M. Thiers une admiration qui dépasse la nôtre. Il n'y a que deux hommes en scène, Bismarck et lui, et il est, lui, le sympathique, le « favori ».

Cette lettre va être écourtée, mon bien cher ; j'en étais là quand on est venu m'annoncer, fort inopinément, que le roi arrivait, tout exprès pour

moi, du séjour d'été qu'il s'est choisi dans la montagne, à 2.000 mètres plus haut, et à cinq lieues d'Athènes. Vite il a fallu écrire un petit discours, le communiquer, endosser l'habit brodé, etc ; etc.

Le roi est une manière de cadet allemand, tout jeune, tout imberbe, et qui a été aimable et bon enfant. Sa femme est une gentille Russe, rose et blonde, qui lui donne un enfant tous les ans. Ils ne sont pas riches, détestent le soleil autant que l'étiquette, et ne se croient pas destinés à durer. Le gouvernant actuel est un vieux palicare, Bulgaris, qui s'habille, lui seul à Athènes, comme les Grecs des portraits du Titien.

Il a la tournure, la courtoisie, le costume d'un pacha. En Grèce, où tous les politiciens parlent français, je ne communique avec ce rustique que par un interprète, mais le rustique est très fin et manie la candidature officielle comme pas un. Ici d'ailleurs, on est en République, avec tous les défauts de la situation, qui est absurde, ajoutés aux défauts de la race, qui sont ni plus ni moins que ceux de la vieille Athènes.

Je crois m'être mis au mieux avec le vieux Bulgaris. Au fond, il vise à quelque présidence, quand les Grecs en auront assez d'un roi qui ne fait rien, succédant à un roi qui faisait trop. L'intérêt qu'il porte, ainsi que tous les politiques, à nos affaires, est doublé, visiblement, d'une arrière-

pensée d'imitation prochaine. Tu vois que le milieu est propice à un envoyé de ma sorte.

La température est poussée à des hauteurs pyramidales, et l'Orient se déchaîne à travers les marbres dorés du Parthénon.

Je suis provisoirement à l'hôtel, où ma bourse passe au laminoir. Je pourrai louer en septembre une charmante maison avec un beau jardin.

Jusque-là, l'hôtel, et dans quinze jours, probablement le superbe logement de M. Burnouf dans l'École d'Athènes : du moins l'aimable savant m'en fait l'offre formelle, que motive son départ pour un congé de trois mois.

J'accepterai bien entendu, puisque c'est le bail de l'État. Dans un mois, il n'y aura plus à Athènes ni gouvernement, ni chambre, ni roi, ni ministres, ni âme qui vive ayant de quoi fuir l'étouffante chaleur de ces beaux lieux. On sera dans les îles, sous les oliviers, partout, excepté à Athènes. Le corps diplomatique est déjà parti, presque en entier, sauf le ministre d'Italie qui reste, comme moi à cause du Laurium¹, cette interminable et insupportable affaire qu'a contée la *Revue des Deux-Mondes* et que j'espère avoir la chance de mener à bonne fin. Athènes est bien loin, cher ami, plus loin que je ne croyais. Nous n'avons les

1. Affaire des mines du Laurium dans laquelle était intéressée une compagnie française.

lettres qu'une fois par semaine, et pas de dépêches Havas !

Quel devoir cela impose à ceux qui m'aiment ! Je jure de devenir un correspondant modèle : levé à cinq heures, chose facile en ce brûlant pays, j'ai l'ineffable joie des matinées, pures de clients et de solliciteurs. Écris-moi donc, et pas sur des petites feuilles avec des grosses pattes de mouches. Renseigne-moi sur Versailles, car j'ignore tout.

XLIX

[A ANTONIN PROUST]

Athènes, 4 juillet 1872.

Mon cher ami,

Il est imprudent de juger un pays après quelques jours de pratique des hommes et des choses les plus notables. Aussi je n'émetts pas de jugement. Mais je constate, pour commencer, que les monarchistes mentent impudemment, quand ils prétendent que la République est pour nous une cause de faiblesse en Europe. Ce n'est vrai, dans tous les cas, ni de l'Italie, où j'ai beaucoup politiqué, ni de la Grèce.

Il se trouve que l'Empire, ayant tout gâté, en Italie comme en Grèce, la République, rien que pour l'avoir balayé, est la bienvenue dans tout le bassin méditerranéen. On ne pouvait rien faire de plus agréable aux Grecs que de leur envoyer un républicain. Notre parti passe ici pour un parti philhellène, et je fais tout ce qui est possible pour confirmer cette opinion. Aussi ai-je reçu de tous, le roi compris, un accueil exceptionnel. Mais votre correspondant, puisque vous en avez un, a dû vous renseigner sur tout cela...

Tout ce qui nous vient de France me ravit et m'enchanté. L'effet produit par cette année de République est immense. Cette richesse, cette puissance de sacrifice, cet ordre parfait, cette marche progressive vers un régime qui passait pour impossible et qu'on voit se consolider de jour en jour, tout cela jette l'Europe dans un étonnement sympathique, car en dehors de l'Allemagne, tout le monde comprend qu'il faut une France. On ne trouve qu'en France les ennemis du 4 Septembre. L'Empire était le cauchemar de l'Europe. Elle bénit ceux qui l'ont enterré. Le siège de Paris — malgré tout — est passé légende. On ne comprend, non plus, exactement, la situation de M. Thiers qu'à l'étranger. Elle est immense et les politiques (il en est de très fins dans les légations étrangères) trouvent que les

républicains sont devenus « très forts » puisqu'ils ont su en tirer parti.

Au dehors, on ne vaut que par la sagesse, et la sagesse de Gambetta, croyez-le bien, le sert infiniment dans l'opinion européenne.

Faites-lui mes amitiés et croyez-moi de cœur à vous.

L

A MADAME FERRY-MILLON

Athènes, 6 juillet 1872.

C'est ici le bout du monde ! Votre lettre a mis une semaine à me parvenir. Les lettres nous arrivent deux fois par mois, par Marseille, et une fois par semaine par l'Italie. Les dépêches télégraphiques mettent un ou deux jours parce qu'elles passent par Constantinople. De plus les dépêches de l'Agence Havas, qui renseignent jour par jour toutes les capitales de l'Europe sur les faits intéressants, ne sont pas reçues directement par les journaux grecs, qui sont innombrables, mais entièrement gueux. C'est vous dire de quel prix nous est ce cher courrier, et comme on lui fait radieuse mine, et comme la valise trimen-

uelle qui nous vient de Marseille fait événement dans la vie.

C'est ainsi que se forme la notion et le culte de la patrie, la notion précise de l'exil, car l'homme est ainsi fait qu'il n'apprécie qu'imparfaitement le bien présent. Son bonheur est un perpétuel *devenir* entre ce qu'il n'a plus et ce qu'il voudrait avoir. Comme on aime la France, hors de France! Mais nous ne l'aimons pas seuls, chère bonne; et c'est ma surprise et ma joie de tous les jours de constater comme elle est aimée, malgré ses fautes, et comme on se reprend à l'admirer, malgré ses désastres. En Grèce, comme en Italie et dans tout le bassin de la Méditerranée, en dépit de la politique maladroite et contradictoire suivie par l'Empire, la France est vivante, et sa noble figure, pâlie par l'épreuve, est la seule encore que les peuples regardent et consultent avec sympathie. Comme on assiste anxieux à sa renaissance; comme on sourit à sa rapide convalescence! Je m'attendais à des amertumes, à des déboires, je constate, au contraire, que nos efforts, notre sagesse, notre relèvement depuis une année sont l'étonnement du monde.

J'ai reçu ici, comme à Rome, où j'ai passé quelques jours, un accueil exceptionnel. Ce petit peuple grec est un des plus libres qui soient dans l'univers; c'est sous l'étiquette d'une monarchie,

une république véritable, qui rappelle, au moins par les défauts, ses glorieux ancêtres. Au fond, ils sont fous de la France, et comme ils ont à se plaindre de l'Empire, qui les a lancés dans l'affaire de Crète, pour les abandonner ensuite — comme il a fait partout — la République est la bienvenue. J'ose dire que le ministre de la République y met du sien, et qu'il n'arrive pas à eux, comme la plupart des étrangers, *la Grèce contemporaine* dans une main, le *Roi des Montagnes* dans l'autre. Je leur montre de l'estime, et l'on me porte aux nues. C'est un procédé simple, mais qui ne peut que profiter à mon pays ; aussi j'espère arriver par là, non au remboursement de nos millions (dont il n'est pas question, et que la pauvre Grèce n'a pas), mais à la solution d'affaires depuis longtemps pendantes et qui devaient de véritables embarras.

Arrivant en juillet, comme toutes les locations se font en septembre, j'ai dû descendre à l'hôtel. J'y suis grandement logé, dans de grandes et hautes pièces garnies de stuc, au milieu de larges courants d'air, qu'à cause de l'extrême chaleur mes rhumatismes supportent sans mot dire, et n'ayant point affaire aux moustiques, qui paraissent ici beaucoup plus rares qu'à Mâcon. Les nuits sont fraîches, la brise matinale est charmante ; je me lève à cinq heures, sans effort, et

je fais la sieste dans le jour. De huit heures du matin à six heures du soir, tout le monde reste chez soi. Une bonne voiture vous porte le matin jusqu'à la mer, dans l'après-midi à une visite par la ville. La Chambre siégeant encore, j'ai pu voir tous les hommes politiques. Malheureusement la société athénienne est en grande partie dispersée par l'extrême chaleur, et la ville n'aura quelque agrément qu'en septembre. Une troupe française qui joue le vaudeville en plein air, le soir, au bord de la mer, et deux cafés chantants, constituent pour le moment toutes les distractions de la capitale. Et c'est du nouveau, car Athènes qui a quantité de belles écoles, d'universités, etc., n'a pas un seul théâtre. Dans une quinzaine de jours, la Chambre ne siégera plus, les ministres étrangers seront tous en congé, et il n'y aura plus ici âme qui vive. Ainsi, chère bonne, ne me négligez pas.

LI

A CHARLES FERRY

Athènes, 11 juillet 1872.

Il n'y a qu'une calamité, c'est l'absence de nouvelles. Je ne croyais pas que la Grèce fût si loin.

Des courriers tous les dix jours, pas de dépêches télégraphiques régulières : je ne pensais pas qu'Havas pût me manquer à ce point. Je n'ai su que par une dépêche assez obscure, reçue par la chancellerie grecque, et obligéamment communiquée, le grand fait des jours passés, le traité franco-allemand¹. Qu'en dit-on en France ? L'étranger y voit le complément des grandes choses faites par la France — ils disent crûment : par M. Thiers — depuis un an. L'admiration qu'inspire le *petit roi* est une des passions de l'Europe, en ce moment, et la France est un sujet d'étonnement, très touchant et très consolant par la candeur même avec laquelle il se produit. On veut bien nous traiter en revenants et nous dire que nous sommes une boîte à surprises. On a peine à y croire, mais l'Europe qui commençait à sentir que la France était trop absente, sourit, l'Allemagne exceptée (et l'Angleterre), à cette résurrection qu'elle regarde comme un prodige. Du dehors je t'assure que la question des matières premières compte pour peu de chose dans la vie d'un peuple, que l'impôt sur le revenu n'a rien de commun avec sa grandeur, et qu'on peut sans perdre l'espérance consentir au service de cinq ans. Les gens qui nous regardent sont beaucoup

1. La convention conclue le 29 juin 1872 à Versailles pour le paiement de l'indemnité de guerre et l'évacuation du territoire.

plus frappés de la réception faite par le président aux délégués de la droite, ils pensent que c'est un grand point d'avoir la République, quand même on commencerait par n'avoir que le mot, et très peu la chose.

Quant aux peuples, dans ce bassin de la Méditerranée, parmi ces races italiques ou grecques, que la France a réveillées, galvanisées, tirées du sépulcre, il n'y a entre eux et nous que l'épaisseur d'une assemblée, et d'une politique dont les tendances ultramontaines s'étalent avec impudence, comme si l'ultramontanisme n'était pas, en Orient, en Italie, plus encore qu'à Paris, la source de toute impopularité, de toute faiblesse et de toute décadence.

Tu es mélancolique, mon bien cher, tu te trouves seul. Que dirais-tu, si tu vivais, comme moi, au bout du monde habitable ?

Athènes est bien plus petite, bien plus « province », que Toulouse. Au point de vue de ce qu'on est convenu d'appeler les ressources, c'est un chef-lieu d'arrondissement. L'Europe n'importe ici que sa camelote ; les magasins, qui visent tous aux façons occidentales, feraient rougir Raon-l'Étape. Pour tout amusement, pour tout spectacle, pour tout ballet et pour tout Opéra, pour seul et unique lieu de plaisir, pour tenir la place de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, et d'Orphée par des-

sus le marché, Athènes a deux cafés chantants. Sous le feuillage des chênes-lièges et des poivriers, entre deux cloisons de papier peint, trois fillettes râclent du violon; un baryton éraillé beugle quelque chose qui doit être de l'italien; on passe de la bière chaude sur des tables de cabaret. C'est au bord de l'Ilissus que se passent ces choses, l'Ilissus où Socrate et Platon baignaient leurs pieds divins, tout en devisant des choses de l'âme, l'Ilissus un pauvre petit fleuve ruiné, qui traîne sur des galets brûlés par le soleil, les restes languissants de sa renommée. C'est à quelques cents mètres plus haut que les Grecs de l'ancien temps s'assemblaient pour voir jouer les *Perse*s, sur les chaises de marbre du Théâtre de Bacchus, avec la mer bleue et Salamine rose pour toile de fond.

A deux pas, douze colonnes restées debout du temple de Jupiter Olympien, daignent abriter, sous leur majesté incomparable et dévastée, le commerce d'un débitant de limon en plein vent. Il en est ainsi de toutes choses. La plus départmentale vulgarité s'accoste aux grands ossements de l'ancien monde, du monde qui a été et qui ne sera plus, du monde de la beauté, de la justesse, de l'harmonie. Athènes fait de son mieux, mais fit-elle cent fois mieux encore, que veux-tu que devienne ce morceau d'Europe moderne, entre ces

deux grandes choses qui l'écrasent de leur masse : l'Orient qui n'a pas d'âge, et l'Antiquité qui ne peut périr ?

J'ai eu heureusement beaucoup à faire pour commencer.

Nous allons terminer, je crois, l'interminable affaire du Laurium. C'est toute une crise parlementaire. Je te conterai cela quand nous serons au bout, et que tu m'auras écrit de toi et de la France.

LII

A PAUL DUPRÉ¹

Athènes, 3 août 1872.

De mon cabinet, qui est le lieu le plus frais d'Athènes y compris l'Ilissus qui ne roule que du caillou, cabinet où le thermomètre marque 30° centigrades et tandis qu'au dehors l'Apollon Pythien, juché sur l'Acropole, dont la colonnade paraît fumante, comme la chaux dans le four, transperce de ses flèches les montagnes et les mortels, la mer bleue d'indigo et les rochers roses, et les bergers, beaux comme l'*Iliade*, et les diplo-

1. Ami intime de Jules Ferry; plus tard conseiller d'État puis conseiller à la Cour de cassation.

mates transplantés et suants, et l'horizon couleur d'opale :

Je te salue, ô Paul ! et je t'aime !

C'est ici l'Orient, mon vieux Occidental : plus rien de l'Europe que les chapeaux de paille et les crinolines, la redingote noire et les cafés chantants, et le style gréco-bavarois qui donne son cachet à l'Athènes nouvelle. L'Orient a tout le reste, et les montagnes chauves, et les vallons sans ombrages, et les champs cultivés comme il y a deux mille ans, et les cabanes immondes grouillant d'enfants bruns, sales et superbes, et l'immensité sans routes, les fleuves sans eau, les cerveaux sans idées, les femmes aux grands yeux sans âme (*Βοῶπις*), et, par-dessus tout, le soleil, dieu et roi de ce domaine, qu'il grille et qu'il féconde, qu'il colore et qu'il assoupit, un radieux, implacable et sublime soleil, auprès duquel l'Apollon parisien n'est qu'un lampion de dixième ordre.

C'est si bien l'Orient qu'on se tâte et qu'on se demande s'il est vrai que l'Occident, qui est si autre, ait sa source là. Mais le Parthénon se dresse, immortel et radieux, pour confondre notre orgueil moderne. Que sont nos grandeurs nées d'hier, nos ruines de deux cents ans, auprès de cette colonnade de trois mille ans, que la poudre des poudrières turques et les obus des soudards

allemands au service de Venise, et la rapacité de Lord Elgin ont, seuls, pu disjoindre et dépouiller. Oui, une poudrière turque et un obus de moins, il n'y a pas deux cents ans, et l'œuvre de Phidias serait là tout entière, dans sa grâce solide à dénier les siècles. Faite de poussière et de boue, la civilisation moderne n'aura pas cette durée, et l'art humain est, pour jamais, confiné fort en deçà de ces hauteurs. A côté des ouvrages romains, nos plus beaux ouvrages sentent le savetier; mais les Romains qui ont laissé, sur l'Acropole et dans les alentours, quelques-uns de leurs plus beaux morceaux, paraissent auprès des morceaux grecs, comme un Courbet auprès d'un Raphaël. On n'en a pas trop dit : ceci est la terre sacrée.

Le petit peuple qui s'agit au pied de ce rocher divin fait assurément, parmi tant de souvenirs, une assez piètre mine. Ses prétentions dépassent ses mérites ; ses souvenirs l'écrasent ; il a beaucoup des vices de ceux qu'il se donne comme ancêtres, il n'en reproduit ni les grâces, ni le style classique : les hommes sont courtois, caressants et menteurs ; les femmes, point jolies, affables et sages, mais nulles sous leur vernis français.

La raillerie est facile, et les Grecs font souvent tout ce qu'ils peuvent pour justifier leur mauvais renom. Mais ils n'existent que depuis quarante

ans! et ils aiment la France tendrement. Depuis la chute de l'Empire, qui s'était fait haïr, la France, la République surtout, est redevenue populaire. Notre guerre de 1870-71 est une légende. On ne s'occupe que de nos affaires. Ici comme en Italie, comme dans tout le Levant, le grand courant de la sympathie publique est décidément, passionnément pour la France. Ne crois pas ceux qui disent le contraire. Je lis ici tous les journaux de l'Italie, de l'Autriche méridionale et du Levant, tout ce qui reflète l'opinion des races qui habitent le bassin méditerranéen : c'est vers la France qu'elles se tournent, la France dont la renaissance fait l'étonnement et la joie du monde (l'Allemagne exceptée).

Il y a là un thème de politique, que je reprendrai un autre jour. Il me reste la place d'embrasser ta chère femme sur les deux joues, tout ton petit monde, et de te dire que je veux de tes nouvelles.

LIII

A CHARLES FERRY

Saint-Dié, 29 août 1872.

Le conseil général s'est évaporé comme un par-

fum d'automne ; je suis arrivé pour la deuxième séance, et en cinq séances réparties sur trois journées j'ai vu naître et mourir cette docte assemblée.

C'est ainsi que, chasseurs impatients d'ouvrir la période sacrée (que les Prussiens nous rendent à peu de chose près), candidats pressés de courir à la marmite électorale, médecins rappelés par la clientèle, diplomates en congé limité, savent expédier les affaires du plus beau des départements.

Que ce soit le conseil général ou le conseil privé qui te retient jusqu'au 5, il faut absolument renoncer au plaisir de nous revoir ici.

Je serai à Paris lundi prochain, et c'est là que je te donne rendez-vous, aussitôt que tu seras libéré de tes grands jours du Languedoc. Ne tarde pas, les jours sont rares désormais, qui nous réunissent, et il ne faut point les gaspiller.

Je comptais trouver Édouard ici, cela faisait partie de la fête arrangée par les bons coeurs de la Tuilerie.

Édouard est retenu par la grande affaire, qui, paraît-il va enfin se conclure !... Le chiffre n'a rien d'inraisemblable : Mewes vient de réaliser sa malterie et il élit domicile à Épinal. C'est ainsi qu'un torrent plus fort que toutes les combinaisons politiques emporte dans l'émigration

l'Alsace entière. C'est par milliers que les jeunes gens passent la frontière, pour prendre part au tirage au sort. Il n'y a rien au monde de plus touchant. Aux cris de *Vive la France!* *Vive la République!* avec les couleurs nationales voilées par un crêpe, avec des larmes et de la joie, tous ces braves Alsaciens se jettent dans les bras de la France, qui ne fait rien pour eux, et à laquelle ils apportent tout ce qu'ils ont : leurs bras et leur sang.

Je me félicite fort d'être venu dans les Vosges. Mes électeurs m'en ont su un gré infini et mes ennemis commençaient à exploiter mon absence.

LIV

A CHARLES FERRY

Athènes, 21 novembre 1872.

Mon très cher, je ne comprends rien à tes reproches, car je t'ai écrit deux fois pendant mon voyage. Tu es certainement en possession de ma seconde lettre de Corfou, la tienne m'arrive aujourd'hui seulement, et porte la date du 8. Je te rappelle que le paquebot d'Athènes part le samedi soir de Marseille. Tu as écrit de Toulouse le ven-

dredi 8. C'est un jour trop tard; mise à la poste le *jeudi*, ta lettre me serait parvenue il y a cinq jours déjà. J'ai ainsi des nouvelles de trois semaines au lieu de nouvelles de quinze jours.

Tu es du reste bien gentil de m'écrire désormais toutes les semaines, je te promets d'en faire autant. Mais je ne suis vraiment pas coupable pour les semaines passées : il n'y a pas d'étapes, dans les voyages de Grèce, et il faut aussi longtemps à une lettre pour aller de Sparte à Athènes que d'Athènes à Toulouse.

Le courrier que je viens d'ouvrir m'apporte le message du président¹. J'en suis épanoui d'aise, fondu de contentement, exubérant de joie. Il a attendu l'heure, il l'a attendue longtemps, mais comme il l'a vivement et courageusement saisie. Nous en avons donc fini avec les à peu près et les réticences. Voici la crise décisive.

Que peut la majorité de droite contre un pouvoir décidé? contre un langage auquel tout le pays va applaudir? contre ce grand souffle de bon sens, de raison, de droiture, qui se dégage du message? Est-ce que ton pessimisme voit les choses autrement? La bourgeoisie cléricale n'est pas la

1. Le 13 novembre, M. Thiers, dans son message à l'Assemblée, avait déclaré : « La République existe, elle est le gouvernement légal du pays, vouloir autre chose serait une nouvelle révolution et la plus redoutable de toutes .. »

France, elle n'est qu'une minorité dans ce tiers état qui est notre vraie moelle. Je n'accepte pas la formule : la République a contre elle la majorité des intérêts. Elle est fausse, elle n'est pas de ce temps, c'est la formule de 1851, et nous voyons bien que nous ne sommes plus en 1851. Les conversions à la République conservatrice sont trop nombreuses, trop éclatantes pour qu'il soit permis de dire que la majorité des intérêts est contre la République. Elle n'a qu'un ennemi redoutable, en dehors d'elle : c'est le clergé. Mais les niaiseries de Lourdes marquent trop bien son irrémédiable décadence pour que cette décomposition ambulante puisse triompher d'une société vivante, dont tout le progrès est absolument laïque, et qui, vue dans l'ensemble, ne fait pas un pas depuis cent ans, qui ne la sépare de plus en plus du vieux culte et des vieilles idoles. Non ! les républicains ne peuvent être vaincus que par eux-mêmes, par leur intempérance, par leurs déplorables habitudes, par leur humeur soupçonneuse et intolérante, par leur dédain des transitions, des transactions, leur négation de ce facteur essentiel de toutes choses, le temps. Mais heureusement les républicains se corrigent...

Vive la République ! Je t'embrasse,

LV

A MADAME FERRY-MILLON

'Athènes, 27 novembre 1872.

Chère grand'mère,

J'ai reçu les couchages apprêtés par vos soins ; je vous en remercie mille fois. Sans eux j'allais me trouver réduit au sort commun des palicares, qui couchent de préférence, même quand ils ont un lit, suspendus à la maîtresse branche d'un olivier du voisinage, roulés dans leur couverture de voyage. Ne poussant aussi loin la couleur locale, j'avais, dès le 15 octobre, pris un grand parti. Ayant une maison mais pas de meubles, un lit, mais pas de draps, j'ai pris domicile pendant quatre bonnes et belles semaines à bord de l'aviso français qui stationne au Pirée, et que le ministre de la Marine avait mis gracieusement à ma disposition pour visiter les côtes de Grèce. Un beau vapeur de guerre, filant ses dix noeuds à l'heure, c'est, quand on ignore, comme moi, jusqu'au soupçon du mal de mer, le véhicule idéal, la malle-poste de la béatitude, la locomotion libre, variée, souveraine. J'ai pris là l'amour des marins et l'amour de la mer ; de nos marins qui sont tout

simplement des anges, et de la mer, cette mer de Grèce, plus bleue, plus mélodieuse, plus adorable encore que celle de Naples, où se joue du matin au soir cette gamme des tons insaisissables à toute palette, commençant à l'iris et à l'opale transparente, et finissant à l'indigo noir et solide comme un marbre en fusion. Les yeux ne se rassasient pas de ce prodigieux spectacle, qu'aucune autre mer du globe, au dire de ceux qui ont fait le tour du monde, ne reproduit à ce degré. Voici la côte cependant, toujours âpre, mais toujours rose, et au-dessus de l'azur profond des flots, au-dessous de l'azur éclatant des cieux, comme enveloppée de gaze rose transparente. C'est de cette couleur que Fromentin, dans son *Voyage d'Afrique*, dépeint la porte du Sahara. Mais ici ce n'est point le Sahara; cette côte hérissée, rocallieuse, presque partout inhabitée, enferme, comme dans une muraille des contes de fées, un des plus beaux et des plus riches pays du monde. Je vous ai représenté, sur la vue de l'Attique, la Grèce comme un rocher poudreux, baigné d'une adorable lumière. Mais c'est comme si l'on jugeait de l'Italie par le Lido. Le Péloponèse, que je viens de parcourir, est un ensemble de montagnes escarpées et ravissantes, et de plaines bénies des dieux; la nature y développe, sur des proportions moins grandes que celles des Alpes, plus hautes

que nos Vosges, toutes les hardiesse, toutes les découpures, toutes les fantaisies dont les cimes montagneuses sont coutumières ; mais la verdure éternelle de l'olivier sauvage, de l'yeuse, les buissons de lentisques et de plantes grasses tapissonnent et relèvent gaîment les flancs de marbre des montagnes ; dans les vallées et dans les plaines les oliviers, les mûriers, les citronniers, les champs de coton alternant avec les champs de maïs, découpés, délimités par ces hautes haies de cactus qui produisent la figue de Barbarie, attestent la richesse infinie du sol. Sparte, qui ne nous apparaît qu'au travers de moroses images de brouet noir et de lois inhumaines, est, en réalité, une des plus riantes plaines du monde, déroulée au pied du terrible Taygète, comme un morceau de la Haute-Italie au pied des massifs du Mont-Rose. L'Argolide, toute pleine de légendes sanglantes et de sombres tragédies, ferait douter des Atrides et de l'histoire d'Agamemnon, tant elle est opulente, souriante et caressante au fond de son doux golfe de Nauplie, si les forteresses cyclopéennes de Tyrinthe et de Mycènes n'attestaient par leur grandeur farouche, leur construction extraordinaire et quasi fabuleuse, l'existence de je ne sais quelle race de géants appropriée à ces monstrueux repaires.

Il est difficile de comprendre que sur cette terre-

là, sous ce ciel et dans cette lumière, les hommes puissent adorer autre chose que le soleil. Il les brûle en été, mais comme il les caresse au plus fort de l'hiver! Chez nous il neige, et les poêles ronflent. Ici la nature se paye un second printemps. Après quelques jours de pluies diluvienues, la terre se sèche, parée soudain de verdure et de fleurs, sous un soleil tiède et clair dont se contenterait l'été vosgien, sous un ciel d'un bleu profond, que la nuit sème d'étoiles si nombreuses et si brillantes que l'œil en est confondu. Ce soir les étoiles filantes sont si nombreuses qu'on dirait que quelqu'un là-haut les jette à pleins paniers dans l'infini.

Je vous envoie, chère bonne, en regrettant de ne pouvoir vous les donner dans des cadres (*delicias dominæ*) trois photographies d'Athènes, deux vues de l'Acropole sous ses deux aspects, une vue de la ville moderne, où une marque rouge (vers le haut à gauche) vous indique l'hôtel que j'habite tant bien que mal. Vous n'y pourrez voir ni les ateliers de tapissiers, dont la lenteur fait mon désespoir, ni les espaces vides dans les grands salons, attendant les caisses que les Messageries se plaisent à m'égarer, ni l'homme merveilleux qui fait de l'ordre avec du désordre. M. Bonnet, mon majordome; Bonnet embellit ma vie. Lui et le Parthénon font prendre le temps en

patience dans cette capitale sans théâtres, où toutes les femmes sont sages et tous les chevaux fourbus.

Je vous embrasse mille millions de fois, chère grand. Un arrivage prochain de miel de l'Hymette vous est annoncé, sous le couvert de tante Camille; il y a moitié pour vous.

Votre neveu respectueux et tendre,

L VI

A CHARLES FERRY

Athènes, 12 décembre 1872.

Où es-tu, mon bien cher, à Toulouse ou à Paris? J'ai reçu ta dernière lettre avec un long retard. La Méditerranée a fait des siennes, tout cassé dans le golfe de Naples, brisé le môle, le phare, un vaisseau cuirassé. Les messageries sont de plusieurs jours en retard toutes les semaines. Les fils télégraphiques à chaque instant rompus. L'exil devient plus dur, comme la saison. Enfin, je suis rassuré sur la chose publique. Mais quel désastre de la chose privée! quelle plaie faite à mon cœur par l'horrible nouvelle, que tu m'annonces l'âme toute en pleurs. J'ai eu besoin de relire, de songer, de m'abstraire de ce tiède et

joyeux climat, de cette paix embaumée et profonde, et aussi et surtout de toute notion de raison, de logique et de bon sens, pour croire à ce sinistre et monstrueux décret de la féroce et méchante nature. Paralysé ! lui!¹ mais c'est un non-sens. Lui, condamné à la paralysie, au plus horrible des supplices, à l'agonie qui a conscience d'elle-même. S'il a été frappé, comme tu le dis, non par un accident sanguin, mais par le mal qui ne pardonne pas, puisse ne rien subsister de lui-même ! Tout mon être s'en indigne, et cette seule pensée me fait frémir. Se survivre à soi-même, assez pour voir autour de soi cette vieille mère et ce frère adoré... O frère aimé, que je me trouve loin de toi, et comme je sens le prix du lien qui nous unit, et comme la vie ne vaut que par là !

Je n'ai pas osé écrire à Henri², sans être fixé sur le caractère du mal, sur l'espérance que l'on peut conserver. J'attends ta prochaine lettre, qui ne m'arrivera malheureusement que dimanche, le courrier passant cette semaine par Syra. Voici une lettre de Paul³ qui m'arrive par un des nombreux bateaux en retard. Elle me laisse encore quelque espoir. Ce n'est pas la paralysie générale, et cette puissante nature a tant de ressources !

1. Le Dr Axenfeld.

2. Frère du docteur Axenfeld.

3. Paul Dupré.

Le télégraphe nous a apporté les noms des nouveaux ministres, mais comme la ligne de communication est momentanément rompue avec Constantinople, nous n'avons pas ceux de la Commission de constitution¹.

J'imagine que les nouveaux choix ont été dictés par le besoin de se rapprocher des choix de la Chambre, et de maintenir la majorité de 370 voix. Le renouvellement partiel doit concentrer actuellement tous les efforts du gouvernement et des hommes de bon sens, attachés à leur pays plus qu'à leurs systèmes. Est-ce trop attendre de Gambetta qu'il n'y mette pas d'obstacle insurmontable ? Il nous devrait cette preuve de sagesse, après ses intempéances de Grenoble, qui nous ont mis en si grand péril. Ici, le roi vient de dissoudre la Chambre pour les beaux yeux d'un ministre qui n'a pas de parti sérieux dans le pays. Cela n'est pas fait pour avancer l'affaire du Laurium. Le bon sens paraît se faire de plus en plus rare sur cette terre.

1. Le 7 décembre le ministère Dufaure avait été remanié : De Goulard avait passé des Finances à l'Intérieur, Léon Say avait reçu le portefeuille des Finances, de Fourtou, celui des Travaux publics. La Commission « des Trente », élue le 29 novembre, devait régler les attributions des pouvoirs publics.

LVII

A CHARLES FERRY

Athènes, jeudi 26 décembre 1872.

Me laisser sans lettre pendant trois semaines, au temps où nous sommes, mon cher, c'est un crime. Je souffre de ne rien savoir de cette crise si intense, si prolongée, et qui m'inspire, à la fin, par sa persistance, une anxiété profonde. Quelques dépêches clairsemées dans les journaux italiens et levantins, très obscures et peu rassurantes, voilà tout ce que je sais depuis dix jours. Tu as été à Paris et tu as eu la cruauté de ne pas m'écrire un mot. J'en suis toujours à la nomination de la Commission des trente. Je connais les noms des nouveaux ministres, mais j'attendais de toi quelques explications sur la portée de ce changement. Le départ de Calmon est un mauvais son de cloche, et je ne sais que penser de M. de Goulard¹. M. Thiers va-t-il se laisser reprendre son message en détail ? Ne se laissera-t-il pas prendre au piège de sa propre tactique, qui

1. Calmon avait quitté le ministère de l'Intérieur qu'il occupait depuis le 23 février 1871. Il avait été remplacé par M. de Goulard.

est évidemment de gagner le centre droit par de nouvelles avances? Je vois un grand danger aux concessions de personnes. Sacrifier l'un après l'autre les ministres de gauche et de centre gauche pour les remplacer par des ministres centre droit, c'est la pire des politiques.

Je crains que la Commission des trente ne traîne M. Thiers indéfiniment, que l'effet du message ne soit perdu, évaporé, que la gauche ne commence à se lasser, que M. Dufaure ne soit porté à l'Intérieur par la droite, et qu'il ne fasse dans l'administration ce qu'il a fait dans la magistrature. Je crains tout, cher Abner, enfin et pardessus tout, le temps qui s'écoule. Le fil auquel nous tenons la vie de M. Thiers, qui s'use, et l'abîme d'anarchie que j'entrevois après lui me fait reculer d'épouvante. Je médite, pour me consoler, cette parole de ta dernière lettre : « On ne le tirera du pouvoir ni par les pieds ni par la tête. » Je rumine des solutions qui tournent toujours autour du coup d'État, et qu'il faut bien envisager pourtant, au cas où la tactique de M. Thiers ne pourrait faire rentrer au berçail les trente voix flottantes du centre droit. La chose est bien invraisemblable, mais si M. Thiers était battu, dans cette seconde bataille, livrée sur le même terrain que la première, que ferait-il? Y a-t-il songé? y songe-t-on autour de lui? Se retirerait-il? Nous

liverrait-il à l'anarchie civile et militaire, à l'invasion, au bonapartisme? Subirait-il la tutelle de la droite? Deviendrait-il l'Instrument passif de la réaction monarchique et cléricale, qu'il tient en échec depuis deux ans? L'un et l'autre parti sont également impossibles, car le second implique les mêmes dangers que le premier, et aboutit nécessairement à l'agitation, à la désaffection des républicains, à la répression, à la réaction, à l'émeute et la guerre civile; dans un cas, c'est l'anarchie à bref délai, elle n'est dans l'autre qu'une question de temps.

Si ces deux solutions sont impossibles, la solution extra-parlementaire est nécessaire. Avoir tout un pays avec soi, être l'unique obstacle qui sépare ce pays de la guerre civile et de l'invasion, avoir le sentiment que l'on peut, en persistant, fonder la liberté dans l'ordre, tandis qu'en désespérant, ou en cédant, on perd tout, tout cela oblige et il est de l'honneur et du devoir d'agir. De quelle façon? En fermant l'assemblée, en mettant la clef dans sa poche? Non, cela a mauvaise apparence et mauvais goût. Pas de coup d'État, mais un plébiscite. Ma plume hésite à ce mot détesté, mais je ne vois, entre M. Thiers et la Chambre, si elle s'obstine, rien autre chose que le pays, et je ne puis être ni en morale ni en droit, scandalisé d'un pouvoir exécutif posant, dans une telle crise,

cette question au pays : Le président de la République est-il, oui ou non, autorisé à dissoudre l'Assemblée nationale ?

Et toi, qu'en dis-tu?

LVIII

A MONSIEUR ET MADAME ÉDOUARD FERRY

Athènes, 19 janvier 1873.

Il m'est arrivé de Strasbourg un succulent souvenir, que je vous dois, sans doute, mes chers anges ; mais pourquoi ne vient-il de vous que des pâtés ? Est-ce que mon cher Édouard est à ce point absorbé par les affaires qu'il n'ait point le temps de me donner le régal de ces pages où s'épanche sa chaude et fraternelle amitié ? Est-ce que ma petite sœur¹ ne garde pas pour l'exilé un petit coin de son cœur ?

Je crois vraiment que l'on m'oublie un peu partout. J'ai cherché l'oubli de mes ennuis ; je ne renconterai que l'oubli de mes amis.

Si le soleil n'était pas si clair, l'atmosphère si tiède, la mer si douce et si bleue, la solitude où je vis me conduirait aux idées noires.

Les ressources sont minces à Athènes, dans ce coin d'Orient qui se débrouille à peine. Point de

1. Sa cousine, madame Édouard Ferry.

théâtres, pas de salons ; de petits cercles tout petits où l'on vous offre un peu de thé et beaucoup de whist...

La dernière Chambre grecque a mis un mois à vérifier ses pouvoirs, trois jours à voter le budget, puis le roi l'a dissoute. En ce moment on est en pleine crise électorale. Cela me distrait. Je vais aller voir fonctionner le suffrage universel à Corinthe : à Corinthe ! sur le sol, à peine effleuré par les chercheurs, où sont enfouies tant de merveilles, un sous-préfet à la française travaille, selon la formule, les électeurs en fustanelle. La candidature officielle est, paraît-il, la même partout.

Je songe à 1863 et à la lutte électorale. N'était-ce pas le bon temps alors ? Alors un voile épais cachait à nos yeux les désastres qui déjà se préparaient à l'horizon prochain ; alors se levait, douce comme un souffle de printemps, cette brise de la popularité naissante, qui a si bien tourné depuis ; alors, très cher, nous avions dix ans de moins, et la France, hélas, beaucoup de honte de moins et deux provinces de plus. Mes chers, combien j'ai pensé à vous, et combien j'ai pleuré sur vous, à cette échéance fatale, qui a rompu le lien sacré et consommé le grand attentat¹.

1. Il s'agit de la date du 1^{er} octobre 1872 : passé ce jour, tous les Français nés ou domiciliés en Alsace-Lorraine, qui n'au-

Il me semble qu'il y a eu à Paris de bons mouvements, une vraie émotion. Mais quels mouvements et quelle émotion seront jamais dignes de ton grand cœur, chère Alsace, violée et meurtrie. Quel spectacle pour l'histoire, qui déjà commence sa besogne justicière, que ces longues files d'émigrants en deuil, que cette protestation, sans précédents dans aucune histoire, sauf celle de la Pologne, des âmes libres contre la force brutale, de l'idéal humain de justice contre l'injustice de Dieu !

Ma chère petite sœur, j'ai une belle maison, un jardin plein de roses, un grand salon où l'on peut danser, un piano qui reste muet, une cuisinière qui fait époque, mais je t'accorde qu'un petit bout de femme est dans une légation hospitalière et sous un ciel qui, en fait d'hiver, ne compte que des jours de printemps, un accessoire indispensable. Mais que veux-tu? chacun a son destin. Le mien est de devenir philosophe, contemplant les agitations de mon pays, apaisant celles de mon propre esprit, entre ces deux grands calmants sans pareils au monde, les grandes ruines et la grande mer.

Je vous embrasse du plus tendre de mon âme,

raient pas opté pour la France, devaient être considérés comme sujets allemands.

et je prie les Schütz¹, grands et petits, de ne pas oublier que je les aime tous, de tout cœur.

LIX

A CHARLES FERRY

Athènes, 23 janvier 1873.

Je suis fort content. J'ai reçu le volume de l'enquête du 4 Septembre. J'ai lu, naturellement, la déposition du général Trochu, et relu la déposition spéciale qui me concerne. Je ne suis point habitué à ces choses-là, et j'avoue que j'ai été très ému. Je sais gré au pauvre bouc émissaire de nos désastres, à l'un des plus crucifiés de ce temps-ci, d'avoir trouvé le loisir de parler de moi, comme jamais amis de vingt ans ne l'ont fait. J'espère qu'il ne reste rien des inventions de Ducrot. Les étonnements de Trochu sur la plus grosse de ces inventions, le commandement arraché à Roger du Nord, valent mieux que tous les plaidoyers. En somme, il me semble que c'est un commencement de justice. Tu redoutes, dis-tu, la production des notes de Dréo? Pourquoi? Elle ne m'alarme pas et pour mon compte je n'ai rien à y perdre.

1. Les Schützenberger.

Le général Trochu me dépeint audacieux devant l'émeute ; hélas, je ne suis point audacieux devant l'opinion, j'ai plus souffert qu'il ne m'a plu de le montrer du déchaînement de mes ennemis, et sans cela je ne serais jamais parti. A présent est-ce que je commence à faire peau neuve ? C'était le mot de M. Thiers : « Vous ferez peau neuve. » Il avait raison, mais ma peau sera-t-elle renouvelée pour le moment des élections ? Elles s'approchent à grands pas, si l'on considère ce qui s'est fait pour les payements, ce qui se prépare, dit-on, pour les garanties.

Que sais-tu du second point ? Il est évidemment subordonné à la constitution de quelque chose de définitif. Les derniers télégrammes parlent de l'accord de M. Thiers avec la Commission. Je veux le voir pour le croire. Les télégrammes parlent aussi de l'affaire du Laurium, comme arrangée, et du train dont marche mon gouvernement elle peut durer trois ans ou dix ans encore, user dix ministres, dix mille rames de papier, et la patience du monde entier, excepté celle des patients vieillards qui nous dirigent, et qui mènent les affaires comme s'ils avaient l'éternité devant eux...

LX

A JULES SIMON

Athènes, 30 janvier 1873.

Mon cher ami,

Ce n'est pas M. Thiers que la droite devrait éloigner de la tribune, comme un magicien dangereux, capable de faire faire à l'assemblée le contraire de ce qu'elle veut, c'est vous¹, vous êtes le grand enchanteur, et je crois qu'il est dans l'histoire des assemblées peu d'exemples d'une aussi étonnante domination de la parole, d'une aussi inattendue métamorphose des esprits et des volontés, d'une si douce et persuavive violence triomphant de tous les partis pris, du miel aigri du duc de Broglie, comme des foudres de l'évêque Dupanloup. Ne vous le dissimulez pas, ceci est une victoire décisive, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir, une de ces victoires qui découragent les plus confiants et qui enlèvent aux irréconciliaires l'envie de recommencer.

1. Allusion à la discussion du budget qui dura du 17 mai 1872 au 21 janvier 1873. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, fut en butte aux attaques de la droite.

Vous avez admirablement conduit toute cette grande affaire, selon les règles de la vraie politique, sacrifiant les petites choses aux grandes, en concentrant judicieusement vos efforts sur le cœur du débat. Telle est aussi, je l'espère, la tactique du président de la République devant la fameuse Commission des trente. Je dis que je l'espère, parce que je n'en suis pas tout à fait sûr. Il me semble qu'il dépasse la mesure des concessions, et qu'il livre les grandes choses avec les petites. On est excusable d'y mal voir à une telle distance, et j'espère que quelque chose d'essentiel et de caché m'échappe. Je supplie mes amis de me l'expliquer. Mais à ne consulter que les apparences — et si tout cela n'est pas un jeu pour amuser le tapis, en attendant l'évacuation du territoire, — j'estime que M. Thiers se rapetisse sans aucun profit en acceptant le règlement disciplinaire que l'on compose savamment contre lui, l'abdication progressive qu'on lui impose, tout ce code d'impertinences parlementaires, qui dégoûtent du parlementarisme, et qui vont nous rendre, si l'on n'y prend garde, la fable et la risée du monde¹. Que les myrmidons des coteries monarchiques avouent avec un tel cynisme qu'ils

1. L'Assemblée avait décidé, en particulier, que le Président ne communiquerait plus avec elle que par des messages écrits. M. Thiers protestait contre ces « chinoiseries ».

ne peuvent voir l'éloquence en face, et qu'ils déspèrent de régner à côté d'elle, c'est un spectacle fort extraordinaire. Mais que M. Thiers s'y prête, et que l'homme du message consente à devenir l'oripeau impuissant de je ne sais quel constitutionnalisme bâtard, cela me paraît parfaitement impossible, et je suis convaincu que ce n'est qu'un jeu. Mais si on allait le prendre au mot ? Voilà ma terreur. Car je me demande ce qu'on lui donne en échange de ce qu'il livre à une seconde Chambre, dont on n'indique ni l'origine, ni les attributions, mais dont on voit très bien la fonction : succéder à celle-ci, la continuer sans interrègne, flanquer le pouvoir exécutif pendant les élections, l'incommoder, le gêner, l'interpeller, le tyranniser, de façon non certes à provoquer des élections monarchistes, mais des élections excessives, des élections de colère et de défiance, celles que nous ne voulons ni les uns, ni les autres.

Vous devez être renseigné sur l'École française. Le bâtiment marche, s'élève : il est spacieux, solide, admirablement situé, il nous fera honneur, et les conditions économiques ont été déterminées, grâce à M. Piat, avec beaucoup de sagesse...

P. S. — Merci de votre déposition dans l'enquête du 4 Septembre.

LXI

A CHARLES FERRY

Athènes, 30 janvier 1873.

Nous avons un peu amélioré l'exil en nous arrangeant, toutes les légations réunies, pour avoir les dépêches de Constantinople. Nous avons de la sorte des nouvelles de Paris dans les deux jours, quand le fil n'est pas rompu ; malheureusement le fil se rompt incessamment dans les escarpements du Pinde et de l'Ossa, où les Titans ne cessent pas, sans doute, de nous jouer de mauvais tours. Mais enfin, et quoique les rédacteurs de ces bulletins soient bien idiots, c'est un grand progrès de civilisation que nous avons fait là. J'ai tort de te le révéler : tu vas en prendre prétexte pour ne plus me faire l'aumône hebdomadaire. Cela est bien nécessaire pourtant, non seulement au cœur qui en vit, mais à l'esprit, qui perd le fil des choses, à cette grande distance. Ainsi je déclare ne rien comprendre au jeu de M. Thiers avec la Commission des trente. J'ai poussé un cri jusqu'à Saint-Hilaire et jusqu'à

Paul de Rémusat¹. Il me semble qu'on joue une bien périlleuse et glissante partie. Comment M. Thiers accepte-t-il, seulement *ad referendum*, les propositions impertinentes qu'on lui soumet? une résolution dont les premiers mots sont la négation du message? des règles jalouses, niaises, insolentes, qui aboutissent à le chasser de la tribune? une seconde Chambre en blanc dont la droite fera à peu près tout ce qu'elle voudra, et qui n'est dans sa pensée qu'un moyen d'opprimer, d'incommode, d'interpeller le président pendant la campagne électorale? J'espère que, dans le fond, tout cela n'est pas sérieux, car si M. Thiers souscrit à toutes ces polissonneries parlementaires, il est lié et rapetissé.

A quel point ces choses paraissent ridicules, misérables, oiseuses, incroyables, inexplicables et sophistiques, à ceux qui nous regardent, à l'Europe qui est aux fenêtres, tu ne peux l'imaginer!

Je commence à en rougir pour mon pays, qui se relevait dans l'estime générale. Cette assemblée nous vole à l'impopularité européenne, au ridicule européen, au gâchis parlementaire et, retiens ceci, aux excès électoraux, aux réactions du suffrage universel, qui sera d'autant plus déré-

1. Député de la Haute-Garonne, fils du Ministre.

glé qu'on l'aura rendu plus défiant. Je ne sais pas si cela est vrai dans la Haute-Garonne, mais je vois, je sens, je sais que c'est vrai dans les Vosges, qui ne marquent pas pourtant un des hauts degrés du thermomètre républicain.

Il semble que de cette assemblée dont je suis si heureux d'être séparé, et dont j'aurais cessé depuis longtemps de faire partie si les élections n'étaient pas si prochaines, il se dégage une atmosphère énervante et stupéfiante, qui obscurcit les esprits les plus clairs.

Voilà M. Thiers envahi par les poisons du parlementarisme, qui laisse émettre le message entre ses doigts, voilà Casimir Périer qui remplace le discours politique par le logogriph. Voilà de Goulard qui court le guilledou dans les couloirs de droite, avec un entrain qui me fait douter de sa parfaite chasteté. Il n'y a que Simon, morbleu, lui, le pelé, le galeux, la victime marquée pour le sacrifice, qui tient bon, et qui rosse à deux jours de distance le duc de Broglie et Dupanloup. Ceci est simplement un prodige. Tu es trop vigilant pour ne pas l'en avoir félicité. Quant à moi, je viens de le faire, avec un enthousiasme qui n'a rien d'artificiel.

Ici le Laurium sommeille. La diplomatie autrichienne y a mis la main. La cour a pris le deuil le carnaval menace d'avorter. Je rêve de donner

un bal. Je t'en vois tout épatisé, dois-je me risquer ?

LXII

A MADAME FERRY-MILLON

Athènes, 18 février 1873.

Cette fois, chère bonne, le rideau est retombé sur la féerie de la lumière et de l'azur, et, à ma grande surprise, quantité de flocons blancs et serrés qui descendent lentement des cieux gris et silencieux, et qui doivent être de la neige, blanchissent un instant le sol, puis se fondent. C'est le grand hiver ; il dure trois jours au plus. Si la nuée lourde et basse se déchire par instants, la croupe de l'Hymette apparaît abrupte et saupoudrée, et ses profils ondulés, ses crevasses profondes prennent un faux air des Vosges. J'en suis ému plus que je ne saurais dire. Mystérieux accord des sentiments et des choses ! Cette petite neige qui fait geindre les indigènes dans leurs maisons mal closes, m'apporte d'aimables et tendres visions, et tout un tas de souvenirs des temps passés et des jours récents, entre la larme et le sourire. C'est la neige du triste siège, de la

cruelle et lente agonie, la neige de notre Calvaire, mais c'est aussi la neige de notre tranquille et chaude enfance, peuplée de tant de vénérables et chères images, la neige des vieilles montagnes et de la vieille Tuilerie. Vers vous, chère survivante de cette lignée d'êtres nobles et bons, ma pensée exilée se reporte, comme au lien visible qui unit le présent au passé. Vous ne savez pas, chère grand'mère, par combien de fils vous tenez nos coeurs !

La ville de Périclès est en carnaval. Mais comme la Cour est en deuil de je ne sais quelle parente, les joies de ces saturnales sont maigres. Des antiques luperciales, les masques seuls sont restés. Les gens du meilleur monde se masquent ces jours-ci, et, sous des déguisements presque toujours impénétrables, courrent la ville tous les soirs ; les mœurs leur donnent le droit d'entrer partout où il y a de la lumière, et nul n'oserait ni leur fermer la porte, ni violer leur incognito. C'est le diable boiteux en action. A part cela, le deuil de la Cour sert de prétexte au plus grand nombre pour faire des économies ; les Grecs sont beaucoup plus riches qu'ils n'en ont l'air, mais, chose curieuse, tandis qu'ailleurs on joue l'opulence par vanité, ici l'on vit en pingres, par respect humain. Je joue pour m'occuper, au maître de maison, et je commence à donner des espérances, comme

ménagère. Sans fatuité, je me vante d'avoir arrangé ma grande maison, à moi tout seul, avec un *chic épata*nt, comme nous disions autrefois. Mais je crois vous avoir décrit ces orgies de cretonnes et de tapis turcs. Je vais donner une grande soirée et un souper dont on parlera. Les plus jolies femmes à dix lieues de la ronde briguent les invitations du ministre de France. Il y aura des pelisses albanaises, des bonnets grecs et même des faux chignons. Le faux chignon n'a pas de patrie.

J'ai reçu de bonnes lettres de Strasbourg. Le bonheur intime ne saurait parler un langage plus touchant et plus vrai, que notre cher gros. J'en suis profondément reconnaissant à son intelligente compagne. Je crois que l'on finira par vendre la brasserie, et que tout le monde, Édouard en tête, soupire après la terre libre. C'est, je pense, l'affaire de quelques mois. Alors aussi vous serez délivrés, mes pauvres amis. Si j'en crois un correspondant à moi, bien informé — nul ne l'est davantage — c'est en septembre qu'on aura réglé notre rançon ! Mais il faut que messieurs les royalistes nous laissent tranquilles. Les nouvelles de France me donnent la fièvre. A cette heure peut-être se déclinent nos destinées. Je vous assure, chère bonne, que, pour l'Europe, la France c'est M. Thiers et rien autre. Il est insensé et criminel de lui re-

fuser les moyens de gouverner. Je pense qu'Hercule¹ ne suit pas sur ce terrain tous ces fous de réactionnaires, et qu'il laisse M. Gachotte tout seul dans le parti des ducs. — J'ai écrit à Auguste au sujet de la mort de la vénérable madame Millon...

LXIII

A CHARLES FERRY

Athènes, le 13 mars 1873.

Je suis surpris, mon bien cher, que tu n'aises pas reçu ma lettre d'il y a quinze jours. Ce ne peut être qu'un retard. Je t'y annonçais la solution du Laurium, si je ne me trompe. J'y reviens parce que c'est un grand soulagement et un succès, et que tu tiens plus que moi à mes réussites. Après les télégrammes de Rémusat et du *petit roi* voici ce matin la dépêche officielle du ministère : « *Je vous remercie d'avoir rendu ce succès possible par l'attention vigilante avec laquelle vous avez suivi toutes les phases d'une négociation très compliquée, par la valeur des informations transmises à mon département, par le relief que vous*

1. Hercule Ferry, frère d'Édouard Ferry.

avez donné auprès des ministres du roi à l'argumentation sur laquelle s'appuyait le droit de la Compagnie. »

On n'en dit pas souvent aussi long au quai d'Orsay... Maintenant, sauf quelques broutilles, rien à faire. Je vais et je viens comme une âme en peine. Je voudrais bien vagabonder dans l'Archipel, mais j'ai besoin de la permission de Pothuau, qui se fait attendre.

Le printemps grec, le plus beau de tous les printemps, éclôt de toutes parts et d'un seul coup, comme ces fleurs de Yucca, dont on dit, dans nos froids pays, qu'elles éclatent une fois tous les dix ans, avec un bruit de détonation. Je n'ai jamais contemplé pareille joie de la nature. Que ne peux-tu en mettre un peu dans tes tristes pensées! On devient ici parfaitement païen. Tous les dieux d'autrefois flottent vraiment dans l'air, et celui des larmes ne tenait pas, à beaucoup près, dans l'antiquité, la place qu'il occupe parmi nous. Les Grecs en sont restés d'ailleurs aux temps antiques pour la sentimentalité, ils font beaucoup de bruit autour de leurs morts, mais ils s'empressent de les oublier. Le lugubre est inconnu à l'ombre du Parthénon. Heureusement ou malheureusement nous sommes autrement bâties, et la note mélancolique nous demeure la plus chère, nous croyons aux larmes et nous les aimons.

Les occasions ne manquent pas de nous en abreuver, et plus l'on vieillit, plus elles sont amères. Combien j'en ai déjà répandu sur mon chemin, et combien couleront encore ! Voici six mois que j'ai quitté la France, et je compte deux désastres dans mes amitiés intimes...

Je viens de lire les débats récents. Il n'en reste qu'une chose, le discours de M. Thiers. C'est une merveille d'équilibre, et nous devons en être entièrement satisfaits. C'est d'un demi-ton au-dessous du message, mais ce n'est pas le reniement du message, où Dufaure a excellé...

LXIV

A ÉDOUARD FERRY

Paris, 17 juin 1873.

Le présent ne vaut rien, et l'avenir est bien sombre, mon cher ami, et vos tristesses sont inspirées d'un juste sentiment des choses. Tout n'est pas perdu, loin de là, mais tout est compromis. Moi qui viens du dehors, et qui sais comment le dehors juge la France, je suis surtout frappé, navré, éccœuré de l'opinion que l'Europe se fait de nous¹.

1. Le 24 mai, démission de M. Thiers, élection de Mac-Mahon à la présidence.

C'est là le vrai coup qui nous a été porté. M. Thiers me rapportait hier ce mot écrasant d'un agent d'une des grandes cours : « Nous sommes découragés de la France. » Hélas ! oui ! la France décourage l'estime du monde qui lui était revenue, la sympathie poussée jusqu'à l'admiration, qu'avait fait naître, depuis deux ans, le relèvement imprévu d'un pays saigné aux quatre veines, ces miracles de bon ordre et de crédit, cette appararente discipline des partis sous la main d'un chef honnête, impartial et sensé. Nos amis et nos ennemis nous croyaient enfin corrigés par l'adversité et fixés sur quelque chose. Il apparaît de nouveau que nous ne pouvons, que nous ne voulons nous fixer sur rien. Tantôt l'aveuglement et la passion des foules, tantôt l'ineptie et le mauvais vouloir des classes dirigeantes, tantôt l'imbecillité des gouvernants ou l'incapacité politique des gouvernés : qu'importe à ceux qui nous regardent ou qui nous jugent ? Je me verrai toujours revenant de Grèce, dans la première quinzaine d'avril, ignorant tout, et ne sachant de mon pays que les derniers faits qui devaient, en l'affranchissant, consolider (on pouvait l'espérer alors) le règne de la sagesse et du bon sens, le traité de libération anticipé.

A peine avais-je touché le sol d'Italie que j'apris la démission de Grévy et la candidature

Barodet¹. O mon pays, terre classique du gâchis, m'écriai-je, je te salue! Le gâchis, nous l'avons. Le gâchis est notre destin. Je ne sais quelle fatalité ironique et malfaisante voue la France au gâchis, comme d'autres peuples sont voués à l'empire du monde, à la royauté des mers, à la liberté sage et progressive.

La situation actuelle n'a pas d'autre nom. Ce n'est ni une réaction d'opinion, ni une conspiration militaire, ni le triomphe d'une idée, ni la victoire d'un parti. La coalition qui est au pouvoir n'a ni plan, ni hommes. Comme me le disait l'un d'eux, qui est homme d'esprit : On est d'accord à la condition de ne pas s'expliquer. On est au pouvoir, mais on n'en peut sérieusement user qu'à la condition de rompre l'union. Ce que la majorité fera de sa victoire, sauf l'hécatombe des préfets et l'encouragement aux processions, nul ne le sait et elle ne le sait pas elle-même. Le problème gouvernemental n'a pas fait un pas.

Il y a un Maréchal et derrière lui une armée obéissante. Que veut le Maréchal? Où nous mène-t-il? Lui surtout n'en sait rien. Esprit lent, médiocre, irrésolu, sans conception et sans initiative, dévot et timide, assez sensé pour

1. Le 2 avril, M. Jules Grévy avait donné sa démission de la présidence de la Chambre; Barodet était candidat à Paris contre M. de Rémusat.

tenir les extrêmes à distance, trop peu éclairé pour donner au gâchis une solution quelconque, trop peu doué pour prendre sur qui que ce soit une autorité quelconque, c'est un gendarme à tout faire et surtout à ne rien faire, mais peut-être à tout laisser faire. Et voilà où en est la France, le pays de la clarté, des idées simples, des solutions promptes : le brouillard pour horizon, le marécage pour point d'appui.

Vous avez raison, amis, d'être tristes. Vous ne l'êtes pas plus que nous. Amitiés à tous... Tendresses...

LXV

A M. LANDRIN

Mardi [septembre 1873.]

Mon cher Landrin,

Voici une primeur que je vous ai réservée.

Je reçois de M. Thiers la lettre suivante, en réponse à l'adresse que la majorité des membres du conseil général des Vosges lui avait envoyée :

Lucerne, 31 août 1873.

« Mon cher collègue et ami,

» J'ai reçu l'adresse que vous m'avez fait parve-

nir au nom de seize membres du conseil général des Vosges. J'ai été profondément touché de leurs sentiments et de la manière dont ils me les ont exprimés. Je ne cherche ni le bruit, ni les démonstrations, mais je reçois avec gratitude les témoignages sincères de mes concitoyens. Leur suffrage est la seule récompense que j'ambitionne et, celle-là, le caprice des partis ne l'ôte, pas plus qu'il ne la donne, quand elle est fondée sur la vérité. Je crois que c'est le cas ici, car, quoi qu'en disent ces ennemis que je ne croyais pas si acharnés qu'ils le sont, j'ai cependant, depuis trois ans, fait quelque chose pour le pays. Le pays veut bien le reconnaître et je me tiens pour suffisamment rémunéré.

» Je ne sais si je pourrai, et si je devrai revenir dans ces excellentes provinces de l'Est, dans l'intérêt même de cette République conservatrice, que je persiste à regarder comme le seul gouvernement possible aujourd'hui. Tout autre sera le triomphe d'un parti sur tous les autres partis, ce ne sera ni impartial, ni juste ni pacificateur.

» A THIERS. »

Je vous prie, mon cher Landrin, d'envoyer à Jules Simon une copie de cette lettre...

LXVI

A JULES SIMON

2 novembre 1874.

Mon cher ami,

Je vous prie de donner l'hospitalité du *Siècle* au compte rendu ci-joint. Nous n'avons plus de journal vosgien, et le journal de Nancy qui nous aide ne publiera rien avant huit jours sur ce sujet.

Quel triste spectacle qu'une administration orléaniste ! La réaction n'a jamais été aussi intense, aussi tracassière. On a démolî les libertés municipales, on fait à présent le siège des libertés départementales. Jamais la police des fonctionnaires n'a été faite par les préfets dans un plus détestable esprit. Les pauvres gens sont terrorisés. Le procureur de la République d'Épinal est semoncé, pour s'être arrêté dans la rue avec un député de la gauche. Les débitants qui reçoivent le *Progrès de l'Est* sont menacés. Il y a un système d'espionnage et une habitude de dénonciation qui me semblaient impossibles, avant que je n'en eusse les preuves en mains.

Tout cela est gênant, mais non efficace. Tout cela glisse sur nos braves gens de l'Est. Je vous assure que la candidature officielle a joué son va-tout dans nos élections, mais, en somme, elle ne nous a pas entamés. Nous avons agi, vigoureusement agi, et nous ne sommes pas seuls! il nous surgit des alliés dans les plus petits villages, — non de ces braillards d'estaminet, qui sont la peste du parti républicain de province, mais des paysans demi-bourgeois, indépendants par situation, et qui, depuis 1870, ont réfléchi et commencent à lire. Les roués qui nous gouvernent le savent bien, c'est pour cela qu'ils nous enlèvent, l'un après l'autre, tous nos journaux. Se défendre, garder nos positions dans une telle pénurie de ressources, c'est, à mon sens, une grande victoire.

Pourquoi Picard a-t-il imaginé et demandé l'ajournement des élections municipales? Est-ce une campagne? Quel en est le but? Il n'y aurait rien de pire que de donner les mains à un nouvel atermoiement. Nous ne nous soutenons qu'à force d'élections. Pour Dieu, n'entrez pas dans cette voie!

LXVII

A MADAME FERRY-MILLON

Thann, 3 septembre 1875.

Voici la nouvelle la plus extraordinaire, la plus inattendue, la plus... vous savez le reste, chère Sévigné. J'ajoute à la litanie charmante de votre aînée et devancière, la plus agréable et la plus souhaitée par votre cœur de mère...

Je suis fiancé depuis hier avec mademoiselle Risler-Kestner, de Thann, la petite-fille de madame Kestner, dont vous avez aperçu certainement le parc, en vous promenant avec vos hôtes de Willer. Nous pensons de même sur toutes choses. Le bonheur n'est que dans les voies droites, et on le sent d'autant plus vivement, on en apprécie d'autant plus profondément le charme incomparable qu'on a hésité à s'y engager. J'aime mademoiselle Eugénie Risler depuis longtemps, et je n'ai rien fait d'aussi judicieux dans ma vie. Ce n'est point un arrangement comme il y en a tant, c'est un choix à la fois réfléchi et passionné,

un acte du cœur et de la raison, un beau roman qui finit bien.

Voilà pourquoi, chère bonne, on ne m'a pas vu encore à la Tuilerie. Je n'étais ni à Paris, ni à Épinal, ni en Suisse, mais ici, dans cette maison bénie.

Je pense que si quelque chose de ceux qui ne sont plus plane autour de vous dans la vieille maison, les ombres paternelles béniront la résolution de

Votre neveu respectueux et tendre.

LXVIII

A JULES SIMON

Thann, 7 septembre 1875.

Mon cher ami,

L'homme ne vivant pas seulement de pain et de politique, mais encore de bonheur, je viens d'en mettre dans ma vie. Je suis fiancé à mademoiselle Risler-Kestner, petite-fille de madame Kestner, de Thann.

C'est vous dire qu'elle est républicaine et philosophe. Elle pense comme moi sur toutes choses, et je suis fier de sentir comme elle. Elle aimera tous ceux que j'aime. Et vous savez, je pense, mon

cher ami, quel rang vous occupez parmi ceux-ci. Il n'est pas beaucoup de gens par le monde qui vous aiment aussi sincèrement que moi.

Quoique enclin, en ce moment, aux émotions douces, la dernière séance de la Commission de permanence m'a rendu fou furieux. La perfidie de celui que la pudeur vosgienne m'empêche de nommer est infinie; il est vraiment plus, beaucoup plus que M. de Broglie, capable des plus mauvais coups. N'a-t-il pas, depuis cette odieuse affaire, du plomb dans l'aile?

Je suis sûr que madame Simon apprendra avec plaisir l'événement qui fixe ma vie. Elle m'a toujours honoré d'une sympathie qui m'est plus précieuse que jamais. Croyez-moi, cher ami, votre bien affectonné.

LXIX

A M. ANDRÉ LAVERTUJON

Thann, 5 octobre 1875.

Mon cher ami,

Votre lettre m'a profondément touché. Elle met ma modestie à une terrible épreuve, et ce n'est pas par là qu'elle me plaît. C'est par l'accent et le cri du cœur. Votre amitié m'est d'un prix plus haut

encore que votre jugement. Vous savez pourtant quel cas je fais de votre conseil et de votre savoir, et c'est une grande sécurité, que rien ne remplace à mes yeux, que de marcher d'accord avec vous. Nous nous verrons beaucoup, malgré la révolution délicieuse qui va se faire dans ma vie. La femme que j'ai eu le bonheur de rencontrer et de conquérir unit à un naturel enjoué le goût des choses sérieuses, le culte des idées, et une parfaite beauté morale à une absolue liberté d'esprit ; elle s'est développée en dehors de toute théologie et elle est apte à tout comprendre et à tout s'assimiler.

Ce que j'ai pu voir de l'esprit public, dans les rapides mais sérieuses enquêtes que j'ai pu faire depuis trois mois, est fort satisfaisant. Les populations digèrent la République, et ce grand fait domine tout. Même dans les Vosges, les escapades de M. Buffet ne découragent personne, les incidents parlementaires disparaissent dans le grand fait constitutionnel, et nul ne doute que tout cela finisse bien. Je trouve fort importante cette disposition des esprits.

LXX

A MADAME JULES FERRY

Remiremont, 27 avril 1876.

Autant Épinal est peu avenant, autant me plaît cette petite ville abbatiale et coquette, proprette, riante, dans son cirque de grands bois, de montagnes déjà sérieuses, au débouché de trois larges et pittoresques vallées, qui forment un cadre de belle couleur et de grand air, formidablement couronnée depuis une année par un des grands forts qui doivent reconstituer notre frontière éventrée.

Par la vallée de la Moselle, qui est la plus longue, m'arrive je ne sais quelle brise de par-delà les monts, toute chargée de souvenirs charmants et passionnés, tout imprégnée de rêves tendres et de souvenirs embaumés. Elle vient du petit coin béni, qui est là-bas derrière la haute chaîne, et bien que l'hiver dispute encore la place au printemps attardé, que la neige soit encore sur les cimes, que les cerisiers poudrés de blanc semblent s'être trompés de date, cette brise d'Al-

sace me réchauffe et m'enchante. Je m'en vais partir allégrement pour mon vieux Thillot, avec l'illusion que je marche vers Thann souriant à tous les détours du chemin et montrant à tous les bouquets de bois, à tous les ravins, à toutes les chutes d'eau, la figure d'un homme heureux... Je le suis absolument, délicieusement, incomparablement!... Il est deux manières de le sentir, de près et de loin, avec je ne sais quoi de poignant et de doux, qui est la pointe aiguë de l'absence, et qui donne au cœur, s'il est possible, une plus complète sensation de lui-même...

Voici l'ordre et la marche : je coucherai ce soir au Thillot. Demain matin je pousserai jusqu'à Bussang, où la question des sources est brûlante; on me prie d'y aller voir. C'est la commune qui lutte avec les propriétaires de l'eau merveilleuse; elle a bon droit, et rêve de faire de cet humble trou une station d'eau à la mode...

Mon coucou piaffe à la porte : le soleil a percé le nuage, je te dis au revoir, à samedi, ne sachant si je pourrai demain t'écrire du Thillot à cause des communications imparfaites d'une antique diligence...

LXXI

A M. PAUL BŒGNER¹

Paris, 19 juin [1876].

Les Vosges ont dû être fort émues du vote du Sénat². Calmez hardiment ces inquiétudes. La nomination de M. Buffet a eu pour premier effet de rejeter le gouvernement vers la gauche : le mouvement préfectoral d'hier, si nettement républicain, en est un premier symptôme, et, ce qui importe surtout, le Maréchal, qui éplichait les nominations antérieures, n'a point discuté celles-ci, dont le cabinet Dufaure faisait la condition essentielle de son concours...

Le Maréchal (fort inconscient en somme dans toute cette campagne) a cédé et cédera de plus en plus. Quant au Sénat, s'il nous empêche de légiférer, nous ne légiférerons pas, nous garderons, par exemple, la loi des maires, et le cabinet l'appliquera à notre profit.

En somme, nous ne sommes nullement inquiets,

1. Sous-préfet de Saint-Dié.

2. L'élection de M. Buffet comme sénateur inamovible, le 17 juin 1876.

et nous voyons déjà que le choix de M. Buffet porte malheur au Sénat et à la politique du centre droit, puisque nous y gagnons un ministère plus décidé et le ministère décidé, c'est, croyez le bien, malgré M. Buffet, le Sénat assoupli et discipliné...

LXXII

A M. RISLER-KESTNER¹.

[Paris, 12 juillet 1876.]

Nous avons livré hier une première bataille, la plus importante, sur cette loi municipale, qui me vaut tant d'attaques injustes, mais dont la Chambre comprend enfin le caractère de nécessité². Gambetta a combattu mes conclusions, mais il s'est fait battre avec éclat, et n'a réuni que 81 voix³. Par une rencontre piquante, Floquet s'est trouvé d'accord avec votre gendre pour repousser la motion de Gambetta. Du haut de la

1. Père de madame Jules Ferry.

2. Jules Ferry était rapporteur des projets d'organisation municipale; la loi fut votée le 12 août 1876; sur les effets qu'elle produisit dans les Vosges, voir la lettre de Jules Ferry à madame Jules Ferry, du 5 juin 1877.

3. Gambetta, d'accord avec le député Le Pomellec demandait l'ajournement.

tribune présidentielle, bonne-maman contemplait cette guerre intestine entre ses fils et son dieu¹, mais elle ne nous en a pas voulu. Votre fille était cette fois de la partie, et elle a eu la bonté d'être ravie. « C'est mon début à la tribune », disait-elle gentiment... Je n'ai plus qu'un souci dans la vie, c'est de justifier incessamment son choix et le vôtre, et ce mobile est le plus noble et, de beaucoup, le plus énergique dont j'aie jamais senti l'impulsion.

La loi municipale votée, si la loi Waddington passe au Sénat, nous pourrons nous séparer avec tranquillité². Je ne suis pas bien sûr que les élections ne hâteront pas le moment des vacances. La Chambre a la ferme intention de ne pas quitter Versailles avant le 8 août, jour auquel finiront nos cinq mois de session réglementaire. Mais comme il y aura nécessairement une session d'automne, il est à prévoir qu'on y renverra le plus que l'on pourra de la besogne courante. Quant à moi, je voterai pour la continuation de nos travaux, mais j'aspire ardemment à la liberté des champs, aux frais loisirs, à l'air pur et au mouvement. Nous agitons maint projet, mais il

1. Madame Kestner.

2. Le projet de loi Waddington qui restituait aux Facultés de l'État la collation des grades, avait été adopté à la Chambre, mais fut rejeté au Sénat le 26 juillet 1876.

n'en est qu'un de fixe, et le cher Thann nous soutient, dans sa ceinture de vignobles et de grands bois, comme l'oasis par excellence. Vous travaillez, cher père, à nous y faire un nid, afin qu'incessamment nous soyons vos obligés. Votre bonté, qui est infinie, se comblaît à ces soins fastidieux, mais n'oubliez pas qu'il ne faut qu'une branche pour nous loger...

Quelle fête de vous revoir, cher père, et de renouer ma vie au fil d'or que j'ai laissé là!...

Mille tendres choses à Victor, à notre belle tante Céline et à ses délicieuses filles; à vous, mon cher père, tout mon cœur.

LXXIII

A MADAME JULES FERRY.

Épinal, mardi [24] août 1876.

Encore la mort! C'est de l'acharnement. Une dépêche nous est venue hier soir, nous invitant aux obsèques de notre pauvre 'ami¹; nous n'eus-

1. Auguste Nefftzer, fondateur du *Temps*, né à Colmar le 3 février 1820, mort à Bâle le 20 août 1876.

sions pu partir, quand nous l'aurions voulu; la session nous tient et ne nous lâche pas. J'aurais trouvé, sans cela, de la douceur à me rendre à Bâle, pour porter à Nefftzer mon dernier hommage. Je crains que, pour des raisons analogues à celles qui nous retiennent, le pauvre mort n'ait été bien seul. L'Alsace s'y est-elle rendue? Il l'avait grandement honorée. Quand on y songe, l'œuvre qu'il a accomplie n'était point mince: fonder, sous l'Empire, un grand journal, libéral et pur, qui fit plus pour la désaffection et l'affranchissement de l'esprit public que mainte feuille d'allure bruyante; et de cette feuille libérale, l'Empire tombé, faire l'apôtre républicain le moins apostolique, sans doute, mais le plus efficace que l'on ait connu. En pleine bourgeoisie, en plein orléanisme, le *Temps* est le journal qui a le plus et le mieux recruté pour nous. C'est la vérité pure: je ne me défends pas d'y mêler peut-être un peu de cette tendresse que l'on garde pour son berceau. La maison me fut hospitalière, je lui dois de la reconnaissance. Il m'en reste plus encore: la mémoire d'un honnête endroit, où l'on ne rencontrait que d'honnêtes gens, où le mal était sincèrement haï, prudemment attaqué, où ma plume de débutant jeta ses premières gourmés, sous la férule vigilante du sage et vigoureux esprit à qui je n'ai pu porter à Bâle mon dernier adieu...

Il y a toutes chances pour que la session finisse samedi soir. Remiremont tombe à point pour me préserver de Mirecourt. Remiremont a aussi sa fête agricole, son banquet, il veut avoir ses *officiants*. Étant du Thillot, je suis la chose de Remiremont. J'aime mieux cela pour une seule raison : quelques heures seulement séparent Remiremont de Thann, et pour aller seulement d'Épinal à Mirecourt, il faut presque une journée !

LXXIV

A M. SYLVIN^{1.}

[Paris, décembre 1876.]

Vous avez très bien donné la note à propos des droits du Sénat. Deux points sont certains : le conflit est insoluble, puisqu'il faudrait, pour vider le différend, réviser la constitution, opération qui ne peut avoir lieu que sur l'initiative du maréchal de Mac-Mahon et après un vote de la majorité du Sénat. En second lieu, il n'y a dans le fond qu'une question de procédure, puisque le Sénat reconnaît qu'après la seconde délibération

1. Alors directeur du *Mémorial des Vosges*.

qu'il aura provoquée sur un crédit supprimé, si la Chambre maintient sa première opinion, le crédit reste à terre. La Chambre a donc, par la force des choses, le dernier mot. Pourquoi refuserait-elle de délibérer une seconde fois sur le crédit des Cours d'appel et de l'aumônerie, puisque, dans le système de M. Gambetta lui-même, le Sénat a le droit de nous demander une seconde délibération sur tout crédit voté par nous, sur tout impôt accepté par nous ? On s'est trop emballé dans cette affaire, qui ne peut aboutir à rien de pratique, puisque entre les prérogatives du Sénat et celles de la Chambre il n'y a pas de juge possible.

Nous allons examiner tout à l'heure avec nos collègues des Vosges la question du *Mémorial*.

LXXV

A MADAME JULES FERRY

Épinal, mardi 17 avril 1877.

... Tu as tant d'esprit que tu tirerais quelque tableau piquant de ce fond quelque peu gris et par trop monotone de la session provinciale. Ma verve s'est épuisée sur ce thème somnolent, qui se répète toujours le même.

Mêmes gens et mêmes choses, mêmes dossiers, mêmes visages, mêmes dîners ; hier chez le sénateur Claude qui inaugurerait avec une inaltérable gaieté et un laisser-aller des plus humoristiques ses nouvelles destinées de mari et de millionnaire ; aujourd'hui, chez le préfet, méridional avisé, qui brûle d'avancer en nous quittant et que notre amour attache, bien malgré lui, au rivage. Heureusement cet administrateur remarquable n'a pas mis cette fois trop de coton à la quenouille de son parlement départemental, les dossiers sont légers, les affaires de peu de conséquence, nous comptons bien en finir jeudi.

Si je n'étais conseiller du Thillot, je pourrais

coucher jeudi soir à Saint-Dié, et rentrer à Paris dimanche ou lundi. Mais il faut compter deux jours pour payer la gloire d'avoir, il y a six ans, battu M. Buffet à vingt lieues de chez moi. Dis un mot, fais un signe, et je me défais de ce boulet! Ici, c'est une commune qui veut se diviser, là un groupe intransigeant à ramener au sens commun, plus loin, une source minérale, notre source de Bussang, qui a, paraît-il, avec la Moselle, de fâcheux démêlés; horreur! Le bruit s'est répandu que la rivière fait dans la source des invasions plus qu'indiscrètes; mes pauvres gens sont au désespoir. Je vais donc aviser à faire rentrer la Moselle dans son lit, et les radicaux dans la sagesse. Entre temps je reçois des solliciteurs et je visite les chefs de service. On était beaucoup plus tranquille dans l'opposition. Mais voir les longs nez et les airs battus de M. de Ravinel et des siens, c'est un spectacle qui vaut bien des corvées et qu'un bon Vosgien ne saurait payer trop cher.

Voilà, n'est-il pas vrai? une cuisine bien prosaïque, et comme dit notre ami..., une République qui n'engendre pas de forces morales, j'en conviens. Mais ma force morale je l'ai laissée chez moi avec ma poésie...

LXXVI

A MADAME JULES FERRY

Remiremont, 20 avril 1877.

Je n'ai ce matin qu'un instant de répit pour t'envoyer ma pensée. Ma Majesté est descendue cette nuit chez monseigneur le sous-préfet de notre bonne ville de Remiremont, elle a daigné dormir d'un excellent sommeil dans les draps des préfets de l'Empire et donner audience au soleil printanier, qui paraît pour la première fois dégagé de nuages, et éclaire d'une rare splendeur la Moselle grossie et scintillante, au long de laquelle serpente, toute blanche et comme un ruban, la route de mon petit Thillot, ma *via sacra* à moi, celle où j'ai gagné ma première victoire. Un petit char à bancs, traîné par un biquet, me sert de char triomphal : il va me porter à midi chez le maire de Rupt, le plus gros de mes villages (5.000 habitants), et le soir au chef-lieu de canton. Samedi, j'irai à Bussang ; tous ces lieux me sourient, car ils menaient vers toi et si j'ai le temps de grimper jusqu'au tunnel et de humer l'air qui vient du Rossberg, il me semble que je t'aurai fait une visite et appris quelque chose de toi. Je

serai dimanche à Saint-Dié, n'ayant plus qu'une pensée : hâter mon retour, en faisant la part la plus petite aux exigences, aux obsessions et à l'amour de mes peuples.

Le sous-préfet de céans est un personnage tout particulier : c'est un officier qui a été garde-chiourme, je veux dire qu'il a servi à la Nouvelle-Calédonie. Il a présidé aux ébats des forçats avant de régenter les anciens sujets des dames abbesses de Remiremont. C'est un grand gaillard, jeune, beau, brun, qui a toute l'étoffe d'un préfet à poigne, très bon républicain d'ailleurs ; c'est plaisir de voir mon bon petit Méline tout mince, tout essoufflé par le travail des juges de paix, abriter sa destinée électorale dans les larges mains de ce Néo-Calédonien.

Nous avons eu hier une bonne et utile réunion d'électeurs choisis et de candidats incomparables ; le corps électoral l'est plus que tous ensemble et nous augurons bien de la campagne prochaine.

Si le mauvais génie qui poursuit ma correspondance n'est pas dompté, je deviendrai superstitieux. Je tremble de trouver ce soir au Thillot la troisième lettre que je t'ai écrite, avec la deuxième y incluse...

LXXVII

A M. PAUL BŒGNER

[Paris 19 mai 1877.]

L'adresse des 350 à la nation répond à la question que vous me posez ce matin¹. Nous vous supplions d'attendre votre révocation, et ce qui doit vous rassurer, c'est qu'elle ne tardera pas².

Il faut être à la fois violent et sot comme X... pour se réjouir de l'incartade présidentielle qu'ici les orléanistes intelligents qualifient « d'insanité sénile » (*sic*)...

On ne fait pas un coup d'État — réussi — en dehors de certaines conditions : un grand prestige, et l'affolement d'un pays qui redoute l'anarchie. Le prestige est nul, et la France n'a plus peur des républicains. Le coup d'hier les réunit et les cimente en un faisceau semblable à celui des 221, et nous sommes assurés par là qu'il ne sera pas commis de faute. Je ne crois pas à M. de Broglie l'étoffe d'un Bonaparte, et M. de Mac-Mahon est

1. Au lendemain du 16 mai, 347 députés — contre 149 — votaient l'ordre du jour des gauches proclamant la prépondérance du pouvoir parlementaire.

2. M. Bœgner fut relevé de ses fonctions par décret du 24 mai 1877.

trop battu pour se faire prendre au sérieux comme dictateur. Quant au rôle de Monk — qu'il est fort capable de jouer, le « loyal soldat » — la question est toujours de savoir au profit de qui, et d'éviter l'insoluble difficulté de trois compétitions, ou seulement de deux compétitions irréductibles. M. de Broglie, qui a déjà échoué à la poursuite de cette solution, s'apercevra avant peu qu'il est beaucoup plus difficile encore de la trouver à cette heure qu'au lendemain du 24 mai.

LXXVIII

A M. PAUL BŒGNER

28 mai [1877].

Le *Mémorial* a été envoyé à tous les conseillers municipaux, etc... Je crois fort important, comme vous, d'expliquer aux campagnards la situation et de les préparer à tout, même à un changement de président. Mais pour cela on ne saurait trop clairement établir que nous n'avons pas un seul tort à nous reprocher. Si vous imaginez un moyen plus efficace de répandre cette circulaire, j'ai grande confiance dans vos conseils, et je les suivrai. Vous connaissez à merveille notre pays et vous avez la note aussi juste que nous qui en sommes, — avec la précision qui fait

de vous un administrateur de premier ordre — et la connaissance des hommes et des choses. Je compte avoir recours plus d'une fois, dans la lutte qui commence, à votre expérience et à votre bon jugement.

Je serai à Saint-Dié mercredi ou jeudi. Je voudrais profiter de cette circonstance qui a refait ici la complète union du parti, pour rendre un peu de vie au groupe local, éteint depuis le 20 février. Je crois que les dissidents ont eux-mêmes intérêt à cette union, et qu'ils sont assez avisés pour le comprendre.

Votre préfet¹ est un homme très jeune, il a vingt-huit ans, il est mélomane, point politique, encore moins administrateur, bonapartiste couleur *Figaro*, absolument étranger aux affaires et un peu préfet malgré lui; j'ai eu, par hasard, des détails intimes sur ses premières impressions. L'aspect d'Épinal retentissant des louanges d'Oustry l'a stupéfait et effrayé. Si M. de Fourtou n'a pas d'autres hommes à poigne, il n'ira pas même jusqu'aux élections.

J'espère vous trouver encore à Saint-Dié. Je saurai du moins où vous êtes par notre ami Queuche². Faites-moi la grâce de me traiter désormais en ami, et sans formule officielle. Les

1. M. de Saint-Quentin. M. Oustry avait été relevé de ses fonctions au lendemain du 16 mai.

2. Maire de Saint-Dié.

amitiés se nouent vite sur le champ de bataille, et nous sommes désormais liés par la fraternité des armes, dans la campagne de demain comme dans celle d'hier.

LXXIX

A MADAME JULES FERRY

(Saint-Dié le 2 juin 1877.)

J'ai trouvé ici ce que j'attendais. La bonne terre vosgienne n'est point très riche, mais elle est forte, solide, compacte, et elle a été depuis six ans bien cultivée, fumée, arrosée. Il ne se produit nulle part de résistance légale plus inexorable. Hier le sous-préfet révoqué a quitté la ville, quelques heures avant mon arrivée. Les deux sociétés musicales lui ont fait cortège avec deux mille personnes, au moins, de toutes conditions. Très ému, le bon grand Bœgner voulait brusquer les adieux, mais la foule a enveloppé l'équipage et l'a conduit au pas jusqu'à l'extrémité du faubourg. Les fanfares jouaient la *Marseillaise*, la foule criait : « Vive la République ! » Le sous-préfet pleurait, madame Bœgner pleurait : c'était un curieux mélange d'adieux et de victoire avec l'angoisse du lendemain planant sur le tout et

donnant à la manifestation je ne sais quoi de grave que le public, me dit-on, a très bien compris, et que les réactionnaires eux-mêmes n'ont pu critiquer. Ceux-ci sont d'ailleurs confondus, et à l'exception de quelques marguilliers, confessent que tout cela est bien inopportun, bien mal conçu et fort inquiétant.

Imagine ce matin le plus frais et le plus tendre, le plus éblouissant, le plus fin, le plus fleuri des jours de printemps. Le froid et la pluie ayant tout mis en retard, les arbres du ruisseau sont à peine vêtus de leur plus délicate verdure. L'herbe haute dans les prés est pleine de boutons d'or ; les lilas s'ouvrent à peine. C'était adorable. En quelques minutes, la scène a changé : de grosses nuées orageuses ont amené une tempête de pluie qui gâte tout et mon pauvre pays a repris l'aspect pluvieux, mélancolique et navré qui lui est le plus habituel.

LXXX

A M. PAUL BŒGNER

Samedi [début de juin 1877].

Mon cher monsieur Bœgner,
Je serai lundi à Wisembach dans l'après-midi.

Vous me trouverez chez mon ami Victor Gaire, où j'aurai dîné à midi, selon la formule inévitale. Vous le combleriez, évidemment, en vous invitant avec moi. Mais si vous y avez quelque objection venez à une heure, ou à deux heures au plus tard. Je vous attendrai. J'ai appris le soir même votre départ triomphal; rien de pareil ne s'est jamais vu dans notre paisible pays. Nul n'en fut plus digne que vous, et vous êtes vraiment un grand « pêcheur d'hommes ».

LXXXI

A MADAME JULES FERRY

Dimanche matin, 4 juin 1877.

... Il y a beaucoup d'années que je n'ai goûté le printemps vosgien, qui n'éclôt jamais qu'à la fin de mai; je venais, de temps immémorial, après ou avant, et cette saison charmante et fugitive est presque du nouveau pour moi. J'ai senti remuer dans un des plis les plus profonds de ma mémoire des souvenirs que je n'ose dater, en trouvant hier dans la Grande-Rue un reposoir de Fête-Dieu, comme au vieux temps. C'était les mêmes arceaux de mousse, les mêmes gradins de

fleurs et de branches vertes, les mêmes tapis formés de toutes les descentes de lit du voisinage, les mêmes escadrons de dévotes, jeunes et vieilles, tressant, troussant, brossant, grouillant et gazouillant pour la plus grande gloire de Dieu. Et, pour compléter l'illusion, la bonne Eugénie B. (la vieille amie de ma pauvre sœur) commandant la manœuvre pieuse, comme nous la voyions faire, gamins que nous étions, il y a quelque trente ans... Il n'y a que l'idolâtrie qui dure en ce monde. Combien de révolutions encore passeront sur celle-ci, puisque moi, damné authentique, qui ai débuté dans les Fêtes-Dieu, et fini par scandaliser les âmes pieuses, je suis l'élu d'un peuple qui fait des reposoirs, qui tient à la République, mais qui ne tient pas moins à ses processions ! Je ne verrai pas celle-ci, je renonce aux enfants de chœur jetant les roses à pleines mains, aux séminaristes lavés, rasés et tuyautés, au dais, aux étoles, à l'idole en forme de soleil d'or qu'escortent des marguilliers, cierge en main. Je vais, de ce pas, évangéliser quelques villages, je jette la sonde au plus épais, chez mes bûcherons des Rouges-Eaux ; j'y trouverai peut-être, ce qui paraît ici faire absolument défaut, quelques naïfs ayant peur de Mac-Mahon. J'admire comme nos paysans sont guéris du mal de la peur. Quand cette maladie est aussi radicalement guérie, il

faut beaucoup de temps et quelque chose encore pour qu'elle vous reprenne. Le préfet peut y dépenser tout son génie. Il a tenu aux professeurs du collège d'Épinal ce discours aussi bref que mémorable : « La France a l'esprit travaillé d'utopies, le Maréchal est résolu à la guérir. » N'est-ce pas d'un comique étourdissant ?

Voici ma carriole et mon petit cocher et la route toute blanche devant moi, qui va vers mes chers bûcherons. Je vais leur dire que tu les aimes et que tu ne fais pas de reposoirs. Cela les étonnera, mais ne les empêchera pas de voter pour moi. Tu es ma prière, mon reposoir et mon idole.

LXXXII

A MADAME JULES FERRY

5 juin 1877.

Quelle bonne journée de paysan je viens de faire ! J'ai exploré un des plus arriérés de nos cantons : pas le plus petit centre, des villages faits de hameaux épars, de grands bois partout et

de grands seigneurs régnant sur tout cela. J'y ai trouvé une clarté de vue sur ce qui s'est fait, une fermeté goguenarde, une trempe politique, en un mot, à laquelle j'étais loin de m'attendre. C'est Jacques Bonhomme faisant le gros dos et serrant le poing dans ses poches, résolu à regarder faire, à ne rien dire, mais à porter dans l'urne le petit bulletin dont lui seul sait le secret, et dont il connaît la toute-puissance. Les braves gens ont des sourires d'ironie féroce, quand on leur parle de candidature officielle ; personne ne sait mieux qu'eux ce que pèse un sous-préfet.

La dernière loi municipale (la mienne) a mis, dans presque toutes nos communes, les mairies dans les mains d'hommes jeunes, qui n'ont point connu les terreurs de 1848 et 1851, qui datent politiquement du plébiscite et de la guerre et qui dépassent de mille coudées en intelligence politique, en activité persuasive, en fermeté civique, les meilleurs de la génération précédente. Le trait le plus curieux du moment, celui qui condamne le coup de tête du 16 Mai à un échec ridicule, c'est que le vieux conservateur campagnard a été atteint et qu'il blâme ouvertement. On a troublé sa quiétude, arrêté ses petites affaires sans qu'il sache pourquoi. On a posé devant lui une véritable énigme et tout ce qu'il y

voit de plus clair, et son gros bon sens ne le trompe pas, c'est un caprice de ceux qui sont en haut, dont le pays doit faire les frais. Aussi, dans tous les villages que j'ai vus hier, et je les ai choisis à dessein parmi les plus récemment conquis, nos gens m'assurent-ils que depuis le 16 Mai, loin de perdre des partisans, on en a gagné parmi les plus réfractaires.

Combien il est intéressant de saisir ainsi les impressions toutes vives, sous le coup d'un événement qui a profondément remué les dernières couches du suffrage rural; comme c'est la vraie, l'unique base d'une politique expérimentale : tu le comprends, ma bien chère, et comme ton esprit est l'associé de bonne foi, et le compagnon clairvoyant du mien, je t'en entretiens sans crainte de t'excéder. Il est à regretter que les moeurs ne te permettent pas d'assister à ma petite cuisine campagnarde. C'est de la politique d'après nature : tu aurais pu la mêler hier à la peinture d'après nature. Je résiste à mon humeur descriptive, et je ne te dis rien de la beauté des bois, de la splendeur des mousses, taillis, fougères, myrtilles qui font tapage sous le soleil tamisé par les hauts sapins. Je ne te peindrai pas la procession villageoise dessinant sa file bigarrée à travers les prés saupoudrés de boutons d'or (car je n'ai pas échappé aux processions, et mes électeurs en

soutaient tous). Je pars ce matin dans une autre direction. Demain mardi je verrai les paysans sur la foire. J'ai rendez-vous mercredi à Épinal...

LXXXIII

A MADAME JULES FERRY

7 juin 1877.

...Encore un peu de paysannerie, puisque c'est pour la dernière fois. Ce matin le bruit courait sur la foire de la démission de Mac-Mahon. Les paysans me prenaient à part pour m'interroger sur ce sujet. Cela se disait depuis les légumiers qui sont près de la cathédrale, jusqu'aux chaussetiers et plumassiers qui touchent presque au grand pont. Et sur ma réponse négative, chacun de dire d'un air gouguenard : « C'est ben pourtant grand dommage ! » Voilà ce qu'on peut appeler un président populaire.

Le nouveau sous-préfet est arrivé, c'est un freluquet qui brandit sa canne comme un fouet. Il a l'air cassant et casseur et trouvera à qui parler. J'ai passé hier l'après-midi avec son délicieux pré-

décesseur¹. Comme il habite Sainte-Marie provisoirement, je lui avais donné rendez-vous à Wissembach chez l'ami Gaire. Nous avons passé en revue quelques maires des alentours, c'était un délire. Si Bœgner était éligible il serait élu à toutes choses. Nous lui devons, au prochain tour de roue, pour le moins une préfecture.

Disons ensemble au revoir à ces lieux aimables qui semblent si vides quand on t'y a vue mettant l'âme et la vie... à ce joli nid qui m'est à la fois poignant comme un veuvage, et chantant comme un souvenir... J'ai soif de vivre, c'est trop paître le caillou.

LXXXIV

A M. SYLVIN

Paris, 10 juin 1877.

Tous les canards relatifs à des modifications ministérielles, à des divisions intimes, à des hésitations sont faux. La dissolution sera votée par le Sénat. Nous irons aux élections dans quelques semaines ou dans quelques mois. Nous battrons

1. M. Bœgner.

la coalition monarchique. Mais le Maréchal ne donnera pas sa démission, conservera de Broglie ou un équivalent, rejouera le jeu Ricard-de Marcère-Simon, et comme nous ne nous y prêterons pas, nous redissoudra. Voilà le plan de ce Charles X d'occasion. Il promet à la France une période d'agitation, d'énerverement et d'anarchie plus funeste que plusieurs guerres étrangères et plusieurs coups d'État. Il ne serait pas politique de dévoiler aux électeurs cet avenir désespérant, mais il faut que les hommes qui conduisent la lutte n'ignorent pas qu'elle exigera une dose de patience qui n'a jamais encore été demandée à la France.

LXXXV

A MADAME JULES FERRY

Nancy, 29 juin 1877.

Je n'ai jamais fait, depuis l'Espagne, aussi poussiéreux, incommode, agaçant et disgracieux voyage.

J'ai avalé par la bouche, par le nez, par les oreilles et par les yeux toute la Champagne pouilleuse. J'ai heureusement trouvé à Nancy fraî-

cheur, onde pure, grande chambre, bons visages et bonnes gens. Mes hôtes me comblent de petits soins et dans le silence de la nuit de province, dans l'immense cube d'air de l'appartement quasi royal qui m'est dévolu, je me suis délicieusement reposé et je me lève pour t'évoquer, t'appeler à moi, et si je ne t'envoie pas mon âme c'est que tu l'as gardée.

J'ai trouvé la métropole lorraine radieuse, pimpante et pomponnante de soleil et de drapeaux, enrubannée, comme une noce de village, coquette et régulière, élégante et toute blanche comme une belle personne poudrée d'autrefois.¹ Par ce soleil radieux, avec cette foule joyeuse et ce grand air de fête, c'est une merveilleuse capitale.

Après un dîner chez le sénateur-maire Bernard, agape intime avec les bourgmestres environnants, depuis celui de Luxembourg jusqu'à celui de Reims, illumination de la Pépinière, non pas une illumination de province, des lampions pour rire, mais une vraie folie chinoise de lanternes et de verres de couleur, dont s'est fort réjouie ma badauderie bien connue. Ce qui m'a réjoui plus encore, c'est la bataille qu'on entend gronder sous ces airs de fête.

1. On célébrait à Nancy le centième anniversaire de la naissance de Mathieu de Dombasle.

Nancy, au point de vue républicain, est une élite; les républicains y sont nombreux, cultivés, actifs, respectés, c'est un centre de modération et d'intelligence.

L'ordre moral est parti en guerre contre les professeurs, les fonctionnaires. Aux éloges dont on m'accablait se mêlait le récit de toutes les petites vexations, de toutes les persécutions basses qui commencent. Mais nos maîtres se trompent d'époque, car les plus humbles se cabrent, et le recteur, mis en demeure de frapper deux professeurs de la Faculté des sciences, hommes éminents, qui ont signé une adresse aux députés, a dû répondre que la situation de ces messieurs était, à Nancy, d'une telle importance qu'on se brûlerait les doigts en y touchant.

Ce soir, banquet final. C'est le morceau de résistance, le champ de bataille où le nouveau préfet va se mesurer avec le maire Bernard. Je dois te dire que Saint-Vallier est dans l'affaire. Saint-Vallier, qui a été plénipotentiaire français auprès de Manteuffel pendant l'occupation, et qui s'est fait bénir, toastera et sera toasté. Transition naturelle pour passer au libérateur du territoire. Voilà le citoyen Delorme¹ dans ses petits souliers. Bernard a dû le prévenir, l'autorité réglant les

1. Le préfet.

toasts. S'il n'est pas révoqué ce matin, nous verrons ce soir une scène curieuse : le préfet buvant à Mac-Mahon, et le maire à M. Thiers. Dans cette situation, suffisamment tendue, nous n'avons pas jugé qu'une incursion plus marquée sur le terrain politique fût nécessaire. Je ne veux pas être le prétexte d'une dissolution municipale avec tout ce qui s'ensuit. Bernard parlera seul, et nous serons le chœur à l'orchestre.

Le banquet ayant lieu à 8 heures du soir, il faut renoncer au train de nuit. J'aurais voulu prendre celui de lundi matin et t'arriver à cinq heures du soir. Je recule devant la chaleur et la poussière. Je prendrai seulement celui de deux heures après-midi.

LXXXVI

A CHARLES FERRY

Vichy, 10 juillet 1877.

Vichy ressemble à Plombières, à cela près que c'est tout juste le contraire. Une large vallée, plate et grise, à fond de galets, où serpentent les bras desséchés d'un torrent formidable au

temps des pluies, au lieu du puits conique au fond duquel chauffe le bain romain ; une longue et étroite village, moitié village, moitié hôtels, qui enserre, comme un ruban, le gîte irrégulier des cinq ou six sources, au lieu d'une petite ville en amphithéâtre; un grand parc de beaux et solennels platanes, au lieu de jardins anglais découpés dans des coteaux boisés ; à part cela, même disette de Parisiens, même prédominance de vrais malades, ici gascons, auvergnats et lyonnais, comme ils sont à Plombières lorrains et francs-comtois. A cause du 16 Mai, 5.000 baigneurs en moins, ceux qui font claquer leur fouet, rouler les breaks et sauter le champagne. Il n'y a pas ici dix Parisiens, et je n'en connais pas trois. C'est une joie fondamentale. Le reste consiste à se laisser vivre, à flâner au soleil, à rôder dans les parcs, à descendre le fleuve de la vie en remontant du cabinet de lecture à la Grande grille et au Puits Lardy pour s'en retourner du Puits Lardy au cabinet de lecture et la Grande grille, à boire de grand matin l'air vif et léger, à chercher le soir l'illusion d'un paysage à peu près absent et d'un pittoresque où il entre plus de bonne volonté que de grâce naturelle. En somme, dans ce milieu paisible, monotone, apaisant et reposant, par sa monotonie même, dans ce cadre banal, mais confortable, au second étage de la

maisonnette toute charmante, toute proprette, toute à nous, où sont installés les deux ménages, nous nous faisons un beau quartier de lune de miel ; on rit de rien et l'on s'amuse de tout, on répand sur les hommes et les choses le rayonnement d'une infatigable bienveillance. Je me repose, je me détends, j'éprouve la sensation profonde et délicieuse d'homme qui regarderait, du haut d'un ballon captif, les importuns d'ici-bas, les soucis et les devoirs. Ce doux abrutissement me ravit et me soulage...

Après cela reviendra la fournaise, dont je vois le feu de forge flamber à l'horizon. Je flaire les élections prochaines, je parieraient pour le 25 août, si l'on pouvait, avec les gouvernants titubants que nous avons, parier pour quelque chose. Les élections seront ici, et dans le Puy-de-Dôme, ce qu'elles seront dans nos pays de l'Est. C'est ici la même guerre aux petits colporteurs, la même chasse aux menus cabaretiers. Ce massacre des innocents n'effraye personne, mais il exaspère tout le monde. On appelle cela de l'habileté. Ce qui est plus redoutable, c'est le système de calomnies officielles et officieuses qui se développe, c'est un mot d'ordre. *Le Vosgien* continue une campagne où il m'accuse de m'être enrichi des dépouilles de la France, comme Fourtou le dit de Gambetta dans son *Bulletin des villages*. On n'a

jamais assisté, je crois, à une pareille orgie de mensonge...

LXXXVII

A JULES SIMON

Vichy, 17 juillet 1877.

Mon cher ami,

J'ai sans doute forcé quelques notes, comme il m'arrive souvent en suivant une thèse que je crois juste. Je crois que c'est une grande vérité de dire que les gens qui nous gouvernent se méprennent absolument sur la cause profonde des succès électoraux du Second Empire. Ces succès provenaient avant tout de ce que le paysan était impérialiste. La défaite de la candidature officielle mac-mahonienne est dès à présent assurée, parce qu'il n'y a pas de mac-mahonisme. Je sais bien que cette thèse se rencontre avec celle des bonapartistes, mais les constitutionnels de l'école du *Moniteur* sont les seuls qui puissent se plaindre. Quant à nous, il ne peut nous déplaire d'entendre dire que le suffrage universel ne peut enfanter que deux choses : République ou Empire.

Si vous voyez des inconvénients à la thèse elle-même, mettez tout au panier. Si c'est une

question de mesure, vous êtes le meilleur censeur,
censurez...

LXXXVIII

A M. RISLER-KESTNER

Vichy, 27 juillet 1877.

Nous voici au terme de notre captivité. Bien qu'elle nous ait été douce, nous la quittons comme des écoliers qui secouent le pensum et se précipitent dans leurs vacances. Je suis d'ailleurs ravi de l'état où les vingt et un jours de prison ont mis ma bien-aimée. J'en conçois les meilleures espérances pour le temps où M. de Broglie nous aura condamnés à l'enceinte fortifiée, dont Vichy nous a offert un avant-goût. Aussi ces bains, évidemment salutaires, me laissent un souvenir dont l'insipidité est tempérée par la reconnaissance. J'ai le regret d'en avoir médit. Il en faut dire simplement ce que Talleyrand répondait à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il avait une femme si bête : « Parce que cela repose. » La nullité du site entre probablement dans les conditions de repos absolu, qui produisent la guérison. Pour que la cure soit complète, on a oublié de suppri-

mer les journaux. Leur lecture est une attaque directe contre les biles les plus réglées. Nous y jouissons, sans doute, du spectacle ineffable du pugilat quotidien auquel se livrent les coalisés du 16 Mai, mais nous y voyons trop à quel point on se joue de la France, de son repos, et de son honneur même, car le monde fait de nous des gorges chaudes. Pour peu que l'on soit légiste, on bout de colère et de rage, à voir la façon dont des faquins sans foi ni loi, assistés d'une magistrature corrompue jusqu'aux moelles, piétinent sur le bon sens, sur le droit, sur l'évidence, sur la logique. Je sais que ces rois des drôles seront de courte durée, mais ils laisseront après eux un degré de corruption de plus et de honteux exemples, dont le pauvre pays n'avait pas besoin.

Il est possible que les élections n'aient pas lieu le 14 octobre, mais il est probable que ces gens-ci useront la ficelle jusqu'au bout; c'est le lot d'un gouvernement au jour le jour, qui ne croit qu'aux expédients, qui met la politique dans les mesquineries et ne connaît pas mieux la France actuelle que le Congo. Jouir et tripoter jusqu'au bout, c'est leur seule règle, et quant à moi, septembre ou octobre m'importent peu. Nous gagnons du temps, et quoi qu'ils en pensent ils y perdent. Dans tous les cas, à moins que les élections ne soient sou-

dain fixées au commencement de septembre, je vous amènerai Eugénie à Thann.

Vos enfants vous envoient, bien cher père,
leurs plus tendres affections,

LXXXIX

A MADAME KESTNER

Saint-Dié, 11 août 1877.

Quand vous irez, demain, à la tête du cortège de vos enfants, visiter ce champ du souvenir où sont marquées les étapes douloureuses de votre grand cœur, je veux être avec vous, auprès de vous¹. En m'y conviant, il y a deux ans, vous me mettiez au rang de vos fils ; je me rappelle cette date et cette visite comme une consécration. Depuis, le lien est devenu si profond et si doux qu'il me semble procéder autant de la nature que de la grâce. Je suis tellement entré dans vos souvenirs, je me suis tellement identifié avec votre vie, que tous ces êtres chers, toutes ces âmes d'élite, qui dorment pour toujours dans le pieux enclos, je les connais sans les avoir vus, je les reconstitue, je les retrouve, aussi bien dans les

1. Anniversaire de la mort de M. Kestner, grand-père de madame Jules Ferry.

traits spéciaux de vertu et de grâce qui revivent dans leurs enfants que dans les souvenirs tout vibrants encore qu'ils ont laissés autour d'eux. Quelle noble et vivante mémoire que celle que nous évoquons aujourd'hui! Quelle impression profonde, touchante, il a laissée chez tous ceux qui l'ont rencontré! Quelle vie et quel exemple, et quel plus bel éloge que de s'entendre dire comme vous me le dites, quand vous êtes contente de moi, que vous me jugez digne de lui? La vraie immortalité, la seule dont on soit sûr, elle est dans le cœur de ceux qui nous ont aimés. Aimer ses morts et vivre avec eux, c'est les faire re-vivre. C'est tout notre culte : gardons-le, pratiquons-le, car à lui seul, comme douceur et comme leçon, il vaut sûrement tous les autres.

Ceux qui sont derrière nous sont grands, chère bonne-maman, et la destinée qui nous les a arrachés a été pour eux bienveillante. Depuis qu'ils nous ont quittés, la France n'est pas seulement une vallée de larmes, c'est une vallée de honte et d'humiliations. Je sais bien que cette lutte pied à pied que nous soutenons depuis sept ans nous fortifie, nous éduque, et nous fait des muscles à nous qui n'avions que des nerfs.

Mais, combien aussi elle nous humilie. Quel opprobre que de sentir dans les mains qui nous tiennent une grande coquinerie et de petits co-

quins, tout ce qui rabaisse, tout ce qui corrompt, tout ce qui déprave l'esprit public ! Il y a une manière d'abuser du pouvoir qui compromet pour longtemps toute espèce de pouvoir.

Même sortant victorieuse de cette épreuve — comme je n'en doute pas — la France en sortira amoindrie. La France n'a pas à gagner à approfondir les divisions qui forment entre les Français des fossés infranchissables, à aigrir les haines, à aiguiser les justes colères, à vivre pendant de longs mois dans l'indignation et le mépris. Quant à moi, mon cœur en déborde, et ce qui me surprend c'est que, de jour en jour, la dose de mépris et de colère puisse s'accroître encore. On voit ici les choses par le menu : l'insolence des sous-préfets, la persécution des petits fonctionnaires, la chasse aux humbles, aux faibles, aux timides, la sottise qui règne et gouverne, l'hypocrisie qui s'étale et qui s'impose. Tout cela n'est pas sain et ne mène pour l'avenir à rien de bon.

Le caractère de la lutte présente, c'est l'intervention plus directe, plus passionnée, plus violente qu'en 1876, de la classe dirigeante. Poussés par la rage cléricale, ces gens-ci se jettent dans la lutte à outrance. Les abus d'influence s'ajoutent aux abus de pouvoir. Dès à présent les fournisseurs sont recensés, chapitrés, menacés. Que sera

la période électorale? Une guerre civile aux coups de fusils près.

Mais c'est trop parler des choses basses; revenons à la beauté, à la bonté, à ce qui seul me rend acceptable et supportable cette triste besogne, toujours à refaire, hélas! Votre petite-fille qui est toute ma force et toute ma joie s'apprête à vous embrasser dans quelques jours, ce qui enflle ses voiles d'une brise joyeuse. J'en serai, moi aussi, mais combien peu! Oh! si je pouvais laisser la bataille et le champ de bataille, les bons électeurs comme les mauvais, et faire trève quelques semaines à cette politique énervante, pour me rafraîchir, me détendre et me laisser vivre à ton ombre aimable, chère grappe bien-aimée !¹

Distribuez, chère bonne-maman, toutes mes tendresses.....

XC

A MADAME JULES FERRY

Épinal, mardi 21 août 1877.

Nous pressons nos travaux et j'ai beaucoup de raisons pour m'y prêter. Entre deux rapports, je

1. C'est ainsi qu'il désignait la famille.

t'envoie mes tendresses, mon souvenir, tout mon amour. Nous voulons terminer ce soir ou demain matin au plus tard.

Nous avons diné hier chez madame J. H..... avec les bons Crémieux et quelques résidus de la société que tu as rencontrée à Gérardmer. J'avais l'honneur d'être à coté de la maîtresse de la maison et de la jeune et piquante fillette¹ qui a fait les délices de la Cité des lacs, a tout plein d'esprit naturel et romanesque. M. Crémieux semble rajeuni de quinze ans par la série des manifestations, ovations, décorations, invocations et vénération dont il est l'objet, et qu'il mérite par sa bonne grâce autant que par son grand âge.

Ici les divisions s'accentuent; on ne se parle plus, à peine si on se salue. Les droitiers ne prennent plus aucune part à nos nominations de bureaux et de commissions. Du reste, tout va bien, très bien, on ne peut pas mieux. Nos gens de campagne sont infiniment plus résolus, plus au courant, plus animés que l'année dernière; ils ne disent rien, mais se frottent les mains en songeant à l'heure du scrutin.

Au milieu de cette broutille électorale, et départementale, sous le ciel gris, pluvieux, étouffant, je songe avec délices à l'azur lumineux des jours

1. Mademoiselle Crémieux, aujourd'hui madame Cruppi.

passés, à la vue triomphante des hautes Chaumes, au tapis de verdure et de fleurs sur lequel se déroulait l'aimable caravane à la suite de dame Mathilde¹ sur son âne majestueusement perchée. Que c'était amusant, dieux immortels !

Charles m'écrivit aujourd'hui qu'il sera à Saint-Dié le 3 septembre, qu'il brûle de nous y voir, qu'Édouard doit l'y rejoindre, pour courir trois jours les Vosges à titre d'entraînement pour le voyage de Suisse.

XCI

A M. PAUL BÖGNER

Thann, 28 août 1877.

J'ai reçu votre bonne et aimable lettre, mon cher monsieur, au moment de partir pour l'Alsace, qui peut, sans inconvénient, revendiquer quelques jours de mes longs loisirs. Il est désormais avéré que nos épreuves ne finiront pas avant le 14 octobre, mais la campagne à laquelle vous vous intéressez, comme patriote et comme ami, n'a pas attendu l'ouverture de la période légale pour commencer. La propagande des journaux ne

1. Madame Charras.

laisse plus rien à désirer ; nous avons dans l'arrondissement 2.000 correspondants, en nombre rond, qui reçoivent le *Mémorial*, ou la *Gazette*, ou le *XIX^e Siècle* ou le *Temps*. Ils ont été choisis avec soin, dans chaque village, et constituent des cadres excellents. J'ai visité tous les chefs-lieux de canton, à l'exception de Provenchères, où les éléments font défaut, et je puis juger de l'état du pays, non par des on-dit, mais dans le détail et sur des faits précis. L'esprit public, dans nos campagnes, dépasse toutes mes espérances : un tel degré de fermeté et d'informations politiques, de résolution et de clarté, peut défier toutes les vaines tournées des X... ou Y... Il est bien vrai que les conservateurs donnent avec plus d'ardeur que l'an passé, mais leur champ d'action ne dépasse pas celui des sous-préfets, et le courant, le grand et profond courant, est contre eux ; tout le savoir-faire de M. de Ravinel¹ ne le fera pas remonter. L'élection à coup de visites, telle qu'il la pratique, ne convient point aux époques de grande émotion publique.

Je n'ai pas fait le procès du *Bulletin des Communes*. Le déclinatoire m'a découragé, non du tribunal, mais du débat qu'il serait, dans tous les cas, impossible de faire juger au fond. Mais

1. M. de Ravinel, concurrent de Jules Ferry, fut battu aux élections le 14 octobre 1877.

je ne doute pas que M. de R. son journal ou M. de Fourtou ne nous fournissent l'occasion d'éprouver, aux environs de la période électorale, l'indépendance des juges de Saint-Dié. J'entends bien ne rien laisser passer de diffamatoire et de personnel.

Vous avez dû être fort émus à Rothau, comme ici, de la poursuite annoncée contre Gambetta. Nous avons cru un instant à une arrestation, quelque coup de force. D'après mes lettres de ce matin, ce n'est qu'une sottise de plus, dont Paris se rit fort et n'a nul émoi. Quel gouvernement d'effarés et de maladroits ! Au fond, tenez pour certain qu'ils sont aux abois et le sentent.

C'est un phénomène d'enlisement.

XCII

A MADAME JULES FERRY

Paris, 8 septembre 1877.

Je viens d'assister au spectacle le plus touchant et le plus grandiose que jamais regard humain ait contemplé.¹ De la rue Lepetier au Père-

1. Les obsèques de Thiers.

Lachaise, un million d'hommes, échelonnés en masses profondes sur le passage du cortège funèbre, debout, tête nue, recueillis, l'immortelle à la boutonnière, saluant le char — couvert des montagnes de fleurs apportées par la France entière (384 villes étaient représentées), — d'un seul cri, roulant, grave, résolu, formidable, des deux côtés du boulevard : Vive la République ! Et dans cette foule immense, passionnée, vibrante, pas l'ombre d'un désordre, d'un incident, d'une inconvenance. La haie se faisait toute seule, non par la présence des sergents de ville disséminés le long des trottoirs, mais par la résolution de ce peuple, le plus spirituel du monde, qui sent que l'histoire a les yeux fixés sur lui, et qui veut qu'aucune ombre, aucune dissonance ne vienne troubler la marche triomphale de ce mort qui dans son cercueil reste un guide, une espérance, un symbole. La pluie battante jusqu'à midi s'était soudain arrêtée, les vieux avec lesquels nous cheminions, les vieux qui ont vu les funérailles de La Fayette, de Périer et de Lamarque, disaient que leur mémoire ne leur offre rien de comparable. Léon Renault, qui a été préfet de police, avait les yeux humides d'admiration. Il faut remonter jusqu'aux premières journées de la Révolution française, où le simple ruban tricolore suffisait à contenir les foules enflammées, pour

retrouver un tel exemple d'un peuple ardent et, chaque jour insulté, bafoué, taquiné par un gouvernement odieux, faisant lui-même sa propre police, et trouvant dans la sincérité de son émotion, dans le sentiment du péril que traverse la patrie, le secret de faire à un simple citoyen des funérailles que jamais souverain, si grand qu'il fût, n'a tenues de l'amour de ses peuples.

A demain d'autres détails. Nous avons réunion à deux heures, je partirai le soir même.

XCIII

A M. PAUL BŒGNER

Paris, 31 octobre [1877].

Je vous écris à Saint-Dié, où vous étiez attendu. Vous savez qu'il a été fait choix de deux bons candidats¹ et que le zèle de nos amis, loin de se ralentir, est plus ardent que jamais. Je crois à un beau succès. Il faut veiller sur Taintrux et sur Laveline. On compte sur votre concours personnel et il sera fort utile.

Votre successeur est ici, c'est un homme de bon sens, il sent la maison qui croule, et se pré-

1. Il s'agissait d'élections au Conseil général.

cautionne. Il est allé implorer Calmon, et la plus petite sous-préfecture ferait à présent son affaire. Il atteste les dieux qu'il n'a *rien fait* contre moi !

C'est qu'en effet la déroute a commencé. Le ministère n'hésite plus que sur la façon de mourir qu'il lui faut préférer. De Broglie voudrait tomber avec grâce, le 7 novembre, devant le Sénat, dont on attend un vote de défiance, et en couvrant le Maréchal. Celui-ci voudrait démissionner, l'entourage seul résiste, dans l'espoir de faire payer aux infortunés fonctionnaires — que nul ne défend plus — la rançon du traité de paix. J'augure mieux de la nature militaire du chef de l'État, et je crois à sa retraite finale. Elle est à peu près forcée, du moment qu'il désarme — et il le faut bien puisque le plan de bataille des premiers jours : à savoir, vote de confiance et deuxième dissolution, est abandonné par tout le monde comme absolument impraticable.

Dites tout cela aux hésitants, aux maires finauds que vous savez.

XCIV

A MADAME JULES FERRY

Épinal, 21 décembre 1877.

C'est l'hiver, un hiver clair et dur avec de la neige sur les montagnes et un grand vent qui coupe la figure. Mais tout sourit en dépit des frimas, les visages sont joyeux, les cœurs légers. C'est une allégresse universelle, à laquelle les plus rebelles s'associent. C'est la vie qui renaît, l'espérance qui refleurit, l'industrie qui pousse un grand cri de délivrance. La France entière a le sentiment qu'elle revient du seuil du tombeau. Elle est affamée de vie, comme une convalescente, elle se tâte, et prend plaisir à se retrouver saine et vivante. Il est touchant pour ceux qui savent le mieux combien près nous avons frisé le fond de l'abîme, d'assister à cet épanouissement des cœurs et des intérêts, d'en recueillir les manifestations si unanimement et si profondément reconnaissantes, il est doux de respirer cette atmosphère de gratitude, dont m'entoure ce brave pays, d'entendre tous ces cœurs sincères, de lire sur tous ces visages enchantés et bienveillants. On est ainsi bien largement payé du formi-

dable souci qu'on a si longtemps et si cruellement porté. La session s'est ouverte tout à l'heure au milieu de ces bonnes impressions. Bœgner, arrivé de la veille, a lu un fort excellent discours, le président Claude s'est élevé à des hauteurs presque lyriques, nous sommes véritablement les maîtres et les maîtres reconnus, incontestés. On a rendu à ton mari son ancienne vice-présidence, pour honorer en lui le comité des 18, sur l'initiative même du sénateur Claudot qui l'occupait depuis deux ans. J'espère une courte session et je t'en assurerai avec plus de précision quand j'aurai vu le budget. J'y cours avec un vif désir de rentrer au plus vite. Rien ne m'est plus sans toi.

XCV

A M. PAUL BŒGNER

Paris, 18 février [1878].

Mon cher préfet,

La situation est bonne ici et s'affermi de jour en jour. La panique qui avait régné s'est apaisée devant l'évidence des faits. Le Maréchal signe tout, absolument tout, sans se faire prier. Le choix du nouveau gouverneur de Paris, le général Aymard, un des rares officiers qui aient voté *non* en 1851, un républicain authentique, montre que nous marchons lentement mais sûrement dans la voie ouverte par la révocation de Ducrot. Le Sénat continue à étaler son impuissance, il peut trouver assez de force pour nous taquiner pendant quelques mois, il n'a plus assez de souffle pour produire une majorité d'action politique. Je suis plein de confiance et je n'ai pas besoin de vous recommander de répandre la confiance autour de vous, à commencer par notre aimable et aimé ami, X... qui me paraît hanté de

l'idée du gouvernement occulte. Les difficultés que le ministère suscite dans les questions de gendarmes à déplacer ne constituent pas un gouvernement occulte, mais seulement une manifestation d'esprit de corps détestable.

XCVI

A ÉDOUARD FERRY

Paris, [16 mars] 1878.

Je suis heureux de ton coup de cloche, irrésistible et patriotique. Le tas des solliciteurs attendra. Ce flot me noie, me dévore, m'assassine. Il envahit mes heures comme un déluge qui monte de jour en jour. Homme d'affaires de mes électeurs, je cesserais d'être celui de mon pays, si je voulais remplir à la lettre le programme que leur mendicité m'impose. Comment trouver dans cette débâcle, le temps d'alimenter ce commerce de nos âmes, qui sont bien à l'unisson, mais qui vibrent d'accord sans s'entendre, sans se toucher? Je compte beaucoup sur le téléphone pour modifier cette façon de vivre si déraisonnable de la part de deux couples qui s'adorent et qui tiennent pour la meilleure part de la vie, celle qu'ils peuvent de loin en loin, à la dérobée, se donner l'un

à l'autre. Ne suis-tu pas comme moi d'un œil impatient les progrès de cette merveille ? Le temps est-il si loin où l'on pourra, dans des prix doux, causer par fil télégraphique de la rue Bil-laut à la place Saint-Pierre¹.

En attendant, que les bières soient bénies qui te font solliciteur à ton tour² ! Entrez, messieurs, avant tout le monde. Voici le tarif général, aucun mystère ne l'enveloppe, et si vous trouvez à y redire, versez vos doléances dans mon oreille, car je brûle de me faire nommer commissaire pour cet objet. C'est le tarif général, non conventionnel, bien entendu ; les traités à conclure ou à renouveler resteront nécessairement au-dessous, le tarif général est l'appât, le mobile pour amener autrui à traiter avec nous. Vous allez bien un peu sauter, Alsaciens mes frères. Les droits sur les bières sont relevés, dans la même proportion que les droits sur les houblons, ils sont portés à 7. fr. 75 l'hectolitre, tout compris : c'est-à-dire la surtaxe qui représente le droit de fabrication perçu sur les bières françaises, compris aussi tous décimes et centimes additionnels — 7 fr. 75 en tout et pour tout, soit 2 francs d'augmentation.

1. A Strasbourg.

2. La Chambre avait nommé le 20 mars 1878 une commission pour examiner la révision du tarif des douanes. Jules Ferry la présidait.

C'est raide mais non insupportable pour des bières de prix (?). Là est le point, car la surtaxe n'a aucune intention protectrice, elle a la prétention d'être purement fiscale, il faut donc qu'elle ne soit pas assez forte pour restreindre la consommation. Édifiez-moi là-dessus.

Affaire Willm. — Je me suis occupé de cette situation si intéressante dès l'origine, et bien avant que mon ami Kablé¹ n'intervînt.

Je te prie de dire à ton voisin d'en face que je ne perds pas de vue le malheureux procureur de Marvejols, que j'ai écrit de la manière la plus pressante au garde des sceaux à son sujet, lequel m'a répondu en m'assurant de son sérieux intérêt. Malheureusement M. Dufaure, qui nous rend de si grands services pour la politique générale, est, dans ses évolutions de personnel, d'une lenteur d'octogénaire. Il promet, il étudie, il regarde les dossiers à la loupe, et n'aboutit pas. J'écrirai à Kablé aussitôt que j'aurai obtenu quelque chose de plus précis qu'une promesse sans échéance fixe.

La situation politique s'améliore de jour en jour; nous avons obtenu hier un grand succès à la Chambre; je dis nous, parce que je suis ministériel jusqu'aux moelles, tant que les élections

1. Député protestataire d'Alsace.

sénatoriales ne seront pas venues à échéance, et parce que le ministre des Travaux publics a remporté sur la question du rachat des petites compagnies, un des grands succès oratoires que j'aie vus¹. Dans l'autre assemblée, on discute la loi d'état de siège, et nous avons le ferme espoir qu'elle aboutira. La majorité du 16 Mai est, à mon sens, absolument dissoute, c'est déjà de la poussière ; dans quelque temps et après quelques giboulées, ce sera de la boue. Néanmoins, pour amener la majorité républicaine à désarmer, c'est-à-dire à voter le budget des recettes, une manifestation positive du décès de la coalition est nécessaire.

J'ai gardé le plus doux pour la fin. Ta joie peut te donner la mesure de la nôtre. Nous sommes amoureux de notre petite belle-sœur². Imagine une grande, élégante, adorable brune, tout yeux noirs et peau blanche ; avec ses vingt ans, c'est une personne, et sous sa timidité, elle cache une petite tête résolue et ferme, aussi droite et saine que son cœur. De l'esprit comme il sied à la petite-fille de Villemain ; des sentiments religieux comme la fille de son père ; de quoi être vaine, pour la beauté et pour l'esprit, mais le tout sans

1. M. de Freycinet prononça ce discours le 15 mars.

2 Allusion au prochain mariage de M. Charles Ferry avec mademoiselle Geneviève Allain-Targé

s'en douter et avec des dehors de violette. Notre chère Émilie connaîtra la première cette fleur délicate ; on nous l'annonce pour les premiers jours d'avril ou de mai. Je préférerais la fin d'avril à cause de mon conseil général. Mais je n'ai pas assez de crédit pour faire triompher ce vœu égoïste. J'en ajouterais un autre si j'avais encore plus de crédit : que mon cher Édouard fit l'effort surhumain, inoui, héroïque, de se joindre à nos joies et aux grandeurs qui s'apprêtent et de considérer que le mariage du délicieux Charles doit coïncider avec l'ouverture de l'Exposition.

Est-ce assez great attraction ?

XCVII

A MONSIEUR ET MADAME CHARLES FERRY

Saint-Dié, [août] 1878.

Oui, mes chers amis, nous avons un domaine, nous entrons désormais dans la classe qui possède et qui se loge, nous rompons avec la vie nomade, nous faisons un nid ! Il est d'ailleurs le mieux perché, le plus embrouillé de vignes et de pampres, le plus encombré de sauvageons opulents, le plus à souhait qui se peut imaginer.

Il y a un gros noyer, qui est toute une buco-

lique, plus quatre jours de terrain qui nous semblent grands comme une province.

Avant de songer à l'arrondir, ce qui est le destin de tous les empires naissants, nous allons en faire un bijou. La maisonnette en forme de chalet, sera élevée d'un étage : nous aurons des salons et des salles à manger et des chambres d'amis, et un grand atelier-cabinet-bibliothèque, et tout ce qu'il faut pour écrire, vous recevoir et roucouler un mois par an. L'architecte de ces merveilles a nom Eugénie et possède, comme le nommé Dieu, l'art de faire quelque chose avec rien. Elle a si bien taillé, édifié, que ce qui était tout petit va devenir très grand, et que j'ai peur de me perdre dans mes galeries. Les fers sont au feu; le maçon a fait un plan, et dans dix jours au plus, un chantier des plus sérieux affirmera aux yeux des peuples de Foucharupt cette prise de possession qui réjouit le cœur des électeurs républicains.

Si voir, c'est avoir, nous avons tout : depuis les Hautes-Chaumes qui couronnent notre orient de leur ruban tout bleu l'hiver, tout d'or à l'automne, jusqu'à la gorge étroite qui ferme, à notre occident, le grand bassin de verdure où la Meurthe roule ses eaux sournoises, et qui garde les approches de notre bonne ville de Raon.

Au nord, par-dessus la Tuilerie natale et ses

cheminées, et les côtes rouges des Raids, nous pouvons apercevoir, avec les yeux de la foi, les fumées de notre bonne ville de Senones. A nos pieds la métropole s'étale, les faubourgs grouillent, s'étendent, les cités ouvrières fourmillent, usines et chantiers se pressent, comme un flot profane où disparaît et se noie peu à peu la petite ville épiscopale. Le père Ormont, la montagne aux fées et aux légendes, seule ne bouge pas, toujours énorme, toujours majestueux, tendant superbement la main, par-dessus les prés, la ville et les champs, aux plateaux boisés de la Bure, où notre cher Édouard a entrevu des camps romains. Enfin, derrière nous, à notre porte et sous notre main, ce joli morceau de rochers et de sapins, qui semble découpé dans un coin du canton de Schwytz, et qui s'appelle la montagne Saint-Martin. La Suisse chez soi, ma chère Geneviève. Aimez-vous la Suisse? Peut-être pas, mais vous aimerez cette logette, vraie trouvaille d'artiste, qu'une main d'artiste va parer; vous aimerez ce bois tout plein d'ombre fraîche et tout peuplé d'oiseaux, et ces sapins si bêtes quand on les veut peindre, si nobles et si beaux quand on ne leur demande que l'ombre noire, la mousse épaisse et verte, et les grands silences sous leurs grands arceaux de branches.

C'est ainsi que nous projetons et nous délectons



dans nos projets, pour faire tête à la saison qui est morose et pluvieuse, et à la muette angoisse que la maladie répand sur la famille...

... C'est ainsi que la mélancolie entre chez nous et s'y installerait, si votre jeune félicité, mes chers amis, qui double la nôtre, ne jetait dans ce crépuscule les rayons et les espoirs du soleil levant. Vous en mettriez un peu au bout d'une plume, mes bons enfants, vous ne feriez que votre devoir.

XCVIII

A M. PAUL BŒGNER

Vichy, 15 septembre 1878.

Mon cher préfet,

Je considère cette affaire de Moyenmoutier comme un échec pour l'opinion que je représente, et ce n'est pas en m'en désintéressant que je lui ôterai ce caractère. Les chiffres que vous me communiquez sont écrasants et il est bien difficile de demander à un maire de rester sous ce coup. Voilà donc une municipalité qui retombe sous la coupe de M. le curé, et un village important compromis.

A côté de Senones, qui est en pleine anarchie, ce sera du plus triste effet, et si le Ban-de-Sapt

a le sort de Moyenmoutier, par quelque intrigue du même ordre, votre autorité, la mienne, celle du parti qui nous a portés aux affaires, seront singulièrement amoindries.

L'enquête dite des pères de famille, mon cher préfet, est un procédé bien décevant, au village, et cette manière de gouvernement direct, ce scrutin public dépourvu de garanties sérieuses, ne m'inspire qu'un respect fort limité. Connaissez-vous bien le dernier état de la jurisprudence ministérielle à cet égard? Il y a une circulaire toute récente de M. Casimir-Périer¹; elle n'a pas, malheureusement, me dit-on, été envoyée à tous les préfets. En voici les principes qui sont certains :

Le préfet est le maître absolu de ses choix. Quand le conseil municipal si récemment élu manifeste la volonté de substituer l'instituteur laïque au congréganiste, cette volonté doit être tenue pour l'expression du vœu général, et — à moins de contre-protestation imposante, — le préfet peut s'en tenir là.

Le préfet n'est pas lié par l'enquête des pères de famille. Il n'est pas lié par l'avis du conseil départemental, qui n'est qu'un avis, et il peut même se dispenser de le consulter.

C'est ainsi que, depuis le mois de décembre, le

1. Alors sous-secrétaire d'État à l'Instruction publique.

préfet de l'Allier, d'accord avec M. Bardoux¹, applique la loi dans le département.

Il faut, sans doute, mettre dans tout ceci la mesure que les circonstances commandent et que le sentiment de la responsabilité détermine, mais il faut se garder de considérer, sous l'empire des souvenirs que la circulaire, si incomplète et si décevante de M. Jules Simon, a laissés dans les esprits administratifs, cette enquête quelque peu barbare comme un tribunal d'appel, ayant pouvoir de faire la loi au conseil, au préfet, à tout le monde. A mon sens, il faut l'éviter le plus possible.

Je conviens que quand elle aboutit aux résultats de Moyenmoutier, il est impossible de n'en pas tenir compte, mais voici là solution que je vous propose :

Si le maire démissionne (malgré tous mes efforts) et s'il est réélu, ne trouvez-vous pas, dans cette manifestation positive, éclatante, de l'esprit local, un élément de décision bien supérieur aux enquêtes sans liberté, sans garanties ?

Quant à moi, je n'hésiterais pas. Mais je ne suis pas le maître ; ni le ministre lui-même ; le maître, d'après la loi, *c'est vous seul...*

Répondez-moi vite et croyez-moi de cœur à vous.

1. Alors ministre de l'Instruction publique.

XCIX

A M. PAUL BŒGNER

Vichy, 21 septembre 1878.

Mon cher préfet,

Je viens d'écrire au maire de Moyenmoutier qu'il me paraît impossible de passer outre à la substitution des laïques, en présence de l'énorme majorité révélée par l'enquête. Je le détourne de se démettre et je lui suggère, s'il tient absolument à la démission, de se démettre avec son conseil pour se faire réélire. Mais j'ajoute que, réélus, et au commencement de l'année prochaine, je leur promets tout mon concours dans une nouvelle campagne. Je ne vous prends pas en traître, mon cher préfet. J'estime que la question posée à Moyenmoutier doit être résolue, si nous ne sommes résignés, vous et moi, à perdre dans cette grande commune toute influence. En principe, je suis l'adversaire de cette fameuse enquête des pères de famille, je voudrais que la question de laïcité fût examinée et résolue par les conseils municipaux à chaque renouvellement. En fait, je ne puis admettre que la section de Moyenmoutier-centre ait une indivi-

dualité distincte au point de se soustraire aux résolutions de la majorité de l'ensemble, laquelle paye les frais d'écolage des deux tiers des élèves congréganistes, comme le fait très bien observer le maire F.

Nous reprendrons donc cette question dans quelques mois, si toutefois le conseil républicain de Moyenmoutier cède à mes instances, ce qui ne m'est pas encore démontré. Le droit des minorités est fort respectable, mais la liberté d'enseignement y pourvoit suffisamment, et l'oppression qui consiste à substituer, dans le même enseignement, un laïque *catholique* muni de brevet, à un congréganiste qui n'en a pas, ne saurait m'arracher des larmes.

J'ai accepté d'assister le 6 octobre à l'inauguration du monument de Saint-Rémy. Cela fait bien des monuments. Mais enfin nous y serons, car j'espère la présence de l'autorité préfectorale.

C

A MADAME JULES FERRY

De la Tuilerie, lundi 7 octobre 1878.

Je n'ai pu écrire hier, avec cette fête sur les bras¹;

¹. Inauguration à Saint-Rémy (Vosges), le 6 octobre 1878, du

j'en suis revenu seulement à temps pour te télégraphier. Vraiment, bien que tout à fait paysannesque, et nos paysans manquent d'imagination, la chose fut fort réussie. Le monument, tout en granit et sans prétention, domine un étonnant panorama ; toutes les cimes qui entourent Saint-Dié et qui nous semblent hautes, même de notre Foucharupt, toute la série des plateaux et des bois, jusqu'au Donon. Au pied de cette colonne, sur le terre-plein qui lui sert de base, la tribune était à souhait, et le petit Sadoul, le préfet et moi, y avons tenu le prêche. Mes gaillards — qui vont bon train — n'avaient pas voulu le moindre prêtre. J'ai donc officié pontificalement. Lis le *Mémoiral* qui t'arrivera mercredi matin, je crois l'oraison assez chaude¹. Elle a d'ailleurs produit un immense effet : tu n'auras pas le cadre et la foule des campagnards venus de toutes parts et nourrissant toutes les avenues et la grande perspective qui nous montrait au loin les montagnes que nous avons perdues, et le beau ciel, tiède et doré, comme nous le donnent ici seulement les fins d'automne, et la simplicité civique et civile, le vrai patriotisme, point bruyant, point tapageur,

monument élevé par souscription aux victimes de la bataille du 6 octobre 1870.

1. Le discours de Jules Ferry est reproduit dans les *Discours et Opinions*, p. p. M. P. Robiquet, t. II, p. 475.

de ces paysans, nouveaux dans ces mœurs libres et républicaines, ouvrant leurs yeux et leurs oreilles, et ravis de leur façon profonde et recueillie, qui hésite à se risquer, mais qui recouvre tout un monde d'impressions nouvelles et de fortes émotions. Une grande salle en plein champ (des planches et des toiles) a réuni dans un banquet des plus civilisés trois cents personnes environ, invités, patriotes, presque tous les maires de l'arrondissement. Nouveau prêche au dessert; naturellement ici le délire public s'est donné carrière. Je suis rentré à Saint-Dié, harassé, mais content, car je suis, tu le sais, de la religion « des fêtes de l'humanité ».

CI

A JULES SIMON

Le 29 octobre 1878.

Mon cher ami,

J'ai lu le premier volume de ce beau livre¹. Je ne sais rien de plus grand dans les œuvres de l'esprit que ce titre d'historien que vous ajoutez à tant d'autres. Je suis suspect, peut-être, vu la façon dont

1. *Le gouvernement de M. Thiers.* Paris, Calmann-Lévy. 1878.

vous traitez mes humbles services, mais je trouve si noble et si rare cet art d'être juste dans les choses contemporaines, détaché des préjugés, au-dessus des colères et des rancunes, national enfin, comme vous l'êtes dans ces vivants récits du plus grand drame de notre siècle, que je tiens à vous le dire comme si je n'étais pas

Votre ami,

CII

A MADAME JULES FERRY

Lille, lundi [décembre 1878¹].

Voici ma première journée qui s'achève, pataugeant dans les filés et dans les métaux, au milieu des forges dont la gueule enflammée rougit la neige, — une neige grise où le charbon de terre a mis de sa noire haleine — dans les salles de filature immenses et proprettes, où le coton s'amoncelle en montagnes qui ne se vendent pas. J'ai vu fabriquer le fil à coudre et fondre les canons. J'ai les oreilles pleines du bruit des machines et du tapage des doléances. Tout cela n'est point vraiment une partie de plaisir,

1. Jules Ferry faisait alors un voyage d'études comme président de la commission des tarifs douaniers.

malgré le bon accueil et les bons compagnons. « Après la plaine blanche, une autre plaine blanche », après la fumée noire, une autre fumée noire ; une ville immense toute en briques noirâtres ; au centre, le palais qui m'a donné asile, une préfecture grande comme le Louvre, une chambre à coucher vaste comme une église. Le jeune et grave préfet a l'air d'une fourmi, sous les arceaux de faux marbre et de faux stuc, vrai chef-d'œuvre de camelote impériale, où la ville de Lille a jadis englouti 7 ou 8 millions de bon argent. La salle des fêtes, restée inachevée par bonheur, coûterait 300.000 francs rien que pour les peintures. Notre petite maison danserait à l'aise dans mon alcôve. Les Lillois sont très fiers de ce monument de contrebande, le seul d'ailleurs que leur ville possède. Tout est flamand ici : le ciel et le sol, la brique et la bière. Mais la Flandre sans églises, la Flandre sans vieillerie, la Flandre neuve et nue. N'était la parenté visible, indéniable avec l'autre Flandre, — celle que nous vîmes, il y a trois ans, — celle-ci serait à mes yeux parfaitement insupportable. Mais je pense à Bruxelles, en humant l'atmosphère doucement empestée par l'odeur du charbon ; je rêve à Gand en regardant les longues avenues de maisons brun-rouge ; et mille choses adorables voltigent dans ce brouillard...

CIII

A MADAME JULES FERRY

Lille, mardi [décembre 1878].

Je te rends compte, sur le coin de la table du journal républicain, de ma seconde journée de labeur et d'exil. Je viens de recevoir une députation de contremaîtres ; les braves gens m'ont dépeint la misère croissante, en termes simples et navrants. L'hiver sera dur, les ateliers chôment en partie jusqu'à ce qu'ils ferment. Il me faut leur répéter que je ne suis pas la panacée, mais ils le croient plus que de raison. Les patrons ne sont guère plus sages, et tout ce monde laborieux, rangé, paisible, dur à la peine (ouvriers et patrons ici sont admirables) attend son salut de la commission des tarifs, qui n'y peut pas grand'-chose.

J'ai étudié aujourd'hui une industrie fort curieuse et neuve pour moi : celle de la filature du lin, filature à sec, filature au mouillé, comme ils disent, j'ai tout vu, tout avalé, depuis la poussière intolérable que dégage ce vulgaire textile, jusqu'aux effluves des étuves surchauffées, où femmes et enfants s'entassent, sans y périr, chose

miraculeuse. Après midi, j'ai touché mon salaire à moi et goûté un repos mérité dans les galeries du musée de Lille. C'est assurément le plus grand, le plus digne d'attention des musées de province. La Flandre lui a repassé quelques Rubens de second ordre, un beau Van Dyck et quantité de hollandais de dix-septième catégorie. Il y a un Delacroix de la plus grande manière, la Médée, des Corot, un Courbet, et les premiers Carolus-Duran, une des gloires lilloises. Mais le trésor incomparable, c'est la tête de cire qui m'enchante, non comme une œuvre de Raphaël, qui n'a jamais pensé ainsi, mais d'un disciple de Léonard, peut-être de Léonard lui-même ; c'est la finesse un peu morbide, le fondu absolu des plans, le regard noyé de la Joconde elle-même. Quant aux dessins de Raphaël, il n'y a rien à dire que tu ne saches, et j'attribue sans hésiter à leur influence la production, si remarquable pour un Manchester français, de peintres, de sculpteurs, d'élèves de Rome qui est en quelque sorte annuelle à Lille et aux environs. A travers la buée, dans la brume des cheminées à vapeur, il se fait par le musée et par les écoles de dessin nombreuses et bien suivies, une véritable sélection de prolétaires bien doués. Ce serait un grand malheur que tout cela s'évanouît avec la puissance industrielle qui a l'honneur de ce grand et noble effort...

CIV

A MADAME JULES FERRY

Mercredi [décembre 1878.]

Les Lillois sont certainement une bonne et brave race : doux, appliqués, bienveillants, point du tout tapageurs. Les patrons comprennent leurs devoirs comme on fait en Alsace. Leur sollicitude pour l'instruction, le bien-être, la retraite à assurer aux travailleurs, apparaît en toutes choses. Les ouvriers vivent avec eux en parfaite harmonie, et leur parlent amicalement, sans nuance d'envie ni de révolte, bien que le patron soit clérical neuf fois sur dix, et que l'ouvrier soit républicain. Le cléricalisme du patron n'est d'ailleurs pour ces fins matois qu'une façon de faire leurs affaires. Un fabricant de fil à coudre a donné 500.000 francs à l'Université catholique, mais il a la clientèle de tous les couvents de France et de Navarre ! L'industrie du lin, dont j'ai fait hier l'étude approfondie, n'ayant sans doute rien à faire avec les congréganistes, se teinte légèrement de libéralisme. Ils m'ont accaparé pendant quatorze heures d'horloge et fortement nourri ; mais comme ils m'ont fait travailler ! Je suis la bête de

somme des tarifs et le consolateur des affligés. Je suis une espérance, et à ce titre les plus dévots sont tout prêts à me donner le Bon Dieu sans confession. On ne brûle pas de sucre là où j'ai passé, on ferait plutôt fumer l'encens, si je daignais m'y prêter. Mais ma présidence s'enferme dans la réserve qui convient à ma bienveillance, et crois-le bien, ne s'engage pas étourdiment...

CV

A SCHEURER-KESTNER.

Paris, [12 ou 13 mai 1879.]

Je ne sais si tu conserves encore, mon cher Auguste, des illusions sur la politique qui vient de faire si grand tapage au cirque Fernando¹, sur le but qu'elle poursuit, sur le mal qu'elle fait. Quant à moi, je reconnais que cette politique dépasse, par l'esprit de vertige, tout ce qu'on en pouvait redouter, et que cette légèreté brouillonne, cette impatience démagogique, cette complète et naïve absence de moralité politique, sont destinées à jouer un rôle néfaste dans les destinées de la République. Cette attaque violente, haineuse, arrogante contre un homme qui est à cette heure le point de mire de toutes les haines réactionnaires, cette diversion puissante autant qu'inattendue dont exultent tous nos ennemis, cette ardeur à dissoudre ce qui était uni, cette entreprise sophistique tentée sur la bonne foi de l'esprit populaire,

1. Le 11 mai 1879 avait eu lieu au cirque Fernando une réunion où M. Clemenceau avait convoqué ses électeurs.

ce concours passionné apporté à la dernière heure aux ennemis du cabinet, de la constitution, de la politique suivie jusqu'à présent, et à laquelle Gambetta a donné son nom, tout, jusqu'à cette injure jetée au 4 Septembre, et qui fait pleurer de joie les bonapartistes, tout cela, mon cher ami, est détestable et finira mal. Si cette manifestation peut avoir quelque écho dans les rangs de notre parti, si elle n'est pas énergiquement réprouvée par ceux qui font autorité parmi nous, il faut mal augurer de l'avenir et désespérer de notre œuvre. Il y a deux mois M. Clemenceau saluait mes projets de loi de ses acclamations¹. Aujourd'hui que quelque popularité en a rejailli sur mon nom, il accable ces projets et leur auteur de son dédain. M. Clemenceau se figure qu'il est plus facile de chasser les congréganistes du territoire que de les chasser de l'enseignement. Quelle politique ! M. Clemenceau estime que des lois qu'aucun gouvernement n'a appliquées depuis cinquante ans et que la loi de 1850 a mises en échec de la façon la plus grave, n'ont pas besoin d'être rajeunies. Et il ne s'aperçoit pas qu'en dédaignant de légiférer, il remet la solution à qui?... aux tribunaux. En vérité la légèreté qui préside à tout ceci serait incroyable si l'on n'apercevait clairement le parti

1. Jules Ferry était ministre de l'Instruction publique depuis le 4 février 1879.

pris de monter à l'assaut du pouvoir en écartant successivement tout ce qui n'est pas de la secte, ou qui ne tremble pas devant elle. Quant à moi elle ne m'a fait peur ni le 4 Septembre où nous lui avons barré le passage, ni le 31 octobre où je l'ai chassée de l'Hôtel de Ville, et j'attends impatiemment le duel de tribune dont son chef désormais déclaré me menace. Entre la République de Blanqui et celle que j'ai toujours défendue, les incompatibilités sont irréductibles, et il est bon qu'elles éclatent à la face du pays.

GVI

A. JULES SIMON

[Juillet-août 1879.]

Mon cher ami,

Vous allez donc m'étrangler de vos mains parricides ! Tout le monde le dit, et je le crains fort. Je suis, en attendant le fer de Calchas,

Votre affectionné¹,

4. Dernières lignes d'une lettre : allusion à l'article 7.

CVII

A M. EDOUARD FERRY

Foucharupt, 8 septembre 1879.

Cher ami,

Je ne suis point à Paris, je n'ai pas été à Strasbourg comme on le rapporte. Je goûte ici les dernières heures d'un repos de corps et d'esprit, qui consiste à laisser errer l'un et l'autre, non sur les cimes fleuries des Hautes-Chaumes, mais sur la crête rocheuse et embaumée, dans les réduits ombreux et frais, les fourrés sans chemin et les chemins de hauteur et de ceinture, les uns rapides et courts, les autres onduleux et sans fin, qui font le charme de mon nouveau domaine, le grand, riche et puissant massif qui a nom Kemberg.

J'en suis plus que le concierge, plus que le maître. Je le découvre, je l'invente, je m'y égare, j'en fais tantôt un observatoire, d'où je contemple avec une émotion qui n'a rien de joué, puisqu'elle est pour moi tout seul, la ligne violacée des Hautes-Chaumes et le Brezoir aux airs dominateurs, tantôt un labyrinthe de sentiers ombreux où chaque jour amène une trouvaille, chaque promenade une révélation topographique. En fait de

bois et de montagnes, j'ai toutes tes manies (moins les Druides, pourtant, et l'âme immortelle¹), mais il m'en reste assez pour me dire que c'est, pour cette raison entre mille, une des meilleures fortunes de ma vie d'avoir passé tant d'années à ta robuste et vagabonde école. J'y ai appris à voir, à admirer, à communier avec les hautes futaies et les tapis de mousse, ce qui, à mon sens, nous met fort au-dessus du troupeau de l'humanité, qui n'y voit que des coupes à régler ou, ce qui ne vaut guère mieux, les gîtes d'innocentes bêtes à forcer et à mettre à sac. Cela posé, Kemberg vaut pour moi toutes les chaînes, et je n'ai pas senti le besoin d'aller plus loin. Je dois dire que la présence de madame Charras puis des Charles ne rendait pas la Schlucht praticable. Enfin « ma vérité », comme tu l'appelles si bien, a déclaré cette ouverture inacceptable, affirmant qu'elle avait construit le chalet « pour avoir les Édouard », que c'était chose convenue, jurée, et qu'en vérité, ne pouvoir nous donner quarante-huit heures, ici,... c'était (je cite le mot de la chère vérité) « *de la manie* »... A ce gros mot jugez, mes anges, de l'indignation qu'on éprouve. Je trouve que l'on a raison, mais je ne le dis pas, je sais trop bien que c'est peine perdue.

1. Allusion aux recherches historiques et aux opinions spiritualistes d'Édouard Ferry.

Donc nous allons nous séparer de ces beaux lieux sans vous y avoir reçus, ni l'un ni l'autre. Vous m'imaginez pas ce que la fée qui tient ma vie a fait de cette gloriette,... Mais il est entendu que vous ne le voulez pas voir, ou que vous y viendrez quand tant d'années auront passé là-dessus que les peintures seront ternies, les meubles défoncés, que les tentures montreront la corde et que les cimes de Kemberg se riront de nos tibias râpés et de nos abdomens appesantis...

Charles, après quinze jours d'extases où ton nom (vilain ingrat) était souvent mêlé, est allé rejoindre ses affaires. J'irai reprendre les miennes à la fin de la semaine, Eugénie partira pour Thann, et y passera quelques semaines, pendant que je visiterai, après Perpignan, nos facultés de Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Lyon...

Tendresses de Jules-Eugénie.

CVIII

A MADAME JULES FERRY

Paris, 14 septembre 1879.

La grande hôtellerie¹ est bien sévère d'aspect,

1. L'hôtel du ministère de l'Instruction publique.

le jardin, resté superbe, bien austère et bien grave : ses allées et ses ombrages, comme la grande table ronde qui est là, chargée de notes et de papiers informes, résidus de six mois de combats, ont le silence et la mélancolie du champ de bataille, après que les morts sont enterrés. Ici résident les choses qui ne sourient pas : le travail hâtif, sortant d'une bataille pour en recommencer une autre, les improvisations fiévreuses, les nuits agitées par le tumulte du cerveau, les réveils au petit jour, les heures fuyant au triple galop sur la vieille banale pendule, aux approches du discours attendu, toutes les aspérités, toutes les réalités acerbes ou périlleuses. J'ai laissé là-bas l'autre face de la vie; celle que la liberté berce et que l'air frais et parfumé des grands bois ramène à la mère Nature, celle à laquelle la ligne des Hautes-Chaumes sourit, comme elle souriait à mon berceau, celle enfin que ton soleil éclaire, ma bien-aimée, où tu as mis ta grâce, ta gaieté d'enfant, tout ton art féminin de me rendre heureux. Maintenant, il faut reprendre la route poudreuse, la vie bruyante mais solitaire, puisque tu n'en es pas. Vrai, cela me pèse et la monture récuse, et ma part a été trop étroitement réglée. Je suis tenu de songer à Arago, et c'est le Chalet qui hante ma rêverie. Je fais effort pour m'abstraire dans cette grande figure, et en tirer quelque

image digne d'elle, et mon esprit est à tes côtés, sur la terrasse qui regarde Ormont, et dans les chemins et les broussailles de notre Kemberg. Mais comment faire, après cette fête de tendresse et de poésie, pour se morfondre dans la prose d'Étienne Arago, même dans celle de son illustre frère?...

CIX

A MADAME JULES FERRY

Paris, lundi 15 septembre 1879.

Ici le flot des affaires m'a repris comme un coquillage oublié par la marée descendante. Les mouvements de personnel, qui m'attendaient, les affaires graves, qui ne peuvent se traiter par correspondance, les conférences, les apprêts du départ, les perspectives du discours de Perpignan, en un mot toute la fièvre de travail précipité, tout le galop d'improvisations successives dont est faite ma pauvre existence, bat dans mes veines et piaffe dans mon cerveau. Je pars ce soir à 8 h. 20 pour Bordeaux. Je n'y rencontrerai pas, grâce aux dieux, le char de triomphe du vieux Blanqui : il s'est fait battre enfin, de 150 voix. 150 voix qu'il faut encadrer, car elles nous tirent d'un vilain gâchis, et nous épargnent bien des tiraillements,

des misères et des ennuis. — J'ai diné hier soir chez les Charles naturellement; la petite sœur continue à prospérer, elle te le dit elle-même, toute fière des éloges que lui vaut sa mine ressuscitée.

Paris est gris, tiède et vide. On creuse un puisard dans le jardin. Le jet d'eau jaillit gentiment, et trouble seul le silence des nuits, les jardiniers coupent les grosses branches mortes. C'est le temps de fuir au loin, pourquoi faut-il que je tourne le dos à tout ce que j'aime, à tout ce qui me plaît, à tout ce qui me charme, à toute la lumière, à toute la grâce de ma vie, à tout ce monde de douces choses et d'êtres exquis qui gravite autour de toi, ma mie, comme autour d'un centre attractif et rayonnant d'amour et de lumière?

CX

A MADAME JULES FERRY

Bordeaux, le 16 septembre 1879.

J'ai fait un très bon et paisible voyage, sous un ciel fondant de pluie, où se fondent du même coup tous mes rêves de soleil du Midi, toutes mes précautions en léger coutil, en impondérables flanelles. Il fait ici gris et frais, quasiment comme aux côtes de Foucharupt. Un superbe comparti-

ment m'avait été réservé et je me préparais à y lire pendant quelques heures de retraite les discours politiques d'Arago (mon pensum!), lorsque la joyeuse figure et la barbe fulgurante du vieux garde-chasse, qui a nom Paul Dupré, m'est apparue, riant jusqu'aux oreilles, et des pieds à la tête vieux poulain échappé, se rendant à Arcachon. La moitié de la nuit s'est passée en quolibets, consultations comiques à l'adresse de M. Albert Dumont¹, dans lequel Paul retrouve toutes ses maladies d'autrefois, joyeux propos, refrains de jeunesse, tout ce regain des jours d'insouciance, que ce tendre ami, devenu conseiller d'État, retrouve tout frais dans ses greniers.

Dès ce matin l'officiel a commencé, et je t'écris en hâte entre deux réceptions : celle du conseil municipal et des professeurs du lycée.

CXI

A MADAME JULES FERRY

Bordeaux, mercredi 17 septembre 1879.

Journée fatigante que celle d'hier : visite aux écoles, visite aux lycées, visite aux musées. Tout

1. Directeur de l'enseignement supérieur.

ce qu'il y a de collèges vieux et neufs, de groupes scolaires, de salles d'asile modèles, de jardins d'enfants qui s'essaient, d'écoles professionnelles, de sociétés philomathiques, de collections de silex préhistoriques, de Titiens douteux et de croûtes authentiques, il a fallu tout voir, tout entendre, tout déguster. Bordeaux est, en somme, une ville de l'ordre des petites capitales, conduite par une municipalité républicaine et riche, et qui fait les plus grands, les plus louables efforts pour devenir un foyer intellectuel et un centre scientifique.

La journée a été couronnée par un dîner officiel, dont la présence d'un cardinal a rompu, d'une façon fort inattendue, l'inévitable monotonie. C'est que ce cardinal est unique au monde : il s'appelle Monseigneur Donnet, il a quatre-vingt-trois ans, toute sa tête, tout son appétit de bon vivant, propriétaire d'un grand cru de Médoc, qu'il exploite en connaisseur et festoie en prélat, le plus aimable, le plus rond, le plus joyeux des princes de l'Église. A l'invitation du préfet, il a répondu avec empressement qu'il désirait beaucoup me voir ; au dessert, il m'a dit qu'il m'aimait. Hélas ! on n'en fait plus de cette bonne race des prélats d'autrefois, qui ont vu les mauvais jours et mesurent la fragilité des choses, estimant que le mieux pour l'Église, au temps où nous sommes, est de vivre en paix avec le pouvoir. L'excellent homme a le

bon sens de se préférer aux jésuites, et je suis sûr qu'il s'en prend, au fond de son cœur, à eux et non à moi des difficultés du présent. Malheureusement, Jules Simon, M. de Broglie, M. Dufaure, qui ont fait asseoir 60 prêtres depuis 9 ans sur 60 sièges épiscopaux au lieu de frayer la route aux Donnet, ont ouvert l'Église à deux battants au type insupportable de prélat maigre et rageur, aux bilieux, aux fanatiques, aux politiques, et de là tous nos embarras.

Le ciel girondin s'est rasséréné. Un azur sans tache se reflète dans les eaux de la Gironde. Je vais, cet après-midi, traiter la grosse question qui m'amène, celle de la Faculté de médecine, et disputer nos plumes à la voracité de la municipalité bordelaise...

CXII

A MADAME JULES FERRY

Toulouse, jeudi 18 septembre 1879.

Voici vraiment un autre monde, et une autre race. Bordeaux n'a rien qui le distingue foncièrement d'Épinal : la grande unification française a réduit à de simples nuances les traits distinctifs qui séparent l'Ouest et l'Est, les forêts des Vosges

des vignobles de la Gironde. Mais vers Agen tout change. Agen est le centre d'une plaine immense, dont la Garonne est le fond, et que limite un rempart de blanches collines, parsemées de vignes, couronnées de villages qui ont des airs de places fortes et qui dessinent leurs murailles grises et leurs toitures plates sur l'azur foncé du ciel. Plus on va, plus l'azur devient profond, et plus blanches les collines semées de bouquets verts. Puis, au milieu des jardins, des chaumes tapissés de lianes et de figuiers, Toulouse apparaît, grande ville de briques rouges, aux rues étroites, dont l'allure n'est plus du tout française, mais bien plus espagnole que tout autre chose. A la descente, j'ai bien vu que la vieille Gaule tranquille, équilibrée et sceptique était loin derrière moi; quatre ou cinq mille personnes de toutes conditions, j'entends petits bourgeois mêlés aux gens en blouse, piaffaient en m'attendant; une fanfare énorme, un grand orphéon, des vivats éclatants, la *Marseillaise*, la joie sur les visages, les chapeaux sautant en l'air, le soleil et la poussière complétant ce tableau méridional, fait d'entrain et de belle humeur, d'enthousiasme sincère et d'exubérance facile...

J'ai diné chez le recteur, et les sérénades ont défilé sous nos fenêtres, dans le jardin de l'Académie constellé de lanternes de couleur mais fort

différentes de celles dont nos braves compatriotes nous gratifient. C'est ici que le soleil, le ciel bleu et le vin du cru produisent les gosiers veloutés et puissants qui s'appellent Capoul, Moker, Gailhard, et cent autres — comme l'École des Arts a produit les Falguière, les Mercié. — En fait d'art le grand maître est la nature : ni les meilleures philharmonies d'Allemagne, ni les orphéons parisiens les plus habiles ne donnent une idée du chœur en langue d'oc, *Toulouse ô mon païs!* exécuté par cent ouvriers aux voix incultes, mais chaudes, avec une profondeur de sentiment et une délicatesse de nuances faites d'instinct, d'esprit inné, bien plus que de science acquise. Il y a là des conditions de climat et de race, que je n'approfondis pas, mais dont l'oreille la moins exercée est frappée et ravie.

C'est après-demain samedi que je pars pour Perpignan. J'y resterai le dimanche et le lundi. Je ne serai à Montpellier que le 23...

CXIII

A MADAME JULES FERRY

20 septembre 1879.

Je pars pour Perpignan et si j'ai fait une bonne

action en accédant à la prière des Arago, j'en suis vraiment récompensé. Le Roussillon est le plus beau pays du monde, — Étienne¹ n'a pas menti, — et les Rousillonnais sont les plus exubérants mais les plus aimants et les plus aimables de tous les Français. Ce sont des Méridionaux de souche espagnole, non grecque ou visigothe, par conséquent francs et chauds en même temps que fins. La vive intelligence de ces foules qui accourent partout où je me montre, en dépit du plus strict incognito, de ces vignerons, de ces pêcheurs, éclate dans leurs regards; chose particulière, les femmes, qui n'ont point l'air de femelles opprimées par la glèbe de nos paysannes, y accourent en grand nombre, et leurs grands yeux noirs entendent fort bien tout ce qui se dit; aussi, jusqu'au fond du golfe, à la frontière d'Espagne, les petits enfants crient à tue-tête l'article 7. La courtoisie qui est le noble apanage de la Catalogne, se montre dans les plus petits détails. Peuple artiste, délicat, toujours prêt à manifester, ils trouvent l'à-propos en tout : ici, dans un village de pêcheurs, où l'on ne se croit pas annoncé, toutes les barques se pavoisent de drapeaux tricolores; là, ce sont des fanfares, des feux d'artifice improvisés, de petits discours ima-

1. Étienne Arago.

gés, des chansons du cru, partout de la bonté, de l'imagination et de la grâce. La journée de repos que j'avais bien gagnée, s'est passée sur la côte d'Espagne, de Perpignan à Banyuls, au milieu de tous les enchantements d'un ciel aussi beau que celui de Naples, une plaine couverte de vignes montant comme un tapis jusqu'au sommet des premiers contreforts des Pyrénées, des routes qui sont des avenues de platanes, des berceaux de trembles et de caroubiers, une côte qui fait songer à celle de Castellamare, des criques adorables, des vieux ports bizarre, la terre la plus féconde, la plus riche lumière, et la Méditerranée, la plus bleue, la plus mélodieuse, la plus humaine de toutes les mers.

CXIV

A MADAME JULES FERRY

Perpignan, 22 septembre 1879.

Je n'ai pu écrire hier dans ce débordement de joie, dans ce flot de discours, dans cette tempête d'enthousiasme, dans ce volcan d'allégresse, qui vomit des chansons, des danses, des vivats, des harangues, des chœurs de musique, des larmes de joie, des cris de délire, des arcs de triomphe, des fleurs

et des lampions... Il faut l'avoir vu pour le croire. Autant la température du peuple toulousain est au-dessus de celle du faubourg Saint-Martin, autant le gosier de Capouls inconnus et innombrables qui ont fait mes délices dans la ville des troubadours est au-dessus de la *Chorale d'Alsace-Lorraine*, autant les populations catalanes dépassent en expansion, en sonorité, en puissance tapageuse, rieuse et gambadeuse le tempérament languedocien. Mon arrivée, la nuit tombée, fut une marche triomphale à travers le flot délirant de 20.000 enthousiastes et 20.000 fanatiques des lois Ferry, courant, criant joyeusement, de leurs 20.000 poitrines, le vocable de l'article 7. Car c'est désormais un vocable, un saint populaire que l'article 7. On dit ici : Vive l'article 7! comme on disait depuis longtemps : Vive l'*Arago!* pour dire : Vive la République! Bref, foule immense, ivresse universelle, guirlandes de feuillage, pots à feu, balcons chargés de fleurs, de drapeaux, de lampions et de femmes, tout ce que la bonne grâce espagnole et la passion catalane peuvent réunir de symboles bruyants et charmants dans le cadre pittoresque d'une petite ville tout arragonaise par son histoire, ses monuments et son esprit d'indépendance : il ne restait plus qu'à porter ma voiture, et, ma foi, peu s'en est fallu. Vous avez heureusement sous les yeux

un type qu'il suffit de rajeunir et de multiplier pour vous mettre au niveau de cette curieuse race : ôtez au vieil Étienne quelques couples d'années, mettez-lui des cheveux noirs et de la barbe brune, et multipliez-le par 100.000, et vous vous ferez quelque idée du peuple roussillonnais. Je l'ai trouvé le brave homme, à quelques lieues de Perpignan, à Rivesaltes, où il haranguait les paysans, en catalan, chantait à tue-tête des chansons catalanes, gambadait avec les vieilles femmes ses contemporaines, et proposait aux jeunes de danser les danses du cru. Exténué, époumonné, il a continué aujourd'hui à crier, rire et pleurer du matin au soir, au pied de la statue de son frère, au banquet de l'hôtel de ville, dans les bras de ton époux. Je lui ai fait certainement hier la plus grande joie de sa vie. Il avait dit après boire quelques paroles où il m'appelait en témoignage sur son rôle à l'Hôtel de ville¹... j'ai alors dit tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu de désintéressement exceptionnel de ce vieil ami de ta famille. C'était émouvant, parce que c'était vrai, et que beaucoup l'apprenaient pour la première fois. Et puis, il me plaisait de remettre en lumière le plus vieux des Arago devant cette population qui, entièrement dynastique dans son culte tradition-

1. Étienne Arago avait été adjoint au maire de Paris après le 4 septembre.

nel, ne connaît que l'immense Emmanuel, n'acclame que lui, ne croit qu'en lui. Étienne en mourrait de joie, si la joie pouvait tuer ce bronze joyeux qui sonne en lui. L'inauguration a été belle, sous le soleil ardent, au milieu des orphéons, des orchestres montagnards, des régiments et des généraux, des académiciens, des délégués de tout costume et de toute provenance. Trois heures de discours et de musique au pied de l'œuvre de Mercié. Le peuple, qui n'entendait rien à cause d'un grand vent de tramontane, a été tout de même ravi et attentif comme s'il entendait. Tu as lu déjà sans doute ce que l'on a goûté, car l'agence Havas l'a transmis par le télégraphe à tous les journaux¹.

J'ai été prodigieusement fatigué en arrivant à Perpignan. Mais une demi-diète, une nuit de repos, m'ont complètement retapé. Cependant, je cesse de précipiter ma course et de brûler le pavé. J'irai demain à Port-Vendres, excursion scientifique et maritime en vue d'un laboratoire de pisciculture : il y a sur le chemin de très belles ruines à voir. Je partirai après-demain seulement pour Montpellier. Je ne suis pas encore décidé à toucher à Marseille. Néanmoins, je suis au point extrême de mon orbite, et j'ai maintenant le cap

1. Le discours de Jules Ferry figure dans *Discours et opinions*, p. p. Robiquet, t. VII, p. 330-334.

sur le lieu paisible qui abrite la vraie douceur de ma vie, celle dont un sourire vaut toutes les ovations populaires, et consolerait aisément de toutes les ingratitudes.

CXV

A MADAME JULES FERRY

Perpignan, 23 septembre 1879.

Voici enfin les fêtes et les discours terminés, la journée d'hier s'est passée dans la même allégresse bruyante et paisible que les précédentes. Comment a-t-on pu faire à ces braves Catalans une renommée de mauvaises têtes? Comment l'abominable Empire a-t-il pu y trouver 3.000 proscrits à cueillir? Aux illuminations de la nuit du 21 j'ai vu 60 à 80.000 personnes accourues de tous les points de la montagne se réjouir et se coudoyer dans de petites rues étroites, sur des ponts qui sont des goulets, sans qu'il y ait eu un coup de poing donné, une rixe, un procès-verbal, un ivrogne. Ici, comme dans les pays méridionaux qui font le bon vin, on s'enivre de cris de joie, non autrement. Tous ces « Étienne » sont des anges dans le fond. J'avais quelque inquiétude sur le banquet du 22, celui qui m'a retenu à Per-

pignan un jour de plus et que je n'avais pu refuser de présider. 600 Roussillonnais, non triés ! Un banquet démocratique à 5 francs par tête ! Sous le ciel napolitain ! Les intempéances étaient à craindre. Il ne s'en est pas commis une seule, on n'a pas crié : Vive l'Amnistie ! On n'a rien dit que de correct, d'absolument gouvernemental (même le délégué du conseil municipal de Paris). Saint Article 7 a été seul invoqué, avec saint Arago et saint Grévy. Les intransigeants eux-mêmes semblent avoir compris qu'il ne faut pas dégoûter les membres du gouvernement de la bonne et toute nouvelle habitude de se confier à la sagesse des démocrates. En somme, nous avons tenu le drapeau du gouvernement comme il doit être tenu, et je crois que le président Grévy (que ces hardiesques inquiètent toujours un peu) sera content de son ministre. Sa popularité est heureusement très grande, très intacte, et peut durer longtemps.

La nuit dernière s'est passée en concerts au théâtre et en danses catalanes sur la grande place. D'infatigables hautbois, flûtes, tambourins, ont soufflé et tapoté tous les airs de danse en usage, tous les refrains montagnards, et entre autres une mélodie de canigou, qui n'a pas d'auteur connu, qui est fille de la montagne, et qui est leur ranz des vaches, mais avec plus d'ampleur et de variété

que la mélodie suisse : un chœur, très vieux de forme, qui rappelle les psaumes protestants du XVI^e siècle, termine ce chant qui reste admirable, même écorché par les musettes et les binious du pays. Une farandole immense, qui n'avait rien des terribles farandoles de la Terreur blanche, une simple bousculade, échevelée, toujours aux cris de l'article 7 et de *l'Arago*, a défilé devant nous et fait le tour de la ville, qui ne s'est pas couchée ; je ne l'ai point imitée. J'ai fort bien reposé. Je vais voir le port et les ruines voisines.

Demain et après-demain à Montpellier. Puis à Marseille, où je ne passerai qu'un jour, mais un jour nécessaire pour déterminer le conseil municipal à reconstruire la faculté des sciences. De là, à Lyon. Tout cela me paraît interminable, Belfort et Thann sont bien loin encore. Mais je crois cette tournée bienfaisante pour la République...

CXVI

A MADAME JULES FERRY

Montpellier, 24 septembre 1879.

Le débordement continue. Hier, il a fallu, chemin faisant, haranguer à Béziers une foule immense ; à Cette, parcourir les canaux du port au bruit de l'ar-

ticle 7 ; l'arrivée à Montpellier a surpassé Toulouse et presque égalé Perpignan. Ces explosions ont cette valeur et ce charme qu'elles portent le caractère de la spontanéité ; il n'y a là aucun comité, aucune préparation, un vrai élan, et ces caresses du regard des foules qui ont la franchise et la droiture des sourires d'enfants. On n'avait rien vu de pareil à Montpellier, me dit-on, depuis l'entrée triomphale d'Ernest Picard, en 1869... singulier rapprochement de la destinée. J'ai dit quelques mots du balcon de la préfecture qui ont été reçus avec enthousiasme. Le clavier est admirable et, pour peu qu'on sache le manier, rend les plus beaux sons. Ce pays fut un des plus fidèles à Jules Simon, qui y a porté pendant bien des années son apostolat oratoire. Aujourd'hui les plus séides baissent la tête en déplorant. J'ai évidemment touché la corde la plus vibrante de ce pays ; on crie : Vive l'article 7 ! comme on criait : Vive la Réforme ! en 1847. Malheur à ceux qui n'entendent pas.

Montpellier est une ville de grande et riche tournure, dans un pays ruiné. Autour de Béziers, près de Cette, la vigne vit encore et sa verdure s'oppose délicieusement au bleu céleste de la Méditerranée. Après Cette, on dirait les traces d'un récent incendie : les ceps, de plus en plus rares, semblent desséchés par la fournaise : d'im-

menses espaces sont nus, abandonnés et ruinés par la charrue, c'est l'empire du phylloxéra. On était riche, on récoltait chaque année, dans cette seule région qui entoure Montpellier, 200 millions de vins. Aujourd'hui zéro. On avait des palais, on n'a plus de quoi se payer un habit neuf. La ville se vide, les magasins se ferment, c'est un phénomène effrayant.

Tu as maintenant tout mon itinéraire.

CXVII

A MADAME JULES FERRY

Montpellier, vendredi 26 septembre [1879].

Je pars ce soir pour Marseille où je passerai la journée de demain. Le conseil municipal de cette cité échauffée veut m'offrir un banquet, que j'ai accepté. Un seul jour à Marseille. Le lendemain, visite à la faculté d'Aix et départ pour Lyon ; j'ai refusé banquet, feux d'artifice. Je passerai à Lyon lundi et mardi et serai mercredi à Belfort. On ne peut courir à plus franc étrier...

Il y a eu hier à la préfecture une réception ministérielle. C'est un palais, plus grand que notre auberge, d'un plus faux goût, mais d'une plus grande fraîcheur. L'Empire qui l'a construit ne

l'a pas inauguré. L'affluence a été considérable, malgré les vacances. Les militaires, qui partout s'empressent fort, étaient extrêmement nombreux. Ils commencent à s'apercevoir que « c'est arrivé ». Voici la dernière surprise de l'hospitalité méridionale : une société populaire formée de soixante musiciens, et qui joue à ravir, a demandé la faveur de me donner un concert pendant le repas ; ici tous les cordonniers sont musiciens, et le chef de musique est justement un cordonnier. Je t'envoie le programme de cette galanterie, réussie comme tout ce qu'ils font en ce genre. Je t'envoie aussi un curieux article de J.-J. Weiss, que nous venons de révoquer comme conseiller d'État¹ ; c'est tout à fait extraordinaire, et, ma foi ! cela est vrai. J'ai écrit d'ici à bonne-maman. Ne sachant plus rien d'elle, j'ai adressé ma lettre à Paris.

Je crie, non : vive l'article 7 ! mais : vive Thann !

1. J.-J. Weiss avait été révoqué le 1^{er} juillet pour ses articles dans *Paris-Journal*. Gambetta le nomma plus tard directeur des affaires politiques aux Affaires étrangères.

CXVIII

A MADAME JULES FERRY

Marseille, samedi 27 septembre 1879.

J'ai fait en arrivant à Marseille une tentative d'in-cognito qui a peu réussi ; j'avais choisi un train qui n'arrive qu'à onze heures à Marseille. La nuit était paisible et éclatante ; le ciel plein d'étoiles silencieuses se reflétait majestueusement dans la Méditerranée qu'aucun souffle ne ridait. Doucement bercé par le tangage du wagon-salon que la magnanimité de la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée me réserve, par la pureté de la nuit et la paix profonde de toute la nature, j'arrivais à Marseille, croyant y trouver mon lit. J'y trouvai 2.000 citoyens qui m'attendaient aux abords de la gare, criant, hurlant — je dois le dire — plus qu'en aucun autre lieu du monde. Le Marseillais diffère des autres races méridionales, en ce qu'il est plus débraillé. Vainement, après toutes les congratulations, tous les saluts échangés avec le conseil municipal, ai-je cru pouvoir gagner le repos que je rêvais. Il a fallu arrêter les chevaux, empêcher qu'on les dételle, et mettre plus d'une heure à gagner la préfecture, au milieu d'une jeunesse tapa-

geuse. Les gens paisibles on dû maudire l'article 7, qui les a réveillés dans leur premier sommeil. Ces gens-ci sont fort gentils, mais indiscrets et brail-lards au-dessus de tout. Ils sont à la porte, dans la rue, dans l'antichambre. J'ai à peine trouvé le temps de tracer ces lignes échevelées. Je les laisse en chemin, il y a des francs-maçons qui me demandent... Demain dimanche, à Aix. Lundi ou mardi, à Lyon. La terre promise commence à m'apparaître à l'horizon.

CXIX

A MADAME JULES FERRY

Marseille, dimanche 28 septembre 1879.

Cette fois, c'est du Masaniello, paroles et musique, avec le décor; la scène se passe le long du vieux port jeté comme une forêt de mâtures au milieu des vieilles maisons du vieux Marseille, sous le ciel étoilé, à la rampe des illuminations de l'Hôtel de Ville avec les collines marmoréennes de Notre-Dame-de-la-Garde pour toile de fond. Ton pauvre mari, après avoir diné au palais municipal où il a trouvé dans le conseil élu par cette cité redoutée un cénacle d'opportunistes fait tout à sa mesure, a été reconduit à la préfecture par une multitude qui n'a

pas été, à beaucoup près, aussi grande pour Louis Blanc : la Canebière, pleine comme un œuf, laissait à peine la place d'un mince sillage à la voiture ministérielle. Quant aux cris, quant aux chants, quant aux applaudissements, quant à l'enthousiasme, je renonce à le décrire. Oui, Manganelli ! pourvu que cela dure plus longtemps...

J'écourte tous les récits, pour te les faire de vive voix. Je brûle le pavé, et voici les visites qui commencent. Il est sept heures du matin ; il me reste l'École de médecine à voir. Je pars à dix heures pour Aix, siège des facultés, où je passerai la journée. Je serai à Lyon à cinq heures du matin. Lyon s'apprête à rivaliser avec Marseille. Mais son plus grand mérite à mes yeux, c'est d'être la dernière étape, et la porte des Vosges. C'est ma vraie porte triomphale à moi.

CXX

A MADAME JULES FERRY

Lyon, lundi 29 septembre 1879.

Le terme de cette longue odyssée est proche : cette lettre t'arrivera quelques heures avant moi. Demain je te fixerai par dépêche les heures d'arrivée, je n'ai pas encore eu le temps de découvrir

le passage par le pôle Nord, c'est-à-dire la ligne la plus courte de Lyon à Thann. J'aperçois bien un système qui me met mercredi soir à Belfort, mais voilà tout.

Le conseil municipal est venu ce matin saluer l'article 7. Il est un peu revêche en apparence, au moins fort à cheval sur les franchises municipales, qui, étant ici plus restreintes qu'à Marseille, les laissent plus ombrageux, plus soupçonneux vis-à-vis du pouvoir. Néanmoins la glace a été vite rompue, et j'ai reçu, sur les hauteurs de la Croix-Rousse, la forteresse de toutes les insurrections lyonnaises au temps jadis, un accueil touchant d'ouvriers et d'ouvrières, moins tapageurs que les Marseillais, plus convaincus et mettant je ne sais quoi de mystique, qui tient à l'esprit du pays, dans les deux camps, à ce cri de : Vive l'article 7 ! qui est vraiment, je le crois, le cri de la France. Beaucoup de femmes, comme à Perpignan, et dans la foule beaucoup de douceur. Je songeais au vers d'Hugo :

L'œil du peuple était doux comme un œil de colombe.

Comment ne pas se dévouer pour cette cause, et pour de si braves gens, si pleins de foi ?

CXXI

A MADAME JULES FERRY

[Paris] 4 août 1880.

Je sors de la Sorbonne¹; en deux mots ce fut superbe. Pas moi, mais le succès. Tu sais quel clavier c'est que cette jeunesse, et comme elle vibre juste et fort. Les maîtres, pour lesquels surtout je parlais, ont été également sonores. Et le public qui assiégeait les portes a, sur ma foi! acclamé ton mari, comme un simple public de Montpellier ou d'Épinal.

Je suis vraiment un étrange cerveau. J'ai couru après ce discours tout un dimanche à Thann, ici tout le jour qui suivit mon arrivée. La bête était rebelle, gauche, comme enivrée de grand air et de paresse. Tu n'as jamais connu ces révoltes-là. En face du temps qui presse et l'heure qui s'avance, c'est la fièvre, l'angoisse. Le jour, le soir se passe ainsi, et ce n'est que le matin à quatre heures et demie, après un cauchemar où je me voyais sans discours, sans honneur, obligé

1. Jules Ferry venait de présider la distribution des prix du Concours général. Son discours figure dans *Discours et opinions*, p. p. M. P. Robiquet, t. IV, p. 292.

de fuir... que j'ai, tout d'une venue, écrit avant dix heures ce discours, que je dois croire bon, sur l'effet produit, et l'avis du maître, qui vraiment s'y connaît et dit si bien pourquoi. J'avais moi aussi nos deux présidents, Say d'un côté, Gambetta de l'autre, et la salle a croulé sous les applaudissements...

Après-demain, j'ai deux lycées à voir, pour des travaux urgents que je veux ordonner avant mon départ. Et puis, je ne vais pas, non, je ne vais pas à Cherbourg. J'aime un million de fois mieux la maison « qui n'a pas d'amis », la vue des Vosges « et ses remords¹ »...

CXXII

A MADAME JULES FERRY

[Paris] [Fin septembre] 1880.

J'ai tenu conseil jusqu'à midi, et je viens de promener, pendant un temps qui m'a semblé bien long, mon personnage solitaire et rêveur à travers les feuilles mortes et les écorces de platanes dont notre enclos est mélancoliquement jonché. Le seul être qui y fasse éclore la joie

1. Allusion à des propos malveillants tenus par des adversaires politiques.

avec toi s'en est envolé, et bien que le ciel soit d'un bleu tendre et le soleil tiède et caressant, je me sens si seul et si exilé que sans la chaîne rivée qui me tient à l'attache, comme un chien fidèle, je prendrais le premier train pour secouer toutes les responsabilités qui sont sur mes épaules, toutes ces malveillances amicales, toutes ces envies conjurées, toutes ces froideurs pires que des haines, tout ce tas d'injures, de trahisons et de défaillances dont je me sens entouré. J'ai de la force d'âme, mais tu es la moitié de cette force. Tu as mis en moi une si noble confiance, que tu ranimes la mienne quand elle se lasse. C'était un devoir de conscience d'accepter ce formidable fardeau¹, sans quoi l'eussé-je pris, pour les derniers mois de cette Chambre agonisante? Les nigauds s'inquiètent de Gambetta. C'est la Chambre qui me préoccupe, c'est cette majorité qui n'obéit à personne et que l'approche des élections peut rendre également — nul ne peut le prévoir — plus disciplinable peut-être, mais aussi plus capricieuse. Y a-t-il un programme qui puisse la lier? des actes nouveaux par lesquels il soit possible de la conquérir? N'est-il pas trop tard pour faire autre chose que de vivre au jour le jour?

1. La présidence du Conseil, depuis le 20 septembre.

Telles sont les inconnues qui s'agitent dans mon crâne. Elles t'expliquent, ma chérie, mes silences et mes impatiences... Quand j'aurai bien pris mon parti, ma sérénité reparaîtra.

A l'horizon, à travers ces brumes incertaines, notre cabane m'apparaît comme un port aux eaux bleues et paisibles, une de ces rades lumineuses que nous avons vues dans les lagunes, et il me semble que l'étude et ton amour la rempliraient complètement.

C XXIII

A GAMBETTA

Paris, 10 novembre 1880.

Quand j'ai pris le lourd fardeau que je n'avais ni désiré, ni recherché, je me suis cru assuré de trouver dans l'Union républicaine l'appui nécessaire, c'est-à-dire franc concours chez les uns, neutralité bienveillante chez les autres. Tes encouragements, les cordiales paroles de Spuller et de plusieurs autres, leurs promesses et les tiennes étaient, à mes yeux, des gages plus que suffisants. Au lieu de cela, la mauvaise humeur des meneurs de groupe, Floquet, Brisson, Allain-

Targé combine — sciement — la manœuvre de l'ordre du jour. Spuller, qui la désapprouve, la laisse passer sans même essayer de la combattre ; quant à toi, cher président, tu m'as très loyalement, très cordialement soutenu, mais pas un de tes fidèles n'a voté avec moi. C'est plus qu'un vote de défiance, c'est un vote de dédain¹.

Brisson a déclaré hier à Charles qu'il en serait ainsi tant que Gambetta ne mettrait pas un terme à une situation parlementaire faussée, en prenant les affaires. Telle est en effet la politique du trio de la mauvaise humeur. Ils veulent bien les affaires, mais couverts par le nom et la popularité de Gambetta. Ils savent bien que par eux-mêmes ils ne valent pas cent voix. Pourquoi n'essaierais-tu pas d'un ministère qui disciplinerait ce groupe dissolvant, et aurait notre appui à tous ?

Cette lettre n'est pas de celles qu'on écrit pour le public. Elle est simplement d'un homme qui voit clair, qui ne demande pas mieux que de recevoir des horions pour la République, et qui les a toujours gaiement reçus, mais qui a sa fierté. Elle est surtout d'un ami, mon cher Léon, et, quoi qu'on puisse dire, des plus vrais que tu possèdes.

1. A la séance du 9 le gouvernement avait demandé de placer en tête de l'ordre du jour les lois sur l'enseignement dont la discussion était commencée ; la Chambre n'adopta pas.

CXXIV

A MADAME JULES FERRY

Paris, le 12 août 1881.

J'espère que tu as vu assez de journaux pour te rendre compte de l'importance de la manifestation de Nancy, de sa beauté, de l'effet produit¹. J'ai retrouvé dans l'accueil du peuple de Nancy, avec une gravité moins bruyante, les enthousiasmes que l'article 7 récoltait il y a deux ans entre l'Océan et la Méditerranée. Il n'y a rien dans mes souvenirs qui approche de la fête des Écoles, organisée en mon honneur : 5.000 enfants sous les grands arbres de la Pépinière, les chants, les fleurs, l'émotion vraiment populaire et patriotique — c'était superbe et inaccoutumé dans les régions tempérées et réservées que nous habitons. Au banquet mon succès a été très vif, j'avais à ma gauche deux députés réviseurs et

1. Le 10 août 1881 Jules Ferry avait présidé la distribution des prix des écoles communales. Son discours figure dans *Discours et opinions*, p. p. M. P. Robiquet, t. VI, p. 216.

deux sénateurs à réviser, à ma droite : j'ai eu le bonheur de les satisfaire également¹. Quant à la presse parisienne, elle me traite avec une rare faveur ce matin. J'ai su que dès hier, le Palais-Bourbon, séant à Ville-d'Avray, avait commandé, par dépêche, l'article très flatteur que tu as pu lire ce matin dans la *République*. Seul, le gros mouton noir Hector Pessard² jure que je suis un homme fini.

Je n'ai pas vu l'*Union Républicaine*. Et du reste point ne m'en « chausse », comme dit le manifeste de Belleville. — L'as-tu lu ou du moins parcouru, le manifeste ? Si Belleville l'accepte ce soir, vraiment les radicaux auront mauvaise grâce à me reprocher d'avoir prophétisé des élections modérées ! Et Belleville, on n'en doute pas, acceptera.

Tu es en possession du trio Geneviève-Charles-Bébel. J'y songe avec une tendresse ravie. Que ne puis-je être à tes côtés dans ce véritable baptême familial de notre cher petit, de notre mignonne et touchante espérance.

J'ai réglé l'affaire du Havre. J'ai résisté à toutes les supplications. Ma raison officielle est fort bonne : il y a lutte ardente entre républicains

1. Allusion à la proposition de révision présentée en mars par Barodet.

2. Directeur du *National*.

dans la ville du Havre. Je n'y ferais pas un pas, ne dirais pas un mot, qui ne fût suspect de candidature officielle. Mais j'ai promis une visite après les élections.

De la sorte, je pourrais rentrer au bercail, avec l'âne, le cheval et la vache, mercredi ou jeudi.

CXXV

A MADAME JULES FERRY

Mont-sous-Vaudrey, 25 septembre 1881.

Donc je suis arrivé hier à la tombée de la nuit, après une course de voiture de trois quarts d'heure à travers les bois, à ce mont, qui est en plaine et qui n'est pas sous Vaudrey, Vaudrey, vieux château dont le nom fut célèbre dans les guerres de la Franche-Comté, n'étant ni dessus ni dessous, mais à côté, à la distance d'un kilomètre. Ce Jura des Grévy est une plaine, le fond d'un grand lac dont les hautes berges en forme de ceinture sont parfaitement reconnaissables. La montagne, les premiers contreforts de la chaîne jurassique, sont à quatre ou cinq lieues. Le sol, fait d'antiques sédiments de vase, est aussi riche que mal cultivé, mais il suffit de gratter la terre. Voilà qui ne ressemble guère aux pronostics que

les historiens matérialistes peuvent tirer de cette origine de montagnard, de ce tempérament et de ces vertus de montagnards, etc, etc. Il n'y a pas plus ici de montagnes que de lapins. C'est la Comté, la riche Comté, presque encore bourguignonne, et de ce terroir bienfaisant qui produit plus qu'on ne lui donne, on pourrait plutôt déduire, dans la théorie des milieux, je ne sais quel penchant naturel à l'ajournement, à l'indolence, à la patience que le sort a gâté.

Mont-sous-Vaudrey est un bourg très coquet d'un millier d'habitants, tout pavoisé naturellement, et le soir illuminé en mon honneur. La foule idolâtre faisait la haie ; trois reporters parisiens, dont un venu dans le même train que nous, étaient à leur poste. Le soir, la fanfare — un diminutif de celle de Saint-Dié — a donné une sérénade aux flambeaux. On a crié : Vive l'article 7 ! ce qui retardait — et : Vive le libérateur de la conscience humaine ! ce qui m'a paru aussi nouveau que bouffon. La maison du président est tout à fait selon mon cœur. En beaucoup plus grand, c'est quelque chose comme la vieille Tuilerie. Cela sent la famille, les aïeux, l'hospitalité, la simplicité. Comme Foucharupt cela grandit, s'accroît de droite et de gauche. L'an dernier la maison touchait presque la rue du village ; le président, au moyen d'un échange,

s'est fait une entrée royale... Il est aussi pour la plus grande partie l'auteur du parc. Autant la maison est du tiers état, autant le parc, qui est très grand, est moderne et princier. Les plus grands et les plus beaux arbres du monde, des eaux vives, des échappées dignes d'Alphand, une rivière, une chute d'eau, un moulin, le tout dessiné et combiné de main de maître, avec le concours d'un sol puissant, d'où les platanes, les mélèzes, les ormeaux, les peupliers d'Italie, toutes les variétés des grands résineux, jaillissent en se mêlant. Le président est très fier de son parc et il a raison.

Beaucoup de monde, et pas de monde : de vieux amis, la maison militaire, composée d'un commandement de gendarmerie, de tous les accessoires, formant une vingtaine de personnes à table.

Madame Grévy ne souffre pas trop des bronches ; mademoiselle Grévy semble gaie comme un oiseau échappé ; le président, très bien portant, s'est laissé pousser, pour ne pas se raser pendant les vacances, une barbe blanche qui ne lui va pas du tout, l'empâte et le vieillit... mais il la coupera en rentrant à Paris, et le Conseil des ministres n'aura pas à s'en occuper.

Les deux frères du président sont là aussi, le général, un artilleur doux et modeste comme

une jeune fille, et le gouverneur général avec sa femme et sa fille. Ceux-ci habitent, de l'autre côté de la rue, la vieille maison de famille, tout enfouie dans les platanes.

Voilà, j'espère, du reportage. Mes trois espions seront en reste. Tu vois le cadre. Le tableau qui t'intéresse ne se dessine pas encore ; je vais descendre chez le président et ouvrir le feu.

Partagez mes tendresses, chers hôtes, et toi Bébel, chef-d'œuvre de la nature.

CXVI

A MADAME JULES FERRY

Mont-sous-Vaudrey, 27 septembre 1881.

Je n'ai pas obtenu la permission de partir aujourd'hui, et j'ai cédé à la douce violence de mon cher président. Je partirai demain, de façon à arriver à Paris à onze heures du soir. Une journée merveilleuse, un soleil tiède et tamisé, un ciel charmant et varié, le parfum des regains agreste-ment mêlé à l'odeur des premières fumures, tout ce qui fait la beauté et le repos des champs — c'est bien mon dernier jour de vacances, et ma dernière ivresse d'automne, qu'il serait, hélas ! si doux de goûter sous notre toit. Malgré la retraite

et la familiarité du lieu, le président, accablé de visites civiles et militaires, n'est pas toujours abordable. Nous ne pouvons causer politique que dans la matinée, quand les solliciteurs de vingt lieues à la ronde, les préfets et les maires du voisinage n'assiègent pas son audience. Ce matin, par surcroît, les militaires donnaient en nombre. Les grandes manœuvres s'achèvent aux alentours. Nous avons eu, dès l'aube, le spectacle d'une bataille. Moi qui cours au canon comme un cheval de trompette, j'ai pris un plaisir extrême aux salves de l'infanterie, aux mouvements tournants, aux manœuvres rapides de l'artillerie de campagne. Les petits soldats sont bien tenus, les petits chevaux bien nourris, l'ordre parfait, je ne pensais pas autant de bien de notre jeune armée. Une promenade en voiture, avec l'attelage de chevaux marocains que mademoiselle Grévy conduit en vrai sportsman, va compléter la journée.

Je suis extrêmement satisfait de M. Grévy en politique, il voit les choses comme moi-même. Il appellera certainement G. mais ne le prendra pas sans conditions. Il les fera larges, voulant seulement qu'on n'aille pas vers F... et A-T.... et estimant que sans moi rien n'est possible. J'ai essayé de plaider l'autre thèse : celle de la réserve. « Je ne sais si c'est votre intérêt, m'a-t-il dit, mais ce n'est pas celui de la République ».....

CXXVII

A MADAME JULES FERRY

Paris, le 30 septembre 1881.

Je suis arrivé sain et sauf : P.-L.-M., cet associé de l'avare Achéron, nous a épargnés. Mont-sous-Vaudrey était bien reposant, bien hospitalier : l'hôtel de la rue de Grenelle est bien froid, bien sombre, bien vide ; mais voici la lumière, la grâce, la chaleur, la foi qui vont y rentrer lundi. Mon âme me revient, et mon courage aussi. Ce n'est pas seulement mon cœur qui a besoin de toi, c'est mon intellect, c'est tout mon être moral, que tu sais soutenir, et qui a besoin d'être soutenu.

J'ai laissé mon président dans les meilleures dispositions. Ce n'est pas lui qui fera échouer la combinaison qui est la seule viable. Il fera les concessions les plus larges, à condition que la politique ne dévie pas de la ligne de la raison. Il acceptera beaucoup de choses qu'il juge — comme moi — inopportunies, et qu'il voit grosses d'embarras, s'il se sent un point d'appui dans le cabinet. Par-dessus tout, il sera très correct et ne donnera prise ni barre sur lui.

Où est l'autre président ? Nul ne le sait, et il

n'est nulle part : ni aux Crêtes, ni en Bourgogne, ni en Belgique, ni à Jersey, ni même à Ville-d'Avray. Voilà un tour de force qui révèle un conspirateur : se dérober à toutes les polices!...

J'ai été en captivité de visiteurs et d'affaires depuis neuf heures du matin, et il en est bientôt six. Je dîne chez Cochery avec un lot de postiers et électriciens étrangers.

Veux-tu prendre la peine de remettre mon fusil dans sa boîte? Il y passera mieux l'hiver qu'à découvert. — Quelle drôle d'idée de penser à cela!.....

CXXVIII

A MADAME JULES FERRY

[Strasbourg], [9 janvier 1882].

Nous ne pouvions vraiment pas quitter aujourd'hui à cinq heures notre tendre et sentimental et fraterno-paternel Édouard, pour qui c'est une fête si touchante, si joyeuse et si lumineuse de nous posséder tous les deux. Des affections si rares, si douces, si sincères justifient le sacrifice du devoir public, très médiocre, qui me rappellerait à Paris demain matin, pour prendre part à l'élection d'un bureau qui m'est indifférent. Et ma bien-aimée ne m'en voudra pas de donner cette joie à l'un des hommes qui cherissent le plus passionnément, — et je dirais presque avec superstition — ton pauvre mari! Ces Édouard sont admirablement installés dans une vieille maison sur les bords du canal de l'Ill, en face l'église Saint-Thomas, dans une paix profonde, que troublent seulement les chants du coq, du côté sud de la maison, entourée d'immenses jardins, pleins de vieux arbres géants, une sorte de bout du monde où le Prussien ne se révèle,

comme à Thann, que par la casquette du télégraphiste. Ils occupent là, pour 11 ou 1200 francs, un espace double de celui que nous payons si cher, avec des escaliers intérieurs, des rampes en bois de vieux style, des inégalités de niveau, des poèles en fonte et en faïence, des doubles fenêtres, tout ce luxe de bonhomie cossue et de confortable bourgeois qui florissait il y a quatre-vingts ans. Ils te disent toutes les choses tendres qui poussent dans leurs coeurs comme orge au printemps. Sauf le père Schütz qui dispute à la goutte ses derniers jours et la petite femme d'Arthur qui ne dispute pas son mari à l'amour de la chasse, tout le monde est à courir le lièvre et le chevreuil pour huit jours dans la Forêt Noire. Ta dépêche nous apprend, en même temps que le journal, l'étrange résultat que j'avais prévu : Freycinet, Labordère¹, — et la mort bien subite de ce pauvre Dumarest, un de nos fidèles².

1. M. de Freycinet et le major Labordère élus au Sénat le 8 janvier 1882.

2. Paul Dumarest, préfet du Gard, mort subitement le 8 janvier.

CXXIX

A GAMBETTA

[20 juillet 1882.]

Mon cher ami,

Dans cette grande affliction de ta vie¹ je m'unis à toi avec tout mon cœur, de toute la force de nos vieux et chers souvenirs. Les heures heureuses ou joyeuses ne se partagent pas; une amitié fidèle prend toujours sa part des heures douloureuses, plus nombreuses, hélas! à chaque pas que nous faisons sur le rude chemin qui mène vers l'inconnu.

Très affectueusement à toi.

Ma chère femme, qui t'a vu si pénétré auprès du cercueil de son père, s'associe du plus profond de son âme à ta douleur filiale.

1. Gambetta venait de perdre sa mère.

CXXX

A MADAME JULES FERRY

Mardi, 1^{er} août 1882.

J'ai tout juste le temps de t'envoyer un bulletin de la journée. Le président de la République m'a retenu fort longuement et fort avant dans l'après-midi, et je ne voulais t'écrire qu'après l'avoir vu. Sois donc rassurée et bien assurée contre tout retour. J'ai récusé l'offre faite, d'ailleurs avec autant de bienveillance que de peu de foi dans le succès, de raccommoder le cabinet cassé. Le président m'a interrogé, consulté, fort anxieux en somme, et embarrassé. On le serait à moins. Le difficile n'est pas de trouver des ministres, mais de faire un ministère. La moitié du Cabinet actuel resterait sans grande répugnance : Billot, l'Amiral, Cochery, de Mahy, sont ultra-pacifiques, ce n'est pas eux qui sont battus. Il faut partir de ce point, ai-je dit, que la Chambre veut l'abstention complète à l'extérieur ; je professe une opinion contraire, donc je ne suis pas le ministre dirigeant qu'il faut. Mais ce ministre dirigeant — Freycinet étant hors de cause — où est-il ? Duclerc ? Dauphin ? Je vois peu de chances à de Marcère. Je

crois beaucoup au bon Lenoël (non comme dirigeant sans doute).

Et une fois de plus nous avons effeuillé le livre des députés et sénateurs qui renferme l'inventaire des richesses politiques de la France...

Là-dessus je suis sorti. Le président Le Royer m'a remplacé. Léon Say était appelé ensuite. Nous donnons tous nos langues aux chats.

Pour le moment on penche vers un cabinet sans président, vrai cabinet d'affaires.

Cache avec soin tous ces détails aux reporters...

CXXXI

A MADAME JULES FERRY

Vendredi, 4 août 1882.

Ma vertu vient de subir un dernier assaut. J'ajoute que j'ai aisément triomphé. Le président de la République m'a fait appeler tout à l'heure. Il m'a exposé que son ministère transitoire ne prenait pas figure, qu'il savait que cet expédient ne convient pas à la Chambre, qu'il redoutait même un mauvais accueil pour une combinaison de cette sorte, qu'il importait de reconstituer la majorité si tristement divisée et que, d'après les communications qu'il avait reçues, le matin même,

des présidents des divers groupes, notamment du bureau de l'Union républicaine, deux hommes seuls pouvaient accomplir cette tâche aussi nécessaire que patriotique : Brisson et moi. Que Brisson avait déjà refusé une fois, qu'il m'offrait de nouveau, avec toute liberté, et dans cet esprit de conciliation et de réconciliation, la présidence du Conseil. Très pressant, d'ailleurs, et comme à bout de forces, parlant de la dissolution, même de sa démission... J'ai répondu : que je connais très bien les sentiments de confiance et d'amitié que l'on me garde dans les deux parties de la majorité divisée; que la majorité commence à faire retour sur elle-même, mais que ce commencement de résipiscence n'est pas une garantie ; que d'ailleurs on ne saurait unir les hommes sans leur proposer un programme commun ; que la majorité, docile aux orateurs d'extrême-gauche, a pris parti dans deux questions notamment, qu'aucun cabinet ne peut écarter, au dehors la paix à tout prix, au dedans la magistrature amovible et électorale, que sur ces deux questions entre autres, je suis dans la minorité; que, par conséquent, en l'état, je ne suis pas capable de former un ministère d'union, sur un programme sérieux et défini.

M. Grévy n'a pu réfuter ces objections qu'en avançant qu'on peut constituer un Cabinet sans programme commun. Il entend fort bien, en

somme, mes raisons. Il veut d'ailleurs qu'on sache qu'il m'a offert et que j'ai décliné. C'est son droit et je n'en ferai pas mystère. Il fait la même démarche auprès de Brisson, sûr d'avance d'une réponse semblable moins motivée que la mienne, car Brisson, homme nouveau, peut faire ce qu'il veut, et d'ailleurs la *République* de ce matin le proclame et l'acclame.

J'attends encore jusqu'à demain soir, et si les choses restent en l'état, j'espère pouvoir partir dimanche matin.

CXXXII

A MADAME JULES FERRY

5 août 1882.

Il n'est rien de plus énervant, de plus crispant, de plus irritant, de plus effroyablement agaçant que de patauger dans l'impuissance, dans l'absurde, dans l'insoluble. J'ai subi hier deux nouveaux assauts de mon cher et vénéré président, que je contriste et qui fait peine à voir. Il s'est attaché avec passion à l'idée de sauvetage qu'il croit voir en ma personne. — Je ne sais si les journaux te mettent exactement au courant de ce va-et-vient d'hommes et de combinaisons.

C'est après qu'il fut avéré pour M. Grévy que Leblond n'était que l'ombre de lui-même et que la Chambre soufflerait sur cet honnête lumignon, qu'il me fit la proposition très ferme et très pressante que je t'ai relatée hier. Il vit ensuite Brisson qui, pour des motifs différents, oppose un refus de roc, comme le mien. Enfin, je dînais chez Victor quand Tirard vint m'y arracher, de vive force ou à peu près, pour me conduire de nouveau à l'Élysée, d'où je ne suis sorti qu'à onze heures et demie du soir. C'est une lutte tout à fait pénible, et pour y échapper, je prendrais le chemin de Foucharupt, si les convenances les plus élémentaires le permettaient. Mais il ne m'est pas licite de renouveler la fuite en Égypte de l'ex-garde des sceaux Le Royer. La situation d'ailleurs est grave, la Chambre s'affole d'être sans ministère. C'est pourquoi, dans une dépêche à Charles, j'ai dit qu'il ne devait pas prolonger son absence au delà du nécessaire, et que son devoir est d'être à son poste, dès lundi, si c'est possible.

Le président est si troublé de l'impasse où les circonstances l'acculent, qu'il a : 1^o prié Devès ce matin de voir Gambetta, pour prier celui-ci de faire une démarche auprès de moi (ceci est une grande confidence) ; 2^o fait savoir aux bureaux des groupes qu'il attendait leur indication (ceci est public). Les groupes ne feront rien, ou bien

ils iront voir Brisson, qui quittera la vie politique, m'a-t-il dit, plutôt que d'accepter.

Quant à moi, malgré beaucoup d'avances et de bon vouloir, je reste convaincu que l'ancienne majorité de Freycinet n'est pas à moi — et pour en faire une nouvelle avec l'Union républicaine, il faudrait autre chose que les belles paroles dans les couloirs, et des articles à l'honneur de Brisson dans les journaux. Gambetta, naturellement, est à Ville-d'Avray, et Ville-d'Avray est impénétrable. Je crois de plus, malgré l'opinion contraire qui règne aujourd'hui dans les couloirs, que la Chambre qui commence à faire pénitence, n'a pas encore assez pâti, et qu'il ne sera possible de s'occuper des choses sérieuses qu'au retour des vacances.

Tout mon cœur à tes chers hôtes, toute mon âme à toi, tout mon désir au bien-aimé châlet, qui recule devant moi comme un mirage. Ton époux assommé, écœuré, exaspéré, qui s'ennuie à mort¹.

1. Deux jours après, le 7, le cabinet Duclerc était formé.

CXXXIII

A CHARLES FERRY

Florence, 6 novembre 1882.

Cher ami, il n'y a pas à cette heure sous les cieux gris ou bleus de mortels plus fortunés que nous. Nous n'avions que deux ennemis : la politique et la pluie. La politique se passe de nous le mieux du monde ; tu pronostiques rentrée d'azur... conjonction des centres ; l'extrême-gauche, rencontrée il y a trois jours à Gênes, sous la forme de Lockroy, paraissait vieillie et apaisée, et l'effacement de la bourgeoisie parisienne a pris pour venir jusqu'ici la figure rose et rassurante de Georges May. Quant à la pluie — notre dynamite à nous — depuis Marseille où elle fit rage tout un jour, et nous fit voir la corniche du Prado balayée par une vraie et superbe tempête pour s'évanouir le lendemain dans l'éternel azur, nous ne l'avons rencontrée sur aucun point de notre horizon.

La Méditerranée avait eu une heure de crise, assez pour casser un pont et noyer dans leurs caves quelques braves gens de Cannes, mais la déesse d'opale et d'indigo se repent si vite de ses

colères, et elle sait si bien prodiguer les sourires, les caresses, les chansons... Nous sommes arrivés ici le onzième jour de ces caresses, de ces sourires, de cette incomparable palette, de ces mélodies du ciel et des eaux, bercés, ravis, éblouis, accablés, si l'on osait dire, ivres de bleu et de parfums, de flots sonores, d'oliviers de haute futaie, de bois de myrte et d'orangers. Quand vous voudrez, aux approches de l'hiver, ma chère Geneviève, vous donner, ainsi qu'à votre petit dieu, du vrai repos d'enchantement, vous viendrez sur cette côte sans pareille, où tout s'oublie, où tout se guérit, où l'on ne connaît ni le froid ni la boue, où la mélancolie n'a jamais pris racine. Mais vous ne viendrez pas jusqu'à Florence, si vous voulez vous reposer.

Ici, la scène change, et la nature, si exquise, n'est plus qu'un cadre divin, pour la plus étonnante, parce qu'elle est la plus vivante, des grandes villes du passé. Rome est une ruine, une sépulture grandiose; Venise, une élégie sublime, Florence ne porte trace ni de ruine, ni de mort, ni de décadence; le passé y est resté si vivant, et le présent a si savamment, si pieusement respecté le passé, qu'on ne sent pas le passage de l'un à l'autre. Ces châteaux forts accommodés en palais, où les républicains du XIII^e et du XIV^e siècles abritaient féodalement leur orageuse indépen-

dance, semblent n'avoir pris aux années que la patine bronzée qu'elles ajoutent aux belles choses, et les modernes ont eu l'esprit de s'y trouver bien. Mais quelle accumulation de chefs-d'œuvre et quel labeur écrasant et adorable pour les nouveaux venus. Eugénie y succombe; elle se déclare plus étonnée, plus remuée que par quoi que ce soit au monde; c'est, dit-elle, un effarement d'admiration. C'est qu'aussi, pour la première journée, je lui ai asséné, en vieux Florentin que je suis, coup sur coup la Loggia, le Dome, la Chapelle des Médicis et la Tribune des Uffizi! Quant à moi, je décuple, en les partageant, mes impressions d'il y a treize ans, et je constate, avec satisfaction que, depuis ces treize années, si lourdes qu'elles aient été, ni Florence ni moi n'avons baissé, que le foyer d'enthousiasme, qui est la joie de la vie, a gardé, grâce aux Dieux immortels, « plus de feu que vous n'avez de cendres!... »

CXXXIV

A ÉDOUARD FERRY

Paris, 8 janvier 1883.

C'est une lugubre année que celle qui commence, mes chers amis ; pour nous, elle a failli joindre au deuil public, au deuil de la patrie, la perte d'une tête bien chère. Dans ces derniers jours notre frère Geneviève (peut-être l'ignorez-vous encore) est entrée aux trois quarts dans la tombe. Il a fallu toute la science des maîtres, tous les soins les plus attentifs, les plus énergiques et les plus tendres, pour rattacher le fil si ténu qui menaçait de se rompre. Depuis vingt-quatre heures seulement, il est permis de la croire sauvée, il faudra de longs mois pour regagner le terrain perdu. Je ne vous peins ni nos mortelles inquiétudes, ni les angoisses du pauvre Charles, passant alternativement du désespoir à la confiance, au chevet de cet être si charmant et si vaillant dans sa faiblesse.

Le grand péril est conjuré, mais le frère bien-

aimé sera longtemps encore, hélas ! le plus touchant des gardes-malades.

Du moins, la force croissante et le bel appétit de l'unique et frèle rejeton de notre race laissent voir un coin du ciel au milieu de tant d'épreuves.

Celles que le sort inflige à notre patriotisme vous ont profondément atteints, mes chers amis, je le sais. Les Alsaciens se sont sentis frappés au cœur.

Du moins, les funérailles extraordinaires que la France vient de faire à son héros prouvent à l'Alsace qu'elle aurait tort de désespérer de la mère-patrie. C'est un réveil de patriotisme si puissant, si profond, si sincère qu'il fait croire à l'avenir.

Laissons nos vainqueurs se persuader que Gambetta a emporté dans sa tombe le dernier souffle de la revanche : il est bon, il est utile qu'ils le croient, mais pas un de ceux qui ont vu et compris les grands et consolants spectacles de ces journées incomparables n'osera blasphémer le cœur de la France.

Il est désormais évident qu'elle n'a pas dit son dernier mot, et vraiment nous avions besoin d'en avoir la preuve saisissante, après tant de symptômes de défaillance. Gambetta n'emporte avec lui ni la République, ni la revanche, mais il avait du génie politique, et c'est le plus rare dans notre pays.

Sa personnalité exubérante, dont l'opinion, surtout à l'étranger, exagérait encore l'activité, gênait souvent les gouvernements; il n'était pas lui-même très propre à gouverner, mais quelle sécurité de le sentir là, comme réserve! Il nous laisse certainement diminués et appauvris; le mal sera réparable si nous devenons plus sages, plus sérieux, moins livrés aux visées particulières. Je l'espère, quant à moi, de toute mon âme.

Donnez-moi des nouvelles des vôtres. On dit que vous avez été sous l'eau. Parlez-nous un peu mes chers amis, votre silence double notre éloignement; l'amitié est le tout de la vie, et la vie est si brève... Il faudrait pourtant se réunir ailleurs que dans les planètes dont les vieux Celtes savent le chemin. Ceux qui y croient le doivent à ceux qui n'y croient pas.

Eugénie se joint à moi pour vous envoyer ce qu'il y a de meilleur dans nos cœurs, de plus fidèle et de plus tendre.

CXXXV

A MADAME JULES FERRY

Vendredi [16] mars 1883.

Ainsi que tu le souhaites, je mets des télé-

grammes sous enveloppe. Le papier t'apprend que je suis au Sénat, où je viens de parler une heure et demie, en réponse au malfaisant Fourtou. J'ai bien chaud, les bancs sont vides, c'est un Fresneau qui me répond... en parlant à côté de la question. Il s'agit de la caisse des écoles, j'y suis comme le poisson dans l'eau. J'ai eu du succès, mais la droite ne veut pas nous lâcher, nous ne partirons pas samedi. D'ailleurs la gauche ne veut pas non plus partir. Ils tiennent à offrir leurs poitrines à Louise Michel dimanche prochain. Nous aurons peut-être une journée à l'eau de rose pour ce 18 mars — ceux qui ont vu le vrai, il y a douze ans, s'en effrayent médiocrement, très résolus d'ailleurs à l'empêcher.

Dis à Charles que je suis bien de son avis — mais que le 18 mars est bien gênant.

Embrasse le maire¹ et la mairesse, Ginette, Charlotte, notre cher Abel. Quelle fête insigne que de passer 48 heures avec tout ce monde d'anges entre la mer et les pins! Ce rêve passe sous mes yeux comme une queue de comète, quand je contemple le jardin brumeux et dégelant, ou le maussade ruisseau de boue qui conduit du Palais-Bourbon au Luxembourg.

1. M. Risler, maire du VII^e arrondissement.

Vendredi [16] mars 83.

C'est encore du Sénat que je t'écris. J'ai ma loi des écoles, avec 80 voix de majorité! quel beau et bon Sénat¹.

CXXXVI

A MADAME JULES FERRY

Lundi 19 mars 1883.

La belle et bonne figure de ton bon Charles² nous a illuminés hier à midi. Rendez-vous était pris chez Auguste³. Après le déjeuner, rajeuni et égayé par une nichée de jeunes Alsaciens, le phaéton de ton frère nous a promenés autour du champ de bataille annoncé, le Champ de Mars, qui offrait aux curieux postés sur les hauteurs du Trocadéro le spectacle d'un désert de sable, où pas un homme, pas un chat, pas un rat n'a paru de toute la journée. Ainsi s'est passé ce formidable 18 mars. Il n'y a jamais eu moins de monde dans les rues, moins de fanati-

1. Il s'agit de la loi sur les constructions scolaires votée le 16 mars.

2. M. Charles Risler.

3. Scheurer-Kestner

ques dans les réunions, moins de communards dans les banquets. Après cette paisible victoire la Chambre va, je pense, prendre ce soir la clef des champs. Dans ce cas, je partirai avec Charles demain soir mardi. Il m'est accordé trois jours de vacances. Le temps, tout à coup radieux, redevient printanier, la pluie fait sortir les bourgeons; Charles est tout plein d'Arcachon. Ce serait bien peu de deux jours, si je ne devais remporter dans mes serres l'agneau chéri qui laisse un si grand vide dans mon foyer désert!...

CXXXVII

A ALFRED RAMBAUD¹.

[mai 1883.]

Mon cher ami,

Voulez-vous me représenter le lundi 14 mai à l'inauguration de la statue d'Edgar Quinet à Bourg? Belle figure de philosophe et de combattant, belle page d'histoire contemporaine; vous avez le temps, le talent, et, du moins, l'Université serait représentée à la fête de celui qui a, dans son temps, si fort remué la jeunesse des écoles.

1. Alors chef de cabinet de Jules Ferry.

CXXXVIII

A MADAME JULES FERRY

[Fin] juin 1883.

Ta bonne petite dépêche m'a rempli de satisfaction, elle alimente ma soirée solitaire et reposée : Charles est resté dîner rue Laffitte, et je jouis doucement du silence des grands arbres noirs, du petit bruit du jet d'eau, et du murmure aimable d'une petite pluie fine, qui tombe goutte à goutte sur la pelouse du jardin, sur les lierres et les pots de fleurs du balcon, sur le vieux petit chapeau noir de ton époux, promenant sa vieille pipe et sa rêverie sur la tribune en fer forgé, qui sert de façade au salon rouge. J'ai passé l'après-midi dans le parc et sur la terrasse de Meudon, avec les savants qui se partagent, dignes héritiers d'un roi, les 180 hectares de cet antique domaine : le palais construit par le Grand Dauphin, ruiné par les obus de la grande Allemagne, s'est relevé à l'état d'observatoire d'astronomie physique ; les massifs profonds du parc aménagé par le grand Roi sont devenus un laboratoire de chimie végétale, où le profond Berthelot analyse, sur les hautes cimes, les effets chimiques de l'azote qui

s'y dépose dans les nuits claires. Trois heures durant, nous avons parcouru les taillis, les hautes herbes, qui, depuis douze ans laissés à eux-mêmes, ont pris des airs de forêts vierges, bizarrement habitées par des coupoles astronomiques, des télescopes à mine fantastique, des appareils de photographie gigantesques, des champs de fleurs très laids qui représentent des formules de chimie, des tours métalliques à claire-voie où l'électricité atmosphérique fait ses gambades. C'est vraiment le côté pittoresque de ma charge : je puis, par ces beaux jours, passer la revue de l'enseignement supérieur sur la terrasse de Meudon, visiter à Saint-Cloud l'école normale modèle pour les garçons, à Sèvres, l'école normale des professeurs femmes, et, passant par le lycée Lakanal, qui s'élève sous les admirables ombrages du parc de Trévise à Sceaux, me rabattre sur Fontenay-aux-Roses et le doux couvent laïque dont Pécaut est le pêcheur d'âmes. « Quand je songe que c'est mon jour d'audience », dit le bon Dumont, en tapant ses grosses menottes et roulant sa cigarette, joyeux comme un écolier en vacances ! — ... Il était tard : je n'ai pu qu'entrevoir au passage, à deux pas au-dessous de la terrasse, jadis royale, aujourd'hui savante, la villa immense et ombragée, qui, paraît-il, abrite Suzanne à cette heure...

CXXXIX

A MADAME JULES FERRY

[Fin juillet 1883.]

La victoire est maintenant complète au Sénat : un dernier amendement que je redoutais, vient d'être rejeté à une forte majorité, sans que cette fois nous ayons eu à intervenir. On peut considérer la loi judiciaire comme votée, et c'est une immense satisfaction pour le parti républicain provincial, qui souffre depuis si longtemps des insolences et des excès des magistrats anti-républicains¹. Nous avons réduit les congrégations et le clergé à la soumission, nous imposons l'obéissance à la magistrature. Nous pourrons maintenant faire de la politique modérée.

Cette bataille m'a épuisé physiquement et hier j'ai traîné ma carcasse éreintée et mon cerveau vide, dans un complet farniente. Je me suis levé à dix heures, et nous sommes partis de bonne heure pour Pont-Colbert. Les chers Risler étaient à Meudon, chez Suzanne dont on s'inquiète un peu. J'ai conduit Charles vers les bois des Gonards, et

1. Loi du 30 août 1883 sur la réforme de l'organisation judiciaire.

peu après la brave voix de ton bon frère nous hélait; nous avons marché deux bonnes heures et demie sur le plateau et dans les fonds, admiré l'aqueduc de Buc et la vallée de Jouy. Le temps était tiède et voilé. J'ai bu beaucoup d'oxygène, et ce matin, j'ai repris mon assiette. Geneviève m'a paru beaucoup mieux et engraissée; les petites sont deux chérubins, l'une tout à fait céleste avec son œil limpide et son beau sourire dont elle me gratifie si gentiment, l'autre avec je ne sais quoi de délicieusement endiablé qui lui donne un charme à part, et sauvageon, et indomptable. Tout le monde part vendredi. Quand pourrai-je songer au départ?

CXL

A CHARLES FERRY

29 août 1883.

Cher ami, il est inutile de me convier à être inquiet. Je le suis sérieusement. Il est clair que le fameux article de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* n'était point un accident de presse. Tandis que chacun de nous en cherchait l'explication, le prince de Hohenlohe m'en est venu apporter la

glose (ceci bien entendu sous le sceau d'un secret absolu!).

Hohenlohe était armé d'un télégramme signé Bismarck. Il y a ajouté quelques commentaires. Le tout se résume à peu près comme suit :

L'article de la *Gazette*¹ a bien été inspiré par le prince de Bismarck, mais il n'en a connu les termes que par le journal. Il les trouve excessifs, hors de proportion avec *les nécessités de la situation*. On n'a pas voulu menacer la France. On ne veut pas faire la guerre à la France. On n'a jamais fait d'observations sur les mesures prises par nous sur la frontière et pour le développement de nos forteresses. L'on veut seulement préparer l'opinion française et l'opinion allemande aux mesures qui vont être demandées au parlement allemand. Ces mesures sont relatives à l'Alsace-Lorraine, ce sont des mesures militaires (probablement, dit Hohenlohe, des augmentations d'effectif) et elles exigeront de nouveaux crédits. Elles sont rendues nécessaires par le *concours incessant et de jour en jour moins déguisé* que donne l'opinion française aux *intransigeants* d'Alsace-Lorraine, « et qui tendrait à représenter comme provisoire l'état des choses créé par le traité de Francfort ». Ces mesures n'ont d'ailleurs

1. La *Gazette de l'Allemagne du Nord*.

aucun caractère menaçant, et doivent augmenter les *chances de paix*.

Puis Holenlohe, très poli, rendant pleine justice à la correction du gouvernement, a déroulé un petit chapelet de griefs : les polémiques des journaux, et il a cité *la France*, *l'Événement*, *le Paris*, *l'Anti-Prussien*, les récriminations contre la concurrence des ouvriers allemands, les mauvais propos qui sont tels que les Allemands ne peuvent plus voyager en chemin de fer avec des Français, etc. Mais tout ceci était de la sauce. Le vrai plat de résistance, c'est le télégramme pacifique, que nous traduisons ainsi, quant à nous : Nous allons prendre des mesures militaires en Alsace-Lorraine ; gardez-vous bien de nous imiter.

Ceux qui pensent que Bismarck prépare secrètement un conflit entre l'Autriche et la Russie, à propos d'une des nombreuses questions qui mettent en conflit et en contact l'influence autrichienne et l'influence russe vers les Balkans et vers Salonique, disent que le plan commence à s'exécuter. Il s'agit de tenir la France en respect, et de l'empêcher d'entrer en danse pour empêcher l'affaiblissement définitif de la Russie. L'Alsace-Lorraine sert de prétexte à une accumulation de forces destinées à fortifier en France le parti de la paix à tout prix.

— Nouvelles admirables de Hué. Le roi

d'Annam a tout subi et tout signé¹, même une cession de territoire que nous ne désirions nullement. Il retire ses troupes du Tonkin, chose excellente, ce qui nous permettra de porter toutes nos forces contre les Pavillons Noirs que secondent les Chinois : le marquis Tseng l'a avoué !

CXLI

A MONSIEUR FERDINAND-DREYFUS²

4 septembre 1883.

Mon cher collègue,

J'ai trop tardé, au milieu d'occupations diverses et de beaucoup d'allées et venues, à vous dire que j'ai lu avec grande satisfaction votre discours de Chevreuse, non seulement pour le bien que vous pensez de moi et dont j'aurais mauvaise grâce à ne point m'avouer fort cordialement touché, mais surtout pour les vues fermes et claires qui font de vous un des plus précieux collaborateurs de l'œuvre de stabilité gouvernementale à laquelle nous nous sommes consacrés. Les dernières élections ont, particulièrement dans Seine-et-Oise,

1. Le traité de protectorat du 25 août 1883.

2. Alors député de Rambouillet, aujourd'hui sénateur de Seine-et-Oise.

confirmé cette politique. Nous tâchons, à l'heure présente, de la justifier par les résultats, au dehors et au dedans : c'est la seule façon de reconnaître la confiance dont vous nous honorez.

CXLII

A MADAME JULES FERRY

14 septembre 1883.

En arrivant hier, je suis entré dans un lamoignon, qui m'a saisi dès huit heures du matin, et ne m'a plus laissé ni respiration, ni liberté, ni loisir d'écrire jusqu'à sept heures et demie du soir. Le premier rouleau, c'est Challemel, m'apportant, à peine débotté, des nouvelles des négociations secrètement entamées à Londres, puis le conseil, un conseil interminable, des journalistes, des députés... A deux heures et demie, visite officielle, selon la formule : réception sous la grande porte par ce qui reste de gouvernement à Paris et par les membres du jury¹. Entre Cabanel et Meissonnier, il a fallu tout voir, du haut en bas, et c'est ainsi que la nuit est venue. Rien de commun d'ailleurs avec les fatigantes noyades du

1. Inauguration d'une exposition destinée à être triennale.

Bazar de mai, d'où l'on tire sa coupe comme on peut : moins de 800 tableaux, et, à part quelques défaillances, quelques douzaines d'indulgences inévitables, une élite bien placée, toute en cimaise, avec un art exquis de bon goût et d'harmonie ; l'effet d'une belle galerie de Bruxelles et de Florence, bien harmonieuse, bien éclairée, sous le velum abaissé comme un abat-jour, quelque chose de recueilli, de reposé et de reposant qui détend et qui charme. Le contraste est saisissant avec le papillotage insupportable de la halle aux tableaux, et fait le succès, qui est immense. C'est aujourd'hui un cri de soulagement qui sort en chœur, des 3 ou 4.000 poitrines choisies, conviées par l'administration à la fête du vernissage. Quant au grand vaisseau du rez-de-chaussée, les tapisseries du garde-meuble et toutes les fleurs de la capitale l'ont transformé en un palais de merveilles. La colonnade de fer si peu artistique a disparu ; sur deux entre-colonnements, l'un a été transformé en niche profonde tendue de soie brune, admirable repoussoir pour les statues qui trônent là, tantôt seules, tantôt deux à deux, à la façon de la Vénus de Milo de la galerie du Louvre. L'autre entre-colonnement est formé, au droit de la colonnade, par une magnifique haute-lisse de la manufacture royale, l'ancienne, et l'histoire de la vieille tapisserie française se lit ainsi

sur les deux nefs latérales, depuis les admirables copies des cartons de Raphaël de Hampton-Court, jusqu'aux délicieuses reproductions des Coypel, des Mignard, des Van der Meulen. Enfin, la galerie supérieure (le capharnaüm des dessins sacrifiés, et des pastels médiocres) est également tendue de Gobelins. Je laisse à ton imagination de coloriste le soin d'apprécier ce qu'un tel décor peut faire de 300 œuvres statuaires, véritable fleur de l'École de sculpture moderne, et combien la sculpture se trouve là dans son rôle naturel, qui est d'orner les palais, et de donner dans un ensemble souverainement décoratif la note dominante. Jamais les statuaires n'ont été à pareille fête. Aussi est-ce une ivresse de contentement, un débordement de joie artistique, qui entraînent les plus récalcitrants, et se traduit, je dois le constater, en véritables acclamations pour le ministre qui a, contre vents et marées, réalisé et fait accepter l'exposition triennale.

CXLIII

A WALDECK-ROUSSEAU

Paris, 16 septembre 1883.

J'ai vu hier le préfet de la Seine¹, et j'en fus tout attristé. La saison de Cauterets ne l'a pas remis à neuf, il est fort diminué, pâli, affecté moralement et physiquement. Il m'a conté (ce que je savais par son médecin) qu'il a eu, outre sa bronchite et les troubles cardiaques qui en sont la cause ou l'effet, quelque complication vers le cerveau, un avertissement léger, mais qui l'a fort effrayé. Il se déclare hors d'état de reprendre le fardeau, et demande, les larmes aux yeux, à en être déchargé. Je suis convaincu qu'en effet il mourrait à la peine.

Les conseils auxquels vous n'avez pas assisté ont été en grande partie occupés par des hécatombes de magistrature. Challemel a brièvement exposé l'état des choses vis-à-vis de la Chine. Cependant les nouvellistes sans vergogne, à la tête desquels figurent cette fois le *National* et le

1. Oustry.

Soir soi-disant bienveillants, nous représentaient un combat de coqs, avec une impudeur de mensonge qui m'a mis la moutarde au nez. J'ai campé à ces messieurs un démenti brutal et nominatif par l'*Havas*. La première fois, j'aurai recours au communiqué : c'est la seule arme qui nous reste. Pourquoi ne nous en servons-nous pas ?

Thibaudin m'ayant demandé la permission d'aller en catimini visiter Briançon, avant les neiges, n'a pas assisté au conseil. On en a conclu qu'il refuse son concours et évite ses collègues. Il y a des gens pour ajouter foi à de telles bavarderées ! Et nous avons tous cru que le public ferait dans la licence de la presse son éducation, en apprenant l'incrédulité ! Notre erreur fut profonde. Ce sont seulement des difficultés de gouvernement qui deviendront quelque jour inextricables, l'opinion étant souveraine et en même temps crédule et nerveuse.

La vérité c'est que Th. s'est exécuté sans mot dire, que 1.800 hommes de l'armée d'Afrique (deux bataillons de turcos et un de légion étrangère) partent le 20 et le 25 pour Hanoï, avec un millier d'hommes d'infanterie et d'artillerie de marine, soit près de 3.000 hommes, plus de l'artillerie de siège. C'est plus que ne demande Hamand dans sa dernière dépêche, à la suite du combat de Pallan. C'est de quoi prendre certainement

ment, dans les premiers jours de novembre, Son-Tay et Bac-Ninh.

Quant aux négociations : le Chinois a envoyé des propositions grotesques, et dans sa pensée même peu sérieuses, quelque chose comme la reconnaissance de la suzeraineté chinoise sur la République française, l'évacuation du Tonkin avec des excuses. Challemel a repoussé avec une courtoisie toute paternelle les plaisanteries du Fils du Ciel, et préparé un *memorandum* offrant comme terrain de discussion : 1^o la constitution d'une zone neutre, 2^o l'ouverture du fleuve Rouge sur le territoire du Yun-Nan même. Lord Granville, officieusement mis au courant, nous trouve fort raisonnables. Tseng, que Waddington a vu à Londres, annonce son retour. Nous l'attendons pour le saisir du mémorandum, et aussi pour mettre la presse française dans la confidence. L'absurdité des prétentions chinoises, rapprochée de la modération de notre attitude, rendra un peu de ton à cette opinion énervée, dévoyée, vacillante.

Malheureusement Challemel me laisse sur les bras toute cette besogne. Saisi d'un de ces accès de découragement que vous connaissez, il a voulu, au moins, fuir Paris et le quai d'Orsay pour quelques jours — il l'a promis du moins. Vous dirai-je, en grand secret, qu'il parlait de faire pis encore, de se retirer tout à fait, donnant raison

à tout ce qui se dit et s'invente contre lui et contre nous! Ce n'est heureusement qu'une crise, mais cela n'est pas fait pour me donner courage et confiance, dans le rude métier que je fais, et comme les hommes de votre trempe sont rares, mon cher et ferme ami!

CXLIV

A MADAME JULES FERRY

19 septembre 1883.

Je fonctionne comme Affaires étrangères¹, c'est-à-dire que je reçois, l'un après l'autre, tous les chargés d'affaires qui tiennent la place des ambassadeurs en congé, et qui ne sont pas à Dieppe, ni à Trouville, ces faubourgs maritimes de Paris. Au dehors, un soleil d'or dans un ciel d'azur immaculé; au dedans, malgré les stores baissés, une atmosphère étouffante. Le cabinet des Affaires étrangères est en plein midi! Les chambres à coucher sont livrées aux moustiques! Le jardin est une steppe, bordée de quelques fleurs. Tout cela n'augmente pas ma sécurité, sans le ministre Damoclès, comme tu le nommes

1. En l'absence de Challemel-Lacour malade.

si bien¹, qui seul me protège contre les importunes splendeurs du plus beau mais du plus triste palais de la capitale. Comme le petit hôtel de la rue de Grenelle me paraît familial et doux, à côté de cette luxueuse et officielle demeure. Depuis tant d'années, c'est presque un chez nous; il me sourit dans ses grands arbres, dans ses grandes pièces fraîches en toute saison, avec plus de grâce que jamais, comme s'il avait peur de me voir partir. Vrai, quelque chose de mon cœur se déchirerait s'il fallait quitter tous ces jeunes hommes qui m'aiment, tous ces vieux qui m'honorent de leur déférence, tout ce monde de savoir, de dignité, de simplicité, qui m'a si cordialement adopté.

Challemel est à Saint-Jean-de-Luz. Il ne pouvait en effet fuir plus loin le tracas des affaires...

1. Allusion à la démission redoutée de Challemel-Lacour.

CXLV

A MADAME JULES FERRY

21 juin 1884.

On t'a fort pleurée, hier soir, chez les Japonais. Madame H. qui ne parle aucune langue, a manifesté par signes tous ses regrets, et la jeune marquise de T. les a exprimés, dans son français d'Espagne, avec une vivacité qui m'a plu parce qu'elle avait vraiment l'air sincère. Le pauvre petit couple asiatique avait tout à fait l'air invité chez soi, le mari baragouinait un peu tout timide derrière ses lunettes d'or, la femme minuscule disant tout au plus « papa », « maman ». Joli hôtel d'ailleurs, et fête charmante : Coquelin cadet, Bartet, Reichenberg, monologues, pièce inédite, pièces fort redites surtout, y compris l'« Amateur de tableaux », cette facétie qui n'est intelligible qu'entre le faubourg Montmartre et la Madeleine, et que la bonne madame M... écoutait de ses gros yeux écarquillés. Et tout cela en territoire japonais, sans un costume, sans une tenture, sans un mets qui fût du

Japon ; décidément le marquis Tseng avait plus de couleur locale.

Ta lettre de ce matin approuvait par avance la détermination que j'ai dû prendre. Ce steeple-chase en chemin de fer ne serait point pratique, et puis je serai dans la nécessité de donner demain matin un gros coup de collier. L'affaire de la conférence est une grande affaire¹, et comme l'Angleterre la convoque à huitaine, il y a beaucoup de choses à faire et d'instructions à préparer. Ce soir, je vais enfin demeurer au logis. Je dîne en tête à tête avec moi-même, réaction nécessaire après toutes les corvées mondaines, fatigantes, quoi que l'on dise et que l'on fasse, quand elles se répètent aussi souvent. La pensée que tu te reposes en plein soleil, assise dans l'herbe, avec la mer bleu d'opale pour horizon, avec Abel sous ton aile maternelle, et que cela fait beaucoup de bien à ta chère âme, remplit mon cœur jusqu'à ce que tu reviennes peupler ses grands lambris si vides sans toi...

1. Réunion à Londres d'une conférence internationale chargée de statuer sur les finances égyptiennes.

CXLVI

A MADAME JULES FERRY

15 août 188

Salut à toi, Foucharupt de mon cœur, douce maison, conçue et bâtie par mon amie. Tu m'apparaîs souriant et fleuri, ouvrant tes *larges* portes au soleil matinal, te faisant clair et beau.

Ce matin, le ciel, lavé et rafraîchi par les pluies d'orage, est si léger et si vibrant, la fraîcheur qui monte du jardin est si pénétrante, après l'étouffement des jours passés, que l'illusion est permise, en clignant beaucoup les yeux, et qu'il y a du Saint-Martin dans l'air¹. Et puis l'allégement moral est immense, au sortir de cette formidable bataille de dix jours, brûlante, enfumée, tapageuse, comme une vraie bataille. La séance d'hier, où il a fallu pourtant parler de la Chine deux heures durant, devant des bancs paisibles et déjà à moitié vides, m'a paru de l'eau de rose. On n'a pu en finir cependant. Oui, aujourd'hui 15 août, nous travaillons de notre état ; la droite crie au scandale, mais tout le monde est à bout,

1. Saint-Martin : montagne faisant partie du Massif de Kemberg.

et samedi il n'y aura pas un député présent à Paris.

Quant à moi, c'est la Chine qui me tient par la patte. Aussitôt le vote de la Chambre, nous donnerons vingt-quatre heures aux Chinois et nous commencerons à leur brûler leur flotte et leurs arsenaux. Il se peut d'ailleurs que ces Fils du Ciel soient pris à la dernière minute d'un accès de bon sens. Je le souhaite de toute mon âme. Mais il faut que tout cela ait pris figure avant que je m'éloigne de Paris, même pour me placer au bout du fil de Cochery.

Toujours le lugubre coule à pleins bords dans cette vie. Nous avons hier enterré le pauvre Albert Dumont. L'Église Notre-Dame-des-Champs était pleine d'amis et beaucoup de vraies larmes ont coulé. Je n'ai pu retenir les miennes, en retrouvant là les deux survivants de cet incomparable trio, avec lequel j'ai passé les années les plus laborieuses et les plus fécondes de ma vie. Par une de ces ironies familières à la destinée, c'est le plus vieux et le plus frèle qui reste debout, mais hélas ! bien désesparé, bien déraciné, bien décapité, comme le ministère lui-même, par cette horrible catastrophe. Buisson¹ est bien pâle et chétif, Zévort² commence à être vieux. Dumont est mort on ne sait comment. Il revenait

1. Alors directeur de l'Enseignement primaire.

2. Alors directeur de l'Enseignement secondaire.

de Londres, un peu fatigué, s'est couché, endormi; sa femme, sortie sur la pointe des pieds, rentre au bout d'une heure : il était mort. Elle a été d'un courage héroïque : elle était hier à cette église, enfouie sous les crêpes... c'était à fendre l'âme... Pardon de t'affliger de ces tristes peintures, mais je ne puis avec toi que laisser parler mon cœur. Le sourire me revient en songeant à Abel, et à Foucharupt, et aux vacances, et par-dessus tout à celle que j'adore.

CXLVII

A MADAME JULES FERRY

Paris, le 16 août 1884.

Nous avons eu hier encore une journée bien pénible et bien longue. L'obstruction a pris une autre forme qu'au Congrès,¹ mais un caractère plus odieux, puisqu'il s'agissait d'une question nationale. L'intérêt patriotique était d'avoir une grosse majorité, à l'appui d'un vote de confiance. Cela eût fait de l'effet à Pékin, peut-être amené la paix. La droite s'est arrangée, voyant la Chambre peu nombreuse, de façon à

1. Le Congrès réuni pour la révision de la Constitution.

réduire le chiffre apparent de la majorité, en exigeant le vote à la tribune. Cent membres et plus de la majorité s'étaient envolés comme des passereaux dès jeudi soir. C'est une majorité bien compacte, bien attachée à son chef, mais qui n'entend plus rien le 15 août venu et l'heure sonnée des Conseils généraux. Elle a été magnifique au Congrès, piteuse hier puisqu'on a constaté son absence, et que le vote de confiance a été rendu par 170 voix contre 50. Le Sénat s'est, ce matin, beaucoup mieux comporté, et, bien qu'il n'y eût que 40 sénateurs présents, on a voté avec de gros chiffres. Enfin, cahin-caha, et en dépit de tout, voici le but. Dans une heure, ce qui restait des deux Chambres, échoué et haletant sur le sable brûlant, aura pris la clef des champs.

Mais la Chine, c'est mon gros souci... On m'a donné carte blanche, mais je sens bien que je suis tenu de réussir.

CXLVIII

A MADAME CHARRAS

[Paris, 18 août 1884.]

Ils sont partis, plus de Chambres, plus de discours, plus d'injures, plus de politique, plus même de ministres. Je suis à peu près seul à Paris, comme dans un grand vide qui m'étonne et me détend¹.

« Soudain tout fait silence, et l'on n'entend plus rien. — Le tumulte effrayant cesse². »

C'était effroyable en effet ; il faut avoir vu cela, car fort heureusement on ne le reverra plus. La ménagerie humaine est de beaucoup la plus laide des ménageries. Un Andrieux est plus méchant qu'une douzaine de singes, et l'ours noir mieux élevé que Marius Poulet. Les vieux républicains du bon temps, des bancs de ce Sénat livré aux bêtes, contemplaient d'un œil attristé la montagne de 1884, et ces farceurs jouant à la Con-

1. Le Congrès, par 509 voix contre 172, venait le 14 août, après des séances orageuses, de voter la révision partielle de la Constitution.

2. Victor Hugo, la Caravane. (*Châtiments*.)

vention. Peyrat¹ leur a jeté un joli mot : « Vous parlez de la Convention : en ce temps-là on jouait sa tête, mais vous ne jouez que la comédie. » Triste et honteuse comédie, dans laquelle la droite royaliste est l'émule de la gauche intransigeante. Les gentilshommes du côté droit rivalisent de grossièreté, de mauvaise tenue et d'invectives avec les élus de Charonne et des Épinettes. La coalition ne s'était jamais étalée plus cynique, plus violente, plus éhontée. Ce spectacle qui soulevait le cœur a porté ses fruits. Quatre jours de cette orgie ont constitué, soudé, solidifié, forgé, verrouillé une majorité dont vous avez pu juger, chère amie, le nombre, la sagesse, l'inébranlable fermeté. C'est un grand et heureux résultat, qu'une loi électorale du Sénat complétera d'ici à trois mois. Je suis convaincu que le Sénat s'apprête à étonner le monde par son libéralisme. Comme le succès est ici-bas ce qui réussit le mieux, on me fait l'honneur de ce dénouement, on me trouve sage, habile, prévoyant ; on m'aurait jeté toutes les pierres du chemin, si l'épreuve avait mal tourné. Il est certain que j'ai joué gros jeu, mais la partie en valait la peine. La situation de la majorité et du Cabinet est désormais inexpugnable. Des échecs extérieurs pourraient seuls

1. Alphonse Peyrat, alors vice-président du Sénat.

nous ébranler. Ils ne sont pas à craindre avec les Chinois, je crains seulement les lenteurs dans une affaire que tout le monde voudrait voir finir, et qui dépend moins de nous-mêmes et de nos flottes, que des irrésolutions ineptes et de la lâcheté d'un gouvernement également incapable de résister et de se soumettre. Muni du vote des Chambres, j'en suis avec ces magots à la dernière sommation. Je n'espère plus qu'ils y cèdent et nous allons, je pense, leur brûler cette semaine leur arsenal et leurs vaisseaux.

C'est pour attendre leur décision que je suis encore au quai d'Orsay. Quand nous saurons où nous en sommes avec l'Empire du Milieu, j'irai m'installer sur ma colline, où le télégraphe m'a précédé : Foucharupt communique désormais avec tout l'univers...

CXLIX

A MADAME JULES FERRY

Paris, [fin août 1884].

Oui, ce serait une délicieuse flânerie si tu pouvais la partager. J'en trouve le thème un peu monotone. Pour la troisième fois je reviens de l'exposition des arts décoratifs. Son délicieux

président, Antonin¹ le gracile, est dans nos murs. A chaque visite ma popularité grandit parmi les exposants. J'avale tout ce qu'on me sert, et en définitive, tout est amusant. La grande attraction est l'exposition de Sèvres et de ses nouvelles porcelaines, absolues rivales des plus beaux émaux chinois. C'est un grand et sérieux succès, non seulement de procédé, mais de goût exquis, d'incomparable exécution, de style renouvelé et rafraîchi. Les raffinés, les difficiles, les Guillaume, les Hébert et jusqu'au père Deck, l'ennemi personnel de la manufacture, proclament leur admiration. Puis, quand on descend dans les détails, on découvre une quantité de gens originaux, travaillant le vase ou la porcelaine ingénieusement, obscurément, des ouvriers qui sont des artistes, des inventeurs qui n'ont pas d'ouvriers, et qui vivent comme Bernard Palissy de pain noir et de dettes, vendant peu, ravis d'une visite, d'un compliment. Beaucoup de jolies choses, en somme, beaucoup de patience, et plus de désintérêtissement naïf et persévérant que n'en comporte à première vue le temps où nous vivons.

L'amiral Courbet continue ses prouesses; une nouvelle dépêche vient d'arriver. Il a franchi la première passe et, consciencieusement, minu-

1. Antonin Proust.

tieusement, détruit canons et canonniers. D'après les dépêches anglaises, il est à cette heure évidemment maître de la deuxième passe, et il nous apprendra demain qu'il est sorti de la rivière. Quel effet cette exécution produit-elle à Pékin? C'est un mystère. Ici l'on est satisfait, mais sans tapage. On est fier d'être si bien servi par des marins incomparables, mais on n'est pas surpris, et l'on a plus soif de paix que de sang chinois. C'est aussi mon état d'esprit...

CL

A MADAME JULES FERRY

[Paris] [Mi-septembre 1884.]

Ce matin nous avons tenu conseil, tous présents, sauf Waldeck atteint d'un rhumatisme articulaire. Mon amitié pour lui s'est doublée d'un cuisant souvenir : je lui souhaite cependant de s'en tirer à aussi bon marché que moi. Les nouvelles de la Chine sont en chômage : l'amiral complète ses approvisionnements. Au point de vue des opérations il hésite entre deux directions. Nous lui avons laissé le choix, tout en lui faisant savoir très catégoriquement que notre volonté n'est pas au niveau du désir de gloire dont il est

dévoré. Manifestement, l'amiral voudrait de fil en aiguille nous conduire à Pékin. Patenôtre, lui aussi, voudrait faire grand. Notre politique est plus modeste et en plus exacte proportion du sentiment du pays; nous désirons en sortir — honorablement, rien de plus — dans le plus court délai possible.

Je t'ai déjà rendu compte de ma partie de chasse d'hier. Le ciel était radieux, le soleil clair et vif, l'air léger, la brise aimable, les hôtes charmants. Cette immense maison, qui n'a qu'un étage, est tout à fait riante et prodigieusement hospitalière, avec son rez-de-chaussée tout en salons, boudoirs, salle à manger, salle de billard, en double profondeur communiquant par de larges baies décorées de vieilles boiseries, qui font l'effet d'un portique intérieur. Il y avait là tous les Guichard, madame Arnaud, mademoiselle Fleury, deux demoiselles inconnues, Depret et le général Delebecque. On n'y chasse pas pour rire. De dix heures et demie du matin à six heures et demie du soir, en plein soleil, à travers les betteraves, les maïs et les luzernes, on a canonné lièvres et perdreaux. Pérouse et le général ont eu le prix de perdreaux. Ton amie était tout heureuse du succès de son mari qui tombe, paraît-il, dans un désespoir morne quand il ne ravage pas la contrée giboyeuse. Je n'en suis pas encore là. Le père

Guichard était admirable, sous ses quatre-vingts ans gardant son rang sans broncher et tiraillant comme un jeune homme. Son fils traînait héroïquement un genou ankylosé. Je suis rentré délicieusement rompu, j'ai diné et suis reparti, ayant promis cent fois ta visite pour le mois d'octobre.

A mardi matin, pour une semaine encore. Fût-il à petites doses, le bonheur est bon à prendre et il faut se garder de le laisser passer sous prétexte qu'il n'est pas complet.

CLI

A M. JOSEPH REINACH¹.

[Paris] 29 mars 1885.

Je vous remercie, mon cher Reinach, de votre chaleur d'âme. Soyons justes pourtant et mesurons le terrain gagné. Il y a quatre ans, on me refusait l'ordre du jour pur et simple ; on me l'a voté hier avec le caractère de vote de confiance exprès et formel et à une belle majorité — étant donné l'absence des vingt-cinq députés faits sénateurs. Il ne faut désespérer de rien ni de personne.

CLII

A CHARLES FERRY

Rome, 4 mai 1885.

C'est aujourd'hui que vous reprenez vos exer-

1. Pneumatique envoyé le 29 mars au matin avant la réception de la dépêche de Brière de l'Isle sur la retraite de Langson. Le lendemain 30 le cabinet fut renversé.

cices ; une de mes joies les plus pures est de n'y pas assister. Cela seul vaudrait le voyage de Rome, où d'ailleurs tout se retrouve, depuis la Roche Tarpéienne jusqu'au parlementarisme émietté et hâbleur, jusqu'à l'opposition interpellant à jet continu, harcelant, chicanant, mentant avec la parfaite conscience de sa mauvaise foi. Ce qu'on n'y voit pas, cependant, au grand avantage de cette jeune nation, c'est un groupe sérieux, qui conteste soit la forme du gouvernement, soit l'unité nationale. A plus forte raison n'y est-on pas exposé à ces coalitions coupables et cyniques qui tueront quelque jour la République et la France. La tête de Turc des oppositions, ou plutôt de l'unique opposition, celle des chefs des gauches coalisées, appelées *Pentarchie* (tous dynastiques bien entendu), c'est — tout comme chez nous — la politique coloniale et M. Mancini !

Le pauvre est allé à Massouah quelques jours trop tôt, sans engagements avec personne, comme il vient de le déclarer, et, partant, sans promesses — mais il y est allé poussé par l'opinion, poussé par la Chambre et par l'armée. Et comme il apparaît aujourd'hui que non seulement le but est inintelligible, mais la position dangereuse en cas de conflit de la baleine et de l'éléphant, on est tout prêt à faire endosser au ministre tous les péchés d'Israël. Il

ne semble pas qu'on réussisse, car si M. Man-
cini ne tient pas la majorité, elle est dans
une main puissante et patriarcale, et M. Depretis
avec ses soixante-quinze ans et la goutte qui le
torture, est le vrai roi de la jeune Italie. Ce der-
nier survivant de la grande génération, parti de
l'extrême-gauche avec le gros du parti qu'il con-
duit depuis les élections dernières dans les voies
du plus pur conservatisme passe avec raison pour
le grand-maître de la politique parlementaire.
Régnant par le silence plus que par la parole,
n'hésitant pas à jeter de temps en temps la tête
d'un de ses collègues aux appétits parlementaires,
tout son secret, — me disait-il hier, comme je l'in-
terrogeais sur l'art qu'il possède, à un si haut
degré, de rendre les majorités stables, — le se-
cret c'est la patience et le temps. C'est surtout,
je crois, d'avoir soixante-quinze ans, quarante ans
de services parlementaires, et pas de concurrent
possible, ni même imaginable. J'aime encore
mieux, je l'avoue, ma Roche Tarpéienne.

L'autre roi, le jeune, le roi nominal, qui m'a reçu
avec un grand empressement et force courtoisie —
reconnaissant, dit-il, de ce que j'ai fait pour apaiser
et régler les questions (d'importance secondaire
selon lui) qui divisaient la France et l'Italie, et par-
lant de mon retour aux affaires comme d'un évé-
nement prochain, — est un homme modeste,

d'intelligence ordinaire, mais d'un bon sens solide, qui ne s'en fait accroire sur rien, ni sur les progrès de l'Italie, qu'il ne nie pas mais qu'il ne souffre pas qu'on exalte; ni sur le milieu où il opère et mène habilement sa barque royale, milieu remuant et politiquant, mais pauvre en hommes; ni sur ses propres mérites, car, ayant rappelé le souvenir de sa belle conduite durant le choléra de Naples, il m'a répliqué, avec une vivacité qui m'a charmé, qu'il avait fait son devoir, sans aucun mérite puisqu'il n'a pas peur, et avec moins de vertu que le plus humble des infirmiers. C'est un roi constitutionnel parfait. Ce métier est très beau, et... si facile, comme dit l'autre; il n'y faut qu'un homme sensé, prudent, père de famille, et dépourvu d'initiative. Les jeunes gens y excellent parce qu'ils n'ont pas d'autorité personnelle. Le roi Humbert paraît s'être entièrement *depretisé*; il parle de celui qu'on appelle ici *le Magicien* parce qu'il a changé la vieille gauche en parti conservateur, comme du seul support de l'édifice gouvernemental, et l'on voit qu'il considère mélancoliquement le moment qui ne peut pas ne pas venir où il faudra que le roi, travaillant de son état, lui cherche un successeur.

Que de Rome, prenant la plume, la vagabonde te parle de M. Depretis au lieu du Colisée, c'est

assez pour te faire entendre qu'un profond changement s'est opéré dans la Rome que nous avons explorée, fouillée, adorée, il y a plus de vingt ans. Sur toutes ces civilisations superposées, dont l'enchevêtrement pittoresque fait le charme infini et pénétrant, en voici une de plus qui s'installe, s'organise, bâtit des palais beaucoup plus laids que ceux du Bernin, des maisons beaucoup plus banales et non moins vides que celles du quartier Marbeuf, des rues beaucoup plus larges que le Corso, mais beaucoup moins vivantes. Heureusement pour les romantiques, il faudra beaucoup de générations pour faire de Rome une capitale comme toutes les autres. Il y a un tramway dans notre rue du Babuino, et les Romains ne mettent plus culotte bas en pleine rue. On balaye et on arrose. Le Forum incessamment fouillé, presque doublé d'étendue, a perdu un peu de son aspect abandonné, de son vieil air de *campo vaccino*, pour prendre celui d'un étonnant musée, nettoyé, étiqueté, échantillonné et soigneusement clos du Capitole à l'Arc de Titus. Restent plus grands, plus formidablement beaux, plus parés de verdure que jamais, le Colisée, où les fouilles nouvelles ont mis à nu tout un monde souterrain de substructions immenses et indéchiffrées; le Palatin qui est à lui seul tout un monde; les thermes de Caracalla.

Restent aussi, malgré les flots de maisons neuves que l'audace des spéculateurs s'efforce d'y semer, les grandes solitudes pleines de souvenirs qui s'étendent du mont Aventin à Sainte-Marie-Majeure, en passant par cette incomparable place de Saint-Jean-de-Latran, éternellement belle de ses beaux chênes verts, de ses mendiants qui ne changent pas, de ses horizons immuables sur l'Agro Romano, la voie Appienne et les monts Albains, et que traverse toujours le même et pittoresque cortège de voitures villageoises, au trot des petits chevaux qui portent une rose sur l'oreille, ou au pas majestueux des petits bœufs aux longues cornes. Ce qui n'est pas parti non plus, c'est le prêtre. On ne voit plus de cardinaux dans les rues de la Ville éternelle : ils sont prisonniers comme le Saint-Père. Leur livrée noire, désormais, ne se montre plus qu'en dehors de la Porta Pia.

Mais des prêtres de toutes couleurs, des moines de tous costumes, mais des théories de séminaristes bleus, violets, écarlates, se découpent sur la verdure éclatante du Pincio. Tout cela subsiste et grouille et se sent chez soi, sans que personne y trouve à redire, sous la tyrannie intolérable des geôliers du Saint-Père.

Cette « combinazione » extraordinaire, cette coexistence de deux pouvoirs rivaux et ennemis,

face à face, et sur un terrain plein de litiges, n'est possible qu'en Italie et avec des gens aussi philosophes, aussi diplomates, aussi sceptiques dans le fond des moelles, que les générations formées à l'école de la Rome papale.

Nous sommes loin d'avoir tout vu; nous prenons notre temps, et rien ne manquerait à notre joie si nous pouvions t'avoir quelques jours à nos côtés. Mais tu as raison, ta place est à Paris, à la Commission du budget surtout, où je vois avec douleur qu'on continue à faire des sottises sur le budget des cultes. On peut perdre, à ce jeu d'imbéciles et de fanatiques, quinze départements. Oh! qu'il fait bon être loin d'eux!

CLIII

A M. BILLOT¹

[Rome] 6 mai 1885.

Vous venez de traverser une des plus cruelles épreuves de la vie : c'est tout un monde qui nous

1. Alors directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, M. Billot présidait la Conférence internationale du Canal de Suez.

quitte avec nos vieux parents, et le vide qu'ils laissent après eux ne se comble pas. Vous avez été l'honneur et la joie, la consolation et la force pour celui que vous pleurez. Vous avez rempli vos devoirs de fils dans leur étendue la plus touchante, comme vous faites toutes choses, avec amour, avec abnégation. — Il suffit de vous connaître, mon cher Billot, pour être sûr que votre vénéré père avait comme vous, dans la plus noble et la plus austère acception du mot, l'âme d'un patriote et d'un citoyen. Je vous remercie de m'avoir associé en des termes si touchants à votre douleur filiale, et je sens vivement ce que vous avez perdu.

Je suis à Rome depuis dix ou douze jours. C'est, en dépit des efforts qu'elle fait pour se transformer en moderne capitale, la ville des grands repos de l'âme, des plus beaux loisirs de l'esprit. Je me livre à ces impressions toutes-puissantes que j'ai connues il y a vingt ans et que je retrouve aussi fortes malgré bien des changements, et je pense le moins possible à la politique française. On ne me la laisse pas oublier pourtant et de toutes façons, en toute occasion, je puis toucher du doigt le mal que nous a fait, dans l'opinion de l'étranger, le soubresaut du 30 mars. J'en suis parfois réduit à plaider les circonstances atténuantes de cette défection, tant je sens qu'on nous en a fait grief, chez

ceux qui comptaient sur nous, comme on s'en fait joie chez ceux qui nous redoutent ou nous jalou-sent. Les bonnes dépêches arrivées depuis quelques jours font diversion à ce vilain souvenir : notre protocole du 4 avril s'exécute avec une ponctua-lité invraisemblable ; nous élèverons, quand nous pourrons, une double statue à Sir Robert Hart¹ et à son brave Campbell². Dites-moi vos projets, et ce que vous faites. — Il faut reprendre résolument la conférence du canal³, puisque le conflit anglo-russe s'arrange définitivement. J'en suis bien heureux, car, malgré mon robuste scepticisme à l'endroit d'une guerre sérieuse, j'ai eu peur un instant d'avoir péché par optimisme. Le moment me semble, je le répète, très favorable à une solu-tion de la question du canal. On a été si près de la guerre qu'on doit sentir le prix d'un arrange-ment précis et définitif pour le cas de guerre. M. Mancini m'a dit qu'il appuierait une solution transactionnelle pour le contrôle du canal, con-sistant à ne faire fonctionner qu'en cas de guerre déclarée le contrôle que nous proposons. Mais il n'a pas autorisé ses délégués à prendre l'initiative, craignant, m'a-t-il dit, de ne satisfaire de la sorte

1. Inspecteur général des douanes chinoises.

2. Secrétaire en chef de Sir Hart et son délégué à Paris ; il avait préparé, avec Jules Ferry, le protocole que M. Billot signa, le 4 avril, après la chute du ministère.

3. Pour la neutralisation du canal de Suez.

aucune des deux parties et de mécontenter tout le monde. Il y a peut-être quelque chose à tirer de là. Je ne m'excuse pas de vous parler d'affaires : le travail est le seul consolateur.

Croyez, mon cher ami, à mes sentiments de bonne et inaltérable amitié.

CLIV

A CHARLES FERRY

Sorrente, 25 mai 1885.

Enfin ! la lettre d'importance annoncée depuis quatre jours arrive à son adresse, plus attendue que le Messie, plus désirée que le printemps, plus douce que la brise embaumée qui monte du golfe incomparable, toute chargée de senteurs marines et de parfums d'orangers. Pour des voyageurs, c'est-à-dire pour des exilés, quel sujet de conjectures que ces simples mots : « lettre importante va partir »...

J'écarte comme invraisemblable ce départ pour Saint-Dié, le 31 mai à heure fixe, même si nous ne sommes pas de retour ; l'idée de ne pas trouver Abel à l'arrivée met Eugénie au désespoir, la pensée que tu ne serais pas là me semble, à moi,

inhumaine. Abel prospère; le printemps s'attarde; par pitié, donnez-nous quelques jours.

Je vais de mon côté faire diligence. J'ai émondé de mon programme et la Sicile et la Tunisie, mais il serait par trop philistin de passer si près des temples de Pœstum, accessibles aujourd'hui en chemin de fer, sans regarder la Grèce par cette ouverture; ce seront nos Colonnes d'Hercule. De là à Rome, une seule étape, vingt-quatre heures de repos à Rome, où j'ai quelqu'un d'important à voir (ce n'est pas le Saint-Père), et si cela est possible, une seule traite de Rome à Paris. Mais ce qui domine, mon bien cher, le calendrier et les itinéraires, c'est la pensée bien arrêtée de ne pas rentrer à Paris tant que cette inqualifiable procédure de mise en accusation n'aura pas été balayée par un vote de la Chambre.¹ Cette misérable trame, que la majorité a laissé nouer par négligence, par égoïsme, par couardise, a été, l'avouerai-je? le poison de ce beau voyage. Ne pouvoir lire un journal italien, ni parcourir les dépêches de l'agence Stefani, sans y trouver, habilement ménagées par les officines d'extrême-gauche, qui renseignent en ce pays la plupart des journaux,

1. Le 30 mars, MM. Delafosse et Laisant avaient demandé la mise en accusation du Cabinet; la Chambre repoussa l'urgence; à la séance du 4 juin, elle refusa de prendre en considération la proposition.

des nouvelles de cette honteuse parodie, agrémentées de commentaires perfides, avec des airs de noirceur et de mystère : lecture de pièces, révélations inattendues de choses graves qu'on ne savait pas, etc., etc., pour finir sur un cri de triomphe : Il n'a eu pour lui qu'une voix de majorité... Si l'on croit que de pareilles vilenies (qui ne s'expliquent pas seulement par des menées d'extrême-gauche, mais qui supposent des lâchetés nouvelles) me donnent l'envie de rentrer en scène et de livrer, de nouveau, bataille, on n'a mesuré ni la somme de dégoût dont on m'abreuve, ni la puissance de dédain de toutes choses que ces épreuves ont mise en moi.

Non, à aucun prix, je ne viendrai jouer un rôle dans cette parodie. Quelques haines que j'aie soulevées, ce n'est pas moi, c'est la majorité que l'on vise. Eh bien ! pour une fois, la première et la dernière, qu'elle se défende ! Je ne gravirai pas à nouveau ce calvaire où elle m'a laissé égorer le 30 mars. Je n'ai rien à dire et tout est connu. Bien plus, la paix est faite et le Tonkin est à nous. Devant le pays et devant l'histoire, c'est assez pour mon nom. On peut maintenant me faire mon procès...

CLV

A CHARLES FERRY

Sorrente, [fin mai 1885].

Nous avons renoncé à Salerne et à Pœstum, comme dépassant nos forces, par ce brûlant soleil qui a tout à coup fait invasion. Le ciel s'est revêtu pour trois mois de son plus implacable azur ; le golfe est calme comme un lac au repos, limpide et transparent comme le ruisseau le plus pur de nos montagnes, bleu comme du lapis lazuli en fusion. Comme d'autres sont bloqués par les neiges, nous sommes bloqués par l'azur. Nous avons fait venir nos dépêches de Rome.

La tienne a paru dure comme une sentence de justice, puisqu'elle nous apprend que nous ne nous reverrons qu'aux calendes grecques de Foucharupt. Ne pas te trouver au retour pour me mettre au courant de toutes choses, me paraît aussi inhumain qu'impossible. Eugénie suggère de rentrer par Foucharupt, mais c'est quand la voix d'Abel parle plus haut que les devoirs et les tendresses qui siègent avenue Marceau, qu'on ne peut mettre au dernier plan, et dont l'impatience est vive. Quant à mon procès, je n'en comprends

pas l'ajournement systématique; il me sera plus désagréable que je ne puis dire de trouver cette affaire debout, et d'avoir à justifier contre des importunités amicales une résolution qui est inébranlable.

Quelques dépêches concises des journaux italiens et des correspondances anglaises mal intentionnées m'ont tenu au courant de tous les incidents depuis le 24. Si je pouvais n'y voir qu'une justification du discours d'Épinal, je m'en déclarerais fort satisfait. Les mésaventures de la rue ont singulièrement vengé Camescasse¹... Ces émeutes, les premières de notre République, font au dehors un effet désastreux. Cette audacieuse revendication des souvenirs et des emblèmes de la Commune est entrevue au verre grossissant...

... On peut affirmer que les choses se seraient passées différemment sous la précédente administration. Cette ordonnance de police contre les emblèmes séditieux, nous l'avions préparée, mais pour la publier en temps utile, avant les anniversaires, et non après. Les anarchistes ne s'attaquent qu'aux gouvernements qu'ils croient irrésolus...

1. Préfet de police, il avait démissionné, le 23 avril 1885, après la chute du Cabinet Ferry.

CLVI

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 25 juin 1885.

Vous pourrez je crois vous rassurer, si la date du 16 août vous inquiétait. Il aurait fallu, pour l'obtenir — ce qui, je persiste à le croire, en dépit des considérations locales auxquelles toutes dates sont sujettes, eût été le meilleur parti — il y eût fallu la volonté bien arrêtée du gouvernement et de la Chambre. Or il n'y a plus de volonté nulle part. Il a suffi d'ailleurs que l'on répétât que l'ancien cabinet tenait pour des élections rapprochées, pour faire hésiter le nouveau qui d'abord n'y répugnait pas. Il est à croire que les élections auront lieu à la fin de septembre. Ce qu'elles seront dépendra de ce que nous ferons, nous, qui tenons depuis 1876 les gros bataillons campagnards, et qui les verrons se détacher, si nous ne savons pas être, en face des bataillons de droite et de gauche, clairement et courageusement ce que nous sommes.

CLVII

A MADAME JULES FERRY

[Paris] mardi [7] juillet 1885.

Tes vœux et ceux de Charles sont accomplis ; j'ai laissé passer cette discussion sans y prendre part. J'ai même résisté à des provocations directes, et mécontenté pour un instant beaucoup d'amis, affamés de combat. Je crois que cela vaut mieux ainsi. Ceux qui brûlaient de me voir au feu ne se rendent pas compte de l'état de cette Chambre, où les extrêmes comptent seuls, plus bruyants, plus hurlants que jamais, tout fiers d'avoir un ministère à protéger — où la majorité, peu nombreuse, peu assidue, inerte et comme accablée, ne sait plus ni soutenir, ni applaudir ses orateurs ; cela sent encore à tel point le 30 mars, qu'il m'a semblé que les provocations révélaient un plan combiné, une embuscade, et qu'il était plus sage de les dédaigner. Le hasard a fait que, croyant l'engagement terminé après trois discours des opposants, je n'étais pas dans la salle quand Clemenceau a lancé à l'ancien cabinet le défi que tu liras, qui n'est du reste qu'une de ses éternelles redites, dix fois répétées, dix fois réfutées, mais que très

certainement, j'aurais relevé, étant présent. Pour y répondre, il eût fallu reprendre les discussions de l'an passé, redémontrer la trahison des Chinois, faire le procès au Tsung-li-Yamen, à Li Hung Chang, à tous ceux avec qui je viens de traiter et de conclure. S'injurier rétrospectivement, au moment où l'on signe un traité de paix, c'est un spectacle qu'il ne faut pas donner. Je suis resté trop homme de gouvernement pour ne pas sentir vivement ce qu'il y aurait d'étrange, d'incorrect, de fâcheux pour le présent et pour l'avenir à vilipender à la tribune le gouvernement chinois au moment où l'on renoue avec lui des relations pacifiques. Telles sont mes raisons, auxquelles on en peut sans doute opposer d'autres. Mais jamais acte de raison ne m'aura autant coûté¹.

CLVIII

A CHARLES FERRY

Paris, 26 juillet 1885.

La séance d'hier a été fort curieuse. On discutait les crédits de Madagascar. Après un Georges

1. On discutait à la séance du 6 juillet la ratification du traité de Tien-Tsin.

Perin, ni plus ni moins ennuyeux que tous les Georges Perin déjà connus, de Mahy¹ a pris la parole. Il a tout simplement fait un miracle, il a réveillé le patriotisme, refait la majorité de mars 1884, fait vibrer les cordes les plus profondes et qui semblaient le plus détendues chez ces députés-candidats hypnotisés par l'approche des élections. Après cette harangue, qui est un tableau plutôt qu'un discours, une évocation historique et sentimentale très habilement conduite, très savamment groupée, dans une langue que l'on ne connaissait pas jusqu'ici au député de la Réunion, avec un accent singulièrement touchant et entraînant qui ne se conserve malheureusement pas à la lecture ; après cet éloquent appel aux meilleurs sentiments de l'assemblée, les sceptiques se sont détrempés, les timorés ont repris courage, Ponlevoy² a déclaré qu'il voterait les crédits, et Brugnot³, héroïquement, qu'il s'abstiendrait au lieu de voter contre. Sur une réplique de Pelletan, aussi dissonante que possible, on a remis à demain la suite de la discussion. Mes amis me poussent beaucoup à intervenir, j'en ai un peu pris l'engagement, et si le tour de la discussion le permet, j'interviendrai pour l'honneur de la poli-

1. Député de la Réunion, ancien ministre.

2. Député des Vosges.

3. Député des Vosges.

tique coloniale¹. Ce discours me préoccupe, c'est pourquoi je ne te parle pas aujourd'hui de mes conférences avec les délégués lyonnais et de l'engagement que j'ai pris pour le 9 août...

CLIX

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 25 août [1885].

C'est un petit chef-d'œuvre² ! Si amusant d'un bout à l'autre, si vivant, si piquant et si vraisemblable !

On ne saurait mettre plus d'imagination et de fine raillerie au service de plus de bon sens.

Ami Swift, je vous salue !

1. Jules Ferry prononça un grand discours le 28 juillet.

2. Il s'agit d'une petite brochure où M. Joseph Reinach avait raconté l'histoire imaginaire d'un ministère Clemenceau.

CLX

A M. BILLOT

Saulxures, mardi 29 septembre 1885.

En tournée électorale — rude métier — et entre deux réunions publiques, je lis un article inséré dans les *Débats de lundi 28*, sur les négociations avec la Chine durant la médiation anglaise. Il est inventeur et perfide comme tout ce qui sort de cette officine ; il y a de plus la trace de Tseng ou de Mac-Cartney. Je n'ai pas le temps de faire une réponse ; peut-être aussi une réponse personnelle serait-elle de trop. Mais il faut donner aux journaux amis le moyen de répondre. Je vous prie de voir M. Colani, de la *République* et du *Temps*, pour lui proposer l'insertion — sous la même forme anonyme, — « un personnage en situation d'avoir tout connu » — d'une réponse brève et catégorique dont votre mémoire et l'article des *Débats* lui-même fourniront tous les éléments.

CLXI

A M. FERDINAND-DREYFUS

13 octobre 1885.

Mon cher Dreyfus, ai-je besoin de vous dire l'affliction que m'ont causée les élections de Seine-et-Oise? Entre toutes celles que je déplore, celle-ci est la plus déplorable, non seulement au point de vue de l'amitié, mais au point de vue de la politique générale. On y a vu, comme dans un microcosme, toutes les lâchetés, toutes les hypocrisies, toutes les discordes, toutes les manœuvres en face desquelles, par la vertu du scrutin de liste et de l'état de désunion, d'émiettement et d'impuissance où le 30 mars nous avait laissés, le parti gouvernemental, pris entre deux feux, s'est trouvé désemparé.

A vous toujours.

CLXII

A SCHEURER-KESTNER

Scharrachbergheim¹, 22 octobre 1885.

Mon cher Auguste, je me hâte de répondre à la consultation fort embarrassante que tu veux bien m'adresser. Il y a des points fixes dans mon esprit, et de grandes incertitudes. Sur le sens et la portée des élections, ma conviction est assise, inébranlable : elles marqueront le réveil du parti conservateur. Nos échecs ont été produits de tous les mécontentements qu'éveillent nécessairement, dans un pays timoré et divisé, les grandes réformes que nous avons faites, la lutte nécessaire avec le clergé, et les difficultés intérieures et extérieures qui se sont rencontrées sur notre chemin. De ses désastres de 1870-71, la France est restée anémiée. Elle a foncièrement besoin de repos. Elle digérera la politique que nous avons faite depuis 1879 et qu'elle juge évidemment trop agitée pour son tempérament. Mais elle ne veut plus, en quelque ordre que ce soit, de grands changements : jamais, en un mot, elle n'a été affamée de solutions radicales.

1. Alsace.

La direction de la politique radicale est donc facile à déterminer : c'est une politique de défense et de prudence. C'est, avant tout, comme tu le comprends très bien, une politique de stabilité constitutionnelle. Je pense qu'aucun républicain jouissant de son bon sens ne songe plus ni à une révision quelconque, ni à poursuivre la guerre contre le Sénat, ni à noyer cette institution protectrice dans les flots du suffrage universel. Je pense aussi que quiconque a vu et pratiqué les élections en province emporte cette conviction que la suppression du budget des cultes ferait rapidement perdre à la République la faible majorité qui lui reste. C'était l'avis de Gambetta au lendemain de 1881. Ce grand esprit y voyait clair.

Comme la direction générale de la politique est la chose dominante, je crois qu'il y a là des lignes que nous ne pouvons laisser modifier au gré des politiciens de Paris et de la gent perturbatrice des déclamateurs. Le sens des élections avait été, paraît-il, ainsi compris par les ministres actuels, et Allain-Targé, en veine de bon sens, a dit : « Nous voilà débarrassés des programmes. »

La vérité, c'est qu'il faut vivre, franchir le défilé du Congrès. Je crains moins ce défilé depuis la leçon du 4 octobre¹; le parti républicain a

1. Au premier tour des élections de 1885, le 4 octobre, 176 conservateurs et 127 républicains avaient été élus.

tremblé et c'est un sentiment salutaire pour les partis sujets à s'emballer.

Les questions de conduite sont beaucoup plus difficiles. Je crois fermement au bon sens et à la prudence de Brisson : son premier mot fut de dire : « Il faut marquer le pas pendant quatre ans. » La situation qu'il occupe est unique, le comprendra-t-il? Malheureusement les Floquet, les Paul-Bert, l'entourent en criant : « Un coup de barre à gauche. » Que Brisson ait l'air de le donner, en complétant son cabinet, je n'y vois pas d'inconvénient, s'il est bien convaincu que l'avenir est à la prudence et à la sagesse.

En résumé, les gens pratiques et sages compteront toujours 250 membres au moins dans la nouvelle Chambre. Brisson peut prendre aux intransigeants l'appoint nécessaire pour contrebalancer le poids de 200 monarchistes s'ajoutant à 100 radicaux.

C'est donc Brisson qu'il faut appuyer. Il faut lui donner de la force contre Clemenceau. La première bataille se livrera sur le Tonkin : Brisson, sans parler de Freycinet sur lequel on peut absolument compter, est formellement engagé contre la politique de la honte nationale. Je ne crois pas qu'il cède et je ne sais si Clemenceau lui-même osera aller jusqu'au bout.

Tout ceci est bien conjectural et ma consulta-

tion s'en ressent. Il me semble toutefois qu'une chose capitale ne doit pas être perdue de vue : nous avons à nous 230 à 250 voix et nous ne pouvons, dans les choses essentielles, les incliner devant les fantaisies des cent caudataires de Clemenceau.

Tu peux communiquer confidentiellement ces réflexions à ceux de nos amis qu'elles peuvent intéresser.

CLXIII

AU DOCTEUR BARD¹

Paris, 5 décembre 1885.

Je vous ai lu avec un bien grand plaisir. Depuis Lyon je ne savais plus rien, ou presque rien de vous. Je retrouve dans votre jugement, si complet et si ferme, sur les causes de notre désastre, toute la sagacité politique qui appartient décidément à un degré tout à fait exceptionnel à votre milieu lyonnais.

Libre penseur, vous n'hésitez pas à reconnaître les fautes politiques auxquelles l'esprit de secte nous a tous entraînés.

1. A Lyon.

Il y a de ce côté beaucoup de choses qui, pour nous avoir coûté cher au dernier scrutin, ne doivent pas être regrettées ; il y en a d'autres, les moindres, qu'un peu de sagesse et de clairvoyance eût pu éviter : l'interdiction du local scolaire, par exemple, pour l'enseignement du catéchisme, a paru inexplicable et vexatoire même aux moins cléricaux de nos paysans. Il faut reconnaître, avec cette franchise de diagnostic qui devrait être la première vertu de tout homme livré à la politique, qu'il y a dans la masse profonde du pays un mouvement marqué de réaction, qu'il n'est point temps dès lors de poursuivre les grandes innovations, et que manifestement celles que nous avons menées à terme ne sont point encore digérées par le suffrage universel. Il reste malheureusement bien établi qu'il y a beaucoup d'anémie dans notre cas et que la souffrance économique, qui va croissant, s'accorde mal aux longs desseins, aux vastes pensées, aux saintes illusions qui marquent les grandes époques et les pas décisifs sur la route du progrès.

Pour réagir contre cette disposition générale de l'esprit public, il n'eût fallu rien moins qu'un accord énergique, une action combinée des forces organisées dont nous disposions, un parti uni et vigilant, un gouvernement actif, enraciné, résolu. En réalité, après le 30 mars, c'était impossible.

On ne change pas son gouvernement à six mois de date des élections. La majorité s'était ouvert le ventre, à la mode japonaise, elle n'était ni à refaire ni à reprendre. Nous avons essayé avec vous à Lyon, puis à Bordeaux, de reconstituer un gouvernement moral en vue des élections. J'aurais fait, quant à moi, croyez-le bien, toutes les tournées nécessaires. Sauf nos amis de la Loire, qui m'ont appelé beaucoup trop tard, nul, en dehors de Lyon et de Bordeaux, ne m'a fait appel.

Le maire de Grenoble a pris peur de quelques intransigeants. Quand un parti n'a ni résolution ni courage, il est battu d'avance.

Le parti républicain gouvernemental est durement châtié, mais il a mérité d'être puni, et il ne reprendra le pouvoir qu'en prenant le contre-pied de la politique de défaillance, de finasserie et de couardise qui a fait sortir de l'affolement du 30 mars la cruelle leçon du 4 octobre.

Le ferons-nous ? Le pourrons-nous ? La Chambre nouvelle pourra-t-elle vivre en dehors de la coalition permanente de 200 membres de la droite et de 100 intransigeants.

Elle n'a fait hélas ! jusqu'à cette heure d'autre acte que cette coalition, dans les couloirs et dans les bureaux; le public est fort enclin à la juger sur ses débuts et je frémis quand je mesure le

degré de discrédit où cette assemblée si jeune est déjà tombée.

Il ne faudrait pourtant pas se hâter de porter une sentence définitive; la discussion publique ne ratifiera certainement pas le vote des bureaux dans la question du Tonkin. La Chambre survivra donc à cette première épreuve. Mon seul espoir est qu'il se détache sur les deux ailes du groupe central, qui est certainement le plus nombreux, des radicaux assez sages ou des conservateurs assez prudents pour faire vivre un gouvernement bien modeste, bien terre à terre sur le terrain parlementaire, mais doué d'esprit de suite et d'énergie dans l'ordre administratif. Ce n'est pas un très beau rêve, mais pour le moment je n'en forme pas d'autre...

CLXIV

A JULES HETZEL

Paris, 6 février 1886.

Vous m'avez écrit une bien belle et bonne lettre que je garde parmi mes diplômes. J'avais souhaité vous en remercier personnellement, mais les jours ont passé, comme ils passent ici, et vous avez pris le chemin du pays du soleil. Nous n'avons ici ni soleil ni clarté. Nous nous agitons dans l'obscur, dans l'équivoque, dans l'impuissance.

Il n'y a pas de majorité et je ne crois pas qu'on puisse jamais en faire une, avec deux cents droitiers et cent intransigeants irréductibles. Vous avez vu dans quelles conditions misérables la honte de l'abandon du Tonkin a été épargnée à la République : elle serait morte de cette honte. Quant à moi, je me suis tu et j'ai laissé parler les faits. Je trouve qu'ils n'ont pas mal parlé, et la confiance que j'ai dans leur justice me rend facile la philosophie du dédain et de la patience. Et puis,

c'est une grande force que de sentir avec soi des esprits comme le vôtre, et le cœur de tous ceux — je le dis avec fierté — qui savent ce qu'il en a coûté pour fonder une République durable.

Croyez-moi, cher ami, tout à vous et avec vous d'esprit et de cœur.

CLXV

A M. BILLOT¹Paris, le 1^{er} mai 1886.

Je suis confus d'avoir laissé tout un mois votre lettre sans réponse. Elle m'a été bien douce au cœur. Je voudrais pouvoir en échange porter à votre exil quelque parole vraiment consolante, quelque chose de précis et de réconfortant, quant à l'état de nos affaires. C'est en effet la « rive douce et tendre » qu'on regarde toujours et qu'on interroge quand on est loin. Je n'oublierai jamais l'émotion extraordinaire que vint jeter dans mon exil attique, il y a quelque treize ans, la nouvelle de la libération du territoire... Je n'ai rien de pareil à vous mander : les temps sont moins durs

1. Alors ministre à Lisbonne.

heureusement, mais peut-être recèlent-ils moins d'espérance. On se traîne, on bat le pavé, d'expédient en expédient, ballotté entre les nécessités du Gouvernement, qui commandent l'énergie, et les convenances parlementaires qui prescrivent de capituler. Dans cette sorte de moyenne qui donne le cours vrai du gouvernement actuel, la somme des capitulations l'emporte. Vous avez vu la dernière : la mise en liberté, contre tout droit écrit, toute dignité du gouvernement et de la justice, de celui que huit jours auparavant on traînait avec les poucettes aux mains¹, cet incident à double face, est la plate-forme de demain ; c'est là-dessus que 400.000 Parisiens sont appelés à voter et nos amis n'ont pas su ou pas voulu ou, pour tout dire, pas pu trouver un candidat. Ainsi périt le Comité Tolain qui mena si bien les affaires au 4 octobre. Il n'y a pas de larmes à verser sur sa tombe, mais la franchise m'oblige à reconnaître qu'à Paris notre opinion n'a jamais été plus dépourvue de tout ce qui fait les partis, les refait quand ils sont vaincus, leur conserve l'honneur et leur fait croire au lendemain.

La conduite de nos affaires au dehors ne me paraît ni plus sûre, ni mieux ordonnée. Je ne connais pas de mésaventure plus cruelle pour un gouver-

1. Roche, rédacteur à *l'Intransigeant*, arrêté le 4 avril à la suite des incidents de Decazeville.

nement sérieux que ce « succès diplomatique » proclamé il y a trois jours par les mille bouches de la presse officieuse, et aussitôt démenti, de la façon la plus brutale, par la remise d'un ultimatum et l'arrivée de l'escadre européenne. Il est évident qu'on a agi sans mandat de l'Europe, sans garanties du côté de la Grèce, qu'on a eu l'incroyable suffisance de s'imaginer qu'on allait donner au monde une leçon de diplomatie et la naïveté de croire qu'une lettre de M. Delyannis à M. de Moüy¹, dont on n'avait pas même pris la peine de peser les termes, donnerait satisfaction au concert européen. L'amertume de la soumission est par là, quoi qu'il arrive, doublée pour les pauvres Grecs ; quant à nous, nous restons à la fois isolés et ridicules. Comme si l'histoire ne nous enseignait pas qu'il n'a jamais été loisible en aucun temps, ni sous Louis-Philippe, ni sous Napoléon III, à la France, d'agir seule dans les affaires d'Orient ! Puisque l'isolement a été érigé en doctrine, que c'est là, dit-on au quai d'Orsay, le seul moyen pour la France de sauvegarder son honneur et sa sécurité, il faudrait au moins savoir le pratiquer sans dommages pour les faibles qui se fient à nous, et sans camouflets pour nous-

1. Ministre de France à Athènes. Sur cet incident, v. *Négociations relatives au traité de Berlin*, par le baron d'Avril, p. 408.

mêmes. C'est donc en vain qu'on a pris le contre-pied de notre politique de deux années, qu'on a posé en principe la déférence partout et toujours vis-à-vis de l'Angleterre. — Lord Rosebery nous entient bon compte ! — Il me semble qu'avec moins de déférence, nous trouvions, en ce temps-là, une Angleterre moins dédaigneuse... Par-dessus le marché, le rappel inutile, maladroit, injustifiable du général Appert, a profondément blessé la Cour de Russie. Jointe à la grâce de Kropotkine, cette sotte mesure nous a pour longtemps fermé de ce côté tout moyen d'action. A la présentation du nom de Billot¹, le tsar a mis de sa main l'annotation suivante : « *Ni Billot, ni personne.* » Et il a ajouté qu'il n'avait pas besoin d'ambassadeur, qu'un chargé d'affaires suffirait pour un pays « *qui va droit à la Commune* ».

Tout cela est malheureusement de l'histoire, mais par bonheur c'est une histoire qu'on ne sait pas. Tel est le régime qu'il faut défendre de peur d'avoir pis, et cependant il n'est que trop clair que si ce régime laisse tout dissoudre au dedans, il compromet le peu qu'il nous restait au dehors.

Pour vous laisser sur des images plus riantes, je vous présente notre cher Hanotaux, le vent dans les voiles. Avec quel plaisir je l'ai vu tomber

1. Le général Billot.

chez moi, député de la veille, chargé d'affaires de l'avant-veille, également heureux comme diplomate et comme candidat, tout plein de sa conférence qui fut pour lui un succès personnel, marqué par les plus hautes faveurs du sultan, tout fier de son mandat cueilli en huit jours. Il est venu, il a vu, il a vaincu; c'est le privilège de la jeunesse, le premier, que dis-je, le seul vrai bien qui soit au monde.

Je vous prie de me rappeler au gracieux souvenir de madame Billot, ma femme lui adresse ses meilleurs souvenirs, ses plus affectueux compliments. Je suis, mon cher ami, tout à vous de tout cœur.

CLXVI

A M. JOSEPH REINACH

[Mai 1886.]

Je ne comprends pas la politique qu'adopte le journal dans la question grecque. Elle ne peut qu'encourager de folles résistances et des appétits qui n'ont rien de commun ni avec le droit ni avec le bon sens, ni avec l'intérêt français.

Est-ce le but qu'il faut poursuivre? N'avons-

nous pas le plus grand intérêt à ne pas rouvrir, à cette heure, par une guerre turco-grecque, la question d'Orient? Que nous ne participions pas aux mesures de rigueur, je le veux bien, mais que nous nous isolions dans notre faiblesse et dans notre impuissance, en refusant de pousser jusqu'au bout l'action diplomatique, c'est une conduite équivoque et stérile qui ne peut convenir à la France.

CLXVII

A MADAME JULES FERRY

Épinal, lundi [3 mai 1886].

Est-ce l'hiver? Est-ce l'été? C'est en résumé la Sibérie, avec un ciel d'azur métallique, sans un nuage, sans une ride, un soleil aux rayons éclatants et glacés, les pousses vert tendre grelottant sous une bise aiguë et coupante, qui ressemble au souffle des glaciers. Il a gelé cette nuit à la campagne, tous les horticulteurs, cultivateurs, viticulteurs ne dorment que d'un œil! Méline arrive, sans couleur et sans voix, grelottant, emmitouflé, le médecin Tant-Pis de l'Agriculture, vivante image de ses traverses, angoisses et misères; hier nous avions fait la route avec Develle,

autre ministre de l'Agriculture, le teint rose, l'œil vif, une figure de médecin Tant-Mieux. Lequel des deux l'emportera? C'est le secret du thermomètre.

Quant au Conseil général, il est au-dessus des gelées du printemps comme des feux de la canicule et toujours bonhomme, toujours paisible, toujours prêt à clore la session à peine ouverte. Il y a ici bon nombre de braves gens qui ne viennent que pour repartir. Aussi peut-on affirmer, sans être prophète, qu'il sera difficile de les retenir jusqu'à jeudi matin. Ce soir, agapes chez le père Kiener. Demain, dîner d'usage à la préfecture. Mercredi soir, réunion du Comité de l'Alliance républicaine des Vosges et du Comité du journal qu'il s'agit de transformer en journal à un sou. Selon toute vraisemblance, je coucherai jeudi à Remiremont. Nous en partirons pour visiter à fond le Thillot, où de faux frères cherchent à me miner, mais on estime que ma présence dissipera ces vaines fumées.

J'ai moins de tristesse de t'avoir quittée en songeant que Marcelle t'apportera ce soir sa tendresse, sa gaieté. Dis-lui d'aller prendre dans ma bibliothèque, sous les rayons qui portent la *Gazette des Beaux-Arts*, un volume broché de M. Siméon Luce, professeur à l'École des chartes, sur *l'Inspiration de Jeanne d'Arc*. Je n'ai pas eu

encore le loisir de le lire, mais je suis sûr que Marcelle y prendra grand intérêt...

CLXVIII

A MADAME JULES FERRY

Épinal, mardi [4 mai 1886].

Tu te plains à bon droit d'être prisonnière, mais moi aussi je suis en prison. Épinal est un préau un peu plus vaste que ta cellule de l'avenue de l'Alma, mais c'est tout de même une prison. On s'étudie laborieusement à répartir sur trois ou quatre jours une besogne qui demanderait tout au plus trois ou quatre heures. La dignité, le prestige du Conseil le veulent ainsi.

Depuis le moment où le soleil du matin vient, sur le coup de cinq heures, inonder ma chambre d'hôtel, jusqu'au repas de midi qui ramène la brave figure de Mougin, le visage ascétique de Cosson, et la face militaire et canonicale de notre joyeux ami Claude autour de la quiche ou de l'andouillette traditionnelle, — les heures sont longues et lentes, comme le bras de la Moselle languissant et saumâtre qui passe sous mes fenêtres. Un peu de toilette, un peu de lecture, une visite au musée que je prémedite, puis le Cercle à cause

des journaux, qui ne nous disent rien, mais qui ont toujours l'air d'avoir quelque chose à dire, voilà ma matinée. Je vais voir le vieux rêveur de Voulot¹, qui a trouvé à Paris, je ne sais où, un Mercure en vingt-six morceaux, patiemment rassemblés et recollés, et dans lequel, naturellement, le vieil original est assuré de retrouver un Michel-Ange. C'est le clou de ma journée. A trois heures une bonne séance, puis l'on dînera chez le préfet.

CLXIX

A MADAME JULES FERRY

Scharrachbergheim, dimanche [mai 1886].

Si tu n'étais captive je t'aurais appelée, suppliée de Thann pour une partie d'étudiants dans ce parc qui t'a vu naître, et que le printemps met en fête, un vrai délire. C'est folie d'aller là-bas au temps des paillassons, et c'est un crime contre le beau, un outrage à la nature et à la poésie de le laisser solitaire et dédaigné, à cette heure unique où le vieil enclos n'est qu'une botte immense de lilas et d'aubépine, une symphonie de chants d'oiseaux

1. Conservateur du Musée.

et de parfums, où l'herbe est haute et drue et verte comme une prairie normande, où la petite forêt de Mathilde a des profondeurs de bois sacré ployant sous les masses fleuries des lilas de toutes nuances, et des sentiers étroits pleins d'odeurs capiteuses. J'ai vu tout cela pour la première fois et j'ai poussé le cri de celui qui découvre un monde nouveau. Auguste est tout seul au milieu de ces splendeurs, éblouissantes autant que passagères. Nous y avons passé trois joyeuses heures, après quoi nous partîmes en voiture pour Bollwiller, lui se rendant à Mulhouse, moi prenant le petit chemin de fer qui longe nos pauvres belles Vosges, et qui m'a porté hier avant six heures dans cet autre délire printanier qui s'appelle Scharrachbergheim. Mewes, la jeune Amos et ses enfants remplacent, auprès d'Édouard, Émilie absente. J'ai trouvé ce cher ami beaucoup mieux que je n'osais l'espérer...

CLXX

A MADAME JULES FERRY

Paris, 10 juin 1886.

La pièce a commencé¹; c'est de Mun qui a

1. La discussion, à la Chambre, de la loi d'expulsion des prétendants.

ouvert le feu. A cette heure c'est Madier de Montjeau qui lui riposte; l'on dit qu'il y a des deux côtés grande consommation de fusées oratoires et que le vieux jeu parlementaire est déchaîné. Au fond Madier est le seul qui puisse plaider la cause avec conviction. Je crois qu'il n'y a guère que lui qui porte dans cette affaire une passion sincère. La grande masse des républicains a le sentiment de l'inopportunité et de l'inefficacité d'une mesure qui offre en elle-même plus d'inconvénients que d'avantages. Aussi la division la plus extraordinaire éclate non seulement dans la majorité, mais dans les groupes généralement les plus homogènes, mais dans les députations les plus compactes d'ordinaire. Chez nous, il y aura quatre variétés de solution; l'un qui vote tout, l'expulsion totale d'abord et toutes les propositions succédanées; d'autres qui, comme moi, acceptent la transaction agréée par le gouvernement; un qui vote contre tout, un qui s'abstient sur tout! Ce matin j'ai réuni mes anciens collaborateurs du cabinet tombé, et j'ai constaté, après une longue discussion, l'existence d'une gamme analogue: Raynal et moi votons la transaction; le doux Fallières l'expulsion intégrale; Méline s'abstient, et Martin-Feuillée vote contre tout. Quant à Waldeck, il est en Algérie...

Mais le plus partagé, le plus divisé contre lui-

même, le plus tiraillé, c'est M. de Freycinet... De l'extrême-gauche, en échange de tant de sacrifices, il n'a recueilli qu'ingratitude noire, exigences insupportables : leur avidité est insatiable...

CLXXI

A MADAME JULES FERRY

Paris, 11 juin 1886.

Je profite d'un intermède grotesque, la présence à la tribune d'un nommé Michou, l'adversaire de Pasteur et l'avocat des princes, pour t'envoyer mon bonjour écrit, le dernier je pense. La sotte affaire qu'une politique néfaste nous fait avaler menace de ne pas finir aujourd'hui; tous les bavards et tous les fantoches se donnent carrière, au milieu de l'agitation impatiente d'une assemblée qui voudrait entendre, et ne peut écouter à cette heure qu'un homme : M. de Freycinet. Celui-ci en paraît peu pressé...

Eh bien! non! il vient de parler, et dans une des situations les plus difficiles qu'un orateur pût rencontrer, en face des dispositions hostiles de la droite et du centre, enveloppé dans ses propres contradictions, qui datent de quelques semaines,

il vient de faire le plus merveilleux, le plus adroit, le plus subtil, et — en dépit de toutes mes prévisions — le plus écouté de tous ses discours. Avec quelle force pénétrante il a redit tout ce que disait M. Thiers en 1872, avec quelle habileté il a mis en scène, coloré, grossi jusqu'à faire croire à un péril, tous les incidents des dernières années, et en dernier lieu la fameuse soirée de l'hôtel Galliéra. C'est au point que les modérés ultra d'Ille-et-Vilaine, qu'un courant quasi orléaniste pénètre malgré eux, murmuraient, en écoutant : « C'est vrai! les princes ont été maladroits », et que si les positions n'étaient pas prises, Récipon¹ lui-même serait tenté, au lieu de tout repousser, de s'abstenir...

Finira-t-on aujourd'hui? Il est cinq heures et je commence à en douter. Je rouvrirai ma lettre pour y insérer les dernières nouvelles... *Dernière heure*: Jolibois débite un discours fort maladroit, fort médiocre. La chose va donc se prolonger, la discussion générale n'est pas encore close. Je télégraphierai, si nous en finissons avant demain.

1. Député d'Ille-et-Vilaine.

CLXXII

A M. BILLOT

Aix-les-Bains, 26 juin 1886.

Assurément, et dès la première heure, j'ai trouvé votre conduite dans une situation si difficile, dans ce poste le plus malaisé à tenir, eu égard aux circonstances, absolument correcte et irréprochable¹. Mais je suis heureux de savoir que le quai d'Orsay a fini par le reconnaître, pour vous en laisser un témoignage écrit, qui complétera et fixera les déclarations, tardives mais fermes, que le ministre a faites à votre propos devant la commission sénatoriale.

Voici cette grosse affaire, si mal commencée, qui finit bien, en somme². Le vote du Sénat était une nécessité républicaine ; un rejet eût pris les proportions d'une catastrophe. La faute initiale, qu'on ne peut pardonner, c'est d'avoir livré aux disputes parlementaires une mesure qu'on s'était

1. M. Billot avait été délégué, comme ambassadeur extraordinaire, pour assister au mariage du prince royal de Portugal avec la princesse Amélie d'Orléans, fille du comte de Paris.

2. Le 22 juin 1886 le Sénat avait voté l'expulsion des princes.

engagé à prendre sous la responsabilité gouvernementale. Ces débats, ces tiraillements, ces hésitations, cette anarchie parlementaire où l'on voit deux Chambres, l'une après l'autre, se désavouer dans la personne de leurs commissions, ne sont point un spectacle pour accroître notre crédit républicain. Le crédit du cabinet ne s'en est pas trouvé mieux. Il va présider aux élections départementales — elles seront médiocres pour le moins — puis il faudra qu'il avise, car le compromis dont il vit est usé. Les deux éléments dont il est composé s'en vont aux deux pôles contraires qui les appellent naturellement. Le radicalisme n'ose résister à l'intransigeance, les modérés sont las d'une politique qui suit exclusivement les impulsions d'une minorité d'extrême-gauche, véritable maîtresse du gouvernement.

Dans ce faux équilibre tout s'obscurcit et se corrompt. Très partisan de la stabilité ministérielle, j'ai à diverses reprises vigoureusement soutenu le cabinet Freycinet; j'estime à cette heure qu'il ne saurait y avoir rien de pis que sa conservation.

Vous êtes certainement attentif à cette affaire des Nouvelles-Hébrides qui fait voir si clairement le profit que l'on peut tirer de la politique de déférence à tout prix pour l'Angleterre. Après la Roumanie, les Nouvelles-Hébrides. Je vou-

drais interroger sur celles-ci votre mémoire si sûre et votre bon jugement. Avez-vous présents à l'esprit les termes de cet engagement de 1878? C'est une simple correspondance, n'est-ce pas? On dit qu'il a été renouvelé en 1883, par qui? en avez-vous souvenance? Enfin est-ce un engagement perpétuel, et qu'on ne puisse dénoncer?

CLXXIII

A CHARLES FERRY

Paris, 2 juillet 1886.

J'ai retrouvé la marmite parlementaire en pleine ébullition, ce qui ne déplaît nullement à ma combattività naturelle, mais résolument contemplative. On sentait l'aquilon des temps de crise; il y avait des interpellations dans l'air. L'opportunisme qui est en plein effondrement, a donné quelques signes de vie. Reinach a crié au voleur! Sans aller aussi loin que lui, et sans comparer le ministre de la Guerre à Louis-Napoléon, les républicains doués de quelque bon sens assistent avec stupéfaction aux cabrioles de ce général à la boli-vienne, démagogue audacieux, orateur séduisant, politicien infatué, comédien dangereux qui parcourt la France en triomphateur, haranguant les

évêques, les gymnastes et les maires, compromettant ses épaulettes dans tous les ruisseaux d'intransigeance, se faisant appeler citoyen-ministre par les pires communards et passant des bras de mademoiselle X... à ceux de Madier de Montjau. Une immense vanité, une suffisance pyramidale, un prurit de parole et de popularité : ce n'est que la moitié du personnage. L'autre moitié est faite d'une rare intelligence mise au service d'une ambition sans limites. Il a un plan bien conçu et bien suivi. Conquérir avec des phrases que la badauderie gobera éternellement, la popularité de Pache et de Bouchotte, être l'homme du service de deux ans pour les ruraux, et de la barbe entière et des permissions nocturnes pour les sous-officiers ; organiser à l'état-major général, au cabinet du ministre, un bureau de dénonciations, en passant par-dessus tous les degrés hiérarchiques, tous les règlements tutélaires ; en même temps, éliminer tout ce qui tient les sommets, tout ce qui peut porter ombrage. C'est Schmitz, à qui l'on tend un piège, qui y tombe et qu'on exécute avec une brutalité prémeditée et impitoyable. C'est Galliffet, qu'on amoindrit, qu'on irrite, qu'on dégoûte par des procédés détestables qui le perdent malheureusement et le rejettent loin de nous. C'est enfin Saussier, le seul républicain authentique que l'on connaisse, un des rares hommes de guerre de ce

temps-ci, que, depuis trois mois, on taquine, on provoque, on tourmente en cent mille façons, et qu'on frappe pour avoir défendu, dans la forme la plus convenable, les chefs de l'armée de Paris contre un réquisitoire publié par le *Gaulois*, et préparé (la chose est sûre) dans le cabinet même du ministre de la Guerre ! Audacieusement, impudemment, Boulanger était venu au Conseil proposer la révocation du gouverneur de Paris. C'est à n'y pas croire...

CLXXIV

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 22 juillet 1886.

Je ne veux pas vous laisser croire un jour de plus que j'aie sciemment participé au vote de suprême niaiserie qui a décerné les honneurs de l'affichage à ce qu'on appelle « le discours » du général Boulanger. Je n'ai rien connu de l'incident, pendant lequel je bouclais mes malles, et l'on m'a dit hier seulement ce qu'un sot avait fait de mon nom et de celui de Méline. J'aurais certainement rectifié mon vote, si huit jours n'avaient passé dessus. Je demeure honteux et confus

d'avoir contresigné une discussion misérable et un calembour de piètre qualité¹, autant que d'inconvenante intention. Ce charlatan à épaulettes n'est point un orateur, c'est un virtuose qui fait des mots. « L'armée de la Charte » vaut la gammelle de Decazeville. Mais pourquoi chercher autre chose, puisque cela suffit à l'immense baudaderie *des républicains de la Ville-Lumière*? Et pourquoi changer de méthode, puisqu'il est désormais convenu que c'est le ministre de la Guerre qui parle et le président du Conseil qui se tait.

Et le mouvement diplomatique! et l'avènement de Brousse au sous-secrétariat de la Justice²! Quel drôle de gouvernement! Mais quelle drôle d'espèce d'opposants nous faisons. Freycinet a vraiment trop de modestie : pourquoi ne parle-t-il pas à Nantes le 25? nous l'aurions applaudi de si bon cœur. Mais j'imagine que ce n'est pas la crainte de contrarier nos amis qui l'a réduit au silence. Il sait bien que l'union républicaine avallera toutes les couleuvres. Mais l'Europe l'embarrasse un peu plus. Il y a de quoi.

1. Boulanger, parlant de la lettre du duc d'Aumale au président de la République, avait dit : « Il a parlé de la charte de l'armée; permettez-moi de vous dire qu'il s'est trompé; c'est grâce à la Charte qu'il a été nommé général aussi jeune... » (séance du 13 juillet 1886).

2. Émile Brousse, député des Pyrénées-Orientales; on ne donna pas suite au projet de lui confier un portefeuille.

CLXXV

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 29 juillet 1886.

Je ne voulais pas adresser de circulaire aux électeurs, et j'en ai fait une au dernier moment. Je voulais me prodiguer uniquement en visites et en causeries, et j'ai fait des réunions de paysans et des discours, comme si j'avais plusieurs Ravinel à mes trousses.

J'ai donné ordre de vous envoyer (chaussée d'Antin) un petit journal du cru, qui contient une homélie que j'ai prononcée au Thillot.

Mais, comme cela ne paraît que le jeudi, je crains que ce ne soit de la moutarde après dîner. Cette variation sur un thème connu laisse d'ailleurs absolument de côté la politique d'après-demain.

Vous avez tort de croire à un désastre. A moins que nous n'habitions ici une planète à part, la différence de milieu et d'atmosphère entre le 4 octobre et le 1^{er} août est si énorme, si tangible, la reculade des réactionnaires si générale, l'esprit public si bien revenu des sottises de l'an

passé, que je crois aujourd’hui à un succès dans toute la France, aussi vivement que je redoutais un échec avant d’avoir tâté le pouls au pays. Je vois d’après *la Gironde* que les choses vont de même dans le Sud-Ouest. Modification de l’opinion ; démonétisation des deux vieilles thèses : déficit et Tonkin, bonne tenue du gouvernement, enfin — il faut bien le reconnaître — vertu du scrutin uninominal, qui constitue par lui-même une organisation, tandis que le scrutin de liste, après le 30 mars, fut la désorganisation même. *Et nunc erudimini...*

CLXXVI

A. M JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 10 août 1886.

La question de la nonciature catholique à Pékin est bien mal engagée, bien mal comprise, bien mal expliquée par les journaux de Rome, sottement commentée par les journaux français. Je ne parle ni de la *République* ni des *Débats*, qui font bien d'avertir le Saint-Siège, mais de tous les étourneaux qui s'en vont répétant, sans que rien l'établisse ni le rende vraisemblable, que la dé-

cision du Saint-Siège est inspirée par l'Allemagne ou par l'Angleterre. Pour celle-ci, l'absurdité saute aux yeux. Jamais les Anglais, gens pratiques, ne nous ont disputé ni envié un protectorat qui n'a cessé d'être, pour les représentants de la France en Chine, un sujet de difficultés, de débats insolubles, d'aigreurs et de froissements sans cesse renouvelés. Demandez à Patenôtre ce qu'il pense des évêques chinois et des missionnaires. Les archives du quai d'Orsay sont remplies de ces disputes qui, à défaut d'intérêts commerciaux ou politiques, nous donnaient en Chine une apparence provocatrice et chicanière.

Quant aux Allemands, c'est encore un trait de cette manie, qui voit partout la main du croquemitaine européen. Il est impossible de calculer le mal que fait à l'opinion et, par suite, à notre politique européenne, cette disposition maladive, nerveuse, apeurée, à tout grossir, à tout travestir, quand il s'agit du chancelier.

C'est lui — la chose est entendue — qui nous a conduits au Tonkin et mis la Chine à dos. Puisqu'il nous cherche pouille dans le monde entier, pourquoi nous dégagerait-il d'un lien qui ne peut que compromettre, altérer, fausser, envenimer les relations de voisin amical et privilégié que nous constituent les nouveaux traités de Tientsin ? Ce protectorat est une source de conflits

entre la Chine et nous : nous avons avec elle d'autres affaires et nous devrions bénir l'incident qui nous en délivrera.

Entre le protectorat des catholiques chinois et celui des chrétiens d'Orient, la différence est profonde. Celui-ci fait partie, en quelque sorte, de notre domaine méditerranéen : c'est un pied qu'il nous faut garder, dans les affaires orientales, une tradition sérieuse, une puissance morale. L'autre n'est qu'une charge sans compensation.

Telle est mon opinion sur le fond de l'affaire, que je connais mal d'ailleurs. Je ne vois pas d'incompatibilités entre la nonciature et le traité de 1860. Je ne nous trouve pas suffisamment déliés du protectorat. En demandant un nonce apostolique, la Chine me paraît faire un pas de plus dans la transformation diplomatique dont nous éprouvons les heureux effets. Nous en sommes-nous plaints ? avons-nous fait valoir à Pékin le traité de 1860 ? Je ne le crois pas. Qu'avons-nous fait à Rome et qu'est-ce que Rome a répondu ? Je le sais mal et je crois que personne ne le sait bien.

Il est vrai que les choses valent en ce moment surtout par l'apparence, et que Léon XIII se donne, par là, mauvaise apparence. Il permet à ceux qui cherchent noise à l'ambassade du Vatican de lui faire une querelle d'Allemand. Ce n'est

pas d'un habile politique, c'est d'un vieillard vaniteux qui lâche la proie pour l'ombre.

Quant à nous, il faut que nous soyons bien bas à Rome pour ne pas venir à bout de cette affaire. Il est vrai que là, comme ailleurs, on nous tient pour peu de chose.

CLXXVII

A M. JULES DEVELLE¹

Saint-Dié, 14 août 1886.

...Le général Boulanger est un péril pour le cabinet, un péril pour l'armée, un péril pour la sécurité nationale.

Je passe sur ses fréquentations éhontées, intolérables, avec ce qu'il y a de pis dans l'extrême-gauche, sa subordination absolue à M. Clemenceau, son intimité dégradante avec les gens de la *Lanterne*; mais je pense que M. de Freycinet doit savoir mieux que nous que Boulanger n'est point son ministre, qu'il est le ministre d'un autre. Ce n'est pas M. de Freycinet qui a eu la pensée de provoquer d'Aumale par une manifestation superflue, pour donner à lui-même, à ses déclarations

1. Aujourd'hui sénateur, alors membre du cabinet Freycinet.

récentes, à sa propre loi un démenti si éclatant ! M. Boulanger, qui a si insolemment bravé, après le 30 mars, le gouvernement de son pays, le ministre de la Guerre, le ministre des Affaires étrangères, dans son commandement de Tunisie, ne tient pas plus de compte aujourd'hui du président du Conseil. M. de Freycinet le sait. Il me répondra que c'est son affaire. D'accord ! Mais le maintien de ce ministre extraordinaire compromet essentiellement deux choses qui sont l'affaire de tout le monde : l'esprit de l'armée et nos relations extérieures.

Pour l'armée, c'est un empoisonnement. Du moment que la politique, une certaine politique, apparaît comme le chemin des plus hauts grades, cette politique y trouvera autant d'imitateurs qu'il y a d'officiers sans opinions et sans scrupules. Déjà le système inauguré par le nouveau ministre et qui consiste à provoquer les réclamations des inférieurs, sous prétexte de justice, à courtiser les bas grades par des facilités exceptionnelles, à diminuer dans les hauts grades tout ce qui peut faire ombrage, tout ce qui résiste, tout ce qui ne se courbe pas, ce système qui est la plus formidable atteinte à la discipline, à la vieille, à la seule discipline, porte ses fruits de toute part... Nous aurons, pour peu que cela dure, un corps d'officiers formé à l'image de M. Bou-

langer, qui n'est lui-même qu'un plagiaire de Prim et de son école. Introduire de pareils exemples, favoriser de si funestes tendances dans une armée de soldats de trente mois, c'est tout livrer : l'obéissance, l'ordre matériel, le gouvernement.

Il y a, de ce côté, croyez-le bien, beaucoup de mal déjà fait. M. Boulanger est un péril pour la sécurité nationale.

Non seulement les états qui nous entourent, même les plus bienveillants, n'accorderont jamais confiance ni crédit à un gouvernement qui tolère que le chef de l'armée soit en coquetterie publique avec la démagogie civile et militaire ; mais l'attitude particulière que s'est donnée M. Boulanger, la renommée qu'il recherche, les imprudences de langage, les fantaisies qui se débitent autour de lui, le rôle qu'il prend, à grand renfort de réclames, de « celui qui s'apprête à battre l'Allemagne à bref délai », ont déchaîné dans la presse et l'opinion allemande un courant belliqueux auquel il faut prendre garde.

On ne voit pas, ce qui est hélas ! trop vrai, que M. Boulanger ne fortifie pas l'esprit militaire, qu'il prépare le service de deux ans, qu'il s'occupe plus de politique que de stratégie. On ne retient, on ne commente de ses paroles, et de ses actes, et de l'interprétation que leur donne une presse vantarde et tapageuse, que le côté comminatoire.

M. Boulanger cherche la popularité au-dedans, et ne s'aperçoit pas sans doute, qu'il sème la méfiance au dehors. Aussi léger, aussi présomptueux que le maréchal Lebœuf, aussi peu prêt que lui, il cherche comme lui à plaire au maître; le maître d'aujourd'hui, c'est la presse, c'est la foule qui s'attroupe aux abords du Cercle militaire, autour de la tribune de M. Grévy, aux alentours des casernes dont d'heureuses indiscretions ont annoncé la visite improvisée.

Si cet homme n'était, par-dessus tout, léger, vaniteux, infatué comme un général de madame de Pompadour, si le côté saltimbanque ne lui servait d'excuse, ce serait un grand coupable; ce n'est qu'un étourdi. A M. de Freycinet, à M. Grévy de dire s'il convient au repos et à l'honneur de la nation de laisser l'armée française aux mains d'un étourdi.

Vous ferez de ma lettre ce que vous voudrez, vous la communiquerez au président du Conseil ou au président de la République si vous y trouvez quelque intérêt. Tenez seulement qu'elle est le résumé de longues réflexions et de sérieuses informations...

CLXXVIII

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, le 15 août 1886.

Je n'ai pas reçu la *République* ce matin, je ne sais donc pas ce que vous aurez répondu sur « nos complots ». Ce n'est pas un programme sûrement (en ce genre votre réponse à *l'Abeille d'Étampes* est fort topique, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit) la formule de Steeg¹ — la vraie — est parfaite, il faut la répéter et la commenter avec le plus grand sang-froid; dire aux gens de Clemenceau qu'on n'est pas dupe de leurs feintes colères, faire remarquer à la bande qui croit notre parti mort et enterré, qu'ayant à la Chambre le nombre et la parole, on ne fait rien de scandaleux, d'inoui, d'outrecuidant, quand on réclame dans la direction des affaires non une part exclusive, mais seulement proportionnelle, quand on annonce surtout l'intention de se mêler aux affaires, de donner des avis, de peser de tout son poids dans le plateau de la balance, dont M. de

1. Jules Steeg, député de la Gironde.

Freycinet est le régulateur. On ne demande pas à M. de Freycinet d'être « homogène », on lui demande d'être équitable, et comme dans le Parlement ceux qui se taisent et votent sont justement comptés pour rien, on se déclare prêt à parler, sans s'engager à voter toujours. L'émotion des officieux de droite et de gauche est vraiment comique. Le Cabinet ne peut donc vivre que de notre silence? Il est perdu, si nous cessons de nous résigner? Il est certain qu'il avait jusqu'à présent la vie plus commode : il se résignait devant l'extrême-gauche, et la majorité se résignait devant lui. Heureuse et douce équivoque, bien faite pour substituer à bref délai la politique et les hommes d'extrême-gauche à la politique et aux hommes d'union républicaine, par l'effondrement volontaire de ces derniers. C'est un des principes politiques de Floquet : « Prenons seulement le ministère, les modérés suivront toujours. » C'est toujours le décapité par persuasion.

Je crois qu'il n'y a pas à sortir pour le moment de ces généralités. C'est très sincèrement que nous devons faire nos conditions à Freycinet. Il en est une qui peut les remplacer toutes. Elle n'est pas pour le public, c'est matière à négociation. M. de Freycinet n'aura désormais notre concours qu'à condition qu'il se sépare du général Boulanger. On peut tout lui passer, excepté

cet homme. Je le tiens pour tellement dangereux, soit au point de vue de l'armée, qu'il empoisonne, soit au point de vue de l'Allemagne qu'il affole par ses attitudes, ses propos, ceux qu'on lui prête, et ceux qu'il tient, ou que l'on tient autour de lui, que je préférerais, quant à moi, le gâchis parlementaire à la continuation d'un état de choses qui met la patrie en péril...

CLXXIX

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 21 août 1886.

Il est bien difficile de faire de la politique quand on est inquiet pour les siens. Vous en faites pourtant et vous la faites bonne. Votre article sur la République ouverte aurait gagné à paraître quarante-huit heures plus tôt, ce qui n'est pas de votre faute. J'en suis très content ainsi que de la note de Ranc dans *le Matin*. Nous vivons dans un potager si touffu de préjugés, d'idées fausses, qu'on est agréablement surpris d'y voir prendre racine une idée sensée et point neuve. Celle-ci répond, croyez-le bien, à un sentiment profond, celui des gens qui ne disent rien, mais qu'il faut com-

prendre, quand on est un gouvernement adulte, sous peine de rester en chemin, comme tant d'autres. Je vous remercie de m'avoir envoyé la biographie de Boulanger, et l'amusante satire qui me rappelle les beaux jours de Ferdinand Duval, et les miens... La biographie n'est pas du tout d'un ennemi. Elle doit avoir quelque parenté avec celle qui parut il y a dix-huit mois en Tunisie. Faites demander celle-ci à Cambon. A cette époque les chromolithographies du général se contentaient des boîtes d'allumettes comme moyen de propagande. Je ne puis trouver dans la pièce dont s'agit la moindre trace d'ironie et je jurerais qu'elle sort de l'entourage. Je la trouve même habilement faite, au point de vue du populaire. Il ne manque, pour la rendre dangereuse, qu'une ou deux victoires, pas même sur le Rhin.

Vous avez une belle occasion d'aborder la matière délicate des inconvenients du cabotinage chez un ministre de la Guerre, dans la note *Havas* qui dément le renseignement de la *Petite République*. Il est évident que Freycinet a interdit le voyage des Alpes... Insistez sur l'extraordinaire et dangereuse frivolité de ces promenades militaires, qui ne sont qu'une mise en scène de plus. Du moins quand Thibaudin annonçait une visite aux forts de l'Est, il s'entourait de mystère. Mais battre le tambour pour un objet pareil, sans se douter appa-

rement du service que l'on rend aux gallophobes d'outre-monts, vraiment c'est tout à fait odieux, et Freycinet ne pouvait faire moins que de s'y opposer...

CLXXX

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 3 septembre 1886.

En vérité, cher ami, voici qui passe tout! Le ministre de la Guerre, qui n'a rien à faire au centenaire de M. Chevreul, qui n'a surtout rien à y dire, se lève pour y parler, comme au club, de choses auxquelles un membre du gouvernement, un chef de l'armée surtout, ne doit jamais toucher, à moins d'avoir son armée prête et ses canons chargés. Affamé de la popularité la plus facile et des applaudissements les plus vulgaires, il oublie le poids que donne à ses provocations imprudentes sa qualité de membre du gouvernement, sa solidarité avec le président du Conseil; il ne lit pas, lui, les articles si inquiétants de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, il lui suffit de les alimenter. Soldat, enfin, chef d'une armée, hélas! vaincue, il lui manque ce sentiment de dignité élémentaire qui ne tolère pas qu'un soldat riposte aux coups

de canon de 1871 autrement que par des coups de canon.

J'en ai l'âme soulevée de dégoût. Cet homme dépasse toutes mes défiances, il justifie toutes mes appréhensions. Je ne me flatte pas de le voir ôté de ce poste où il compromet la patrie et l'armée.

Qu'il nous mène au fossé sciement, systématiquement, je n'en doute plus, à présent, et je crois, de plus, que personne ne l'arrêtera en chemin...

CLXXXI

A ÉDOUARD FERRY

Thann, 4 septembre 1886.

Mes chers amis,

C'est presque une félonie d'être si près de vous et de ne pas être avec vous, de vous posséder dans notre Foucharupt et de ne pas vous faire les honneurs du noyer unique, des pelouses desséchées, des horizons immuables et impassibles, que rien n'émeut, n'attriste et ne change, image radieuse et sereine de notre indéfectible affection.

Mais votre cœur aimant sait tout comprendre,

et l'heureux destin de ma vie m'a donné des dieux lares en double sur les deux versants des Vosges. Le culte familial se célèbre sur l'un comme sur l'autre autour d'une grand'mère adorée dont le vif esprit et la grâce rayonnante défient les quatre-vingts ans. Depuis longtemps je n'avais vu madame Kestner aussi souriante, aussi paisible sous sa couronne de cheveux blancs, ni l'enclos de Thann, que j'ai tant de raisons de bénir, aussi vert, aussi peuplé, aussi rajeuni.

Les vivants y sont nombreux et de tous les âges, joyeux autant qu'on peut l'être à l'ombre de tant de tristesses qui ne se laissent pas oublier.

J'y ai trouvé, comme en une oasis, un peu de fraîcheur et de repos, la détente, la saine détente qui suit les grands efforts. Foucharupt c'est encore le combat, ici les lettres même sont consignées, je les vois délicieusement s'accumuler au delà des Vosges, et je leur ai défendu de venir jusqu'à moi. Je ne suis en communication avec le monde politique, si particulièrement vilain à cette heure, que par le paisible écho du *Temps*.

J'y ai vu comme les radicaux bordelais entendent la liberté des réunions contradictoires et comme j'ai bien fait de décliner leur guet-apens. Mais je les crois définitivement battus dans la Gironde. Quel beau milieu politique, puissant, vivant et sage!

Quelle ardeur, quel esprit, quelle entente chez les modérés ! des modérés qui savent vouloir et agir, et être violents à l'occasion...

On me prépare une chasse pour dimanche. Après quoi nous rentrons au bercail...

CLXXXII

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 8 septembre 1886.

Mon cher ami, je reçois toutes vos lettres et m'en nourris. Ma femme en fait ses délices et ne veut plus lire d'autre journal; vous voyez qu'elle a du goût. Nos lettres se sont croisées. Je vous parle toujours à cœur ouvert, mais il n'est pas entré dans ma pensée que vous attachiez le grelot pour le toast de Boulanger.

Ce n'est pas notre rôle, hélas ! quelqu'un est à côté qui note tout et ne nous passe rien. C'est une sorte de comptabilité d'outre-Rhin qui se liquide de temps en temps par un article de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. La pièce stupide et coupable, « le général Revanche » est, croyez-le bien, d'ores et déjà classée par nos bons voisins. Je ne crois pas à des projets d'agression à date fixe : le vrai danger que me signalent tous mes

correspondants, c'est d'entretenir en Allemagne un état d'inquiétude incessante, qui pénètre les classes les plus pacifiques, et permet à tout instant, sans motif particulier, sans autre préparation, de nous jeter l'Allemagne sur les bras. Quant à Boulanger, c'est l'instrument le plus sonore qu'on pût offrir à cette politique d'embuscade. Quelle trouvaille !

Le vrai ministre de la Guerre du poing dans la poche, le Croquemitaine idéal, qui n'est, dans le fond, qu'un Petit Poucet. D'autant plus menaçant en paroles, qu'il est moins redoutable en réalité, et que, de haut en bas, il travaille à défaire l'armée française.

Vous dites que la presse a terminé son rôle et que celui des députés commence. Les députés ne peuvent rien avant la fin d'octobre. J'ai fait, quant à moi, notifier à M. de Freycinet qu'il n'a plus rien à attendre de nous, s'il ne se sépare pas de Boulanger. Je ne puis rien faire de plus. Quant à vous, vous avez à détruire, en toute occasion, l'idole que les gens clairvoyants ont jugée, mais qui n'est point détruite pour la foule des badauds, si facile à abuser avec ces mots sacrés, qui, au lieu de rester dans le temple, comme les symboles de notre religion, servent de tremplin à tous les charlatans, à tous les chercheurs de popularité, à tous les exploiteurs des choses saintes,

aux saltimbanques sincères.... aux aigrefins de la haute école comme Boulanger...

Je continue à penser qu'on s'emballe dans l'affaire du protectorat catholique. Si Freycinet est parvenu à l'enterrer au moyen d'un légat provisoire on a tort de l'en blâmer... Mais cela fait de la peine de voir tant de braves gens qui, sur la foi des journaux, se figurent qu'il y a là-dessous une intrigue allemande ou anglaise... Ce qu'il y a de plus difficile décidément en politique étrangère, c'est de ne pas chercher midi à quatorze heures, c'est de s'en tenir aux interprétations naturelles, c'est de préférer le vrai, qui est quelquefois très bête, au dramatique. Quand le *Temps* nous raconte un plan de partage de l'Empire Ottoman, où l'on voit Bismarck donnant d'une main Constantinople aux Russes, de l'autre Salonique à l'Autriche, je me demande où tombe la presse sérieuse.

La vérité est qu'il n'y a pas de plan, qu'on vit au jour le jour, Bismarck voulant la paix à tout prix, et que le prodigieux chancelier, redouté au point d'être surfait, n'a point prévu les événements de Bulgarie, qu'il a été surpris par la conspiration russe comme il l'avait été par l'affaire de Philippopolis. Mais ne cesse-t-on pas d'être bon français, si l'on n'admet pas comme article de

foi que Bismarck tient en ce monde toutes les ficelles !

CLXXXIII

A M. DAVID RAYNAL

29 septembre 1886.

Je suis bien déshérité de toute nouvelle de vous. J'ai écrit à Steeg il y a quelque temps, il ne savait pas où vous aviez posé votre tente. *La Gironde* m'apporte le résultat d'une allocution excellente au cœur du pays de Blaye, et voici Freycinet qui vous arrive sur les ailes de la victoire. Cette lettre est donc assurée de vous trouver à Bordeaux.

Vous verrez sûrement le président du Conseil. Aurez-vous l'occasion ou le désir de lui parler de politique? Il y aurait, à mon sens, intérêt à s'expliquer dès à présent avec lui à cœur ouvert. Si le discours de Steeg, qui est votre œuvre autant que la sienne, doit devenir une réalité, l'heure a sonné. Nous ne pouvons plus être un parti qui ne fait pas ses conditions, et si nous ne les faisons pas au moment précis où nous sommes, nous acceptons à jamais l'effacement et la dé-

chéance. Ces conditions, je les réduis à une seule : il faut que M. de Freycinet se sépare du général Boulanger ou bien nous nous séparons de Freycinet. Le général Boulanger est un danger public pour le dedans et le dehors. Au dedans il suit sa marche audacieuse et tapageuse, appuyé sur la presse d'extrême-gauche ; comme militaire, c'est un politicien capable de tout ; comme homme politique, c'est un soldat dépourvu de tout scrupule. Il connaît à fond le tempérament du pays et la bêtise du parti républicain. Il est en train de conquérir le pays et le parti avec de la mise en scène, des phrases retentissantes et une habileté de réclame qui en fait le premier des saltimbanques de ce temps-ci. Militairement, il ne fait rien. Il a l'air de faire ; cela lui suffit. Son projet de loi est un fatras, où il n'a rien mis de lui-même, une compilation hâtive, bonne à jeter la poudre aux yeux. Ce qu'on y voit de plus clair c'est le service de vingt et de vingt-quatre mois, singulier moyen de fortifier l'armée française. Je ne dis rien de l'esprit détestable qu'il y fait pénétrer, de la division profonde qu'il y introduit, des mesures de démagogie militaire, des habitudes de dénonciation des grands par les petits qui s'insituent. Pour le dehors ce ministre Fracasse, qui se laisse poser, en prose ou en vers par les journalistes de son état-major, en général Revanche,

le courtisan de la popularité qui n'a pas craint de prononcer au banquet Chevreul des paroles d'une telle gravité qu'un hasard inouï a seul laissées inoffensives, cette attitude qu'aucun homme de guerre n'avait encore prise, connue, suivie, commentée et exagérée d'un bout de l'Allemagne à l'autre, a placé nos rapports internationaux dans un état de précarité et de fragilité qui remplit d'angoisse ceux qui le connaissent, et que la mission d'Herbette ne réparera pas. Je suis au courant de toutes ces choses et je considère avec épouvante cette légèreté qui fait cortège à cette infatuation ministérielle, cette presse qui n'a l'air de se douter de rien, ces républicains qui tiennent une plume et qui ne savent s'en servir que pour ajouter chaque jour un rayon de plus à la popularité malfaisante de ce militaire à la façon d'Espagne, qui sera, selon l'événement, Prim, Pavia ou Lebœuf, ou tous les trois ensemble. Je ne suis pas, cher ami, vous le savez, un pessimiste ni un trembleur. Je n'ai nul désir de remplacer Freycinet au poste où il est placé. Je crois voir les choses de haut, mais dans leur réalité redoutable...

Écrivez-moi après la réception de Freycinet à Bordeaux, je crains qu'il n'en emporte beaucoup d'illusions, et qu'il ne se trouve, même là, personne pour lui dire ces vérités.

CLXXXIV

A EUGÈNE TÉNOT

22 décembre [1886].

Vous parlez d'or, mon cher ami¹ : la méthode de M. Boulanger est le contraire du bon sens et le comble de l'imprévoyance. Mais savez-vous que les questions que vous touchez d'une main si sûre lui ont été posées catégoriquement dans la Commission? Savez-vous qu'il les avait fait naître lui-même par un exposé, que personne ne lui demandait, des craintes que lui inspirent les armements de l'Allemagne? qu'il a parlé du péril germanique en alarmé et en effaré, recommandant ces étranges confidences à trente personnes qui n'ont rien eu de plus pressé que de les répandre, toutes chaudes et tout émues, à travers la Chambre? Savez-vous que, pressé par plusieurs sur ces deux points : « en présence d'un danger prochain, faut-il toucher au recrutement? Ne vaudrait-il pas mieux aborder les questions techniques qui touchent à l'augmentation de nos forces », il a ré-

1. Ténot faisait alors, dans la *Gironde*, une campagne énergique contre le boulangisme; ses articles furent réunis en une brochure, *Boulanger militaire*, qui fut très largement répandue.

pondu textuellement : « *J'y avais pensé* (où? quand? c'est une pensée qu'il a gardée pour lui!); mais en présence de la situation menaçante, je crois qu'il y aurait péril à faire voter d'urgence la partie technique du projet. »

Hélas! cet arrogant a perdu la tête : il a joué à la revanche tant qu'il y a trouvé son profit : l'Allemagne lui répond en levant 40.000 hommes et plus par armée; l'hiver s'avance, l'heure périlleuse approche, et le voilà éperdu, penaud, disant à qui veut l'entendre que le danger est grand et que l'on n'est pas prêt.

Mon cher ami, j'ai trop raison : j'ai dit à tous ceux qui peuvent quelque chose sur l'opinion : Vous élirez une fausse idole. Ce n'est pas le soldat, l'organisateur que vous portez aux nues : c'est un politicien et un charlatan.

Nous ne le verrons que trop.

CLXXXV

A M. JOSEPH REINACH

El-Biar, 11 avril [1887].

Vous avez raison, la critique est facile, mais croyez bien que j'en prends ma part. Notre impuissance dans cette Chambre est manifeste, elle vient des circonstances et aussi des hommes. Ils disent : Nous n'avons point de chefs. Les chefs ont le droit de dire : Avons-nous des soldats ? Qu'est-ce qu'une armée qui dit à ses chefs : Sur-tout pas de bruit, qu'on ne vous voie ni vous entende ? C'est bien le fond des cœurs, je le dis sans amertume.

Mon ami, je ne suis point coupable envers la République. Les Vosgiens d'Alger m'ont offert un punch de famille. Ils voulaient maintenir à la réception un caractère absolument intime : ni journalistes, ni reporters. Devant ces soixante braves gens et leurs invités de la députation algérienne, j'ai fait un discours sans le vouloir. Il a

été recueilli sans le savoir. C'est exquis : un correspondant du *Paris* déguisé en garçon d'hôtel !! Vous n'avez personne de cette force, mon cher Joseph. Pourquoi n'avez-vous pas un correspondant à *Alger*? Malgré les violences intransigeantes qui passent ici toutes les cimes de l'ordure, et la timidité des modérés, qui est plus grande encore que sur notre continent, la grande masse de l'opinion est « opportuniste ». La dépêche que vous avez vue, une fois lancée fut aussitôt connue. Il n'était plus temps ni de la compléter, ni de l'arrêter, ni de vous l'envoyer. Mais *Havas* l'a eue en même temps (je crois que l'homme du *Paris* et celui de *Havas* ne font qu'un), et si vous avez été devancé, c'est que vous êtes journal du matin.

Pour accéder à votre désir je viens de vous télégraphier. Je m'empresse de visiter la grande Kabylie et le reste avant l'arrivée des sauterelles parlementaires, qui vont, dès ce soir, encombrer les rues, les hôtels, les chemins de fer, et qui rendront l'Algérie inhabitable et invisible. Les caravanes officielles ne voient rien et elles empêchent de voir. Pour ma Tunisie, c'est un gros ennui, je ne voudrais pas me laisser noyer. Heureusement ils passeront comme des Djinns. Ce que j'ai fait pour l'Algérie est difficile à dissimuler : ici seulement, des facultés (écoles supérieures) qui rivalisent avec celle de Lyon pour l'étendue et l'amé-

nagement ; l'observatoire, qui sera le premier du monde ; le petit lycée de Ben-Aknoun, aussi beau que Lakanal, et les quatre grandes écoles kabyles, que j'ai le droit d'appeler *mes filles*. Les hommes qui ont été aux affaires depuis 1879 ont comblé l'Algérie. Ce pauvre Albert Grévy, qui a su se rendre si impopulaire, a donné au régime civil une prodigieuse impulsion, je viens de voir cela de près. La civilisation française avance résolument, heureusement, accompagnée par le vignoble, cet exilé de la terre de France, jusqu'aux confins des hauts-plateaux.

Ce que le génie de la France a fait de cette terre admirable et barbare en quarante ans, ce que la République a fait en seize ans (car le grand essor date de 1871) met la puissance coloniale de notre pays au-dessus de toute contestation, au niveau de toute comparaison. Il y a trente ans, la Mitidja ne produisait que des fièvres, du palmier nain, et des balles arabes. A présent, c'est le jardin du monde et une femme seule peut voyager sans péril jusqu'aux confins du Sahara. Il n'y a que les jeunes écrivassiers militaires à la solde de Boulanger qui croient que l'Algérie a toujours été riche, salubre et sûre. Je comprends que vous dédaigniez les gambades du marquis Rochefort, mais la *France militaire* mérriterait une frottée de votre main.

Je crois aussi qu'il serait temps de commencer une campagne en règle contre la loi militaire. Elle est inacceptable, en dépit des pékins chers à mon cœur qui l'ont acceptée les yeux fermés. Le service de deux ans est le fond de cette loi qui porte les trois ans au frontispice. Boulanger trahit les intérêts les plus essentiels de la patrie. C'est un crime de laisser passer tout cela, et le concert d'éloges que l'ignorance absolue, la légèreté et la frivolité, les préjugés démocratiques, la lâcheté électorale ont organisé autour de cette œuvre néfaste, est la honte de la presse française. Qu'eût dit Gambetta, juste Dieu!! Martin-Feuillée a l'intention de combattre la loi, je l'y ai beaucoup encouragé, mais cela ne suffit pas. Il faut une campagne de presse...

Vos vers sont adorables, mais je crois le fond de l'histoire bien chimérique. Ma femme ne peut vous dire qu'en prose que vous maniez en maître la langue des dieux...

CLXXXVI

A M. MARCELLIN PELLET¹

Alger, 16 avril 1887.

C'était mon rêve de revenir par Naples et Livourne, il ne me paraît pas aisément réalisable. Voici trois semaines et plus que nous avons touché le sol africain, et nous ne sommes pas sortis du département mieux nommé province d'Alger. Maintenant il faut presser la marche; une caravane parlementaire est à nos trousses. Étienne et Thomson que rien n'effraie, ont eu l'idée d'amener trois cents visiteurs dans un pays et dans deux petites villes organisées pour en loger trente. A El-Biar, au-dessus d'Alger, un promontoire adorable où nous résidons, on peut laisser passer le flot. Il s'agit à présent de le devancer et nous partons demain avant le jour pour Constantine et Biskra. Il s'agit de ne pas partager les tentes préparées sous les palmiers pour deux cents députés et sénateurs, en majorité réactionnaires. Nous serons à Tunis avant eux et nous y resterons après,

1. Ministre plénipotentiaire, alors consul de France à Livourne.

mais je crains fort que le retour direct après Tunis, que je ne puis ni ne veux brûler, ne soit le seul possible et raisonnable.

Malgré les préjugés qui ont cours sur cette terre et ce climat d'Afrique, je dois déclarer, la vérité m'y pousse, que l'Algérie est un pays froid et montagneux. Nous y avons vu tomber la neige et il y pleut autant qu'à Foucharupt. Mais je n'ai jamais vu, en dépit de ces bourrasques paradoxales, même sous le ciel napolitain, plus riche palette de verdure, toute la gamme possible des verts, depuis le vert bleu des aloès jusqu'au vert noir des caroubiers, pareille explosion printanière de fleurs tapageuses, de broussailles géantes, de moissons qui poussent toutes seules. Sur un sol plus chaud que celui de la vieille Europe tout s'étale et monte, haut en couleur, puissant ; les herbes des champs s'y font arbustes, les arbustes croissent en forêts. La main de l'homme est partout présente et sensible et la vigne s'élève de collines en collines par mille mètres d'altitude comme au niveau de la mer jusqu'aux confins de la steppe salée, partout vigoureuse, partout productive et donnant des fruits dès la troisième pousse. Le phylloxéra aura fait de cette région privilégiée l'héritière des milliards qu'il nous a ravis. Sans le vouloir, sans le savoir, la France a fait ici en trente années, quarante au plus, une des plus grandes œuvres

de colonisation qui soit au monde. Mais je m'attarde, l'heure passe, croyez-moi bien à vous de cœur.

CLXXXVII

A MADAME JULES FERRY

Paris [13] juin 1887.

Mon journal est simple, et tu en connais la substance. Hier, j'ai déjeuné chez le bon père Gigoux, au milieu des arbres verts, des vieux tableaux et des vieux peintres. Français étalait, entre un Giorgion patiné par le temps et une étude de Géricault, sa barbe d'argent comme un ruisseau d'avril; il y avait aussi Bonnat — qui me guette, dit-il, — Henner, qui considère le portrait d'Abel comme « achevé », Guillaume, le général Périer, Popol, etc... Après quoi, je suis rentré chez moi, où le silence était profond, la fraîcheur exquise : le printemps attardé remplit nos avenues de sourires et de parfums. En allant voir mon vieux Zévort, qui file un mauvais coton, hélas! j'ai constaté combien il y a dans Paris, dans le Paris excentrique et populaire, d'allées ombreuses, de squares verdoyants, d'ombres touffues et de gaie lumière...

Le conseil des Beaux-Arts est toujours une partie de plaisir; les divers chefs d'école, routiniers ou novateurs, s'y disputent sur le dos de leurs élèves, et Cabanel, comme toujours, appuie les désordonnés et les révolutionnaires, pour peu qu'il les ait couvés sous son aile.

La Chambre est moins plaisante; elle s'épuise aujourd'hui à nommer un vice-président et un secrétaire. Develle passe à deux voix, on lui cherche une chicane, et sur une vétille, qui n'avait pas d'ailleurs l'ombre de sens commun, un tumulte de deux heures se produit, où l'extrême gauche déchaîne toutes ses fureurs. Pendant ce temps, Floquet, qui eût empêché cette scène lamentable, prend le frais sous les marronniers de Rueil. Je suis loin de l'en blâmer, d'ailleurs.

Il n'est pas possible que la Chambre vive long-temps dans cette fièvre chaude. On dit le président de la République fort triste, très ému de la guerre personnelle dirigée contre lui, et quelques intimes parlent de démission possible. J'y crois peu.

Spuller m'a conduit déjeuner au ministère. Je n'y avais pas mis les pieds depuis 1883. V.¹ y représente toujours la stabilité. Le platane du jardin s'est encore agrandi et arrondi. On a doté

1. Homme de service.

le salon d'un meuble de soie bleu-indigo écrasant, tonitruant, horrible. Je préfère encore le vieux bouton d'or. Mais que de souvenirs, que de travaux, que de beaux combats, que de jeunesse et d'espérance, j'ai vu jaillir à chaque pas de ce médiocre hôtel garni, où j'ai laissé la meilleure, la plus belle partie de ma vie publique : « Tempi passati ! »

CLXXXVIII

A MADAME JULES FERRY

Vendredi [17] juin 1887.

Tu trouves mes projets à bien long terme. Ce n'est pas l'envie de les précipiter qui me fait défaut, et j'enrage surtout de ne pouvoir les préciser. Nos amis me tiennent par le pan de l'habit, comme si j'étais un fétiche pour le Cabinet. En réalité le ministère ne dort que d'un œil, et l'accalmie relative qui semble se produire peut cacher quelque embûche. Je suis plus impatient, plus énervé de cette posture de sentinelle invisible que tu ne peux l'imaginer.

Les journaux d'extrême-gauche continuent leur campagne contre le président de la République. Tous les jours on répète aux badauds, qui finissent

par le croire, que M. Grévy s'entend avec M. de Mackau. Tous les jours, nos journaux renouvellement le démenti, mais les badauds ne lisent pas nos journaux.

Ce qui est beaucoup plus amusant, c'est d'être du conseil des Beaux-Arts et de distribuer les bourses de voyage. Nous avons procédé ce matin à cette opération et fait neuf heureux. Les sculpteurs ont eu le prix du Salon¹. Une délicieuse figure que tu n'as peut-être pas vue, « La Douleur d'Orphée » a mis, au second tour de scrutin, tous les concurrents en déroute. Les peintres poussaient deux candidats : l'un était Brouillet, qui a fait une grande peinture sur la clinique de Charcot; l'autre, un jeune du coin de Cabanel. Deux écoles irréconciliaires. Si bien que les Brouillet, venant second au premier tour, ont mieux aimé passer à la sculpture que de se porter sur la maison d'en face. En somme, nous avons bien jugé ce matin, quoique nous fussions 40, et au scrutin de liste.

1. Raoul-Charles Verlet.

CLXXXIX

A MADAME JULES FERRY

Mardi [21 juin 1887].

Le pauvre Henri Liouville¹ est mort... J'ai été faire à cet ami de trente ans ma dernière visite; il reposait dans le calme définitif, au milieu des livres et des bibelots, souvenirs touchants ou futile des travaux et des plaisirs, des frivolités et des bonnes actions qui ont rempli et usé avant l'âge cette vie qui eut du bonheur toutes les apparences.

L'émotion ne paraissait pas grande, comme il arrive des choses prévues depuis longtemps. Félix et son cousin Picard recevaient. Il ne sera rien changé à la date du prochain mariage, fixée au 3 juillet². (T'ai-je dit qu'Albert Liouville m'avait prié d'être le témoin de son fils?) C'est mourir dix fois que de s'en aller lentement, morceau par morceau, rayé du nombre des vivants avant de l'être du livre de la vie; le lugubre dénouement tient plus du soulagement que de la

1. Député de la Meuse.

2. Mariage de M. Félix Liouville.

séparation. A la Chambre, le président Lefèvre¹ a dit quelques paroles compassées comme sa personne et froides comme son cœur. Je suis revenu du quai Malaquais tout plein de mélancolie, rêvant à la destinée de ces bons êtres faits pour se subordonner, fidèles comme des caniches, dévoués comme des séides, et si vite oubliés. Cependant, le ciel était d'azur joyeux, une brise fraîche comme une brise de mer agitait gaiement les verts marronniers; la Seine, légèrement ridée, échangeait avec le vieux Louvre des étincelles et des sourires. C'est toute la philosophie de la Nature, pour qui la mort n'est qu'une fonction comme une autre. L'humanité aura peine à s'y faire.

Certainement, tu peux compter que je partirai vendredi soir, au plus tard. Je ne vois plus de raison d'attendre une bataille parlementaire qui recule indéfiniment. Cependant le terrain parlementaire est fortement miné; le discours du président de la gauche radicale, hier, est une déclaration de guerre, avec tous les sous-entendus injurieux contre l'Élysée et contre nous, qui sont le fond de la polémique d'extrême gauche...

1. Ernest Lefèvre, député de la Seine, vice-président de la Chambre.

CXC

A MADAME JULES FERRY

Mercredi, [22] juin 1887.

A noter la séance d'hier comme intéressante. Ribot a fait un très beau discours contre la loi militaire. Il n'en a pas moins été, et nous avec lui, battu par une forte majorité, grâce au général Ferron. On ne dira pas qu'il existe un pacte avec la droite; cela a plutôt l'air d'un pacte avec l'extrême-gauche. Comme tous les généraux, celui d'aujourd'hui est friand de popularité et ne résiste guère aux œillades des hommes avancés. On l'a poussé à la tribune, et, en deux phrases, il a tout lâché. La chose n'est pas, d'ailleurs, de très grande importance; elle nous édifie seulement sur les vertus de Ferron; il n'en a qu'une, il est foncièrement antiboulangiste, il déteste et redoute son prédécesseur. A part cela, je n'ai en lui qu'une médiocre confiance, dans le genre de celle que m'inspire le général Campenon. Ce vieux maussade manifeste depuis quelque temps vers moi d'étranges retours; il m'a fait dire par Casimir-Périer, et m'a répété lui-même, l'autre jour, que j'étais son homme, le seul homme qui... le

seul homme que... bref son candidat à la première magistrature, si elle devenait vacante. Je l'eusse mieux aimé, dans le passé, plus fidèle, et moins laudatif dans le présent.

Nous avons enterré ce matin le pauvre Henri Liouville. Il y avait une grande foule de députés, de sculpteurs, de médecins et de dames. La cérémonie a duré quatre ou cinq heures, car on a été à l'église avant de monter à Montmartre. Spuller a fait une véritable oraison funèbre, il excelle dans ce genre plein d'onction. Raynal a parlé avec chaleur, comme président de l'Union. Brouardel a été un peu sec et un peu court. Je songeais, en suivant ce cortège, aux badauds qui préconisent la séparation de l'Église et de l'État. Un républicain, un libre penseur, un matérialiste notoire, qui ne peut se passer de prières catholiques ! C'est, dans l'ordre individuel, le pendant de la démarche de Goblet, président du Conseil et partisan de la séparation, demandant Notre-Dame à l'archevêque pour les victimes de l'Opéra-Comique. Il y a là de quoi rendre le prêtre bien fier, et nous plus modestes. Ce n'est pas à une puissance aussi forte, aussi respectée de ceux-là même qui la renient, qu'on peut raisonnablement songer à laisser la bride sur le cou. Mais ne sommes-nous pas un parti de badauds, de déclamateurs ? acclamant Boulanger — Revanche — tout en gar-

dant l'amour de la paix au fond du cœur et des moelles, mangeant du prêtre et nous en servant?

Me voilà n'est-ce pas de bien méchante humeur. C'est l'effet de ce long exil, qui me fait prendre en grippe les hommes et les choses. Je deviendrai près de toi bienveillant et optimiste...

CXCI

A MADAME JULES FERRY

Jeudi [23 juin 1887].

J'ai été fort agité toute la journée. On m'annonçait à mots couverts le pétard que tu sais pour samedi. Comme cette tentative criminelle sera sans doute accompagnée d'un vote à la tribune — un samedi jour où il y a beaucoup d'absents, — il eût fallu renoncer à mon projet de partir demain soir. Les radicaux, qui sont un peu embarrassés de leur proposition de révision, depuis qu'ils se sentent abandonnés par la droite, sur laquelle ils comptaient, laissent à dessein planer sur leurs résolutions le plus profond mystère. J'ai dépêché Hanotaux, fin diplomate pour qui le Turc n'avait pas de secrets, mais qui n'a pu arracher celui de Millerand, Pichon et Labordère. Cependant, voici où en sont les choses : comme la discussion va

s'engager sur les séminaristes, on ne veut pas la couper, et le pétard est renvoyé à la semaine prochaine. J'ai donc toujours l'intention de partir demain soir avec Félix Faure et de t'arriver samedi matin. J'y tiens d'autant plus que je ne crois pas que toutes les intrigues, tous les complots qui s'agitent plus vivement que jamais contre notre pauvre ministère, me laissent la disponibilité de la semaine entière.

Sitout s'écroulait — ce qui n'est pas possible, mais ce qu'il faut toujours prévoir sur ce sol mouvant — le télégraphe t'en avisera. Mais je prie la Madone des Pêcheurs, et je dis aux orages comme Léandre :

Laissez-moi gagner les rivages,
Ne les noyez qu'à mon retour...

CXCII

A M. WALRAS¹

Paris, le 19 juillet 1887.

J'ai eu le plaisir de voir ces jours-ci votre fils, votre beau sous-lieutenant — qui m'a annoncé la

1. Léon Walras, économiste français, professeur d'économie politique à l'académie de Lausanne.

nouvelle de son mariage — et le vif regret d'apprendre que vous êtes assez tyrannisé par les rhumatismes pour ne pouvoir assister à cette union pleine d'espérances.

Vous n'en continuez pas moins vos travaux si intéressants, si neufs, si personnels. Vous n'avez pas oublié que tout ce qui vient de vous m'est précieux, et je vous en remercie. La théorie de la monnaie a des parties peu accessibles pour un cerveau mal préparé aux conceptions mathématiques, comme le mien, mais les mathématiques ne sont qu'une élégance de philosophe et j'ai beaucoup goûté la doctrine forte et claire, la méthode rigoureuse que vous appliquez à ces phénomènes si complexes, et si mal connus.

Chez nous les questions d'impôts ont pris le premier rang. Je vais partir pour la campagne tout chargé de documents. Nous pensons fort à l'alcool et l'exemple de la Suisse est très encourageant. Je me suis procuré tous les travaux préparatoires de cette grande mesure.

Il est un autre point où je suis moins outillé. Si vous pouviez m'aider à compléter mon dossier, vous me rendriez un grand service.

La question de l'impôt progressif tend à devenir un champ de bataille. Elle n'est pas neuve, mais les radicaux ne font que du vieux neuf. Quels documents pourraient élucider les expériences

faites, dans cet ordre de taxes, pour le canton de Vaud? Nulle part, je crois, l'on n'est allé plus loin. La solution radicale n'a pas passé sans discussion. Je voudrais avoir ces discussions entre les mains. En un mot, je pense que vous êtes mieux en état que personne de me faire « le dossier » ou la bibliographie de la question spéciale. Je ferais venir de Lausanne les documents que vous m'indiqueriez. Plus j'avance dans l'étude et dans la vie, moins je goûte les solutions du radicalisme. Et vous? Je vous prie de croire, mon cher Walras, à mon affectueux souvenir et à mon cordial devouement.

CXCIII

A M. BILLOT

Paris, le 19 juillet 1887.

Voici le dossier de la convention de Tien-Tsin¹ et de l'affaire des « ratures ».

Rien ne montre mieux la mauvaise foi chinoise. Fournier n'a pu que gâter l'affaire par ses dépositions devant la commission d'enquête. La préoc-

1. Signée le 11 mai 1884 par l'amiral Fournier et le ministre chinois Ly-Hung-Tchang.

cupation de sa personne lui a dicté quelques déclarations maladroites.

M. Lemaire me racontait l'autre jour qu'il avait pris à partie Lou-song-loh lui-même, l'auteur du faux, et qu'il lui avait mis le nez dans son infamie. Faites-vous conter cela par Lemaire.

A vous tous de cœur.

P.-S. — Rambaud s'est chargé de négocier la publication, sous la signature trois étoiles, de votre intéressant récit dans la *Revue des Deux-Mondes*¹. Je vous informerai du résultat d'ici à deux ou trois jours.

CXCIV

A CHARLES FERRY

Paris [19 juillet 1887].

Il est bon d'aimer le métropolitain, mais cela tient de la place, cela prolonge la session, qui pourrait sans cela se terminer ce soir, et le chapitre des accidents reste ouvert. Il a failli s'en produire un gros tout à l'heure, à propos de l'éternel Chateauvillain, le curé promu par l'évêque Freppel avec avancement. De là, question, inter-

1. Allusion à un exposé des préliminaires de paix avec la Chine, exposé qui a été publié en 1887 dans la *Revue bleue*.

pellation, imbroglio périlleux. Le flegmatique Spuller ne s'en est pas troublé, et il a tiré ses grègues le plus proprement du monde.

La droite, qui envoyait manifestement l'évêque à tous les diables, a eu l'esprit de s'abstenir tout entière sur un vote de priorité, qui donnait au Cabinet 100 voix de majorité républicaine, et la gauche radicale a montré de la sagesse dans le vote sur le fond. La bonhomie fine du gros bourguignon, laissant passer l'oreille du libre penseur, assez pour plaire aux badauds de la gauche, pas assez pour choquer les madrés de la droite, a fait ce miracle. Mais il ne faudrait pas recommencer.

Si plus rien n'arrive (il ne reste que le métro à vider), le Cabinet nous renverra dans deux ou trois jours plus forts, beaucoup plus forts, qu'on ne s'y attendait. Les saturnales de la gare de Lyon, les excès avortés de Déroulède, le 14 Juillet, les lettres et télégrammes de Boulanger ont produit sur l'opinion un effet de réfrigérence qui a permis à la raison de reparaître. Je ne sais si en dehors de Laisant, il y a encore un boulangiste à la Chambre...

J'ai eu l'humiliation de voter hier contre ma conscience. C'est bien honteux. L'immense majorité de ceux qui ont adopté le projet de mobilisation avaient conscience d'une lourde sottise. On l'a faite pourtant. Pouvais-je me séparer de tous

mes collègues des Vosges, de tous mes collègues de la Meurthe?

Nous sommes assommés, écœurés de Paris et de la Chambre, nous ne rêvons plus que de Foucharupt, nous ne parlons plus d'autre chose, nous faisons avec délices nos paquets pour le doux asile. Les tentures sont décrochées, les habits sont au camphre, et ce camphre a des parfums de vacances que je ne lui connaissais pas. Sera-ce pour jeudi ou pour vendredi? Dans tous les cas, tu seras averti par télégramme.

CXCV

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, le 30 juillet 1887.

Je demande à mes amis le silence des journaux, dans l'intérêt du repos des miens. Comme cette affaire, à cause des distances, va demeurer plusieurs jours en suspens, je ne veux pas soumettre ma femme à cette angoisse qui la troublerait inutilement en dépit de son énergie. Gardez donc *pour vous seul* les informations que voici; la curiosité de Pognon¹ doit rester non satisfaite.

1. Directeur de l'agence Havas.

Inutile d'ailleurs d'en télégraphier *en clair*, vu la discrétion bien connue du télégraphe. L'événement doit courir la ville à cette heure, mais je défends énergiquement les portes de Foucharupt.

C'est hier matin que vinrent ici le comte Dillon et le général Faverot, porteurs du message de Boulanger, avec toutes sortes de regrets et de courtoisie. Je les ai adressés à Antonin Proust et à Fery d'Esclands, très experts tous deux en cette sorte d'affaires. Malheureusement, j'apprends aujourd'hui qu'ils sont tous deux absents de Paris. J'attends une réponse de Proust, qui est à Niort, et que j'ai prié de revenir. Selon la teneur de la réponse, mon frère partira pour Paris, soit ce soir, soit demain. Il vous verra, demain ou après-demain par conséquent. Son sentiment était d'écartier l'affaire par une fin de non-recevoir, considérant Boulanger comme solidaire des journaux de sac et de corde qui sont, en réalité, à son service, et qui m'ont mis aux yeux de tous les gens de bonne foi en état de légitime défense. Il ajoute que Boulanger, acculé au ridicule par tout ce qu'il a fait ou laissé faire, se tire de ce mauvais pas par un duel, ainsi qu'il fit dans la question des Princes, et que nous faisons son jeu. Cela est vrai, mais ne me touche pas. Je crois une rencontre inévitable, mais je ne veux pas aller chercher le général à Clermont. C'est à lui de se rap-

procher de moi. Je pense qu'il a non seulement en vue un duel retentissant de plus, mais qu'il ne serait pas fâché de se débarrasser de moi. Quant à moi, je n'ai pas de colère contre ce personnage tout plein de fourberie. Je le crois vidé et fini, au moins dans ces régions qu'il avait fanatisées, et qui se sont complètement détachées avec une rapidité égale à celle du courant d'enthousiasme. Les deux phénomènes sont pareillement extraordinaires.

CXCVI

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 7 août 1887.

Mon cher ami, j'ai su votre rencontre avant l'arrivée du courrier, qui m'a heureusement apporté le réconfort dont j'avais besoin. C'est un véritable remords que je ressentais, en vous voyant blessé, en péril peut-être, à cause de moi. Vous avez le courage, l'esprit, la robuste fidélité de l'amitié. Je vous gronderais comme un frère aîné, d'avoir accepté avec un tel drôle une rencontre que rien ne vous rendait obligatoire, si le dénouement heureux n'avait donné raison à votre jeune audace. Décliner en cette matière, est sou-

vent la solution la plus juste ; c'est rarement la plus pratique. Où en serais-je, si j'avais, comme plusieurs en étaient d'avis, refusé toute réparation ? A l'heure présente, il est bien clair qu'on avait préparé une ignoble comédie.

Les articles de la *Lanterne*, les derniers hoquets de l'*Intransigeant* ne sont pas une fin glorieuse pour B... Dire que ma lettre est obscure, jésuite et qu'elle masque une retraite, ce n'est pas fort. Les officiers, les gens experts qui se rencontrent ici comme ailleurs étaient tous d'avis que la question était ouverte, une démarche était attendue, non de ma part, mais du côté de B... La surprise est générale, de ne rien voir venir, et si vous reprenez la polémique, il me semble que le rapprochement des deux titres d'articles de la *Lanterne* : *affaire ouverte* hier, *affaire terminée* aujourd'hui, en dit plus que tous les raisonnements. J'estime, du reste, que la polémique est à peu près épuisée, qu'il n'y a que des conclusions à mettre en lumière, que chacun a son opinion faite. On risquerait, en éternisant le débat, de fatiguer et d'énerver le public : tel eût été le grand inconvénient d'une procédure d'arbitrage. La conclusion à tirer n'est pas que B... recule devant un duel (il faut laisser aux intransigeants ces grossièretés), mais qu'il m'avait provoqué pour m'amener à un refus. Ce n'est pas un lâche, mais c'est le

Napoléon des fumistes. Dans tous les cas, si le pistolet est son arme favorite, j'y serai plus fort que lui pour nos prochaines entrevues : je refais mon éducation de tireur, et cela va le mieux du monde.

Votre lettre d'hier fut le premier rayon de soleil apparu dans l'âme troublée, silencieuse et fière de ma chère femme. Il y avait en effet, mon bien cher ami, dans ces élans de votre cœur chaud et fidèle, du baume pour bien des tourments qu'on me cachait avec soin. Vivent les duels qui se résolvent du soir au matin, et dont ces tendres amies apprennent en même temps la décision et l'issue ! Mais songez que voilà dix grands jours que ma femme comprimait les battements de son cœur en proie au cyclone. Dix jours à entendre parler de balles, de double détente, de blessures horribles, toutes choses qui glissent sur notre vieux parchemin, mais qui déchirent ces âmes tendres.

Ménageons-les ! respectons-les et faisons vite, quand nous ne pouvons échapper aux arrêts de la bêtise humaine. A propos de cette bêtise, ne vous a-t-on pas signalé un article du *Times* (article de fond) qui traitait de ce duel ? C'était anglais et impertinent (pour B. surtout et pour nos préjugés), mais pour moi d'une bienveillance à laquelle je ne suis guère accoutumé.

De tout mon cœur à vous.

CXCVII

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 11 septembre 1887.

Je chasse un peu, dans des terroirs vierges de perdreaux, où le lièvre est devenu légendaire, dans des bois dévastés par le braconnage... et je tire au pistolet comme si je devais me battre avec Clemenceau. Tout cela ne m'empêche pas de penser à vous et à la *Petite République*...

J'ai lu avec stupéfaction dans la *République* l'éloge du Congrès des instituteurs. Je venais d'en écrire, tout chaud, à Spuller, le ministre qu'on a joliment mis à l'écart de cette audacieuse et pernicieuse entreprise. J'ai repris ma plume, et écrit à Compayré¹. Avons-nous donc des yeux pour ne point voir? Le sens gouvernemental est-il à jamais retranché de notre parti, ou est-ce le courage qui manque? La cohue dont la *République* admire la sagesse débute en insultant Carrier, qui ne se fait accepter que par de nouvelles platitudes.

1. Alors député du Tarn.

Tout ce qu'il y a d'esprit de révolte, d'orgueil envieux, de prétentions à gouverner l'État dans la minorité brouillonne et tapageuse d'une corporation honnête et modeste, éclate dans le tumulte, et, ce qui est plus grave, apparaît dans les résolutions. De pédagogie, l'on n'a cure ; on ne dit qu'un mot pour la forme. Mais les traitements, les retraites, les intérêts matériels, l'organisation « autonome », voilà le véritable objet vaguement entrevu par le plus grand nombre, à travers les préoccupations légitimes du pot-au-feu, habilement poursuivi par les meneurs. Une association « autonome » d'instituteurs par département, une fédération de toutes ces autonomies pour toute la France, sous la direction d'un comité exécutif formé par les instituteurs de la Seine, c'est-à-dire à la discrétion du conseil municipal de Paris : voilà ce qu'on a voté, et les républicains de gouvernement applaudissent ou sourient ! Probablement aussi, cette Chambre républicaine, qui a tenu à garder, par les préfets, le gouvernement des instituteurs, applaudira et sourira ! Est-ce candeur ? Eh bien ! si Spuller laisse se constituer cette coalition de fonctionnaires, outrage vivant aux lois de l'État, à l'autorité centrale, au pouvoir républicain, il n'y a plus de ministère de l'Instruction publique, il n'y a plus d'inspecteurs, il n'y a plus de préfets, il reste une immense et

formidable association, recevant de Paris son mot d'ordre et préparant, pour le compte du radicalisme parisien, les élections de 89. Tout cela est clair, on peut être complice de cette machination, il n'est pas permis d'en être dupe. Et pas un journal républicain pour dénoncer cette anarchie ! Et l'on va laisser aux clériaux le rôle du bon sens, de l'esprit d'ordre et de discipline ! J'avoue que cela me coupe bras et jambes. J'en suis affligé et consterné.

CXCVIII

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 17 septembre 1887.

Je sais de source certaine que le lieutenant de vaisseau que Boulanger avait attaché à sa personne lui ayant, ces jours-ci, manifesté l'intention de quitter le service et de donner sa démission, l'exilé de Clermont lui a télégraphié : « Attendez, cela changera prochainement. » On ne saurait trop surveiller ce conspirateur, auquel on a eu la faiblesse de laisser un corps d'armée. D'autre part, il est question dans l'entourage du

général d'un prochain « retour offensif ». Ceci encore est textuel.

De quoi s'agit-il ? D'une crise à la rentrée, d'un nouvel interrègne gouvernemental d'abord, et d'une réédition de la gare de Lyon — retour — très probablement. Il se prépare quelque chose, n'en doutez pas. Voyez Rovier. Un général qui peut se faire acclamer par vingt mille hommes dans les rues de Paris, en temps de crise ministérielle, est un grand péril public. Il faut taire ces choses en ce moment, mais le surveiller...

On va jouer du manifeste¹ contre le Cabinet. Je vois commencer la campagne dans les feuilles radicales. C'est une comédie de plus, la parodie de la peur, après la parodie du patriotisme. Je crois que le pays républicain verra passer la nouvelle pièce avec un dédain plein de sérénité. Le papier de Philippe VII n'est ni gai ni fier : la guerre civile et l'invasion comme postulat nécessaire, le plébiscite et le gouvernement personnel comme conclusion...

Quelle fin que celle de ces Bourbons ! Avoir représenté tour à tour la tradition monarchique et le gouvernement parlementaire, être le petit-fils de deux révolutions faites l'une et l'autre

1. Le manifeste du comte de Paris, du 15 septembre 1887. Il y déclarait attendre d'« une consultation directe de la nation » le rétablissement de la monarchie.

contre le gouvernement personnel, avoir vécu pendant dix-huit années d'Empire des souvenirs de dix-huit années de gouvernement libre, des gloires de la tribune, des revendications et des luttes de la liberté; n'être rien dans le monde et dans l'histoire que par là et à cause de cela. Et avec ce cynisme solennel, cette lourde et pédante impudence, chausser les savates de Napoléon III, reprendre la pièce tombée et sifflée, jeter au fossé, avec le testament paternel, qui depuis longtemps a rejoint le sonnet d'Oronte, le principe monarchique et le gouvernement parlementaire! Cela mérite les verges, mais ne vaut pas un mouvement de colère.

Quant aux instituteurs, je sais que Spuller et Buisson sont de mon avis. Le mal n'est pas dans les congrès, il est dans la faiblesse du gouvernement. On les compose, on les dirige, comme j'ai fait. On n'abandonne pas une force pareille aux intrigants et aux anarchistes. *Corruptio optimi pessima.*

Voilà de la copie pour quelque temps, cher ami, et vous ne vous plaindrez plus de la disette. Il coulera des flots d'encre autour de cette élucubration princière...

CXCIX

A M. PAUL BŒGNER¹

Saint-Dié, 25 septembre [1887].

Grand émoi ce matin dans notre cher Landerneau. Il y a de quoi! Le parquet a été informé hier, par télégramme, que des chasseurs de la Meurthe, en chasse dans le voisinage de la frontière, vers Prayé, ont reçu trois coups de feu partis du territoire allemand. Un garde-chasse a été tué raide. Un officier de dragons de Lunéville a eu la cuisse fracassée. Il n'y avait eu aucun incident, et l'on n'a pas vu les auteurs de cet assassinat. La voix publique accuse les douaniers allemands. Est-ce possible? Sous-préfet, procureur, sont à Prayé, les cafés sont en ébullition. La situation morale, des deux côtés des Vosges, ressemble plus à l'état de guerre qu'à l'état de paix.

1. Préfet du Loiret depuis janvier 1887.

CC

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 29 septembre 1887.

Je vous ai fait adresser hier une épreuve d'un petit discours que j'ai prononcé dans l'assemblée de nos délégués républicains de l'arrondissement, au sujet du manifeste. C'est ce que vous désiriez; peu importe que cela soit dit à Saint-Dié ou à Bordeaux. Je pense que Philippe VII sera content, et vous aussi.

Je ne partage pas votre sentiment au sujet de l'expulsion d'un des otages. Personne, autour de moi, dans les groupes de la région, ni à Nancy, au *Progrès de l'Est*, ni à Épinal, ni chez ceux de mes collègues qui ont voté l'expulsion, ne songe à cette mesure, qui ne rime à rien, et n'a que la valeur d'un expédient parlementaire. Je suis, sur le fond de la question, d'une profonde indifférence. Si Rouvier croit devoir expulser, je l'approuverai; s'il n'expulse pas, il fera mieux encore. Ce qu'il faut chercher par-dessus tout, en politique, c'est de faire « sa politique », non celle des autres. L'acte que vous conseillez est du ressort

de la politique « des autres ». J'en ai assez pour mon compte, et je ne veux plus faire que la mienne. Je ne saurais donc conseiller un acte que je ne trouve ni bon, ni fier, une concession qui ne désarmerait pas l'extrême-gauche et qui ôterait au ministère Rouvier sa bonne posture devant l'Europe et devant l'histoire — si l'histoire s'occupe de nos petites affaires. Je ne prendrais pas la responsabilité de conseiller à mes amis une pantalonnade. Je ne l'en dissuaderais pas non plus, si l'utile lui paraît être là où n'est pas la fierté et la raison. Je sais très bien, mon cher ami, que quand la pluie tombe, on ne peut empêcher de pleuvoir. Mais, à ce point de vue, quelle est la portée de la mesure?... Elle referait à bref délai la coalition d'extrême-gauche et de droite.

D'ailleurs trois semaines au moins nous séparent de la rentrée. (Il faut nous rappeler le plus tard possible.) L'incident de Raon-sur-Plaine a déjà relégué le manifeste parmi les vieilles lunes. Et puis, croyez-vous impossible qu'avec cette honnêteté courageuse qui lui a si bien réussi, Rouvier, en réponse à l'interpellation qu'on annonce, dénonce le piège qui crève les yeux, la manœuvre parlementaire, la mauvaise foi manifeste, la comédie de la peur? Il y a, dans le pays, pour ce manifeste, si peu d'émotions vraies, et un si grand besoin de stabilité...

CCI

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié [fin septembre 1887].

La campagne contre le triste sire est rigoureuse et nécessaire. Les mêmes sentiments se manifestent en province chez les républicains, sans aucun parti pris contre le personnage, et plutôt atteints de sympathie. Exemple : le *Progrès de l'Est*, point orléaniste celui-là ! Il hésitait hier. Voici ce qu'il écrit ce matin, je vous coupe l'article, il faut le citer. C'est à Nancy que ces choses s'écrivent : les patriotes de l'*Intransigeant* ne diront pas qu'on se soucie moins qu'eux, sur cette frontière, du ministère de la Guerre et de l'armée française.

Ce n'est pas moi qui ai donné mon discours à *Havas*. Je n'avais ni sténographe ni télégraphe. Tout cela se fait dans de petits coins, et je ne croyais pas moi-même que cette causerie vosgienne pût faire autant de bruit. J'en suis heureux¹.

Il paraît que Tony Révillon m'accuse de conni-

1. Allusion à un discours prononcé à l'*Alliance républicaine* à Saint-Dié.

vence avec les orléanistes. Le bon bouffon que voilà !

CCII

A M. DAVID RAYNAL

Saint-Dié [fin septembre 1887].

Je ne vous ai pas écrit parce que je devais, d'après votre dernière lettre, recevoir de vos nouvelles.

La lettre de Connord m'avait fait pressentir votre décision et à peu près dicté la mienne. Une seule dissidence autorisée suffit en pareil cas. Un regret m'est venu quand j'ai vu apparaître le manifeste. Il eût été intéressant de traiter le sujet à Bordeaux, et cela eût fort déconcerté l'intransigeance. Mais il est trop tard, j'ai vidé mon sac devant une assemblée républicaine, vous allez lire cela dans tous les journaux. Veuillez donc remercier les président et secrétaire du Cercle Voltaire de leurs bonnes intentions. Je suis très touché de la fermeté de M. M. ; aussi dites-lui bien que c'est ajourné seulement; que je reste engagé envers le Cercle où et quand il voudra. J'ai une

grande réunion d'ouvriers dimanche 2 octobre¹. Le 9 octobre le manifeste sera oublié comme les vieilles lunes.

C'est pourquoi je ne vois pas la situation aussi désespérée que vous. Vous posez très bien la question. En expulsant un des otages, Chartres par exemple, Rouvier rendait l'interpellation inoffensive, ce qui ne le préservait pas d'une interpellation à bref délai, à propos d'autre chose ou à propos de rien.

Mais s'il expulse, il rejette beaucoup de droitiers, ne fût-ce que par respect humain, dans les bras de la coalition. Je ne puis, quant à moi, lui conseiller de courir l'aventure. S'il expulse, je l'approuverai bien entendu, mais je le préfère fidèle à sa ligne et persistant dans sa politique. Une expulsion qui ne rime à rien, que le parti républicain dans sa grande masse ne réclame pas (car du manifeste il n'a cure) le rabaisse devant l'opinion et devant l'Europe..... Quand on le peut, il vaut mieux faire sa politique que celle des autres. L'expulsion c'est la politique des autres, non la nôtre. Dans trois semaines Rouvier, faisant tête à cette agitation factice, démasquant ces alarmes hypocrites, dénonçant un piège qui crève les yeux, peut s'en tirer. Il n'aura pas 201 répu-

1. Réunion à Saint-Dié, le 2 octobre, organisée par le Cercle ouvrier.

blicains contre lui. Il y a le budget qui presse, les élections sénatoriales, la situation extérieure.

CCIII

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, dimanche [octobre 1887].

Oui, vous avez fait d'excellente besogne, mon cher Reinach. Mais elle est incomplète, si ce révolté garde son commandement. La note Havas de Clermont-Ferrand montre qu'il ne redoute rien tant que de perdre la plume blanche. Il est de ceux qui filent doux quand on les regarde en face, et je le connais depuis longtemps plus fourbe encore qu'infatué.

Le gouvernement laisse échapper encore une fois l'occasion de désarmer son plus dangereux ennemi. Les arrêts, qui humilient, ont l'inconvénient de toutes les demi-mesures¹. Croit-on utile, croit-on sans danger qu'un commandant de corps, qui est manifestement un chef de parti, colporte de Montluçon à Saint-Étienne sa popularité malsaine ? Veut-on qu'il fasse à Paris, en

1. A la suite d'une interview sur l'affaire Limouzin-Caffarelli-Wilson, Boulanger avait été frappé de trente jours d'arrêts.

décembre, une rentrée triomphale? Notre faiblesse, nos ménagements, nos hésitations ne sont pas dignes d'un gouvernement sûr de lui. Si l'on ne profite pas de l'occasion pour renvoyer Boulangier dans une division, on commettra une grande imprudence; entre cet homme et nous, c'est la guerre à mort, *to be or not to be*. Qu'on le frappe, il ne démissionnera à aucun prix, pour aucune candidature parisienne. Il sait bien que démissionnaire, il deviendrait l'égal de Michelin.

Le nouvel incident Wilson est navrant. Souhaitons qu'on prouve le faux, car la République n'a rien à gagner à l'humiliation du beau-père par le gendre, et le doigt de Dieu n'a jamais été une consolation. Tout cela est grave et sent le cadavre.

CCIV

A M. MARCELLIN PELLET

Paris, 6 janvier 1888.

Mon cher Marcellin, votre femme vous a porté des nouvelles toutes fraîches de celui que la presse intransigeante appelle désormais « *le meurtrier d'Aubertin*¹ ». Ce criminel se porte à merveille, je ne dis pas qu'il soit prêt à recommencer, car une pareille chance ne se joue pas deux fois. A moins que la Providence, dont les actions, me dit-on, sont en hausse, depuis ce jour-là, s'occupe de nos affaires. Nous en aurions vraiment grand besoin. La France s'agit et nul ne la mène. Le spectacle que nous donnons au monde depuis trois mois est lamentable, — vous en savez quelque chose, — la bonne renommée de notre pays demeure atteinte par des incidents qu'on a partout ailleurs le bon esprit de laver en famille. L'institution présidentielle a reçu un coup et l'on n'a pas osé la relever et la remettre en selle par

1. Aubertin auteur de l'attentat contre Jules Ferry.

un vote positif et significatif : on a préféré la solution de négation et d'atermoiement qui n'introduit aucun facteur nouveau dans une situation inextricable. On ne veut pas de la dissolution et on y sera conduit, par la force des choses, dans des conditions qui peuvent être aussi mauvaises que celles du 14 octobre.

Et cependant le pays vaut mieux que ceux qui le conduisent. La tenue du corps électoral, dans les élections législatives comme dans les élections sénatoriales, ne se ressent pas encore du désarroi gouvernemental. On peut toujours en France compter sur l'imprévu.

CCV

A M. BILLOT

Paris, 27 janvier 1888.

Avec votre autorisation j'ai confié à M. Hetzel l'impression et la publication de votre manuscrit. Il y apporte un grand enthousiasme, fondé sur une vieille conviction et beaucoup d'amitié pour moi. C'est de plus une renommée de librairie. Hetzel voudrait enlever l'ouvrage en un mois ou cinq semaines. C'est une vue pratique et toute

d'à-propos. Mais pour cela il est nécessaire que la correction des épreuves ait lieu à Paris. Il faudra revoir le tout deux fois, et les voyages de Lisbonne représentent une perte de temps de quinze jours au moins. Je pense que M. Lalouette pourra se charger de cette tâche dans laquelle je l'aiderais. Je comprends qu'il vous en coûte de ne pas revoir vous-même, mais vous avez revu la copie comme un imprimé, et il ne reste qu'un travail matériel.

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été satisfait de ce grand et beau travail. Vous étiez seul capable de le faire. Ce n'est pas un livre de polémique, c'est de l'histoire dans toute sa gravité, et avec toutes les qualités de limpidité qu'on retrouve dans les grands modèles. J'y ai fait, comme si je lisais l'histoire d'un autre, un véritable examen de conscience. La plus grande faute que nous ayons commise, c'est d'avoir remplacé Courbet par Millot : Courbet n'eût pas envoyé Dugenne avec 300 hommes à Lang-Son.

Répondez-moi vite, en prévenant M. Lalouette, que vous m'enverrez¹.

1. Il s'agit du livre intitulé *l'Affaire du Tonkin*, histoire diplomatique... 1882-1885, par UN DIPLOMATE. Paris, J. Hetzel, 1888, in-8°.

CCVI

A M. BILLOT

Paris, 28 avril 1888.

Votre livre est une œuvre magistrale, sévère et de haute allure : ce n'est pas seulement mon jugement personnel, c'est celui de critiques peu bienveillants par habitude et par tempérament. Il est malheureusement survenu en pleine crise politique, une des plus graves que nous ayons subies, et c'est comme une révolution qui accapare à cette heure l'attention du public, sans diversion possible et sans partage. Les faits qui occupent toute la scène ne sont point à notre gloire en Europe; et c'est par là qu'ils m'hument et m'attristent. L'état d'esprit qui se révèle, et que la malveillance européenne généralise avec empressement, n'est point irrésistible et inéluctable, comme le disent volontiers ceux qui désespèrent sincèrement et ceux qui brûlent de déposer les armes. La légende Boulanger est trop factice, trop inconsistante, elle est trop manifestement une œuvre de grossier charlatanisme et de réclame effrontée, pour que la fermeté du gouver-

nement et du parti républicain, un peu de temps aidant, ne finisse pas par en avoir raison. Mais il faut au gouvernement de la vigilance, car on est en présence de la fourberie la plus savante et de la plus complète absence de scrupules qui se soit vue depuis cent ans (je n'en excepte pas le Boulangier de 1851). Nous nous sommes concentrés pour cette œuvre de salut commun. Mais peu d'entre nous ressentent la confiance qu'ils ont votée...

La situation qui nous rend confus à l'intérieur, doit vous être particulièrement douloureuse au dehors. Je sens bien quelle est l'opinion de l'Europe, je devine ses dédains, ses fausses pitiés, ses pronostics désespérés, je la vois aux fenêtres pour regarder cette nouvelle édition de l'anarchie de Pologne... Pendant ce temps, on se rapproche plus que jamais de Pétersbourg à Berlin, et le successeur de Frédéric III guette joyeusement l'avènement du dictateur pour en finir avec la France.

L'article que le *Temps* vous a consacré est tout à fait intéressant. Je vais demander à Hébrard, et j'espère l'obtenir, une étude plus complète. Le boulangisme va nous laisser un peu de répit, et l'on pourra réparer les lacunes de la première publicité. Je ne forme qu'un souhait ; c'est qu'on veuille bien lire, car tous ceux qui auront lu ver-

ront clair. Votre livre est fait de lumière et de bonne foi.

Bien affectueusement et de tout cœur à vous.

CCVII

A MADAME JULES FERRY

Lundi, 11 juin 1888.

Je te sais bien arrivée ; mon compte rendu télégraphique de la journée d'hier pourrait aussi tenir en quatre mots : bien amusé, bien éternué. Est-ce la fête dauphinoise de samedi soir ? est-ce le plateau de Versailles qui m'infligea le supplice aussi ridicule qu'incommode ? Ce méchant génie ne m'a heureusement pas empêché ni de faire fête à mes vieux amis de Versailles, les plus vieux que j'âie en ce monde¹, et aux souvenirs de toute nature, qui, depuis ma prime jeunesse jusqu'aux plus dures épreuves de ma maturité, hantent ces quinconces, ces sombres verdures, ces palais et ces marbres — ni de jouir infiniment de la curiosité naïve et dévorante, des pourquoi à l'infini des agitations et des éblouissements de notre bambin adoré devant tant de batailles, tant de grands

1. La famille Lefaivre.

hommes, tant de gloires mêlées et accumulées. Ce sera certainement une des premières et des plus fortes impressions qui aient pénétré, remué, inquiété ce jeune cerveau. Ce surmenage historique n'a rien que de salutaire. Après nous l'avons conduit sur les gazons du jardin du Roi, où il n'a pas manqué de cueillir un bouquet de petites pâquerettes, soigneusement ramassé, lié, conservé, et qu'il exposait à l'air pendant le trajet en chemin de fer pour l'empêcher de se flétrir. Il ne disait pas d'ailleurs pour qui était ce précieux bouquet, étant de sa nature si pudique et si réservé, mais on a su que madame Bonneau en était la destinataire.

J'ai trouvé, avenue Marceau, toutes les dames, toutes les tantes, « toute la lyre » revenant du Grand-Prix, joyeuses, babillantes, triomphantes, à l'égard du cheval vainqueur, un cheval français! On considère que ce cheval avait battu l'autre, le cheval noir, comme la barbe d'ébène avait battu la barbe blonde. Il y eut, en effet, une ovation extraordinaire pour Stuart, notre champion, et Sadi, notre président. Celui-ci, qui savait son prédécesseur peu gâté sous ce rapport, a souri à ce triomphe inattendu. Il est certain que la foule était immense et que c'est d'un mouvement spontané qu'elle a poussé vers les cieux le cri de vive Carnot! a peine contesté par quelques cris

de vive Boulanger ! littéralement noyés dans l'effet d'ensemble.

C'est ainsi que du soir au matin se passa le premier jour.

CCVIII

A MADAME JULES FERRY

Grenoble, 21 juillet 1888.

Le ciel s'est enfin apaisé, et s'est « vêtu de broderie, de soleil luisant, clair et beau ». Un grand azur a servi de pavillon à tous ces drapeaux déployés. L'entrée de Carnot a été triomphale. Le cortège, accompagné et précédé de toute la pompe militaire habituelle aux souverains, est arrivé de Vizille par une grande avenue de platanes et de cycomores séculaires, une allée de Versailles droite comme un I, pendant dix kilomètres. Au milieu des généraux chamarrés, parmi les gros bouquets dont la voiture était chargée, la petite tête d'ébène de notre mamamouchi surgissait, souriante, un peu timide et comme voilée d'un nuage de mélancolie. Cette dernière observation est de mon voisin Madier de Montjau qui me la crieait dans l'oreille, et ne se gênait pas pour faire remonter la cause de cette impression,

si peu en rapport avec la fête, au récit qu'on venait de lui faire. Le président du Conseil a refusé l'invitation à dîner ce soir, à Vizille, que Casimir Périer lui adressait au nom du président de la République. Floquet donne ce soir à la préfecture, en l'absence du préfet qui dîne à Vizille, un dîner aux députés de la région. Nous vivons dans des temps bien curieux, conclut Spuller, de sa voix sentencieuse.

Les Dauphinois ne crient pas d'habitude, et ressemblent aux Vosgiens, mais ce qui est fort curieux, comme dit Spuller, c'est que les Grenoblois m'ont fait une ovation. Très douce, très cordiale, d'abord au parcours de la ville, de bons saluts amicaux et respectueux, en grand nombre, sur le pas des portes, des terrasses, des cafés, puis, sur la place Grenette (où se passa la journée des tuiles), comme nous descendions Rey, Spuller, Raynal et moi, pour rejoindre nos amis dans le principal café du cru, une vraie foule de gens de ville et de campagne partant d'un grand cri, cent fois répété, « *Vive Ferry!* » Et puis tous ces braves gens me suivirent, m'entourèrent, me serrant la main, si nombreux qu'il fallut fermer la porte pour ne pas être envahi. Un seul cri hostile, d'une sorte d'énergumène, qui s'est fait gentiment rouer de coups.

Et après, les excuses des autres étaient tout à

fait gentilles. C'était spontané, naturel, affectueux, comme le mot du général Davoust que je te dédie : « Cela fait vraiment plaisir d'entendre acclamer un si brave homme, qui a rendu tant de services à son pays. »

Télégramme des journaux radicaux : « M. Ferry a été obligé de se réfugier dans un café pour échapper aux huées de la foule. » C'est ainsi qu'ils écrivent l'histoire.

La fête de nuit a été la plus belle du monde. Toutes les rues étaient comme plafonnées et constellées de lanternes vénitaines. Les illuminations rappelaient les plus belles fêtes de Versailles, celles qu'on voit sur les gravures des entrées de Louis XV. Les Grenoblois sont vraiment doués du génie décoratif.

Aujourd'hui, banquet à Vizille; c'est l'anniversaire de la grande assemblée qui a été véritablement le berceau de la Révolution, puisque la convocation des États généraux a suivi la reconnaissance légale arrachée à la royauté, aux États révolutionnaires du Dauphiné. Une des plus grandes choses de notre histoire.

Mes projets sont d'aller demain à la Grande-Chartreuse et, après-demain, dans une haute vallée au pied des glaciers, habitée par Durand Savoyat¹ et

1. Député de l'Isère.

qui paraît-il résume toutes les Alpes dauphinoises.

Quelle escapade! Me la pardonneras-tu?

CCIX

A MADAME JULES FERRY

22 juillet 1888.

Les Dauphinois ont décidément le génie des fêtes ; celle de Vizille est une des plus belles et des plus sincères que j'aie vues ; elle rappelle les premières floraisons de la joie des Parisiens, après la défaite de l'ordre moral. Il faut dire que le cadre est tout à fait extraordinaire. Le château de Vizille, où l'aïeul de Casimir-Périer reçut l'assemblée révolutionnaire des États du Dauphiné, est une gigantesque, formidable et féodale bâtie de la fin du XVI^e siècle, du plus grand style, massif et militaire dans l'ensemble, renaissance par le détail, très haut sur ses tours pointues, dominant la vallée de ses quatre étages, d'où descend un large escalier à quatre paliers et à rampes à jour, du plus majestueux effet. En face et tout près de la montagne, faite d'un seul quartier de roche tapissé de broussailles et de bouquets de bois, entre la montagne et le château un parc dessiné

par la nature, sur les deux rives d'un torrent d'eau profonde qui tombe des hauts sommets de l'arrière-plan, rien de l'ordonnance apprêtée de Versailles, rien de la mièvrerie des jardins anglais, la prairie naturelle et touffue et les profondeurs sans apprêt qui s'abritent sous les arbres séculaires. C'est grandiose, saisissant et le paysage lui-même semble avoir l'âge et le style du formidable château. Sur l'immense terrasse, qui forme à quelque vingt mètres le premier palier de la féodale demeure, on a dressé une tente pour sept cents convives avec la vallée d'Uriage et les Alpes pour toile de fond... Carnot occupe la place même où le président de l'Assemblée était assis. L'effet pittoresque est extraordinaire ; l'émotion des grands souvenirs est palpitable, elle se dégage des pierres du sol, du ciel limpide ; les plus épais, les plus blasés, la ressentent jusqu'au fond des moelles.

Je doute qu'on fasse à Paris, l'an prochain, rien de comparable. Tout cela a pris une voix et trouvé son interprète, il y a eu un discours, « Le discours » le seul de toutes ces journées. C'est Casimir-Périer. De sa voix vibrante, il a trouvé des formules, il a incarné un moment tous les grands aïeux. Les intransigeants eux-mêmes ont subi le charme. Ce fut un entraînement digne des jours d'enthousiasme que l'on fêtait ! Je suis ravi de ce

triomphe du plus loyal, du plus ferme, du plus fier de mes amis.

« Le soir vint, tout se tut, » nous rentrâmes à Grenoble, quelque peu surmenés, regardant les hauts pics des Alpes dauphinoises, découverts pour la première fois, se dorer de la lumière rose qui fait battre le cœur des amoureux de la montagne. Nous irons voir cela de plus près demain, de grand matin. Aller et retour par la Grande-Chartreuse. Comme je te l'ai dit hier, j'ai promis le lundi à Durand Savoyat. J'y ai moins de scrupule, te sachant désormais hors des brumes pluvieuses et sous le même ciel radieux que tout le monde nous promet pour un mois au moins. Aime les Dauphinois, car vraiment ils m'aiment et me l'ont témoigné aujourd'hui encore de mille façons :

« L'œil du peuple était doux comme un œil de colombe. »

CCX

A M. BARRÈRE

Saint-Dié 14 août 1888.

J'apprends par notre ami Ferdinand-Dreyfus que vous êtes à Bayreuth et que vous préparez une

pointe sur les Vosges. Vous lui donnerez, je l'espère, d'assez longues proportions pour en faire profiter cet asile de Foucharupt, où tout s'oublie excepté l'amitié qui en est le Dieu tutélaire... et la trouée des Vosges qui en clôt l'horizon superbe et touchant. Vous ne nous refuserez pas le plaisir de vous recevoir.

Si madame Barrère vous a accompagné dans les ténèbres de Parsifal, elle peut vous suivre sans crainte dans notre solitude quasi alpestre, nous pouvons y abriter quelques couples amis.

Je n'eusse pas hasardé pareille invitation il y a quinze jours, au milieu des pluies monotones d'un automne prématué, mais les Vosges se prélassent en plein soleil, sans souci de Crispi ni de Floquet. Je vous dois une lettre, ou même deux. Nous les causerons et vous me direz ce que vous pensez de tout ce qui se chuchote dans cette immense loge de concierge de l'Europe centrale, où l'on échange tant de propos oiseux et de visites inutiles, mais où se prépare toujours quelque chose qui ne se dit pas.

Je passerai cinq jours à Épinal tout au plus, pour la session du conseil général qui commence le 20 de ce mois. Mais à la fin de la semaine je vous prendrai des mains de nos amis Ferdinand-Dreyfus campés à deux heures d'ici et qui ont fixé au 26 ou 27 leur départ pour Paris et les chasses de

Seine-et-Oise. Il suffit pour que tout s'arrange bien que vous le vouliez, et je suis sûr que vous le ferez, car vous m'aimez un peu et que je vous aime beaucoup.

CCXI

A M. JOSEPH REINACH

20 août 1888.

« C'est un coup bien rude... malgré l'habitude » et mes prévisions qui n'étaient pas optimistes, mais n'alliaient pas, je l'avoue, jusqu'au triple succès¹. Je croyais le Nord sauvé. La concentration républicaine est manifestement impuissante, dans une bonne partie de la France, contre la concentration monarchique. Boulanger en est désormais la formule, et le n'importe quisme prédit par Cassagnac se réalise. Mettre les trois millions de voix républicaines sur une seule tête, c'est affranchir les partis monarchiques de la servitude qui résulte de leurs divisions. C'est ainsi qu'on a fait un Empereur il y a quarante ans,

1. La triple élection du général Boulanger dans la Somme, la Charente-Inférieure et le Nord.

c'est ainsi qu'on est exposé à voir éclore, en 1889, non pas Ernest I^{er}, mais un Mac-Mahon moitié révolutionnaire et moitié réactionnaire, destiné à périr, non dans une lutte régulière contre la volonté du pays, mais dans la fatalité de la guerre étrangère et de la guerre civile. Le danger est immense. Je n'ai jamais cru qu'il fût conjuré. Je crois que le radicalisme au pouvoir l'aggrave au lieu de le détourner. Le boulangerisme est une création des radicaux, c'est du fléau qu'ils ont déchaîné, c'est de l'œuvre néfaste accomplie par la presse aux ordres de Clemenceau, Rochefort ou Freycinet, que nous portons aujourd'hui le poids. La *Lanterne* a beau se retourner, ses lecteurs ne se retournent pas. Pour la masse des cerveaux obscurs, qui constituent les trois millions de réfractaires que nous n'avons pas su conquérir, Boulanger est une formule de gouvernement. Floquet n'en est pas et n'en peut pas être une.

Ce qui ne veut pas dire qu'il faut entrer en guerre contre Floquet, mais que s'il fait les élections, les trois élections d'hier nous en donnent un exact avant-goût.

Et il existe de bons esprits qui tiennent encore au scrutin de liste, et le parti républicain hésitera jusqu'au bout devant une mesure de défense, qui n'est point sans doute une panacée, mais qui a

au moins la vertu d'atténuer le danger et de percer l'équivoque !! Mais il est écrit que notre parti fera toutes les fautes...

J'ai l'intention de ne rien dire de tout cela tout à l'heure au Conseil général. Ce n'est ni le lieu, ni l'heure. Je ne puis d'ailleurs recommencer mon discours du mois d'avril, qui n'eut point l'heure de vous plaire. Nous verrons, dans huit jours, au comité de l'arrondissement, si le moment est plus favorable. Mais je suis, comme vous, d'avis que c'est au Palais-Bourbon qu'il faut éléver désormais la voix.

CCXII

A M. JOSEPH REINACH

Saint-Dié, 5 septembre 1888.

Je vous ai répondu dimanche à Remiremont. Je pense que vous vous déclarerez satisfait. J'ai même respecté votre moyen terme du scrutin de petite liste, laissant la solution dans le vague. J'aprouve fort ce système comme une transition utile, décente, de polémique. Je le trouverais fort mauvais dans la pratique. Mais vous n'êtes pas

forcé d'être de mon avis, et vous ne pouvez pas brusquer votre évolution.

Quant à la question elle-même, c'est la rapetisser que de la concentrer exclusivement dans le point de vue de Boulanger. Boulanger est un argument, un très gros argument, mais il n'existerait pas, que le rétablissement du scrutin uninominal par arrondissement s'imposerait. La raison fondamentale, c'est que le parti républicain n'a rien su faire du scrutin de liste, que le scrutin départemental est devenu et tend à devenir de plus en plus la formule de l'anarchie républicaine. A chaque mode de scrutin correspond un mode d'organisation spécial. L'organisme du scrutin départemental, c'était le congrès départemental sciemment choisi, et généralement respecté. Hors de là, le scrutin de liste n'est que hasard et division. L'histoire des élections depuis trois ans établit malheureusement que les congrès ont perdu toute autorité, qu'il se dresse immédiatement un anti-congrès, qui n'est généralement qu'une coterie, mais la coterie des remplaçants, plus remuante, plus active, mieux suivie par la presse que le gros des états-majors du parti. Ces choses seraient impossibles dans un pays ayant des mœurs publiques, mais nous n'avons pas de mœurs publiques. Le scrutin départemental tombe donc, par la force des choses, entre les mains des

braillards, des agités, des comités de rencontre, des loges radicales ou des estaminets, et, par esprit de discipline; le gros des honnêtes gens du parti suit le mot d'ordre et adopte la liste à laquelle les meneurs du chef-lieu ont seuls participé.

Sur le terrain de l'arrondissement au contraire, le parti républicain gouvernemental est en possession d'un outillage fortement constitué, il a ses cadres organisés depuis longtemps, éprouvés en 1876, en 1877, en 1881, il reconnaît des chefs et oppose victorieusement l'action personnelle du candidat et de ses collaborateurs cantonaux et communaux aux mots d'ordre usurpés. Les circonscriptions à base et à majorité rurales, qui représentent les neuf-dixièmes des arrondissements, sont demeurées fidèles à elles-mêmes; depuis dix ans les élections des conseils généraux le démontrent tous les jours. Le scrutin de liste, tombé dans les mains des politiciens de bas étage, les paralyse, les noie, les pervertit.

Il est très vrai de dire, bien que Napoléon III l'ait dit avant nous, que le scrutin de liste fausse l'élection. Vous n'auriez pas, mon cher Reinach, d'hésitation sur les avantages comparés des deux scrutins si vous étiez un provincial, si vous voyiez les faits électoraux ailleurs que dans Seine-et-Oise, qui est un faubourg de Paris, si vous aviez, comme moi, passé dix-huit années de votre vie

à labourer le sol électoral, et si vous saviez par expérience comment nous l'avons conquis. La *Gironde* a sur ce sujet d'excellents articles, où se retrouve l'expérience de Ténot et de ses amis, praticiens électoraux s'il en fut. Lisez celui du 3 septembre notamment, il est très frappant. Quant à la fumisterie du général demandant le scrutin d'arrondissement, elle est digne de ce montreur d'ours, mais il faudrait que le parti républicain eût mérité tout le mépris que lui porte le plus insolent des démagogues pour qu'une démonstration aussi grossière pût nous faire hésiter un seul instant.

Je vous adresse cette lettre à Paris où doit vous ramener la mort de Colani¹. Je ne connais pas du tout sa famille et je ne puis dire qu'à vous l'émotion douloureuse que m'inspire cette mort prématurée. Colani représentait le labeur infatigable et désintéressé, dans un temps de travail facile et bien rémunéré, la conscience la plus rigide de l'écrivain et de l'homme politique, la plus haute droiture d'intelligence avec le savoir le plus vaste, et la modestie la plus rare enveloppait ses grands talents et sa vraie vertu.

Vous retournerez sans doute à Divonne, et alors

¹ Timothée Colani, ancien pasteur, ancien professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg, rédacteur du journal *la République française*, mort le 2 septembre 1888.

vous en reviendrez. Pourquoi ne feriez-vous pas étape à Foucharupt? Madame Reinach et sa belle lignée y seraient les bienvenus, ma femme me charge de vous dire qu'elle serait la plus heureuse des fermières vosgiennes si vous vouliez bien accepter notre villageoise hospitalité.

CCXIII

A M. BILLOT

Paris, 28 novembre 1888.

Un ingénieur portugais, M. Alfredo Bensaude de Lisbonne, vient d'épouser une jeune parisienne dont les parents sont mes amis. On me demande de vous présenter le jeune couple et de le recommander aux bonnes grâces de madame Billot; je le fais avec grand plaisir.

Je n'ai guère le cœur à vous parler de nos affaires, qui vont fort mal. Non qu'il faille croire à la marche triomphale du nouveau prétendant; un gouvernement résolu l'arrêterait net. Mais l'esprit public, sans guide, perverti et ahuri par une presse misérable, ignorante et corrompue, se prépare mal aux élections prochaines et il n'y a rien d'invraisemblable dans les pires prévisions. Avec

le ministère radical et le scrutin de liste, la majorité peut passer de gauche à droite. M. Carnot, que la France acclame tant qu'elle peut, tient dans ses mains nos destinées. Il peut beaucoup à condition de le vouloir.

Voilà donc Mariani à Rome ! Tout arrive. Millet va à Stockholm, Barrère à Munich et Patenôtre à Tanger. Patenôtre se plaît à dire plaisamment que, s'il réussit à Tanger, on lui donnera dans quelques années la commission du Danube.

Massicault n'est pour rien dans cette sotte affaire des écoles italiennes. L'affaire lui est venue cuite à point et servie chaud, de Paris !

CCXIV

A M FREITZ¹

[Février 1889].

Mon cher compatriote,

Tous les bons citoyens applaudiront à votre courageuse initiative. Ceux qui ont, comme moi, consacré toute leur vie au service de la démocratie libérale, vos aînés dans cette rude et douloureuse carrière, où tant de soldats du devoir sont tombés depuis cent ans, et qui se rouvre à de nouvelles épreuves au moment où l'on croyait toucher au port, tous ceux qui luttent, qui croient, qui espèrent, salueront dans votre jeune association l'avènement si désirable et si nécessaire des générations nouvelles à l'activité républicaine. Honneur à vous, mes jeunes amis, qui avez compris qu'il se joue à cette heure une partie suprême, que toutes les dictatures ont le même dénouement et qu'en défendant la constitution républicaine et la liberté contre le plus honteux cé-

1. Directeur de la *Gazette vosgienne* à Saint-Dié.

sarisme, c'est pour la patrie, pour la terre natale elle-même que vous combattez.

Contre le charlatanisme, le mensonge et la trahison, servis par une publicité effrénée et stipendiés par l'or étranger, dressez la propagande loyale et claire d'un parti qui n'a besoin de dissimuler ni son but ni ses alliances. Dénoncez à la droiture, à l'honnêteté vosgienne cette bande d'aigrefins et de coupe-jarrets qui, sous le masque du radicalisme, la main dans la main des pires réactionnaires, préparent l'égorgement de la République dans une embuscade électorale. Vous parlez à des Vosgiens, à des âmes droites et franches, résolues et réfléchies, qui saignent encore des blessures que rien ne peut guérir et qui savent ce que coûte aux peuples le pouvoir personnel. Vous serez, n'en doutez pas, jeunes et vaillants amis, entendus, compris, suivis. Ai-je besoin de vous dire que je vous appartiens tout entier? J'accepte avec reconnaissance le titre de membre honoraire, en attendant le jour prochain où je viendrai me placer au milieu de vous comme membre actif.

A vous de cœur pour la République et pour la Patrie!

CCXV

A M. J. MAGALHAES LIMA

Paris, 23 février 1889.

Vous m'avez fait l'honneur de me dédier en des termes trop flatteurs votre ouvrage sur la Démocratie. J'ai voulu le lire avant de vous adresser mes remerciements. Je vous félicite d'avoir si bien compris, au milieu de l'évolution démocratique qui entraîne toute l'Europe occidentale et qui développe paisiblement et régulièrement sa marche progressive dans votre noble pays, qu'il y a autre chose à faire aujourd'hui pour les hommes politiques, comme pour les philosophes, que célébrer les mérites de la démocratie, l'encenser comme une idole, la servir en courtisan et que, ce qu'on lui doit avant tout, c'est la vérité. Vous avez pris pour guide, dans votre intéressante étude, un puissant esprit, un analyste profond, un grand érudit, non exempt parfois de quelque parti pris, mais dont les leçons sévères sont bonnes à faire entendre aux générations nouvelles. Il serait temps pour les vrais amis de la Démocratie, pour ceux qui n'ont pas cessé de croire et d'espérer en

elle, de se dégager des idolâtries surannées et des fausses théories de la métaphysique révolutionnaire. La philosophie n'a pas détruit l'inaffabilité du droit divin pour y substituer l'inaffabilité du droit populaire. Tous les républicains n'ont pas encore compris, selon la formule si juste de Sir Henry Sumner Maine, que la Démocratie n'est en elle-même qu'une forme de gouvernement astreinte aux mêmes devoirs, à tenir et remplir les mêmes fonctions que tous les autres gouvernements. Aux yeux d'un trop grand nombre de nos radicaux tout ce qui donne au régime démocratique figure de gouvernement est à rejeter comme suspect de monarchie, et la République leur apparaît comme le minimum d'action gouvernementale. Erreur funeste qui se heurte à la puissance des traditions, à la force des choses, et la force des choses finit toujours par prendre sa revanche : nous ne le voyons que trop à l'heure présente. Entre un pays qui veut qu'on le gouverne et un parti qui semble n'avoir d'autre goût, ni d'autres règles que de désarmer le pouvoir, le malentendu est profond, il peut devenir désastreux. Malheur à nous si nous ne le voyons pas.

Vous êtes heureux, monsieur, de pouvoir en toute liberté d'esprit philosopher sur toutes ces choses ; les problèmes que vous posez, nous devons, nous, les résoudre, en quelque sorte sous

le feu de l'ennemi. Nous sommes avertis de la manière la plus soudaine et la plus cruelle du peu de progrès qu'a fait dans l'espace d'un siècle l'éducation politique des masses. Ceux qui y travaillent comme vous, monsieur, avec courage et franchise, méritent toute notre reconnaissance. C'est dans ce sentiment que je vous prie d'agréer l'assurance de ma haute considération.

CCXVI

A MADAME JULES FERRY

Paris, Mardi [18 juin 1889].

J'ai eu vraiment hier un gros succès¹, Charles en fut témoin et a voulu te l'annoncer. Chose étrange! J'étais anxieux, je doutais de moi-même, j'avais la nausée oratoire jusqu'à la dernière minute. C'était une fort belle et fort imposante salle, que celle de l'Hôtel Continental, et 300 convives ne tiennent pas dans le creux de la main. Là-dedans nombre d'amis, mais beaucoup d'inconnus, beaucoup venus pour un menu oratoire

1. Le 17 juin 1889 l'*Association nationale républicaine* que présidait Jules Ferry fêta le centenaire de la transformation des représentants des communes en Assemblée nationale. Le discours de Jules Ferry figure dans *Discours et opinions*, p. p. M. P. Robiquet, t. VII, p. 148 et suiv.

et que les 12 francs d'écot n'ont pas déprécié. Il faudra tout à l'heure faire vibrer ce clavier inconnu, charmer les braves gens qui vous jurent à l'oreille que vous n'avez qu'à ouvrir la bouche pour être superbe... et le virtuose fatigué par l'attente, énervé par la chaleur et l'insomnie, écœuré par l'odeur des mets auxquels il ne touche pas, par la chaleur des bougies, le brouhaha des conversations, attend, tour à tour brûlant et glacé, la minute décisive qui va tourner à sa gloire ou à sa confusion.

Par bonheur, les premiers mots ont bien retenti, l'immense salle est sonore comme un Stradivarius, et la voix sort comme il convient de ce coffre surmené. Il est en selle et a donné le premier coup d'éperon. Dès lors le magnétisme accablant qui tout à l'heure venait de l'auditoire, se transforme en courant favorable, qui le porte, l'emporte au lieu de le déprimer. L'échange du fluide est établi, et ce n'est plus qu'un jeu de le maintenir.

Je t'ai envoyé l'article de Reinach, parce qu'il reproduit l'impression générale. « Vous n'avez jamais parlé de cette façon », me dit-on ; je ne m'en doutais pas. Il y a toujours un degré d'inconscience dans les bonnes choses que l'on produit.

J'ai des montagnes de petites choses accumulées que je n'ai pu faire ce matin, à cause de ma

grande fatigue, et auxquelles je consacrerai la journée de demain. Sans faute, je partirai demain soir par le train de six heures ou par celui de huit heures, selon ce que va me répondre le bon M. R., et je ne quitterai plus Vichy à moins d'incidents graves, que je ne prévois pas.

CCXVII

A ALFRED RAMBAUD

4 juillet [1889.]

Le cri de tous les comités républicains des départements est celui-ci : une brochure sur le Tonkin, c'est-à-dire pour le Tonkin.

Est-ce que cela ne vous tente pas ? Les choses élémentaires ne sont bien dites que par les savants, et il faut être un maître pour parler au peuple. La brochure serait, bien entendu, la matière d'une propagande coloniale, organisée avec ou sans le concours d'un éditeur¹.

Voulez-vous venir déjeuner avec nous demain dimanche pour en causer ?

1. La brochure fut publiée sous ce titre : A. RAMBAUD, *Les nouvelles colonies de la République française*. Paris, Colin, in-12, 1889.

CCXVIII

A MADAME JULES FERRY

Saint-Dié, vendredi, 12 juillet 1889.

Voici les grandes tournées recommencées; il faut partir de grand matin pour éviter la chaleur, absolument comme au désert, et j'ai à peine le temps de t'envoyer mes pensées matinales, te dire que j'ai trouvé deux enveloppes de ta chère douce griffe. C'est presque la politique du « plein air », car les paysans sont aux champs, et ce ne sont du matin au soir que Millet à la gerbe, Millet à la houe, Millet au repos, sous les grands noyers chargés de fruits. Ces sujets d'où l'Angélus est tout à fait absent n'ont qu'un défaut, c'est de sortir du cadre pour aller dans le vieux cellier, derrière les fagots, querir l'inévitable prunelle, la classique eau-de-vie de marc, le kirsch de « quetche » qu'on n'a pas le droit de refuser. C'est là le vrai travail, la rude besogne d'estomac, qu'égaye de temps en temps un récit narquois des faits et gestes de M. P... J'ai revu des électeurs d'il y a quinze ans : ni la maison, ni les propos, ni la « salle » avec un grand lit à plomon, ni l'esprit non plus n'ont changé. Nous sommes

les uns et les autres un peu plus grisonnants, voilà tout. C'est merveille de voir combien lentement et combien peu de choses changent au village. C'est ce qui en fait du reste la seule base de gouvernement.

Tu n'imagines pas comme Paris est loin et même la tour Eiffel, bien que nos campagnards en parlent tous comme s'ils en avaient fait l'excursion. Et plus d'un la fera. Hier à Wisembach, un brave homme, qui fendait du bois, contait à Joseph¹ qu'il allait partir par le premier train de plaisir pour voir l'Exposition. Joseph lui prodiguait les conseils de son expérience, l'assurant qu'il lui faudrait beaucoup d'argent de poche, outre les 32 francs qu'il avait mis en réserve dans son bas de laine pour payer le voyage... C'était très drôle et très moderne...

CCXIX

A MADAME JULES FERRY

Saint-Dié, 13 juillet 1889.

Certes, il vaudrait mieux vraiment être un de ces cultivateurs robustes et paisibles comme leur

1. Petit cocher de dix-huit ans.

attelage, rentrant radieux des champs dont la moisson les comble, qu'un coureur de suffrages, allant de porte en porte, après vingt ans de labeur souvent méconnu et toujours désintéressé, rappeler à des braves gens qui pensent à autre chose, qu'il y a quelque part un gouvernement, une chose publique, une patrie. Quand les foins sont beaux, gras, rentrés secs et la dernière voiture couronnée de verdure, où se cachent les mioches, où se pavinent les faneuses sous leurs grands chapeaux de paille, le paysan est le maître du monde et ne fait pas plus de cas, j'imagine, d'un député que d'un clerc d'huissier. Néanmoins, la récolte étant bonne, le maître est bénin, souriant, — souriant également pour tout le monde.

Je trouve, quant à moi, que depuis deux jours, j'ai plus peiné que si j'avais rentré les foins. Un orage épouvantable a rafraîchi les bêtes, les gens et les candidats. Mais je repars, triste Juif errant. Je vais à Senones. Les candidatures radicales-socialistes et révolutionnaires surgissent ; ce n'est pas un mal... Tu ne me dis rien de plus de la capitale, que si tu étais à Vichy ou à Foucharupt. Moi, je me prends à croire que Paris n'existe pas, ou que du moins il est loin, si loin, par delà la lune. Les tempêtes boulangistes arrivent jusqu'à moi, comme un souffle d'un autre monde.

CCXX

A MADAME JULES FERRY

Paris, mardi, [6 août 1889].

Il y a de bons jours entre les mauvais, des jours de réparation. La jeunesse des Écoles m'a fait hier à la Sorbonne une ovation que mes ennemis les plus acharnés ont constatée avec une surprise naïve. Il y avait là trois mille assistants, les étudiants au fond de l'immense hémicycle, sous leurs bannières françaises, mêlées à celles de Bohême et d'Argentine, les professeurs en robes chamarées au premier plan. Quantité de dames dans les tribunes. Très aimablement et très légitimement d'ailleurs, car c'est moi qui ai fait voter les crédits et mis d'accord l'État et la ville, le recteur m'avait réservé une place au premier rang, en pendant à M. Duruy. J'arrivais sans penser à mal dans cette salle comble qui attendait le président; à peine avais-je émergé de la foule en palmes vertes, massée sur les banquettes du deuxième rang, qu'une salve, que je ne compris pas d'abord, partit du fond des étudiants et gagna le corps des hommes en robes, remonta par les tribunes et quatre ou cinq fois de suite roula son tonnerre

flatteur. Plus de doute, on criait : « Vive Ferry ! » Je fus fort ému et saluai comme un ténor. Je pensais que si tu avais été présente, tu aurais eu quelque joie à constater que celui que tu aimes n'est point si seul dans le monde. A la sortie, ces braves jeunes gens, qui ont fait au président de la République une entrée triomphale, ont voulu défilier aussi devant moi. C'était jeune, très chaud et extrêmement réconfortant.

Il y avait grand gala le soir chez Fallières, mais j'étais tellement fatigué que je n'ai pas eu le courage d'endosser l'habit noir. Je serai plus vaillant ce soir, j'irai au gala pour le Shah, à l'Opéra. Pour le quart d'heure je descends de la Tour Eiffel, avec le bon Cochery qui me chaperonnait ; nous n'avons pu cependant gravir que les deux tiers. Malgré l'heure matinale, la queue était si longue sur la deuxième plate-forme, pour grimper au sommet (en ascenseur) qu'il eût fallu perdre une heure et demie au moins à attendre son tour. J'imagine d'ailleurs qu'on n'en voit guère plus au troisième qu'au second étage, d'où la vue est aussi grandiose que possible.

Nous avons ensuite visité l'Exposition brésilienne, argentine, mexicaine, reconnus et accompagnés par les commissaires étrangers, qui ne m'ont pas fait grâce d'une touffe de laine...

CCXXI

A MADAME JULES FERRY

Paris, 7 août 1889.

La Cour fêtait le Shah¹ hier à l'Opéra ; il paraît que je suis de la Cour et j'ai pris ma part de ce gala, de ses ennuis, de cette *Tempête* d'Ambroise Thomas, le moins orageux et le moins amusant de tous les ballets. Par surcroît, on n'applaudissait pas, à cause de l'étiquette. Ce roi de Perse qui porte des lunettes, soixante ans d'âge et soixante mille dollars autour du cou, est encore plus en bois que notre cher président. Grand mangeur, grand buveur par contre. Il se retirait à chaque entr'acte pour se rafraîchir et se sustenter dans le salon-buffet placé derrière le balcon des premières loges, transformé en une loge royale immense, pour les ministres et le petit d'Ormesson enrubanné comme un sucre d'orge. Ma bonne étoile m'avait placé à l'amphithéâtre près de l'excellente amirale Cl... et derrière la charmante ambassadrice madame D..., notre bonne amie, dont la sveltesse servait de support

1. La plus grande incertitude règne sur l'orthographe de son nom, depuis que celui qui le porte est dans nos murs. (*Note de l'auteur.*)

à une parure de perles. Le Chah, ou Schah, ou Chat, est un monsieur de dure mine, très cruel en son pays, et qui aime fort l'hospitalité des autres. On l'acclame ici presque autant que Boulanger dans son beau temps. Il faut bien acclamer quelque chose. Je lui préfère infiniment un petit roi nègre, assis non loin de moi avec un beau bonnet noir brodé d'or et bien drapé dans une toge à ganses d'or, non moins noire que sa peau d'ébène. Ce Dinah-Salifou, règne on ne sait bien où, il ne parle qu'anglais, sans doute parce qu'il est le protégé du gouverneur du Sénégal, mais il a de si bons yeux et s'amusait si gentiment des entrechats de la petite Mauri ! Il a à ses côtés une si drôle de petite nègresse tirant sur la pelure d'orange avec du vert olive dans les ombres : dix-huit ans, pas de corset, une frimousse si drôlette, que je me suis épris du gentil couple et que je me serais fait présenter si j'avais eu le temps de faire aussi la connaissance d'un grand diable de noir, vêtu de cachemire blanc celui-là, — « officier d'Académie » tout comme Mauri et mademoiselle Krauss. Mais on n'a pas tous les bonheurs à la fois.

Toute la matinée les visites ont roulé chez moi comme un torrent. Je suis dépisté. J'ai déjeuné avec Arène qui viendra, mais l'autre semaine. Je n'ai arrêté encore aucun projet définitif. Je veux voir la Haute-Cour !

CCXXII

A MADAME JULES FERRY

Épinal, mardi 20 août 1889.

Charles est revenu tout transformé. On lisait sur son front le bulletin de santé de son cher petit. Il a joué hier soir fort tard et fort gaiement dans le grand salon du préfet, où se donnait le dîner traditionnel. On est heureux, en vérité, d'aimer les cartes. Je n'aurai pas cette diversion pour mon automne. Je pense que je me remettrai à la peinture. C'était vraiment notre carrière à tous les deux. J'éprouve, dans le fond, un grand dégoût de tout le reste. Tu as bien lu dans mon cœur. J'ai toute la force d'âme qu'il faut, mais je me demande si nous ne roulons pas le rocher de Sisyphe... Et puis ces haines, que rien ne justifie, et dont le cercle semble s'étendre d'année en année, sans qu'il soit possible de les saisir, de les éclairer ; si la politique doit consister désormais à démontrer à ses concitoyens qu'on n'a pas pris les tours Notre-Dame, il faut laisser la politique.

Je n'avais pas encore senti aussi vivement, depuis vingt ans, combien le niveau moral et intellectuel va s'abaissant. Des électeurs qu'on

achète par centaines, d'autres qui avalent toutes les inepties, plus de principes, plus d'idéal, plus de système, la lutte à coup de papiers, à coup de mensonges, à coup de dollars ! Nous valions mieux que cela.

CCXXIII

A M. PAUL BŒGNER

Saint-Dié, 22 septembre 1889.

Tandis que les urnes s'emplissent, je liquide ma correspondance. J'y trouve une lettre datée d'une dizaine de jours, qui réclame mon intervention amicale auprès de vous. Le syndicat des typographes est en conflit avec les imprimeurs d'Orléans, à l'occasion de l'adjudication des impressions. On vous a pris pour arbitre, m'écrivit M. Keufer. Que puis-je leur dire ?

La clause du cahier des charges excluant les imprimeurs qui ne subissent pas la loi du syndicat des ouvriers typographes est excessive, mais si les patrons indépendants du syndicat ont mis leurs ouvriers en demeure d'opter entre l'atelier et le syndicat, il y a excès aussi de ce côté.

Les typographes sont socialistes, mais à la façon des unions anglaises, point collectivistes ni boulangistes. C'est l'élite du quatrième état.

J'attends avec confiance l'arrêt des Vosgiens. Mais vous trouveriez votre département et surtout votre arrondissement bien changé. La violence est extrême. La corruption s'exerce à ciel ouvert, dans des proportions inouïes. Les camelots cherchent à terroriser les électeurs honnêtes. Les campagnes tiennent bon. Mais le côté inquiétant est dans l'alliance — publique, cynique — du comité ouvrier socialiste avec le cercle catholique et les monarchistes. Le gros des égarés, encadré et entraîné depuis deux ans, a abdiqué dans les mains de quelques drôles qui les ont achetés à beaux deniers comptants. C'est aussi simple que ça.

L'ancien fonds des ouvriers de Saint-Dié — plus de la moitié — nous reste fidèle.

CCXXIV

A M. BILLOT

Saint-Germain, 20 octobre 1889.

Je sais bien, mon cher ami, que vous êtes de tous ceux qui m'aiment celui qui a peut-être le plus souffert de ma mésaventure¹. Elle est para-

1. Il s'agit de l'élection législative qui avait donné 6.223 voix à Jules Ferry contre 6.385 à son adversaire.

doxale, assurément, et je ne cache pas qu'elle m'est cruelle. Le terrain était miné sans que rien, jusqu'aux élections du conseil d'arrondissement, pût nous le faire soupçonner. Qui pouvait imaginer que les ouvriers révolutionnaires et socialistes porteraient leurs voix, non sur des radicaux, sur des boulangistes, mais sur un candidat orléaniste, clérical, réactionnaire sans équivoque ? Mais plus le cercle se resserre, plus les mobiles individuels prennent d'importance. Le boulangisme a fait l'union des cléricaux et des démagogues. L'argent a payé le concours des comités ou fédérations d'ouvriers. Ceux-ci toujours menés, toujours bernés, ont suivi comme un troupeau. Mon concurrent, qui n'a pas fait une réunion même privée, a fait 3.000 visites, laissant cinq ou dix francs dans toutes les maisons. Deux cents agents richement entretenus ont pendant trois mois évangélisé et saoulé les électeurs ouvriers. Pendant ce temps je me dépensais en discours, tenant jusqu'à trois réunions publiques dans la même journée, applaudi, fêté, mais... lâché. Mais c'est trop parler de moi. La Chambre actuelle paraît renfermer les éléments d'un gouvernement modéré ; mais encore faudra-t-il faire l'éducation de 200 membres nouveaux qui paraissent surtout préoccupés de garder leur indépendance. Qu'en feront-ils ?

Vous savez le choix de Nisard. Personne n'avait

voulu du poste, ni Lavissonnière, ni Sorel, ni vous s'il vous eût été offert. Nisard fera très bien tout ce qui n'exige pas deux bonnes oreilles ; il est vrai que ce n'est pas avec celles-là que les diplomates entendent.

On parle d'Hanotaux pour remplacer Nisard. Je n'en sais rien, j'ai fui Paris et les condoléances. J'ai besoin de repos et de solitude.

CCXXV

A M. FERDINAND-DREYFUS

20 octobre 1889.

Je viens bien tardivement répondre à votre lettre de sympathie, mon cher ami. J'ai été éreinté par cette campagne électorale et mon médecin affirme que je ne suis pas complètement rétabli (physiquement, s'entend, car le moral a résisté).

J'ai fui Paris et les condoléances. Mais je suis touché des vôtres, car vous apercevez la leçon qui se dégage de cet incident. Elle est grosse de méditations. A méditer l'écart si faible qui nous laisse en majorité et cette orientation vers la droite que le boulangisme a préparée et marquée, chez moi comme chez vous.

Une bonne Chambre, un bon gouvernement qui gouvernerait sérieusement, reprendraient le terrain perdu. Les aurons-nous ? Il semble que les éléments existent, mais saura-t-on les réunir ?

Il semble aujourd’hui qu’on ait tout dit, quand on a crié : Plus de groupes ! Tous « sauvages ! » Et puis après ?

Reinach montre du courage en s’attaquant à la loi de 1881. Il aura l’opinion pour lui.

Je remercie madame Ferdinand-Dreyfus de son affectueux souvenir et je vous renouvelle l’assurance de ma vieille amitié.

CCXXXVI

A CHARLES FERRY

Cannes, 3 novembre 1889.

C'est bien ici, mon cher, qu'il faut amener Abel dans quelques jours. On y jouit d'un printemps sans pareil, d'un soleil contre lequel il faut parfois s'abriter, d'un azur sans tache dans le ciel et sur les flots. La température est remarquablement égale et ne fraîchit, un instant, qu'au moment où le soleil disparaît derrière les cimes de l'Esterel, dans des lueurs rouge-orange et des fusées d'aurore.

Je n'ai pas éprouvé depuis longtemps à ce point la joie de vivre.

A côté de Cannes, Nice est un grand couloir éventé, souvent inclément. Menton, plus encaissé, ressemble trop à une serre d'orangers. Cannes est devenue une ville immense, deux ou trois étages de palais et de jardins, où s'étalent les plus beaux palmiers, les plus grandioses eucalyptus, les chênes verts, les grands pins, au milieu des buissons de roses, toute la végétation des environs d'Alger, sans miasmes ni fièvre cachés sous les fleurs.

Ce qui m'a conduit ici? Un grand besoin d'être plus seul, de ne plus m'entendre plaindre, de fuir les bons amis qui rééditent tous la même condoléance, de voir autre chose que la foule bigarrée qui roule et nous bouscule sous les galeries du Champ de Mars, de ne plus voir les députés. Tu parlais de la chasse, mais, Worms¹ la déconseillant pour le moment, j'ai du moins ici les regrets en moins. Cet excellent ami, plein de sollicitude, doit être écouté même quand ses prescriptions sont un peu exagérées. Je me porte très bien, mais je prends de l'iodure de potassium, j'espère que cela ne me rendra pas malade. J'ai lu, d'ailleurs, dans une communication de

1. Docteur W. condisciple au Lycée de Strasbourg.

Germain Sée à l'Académie de médecine, qu'un plat de pommes de terre contient plus d'iodure de potassium que la dose thérapeutique habituelle.
All right!

CCXXVII

A PAUL DUPRÉ

Cannes, 22 novembre 1889.

Je pense, mon cher vieux Paul, que tu auras vu le père d'Abel, rentré à Paris en père conscrit, et qu'il t'a rassuré sur mon compte. Mais je tiens à te dire que je ne suis ni mort, ni mourant, ni malade. Je suis seulement prisonnier du plus beau pays du monde, si beau que tes vieux rhumatismes n'y résisteraient pas. Voici le 1^{er} décembre qui approche avec son triste cortège : ici, il apparaît à cheval sur un rayon d'azur et couronné de roses. Pour la Noël tous les champs d'alentour, tous les jardins, toutes les serres célébreront la fête des roses. Il faut, à huit heures du matin, ouvrir l'ombrelle blanche, tant, sur la Croisette, le soleil est ardent, et si dès quatre heures il n'éteignait sa lampe magique derrière les cimes dentelées de l'Estérel, il faudrait croire à l'éternel été.

Hélas ! rien n'est éternel. Le glas de la mort ne se lasse pas. La mort d'Heilbuth¹ nous a surpris et glacés en pleine joie. Il nous était fort attaché. Ce n'était pas un ami de quarante ans, mais nos liens, formés sous le ciel romain, il y a juste vingt-huit ans, avaient pour moi le charme sans nuage d'une amitié de jeunesse. Il aimait la vie et il faut louer le destin de ne lui avoir pas laissé le temps de regarder la mort en face.

Abel pousse et refleurit : voilà l'autre face des choses. Et, pendant ce temps, la mer bleue, seule éternelle, bat doucement le rivage embaumé, sans souci de ceux qui passent et qui s'en vont.

« Nous y sommes venus, d'autres vont y venir... »

Sur quoi, cher et tendre ami, je t'embrasse gaiement, et ta chère femme aussi, et tous les tiens.

CCXXVIII

A M. NORDHEIM

Cannes, le 8 décembre 1889.

Votre lettre, si affectueuse et si intéressante —

1. Peintre né à Hambourg, en 1830, naturalisé français, mort le 19 novembre 1889.

comme tout ce qui me vient de vous — m'a trouvé dans les enchantements d'un été qui se survit, sur la plus tiède et la plus mélodieuse de toutes les plages, et qui pousse la coquetterie jusqu'à faire pousser les roses au moment précis où les montagnes qui bornent l'horizon se couronnent de grandes neiges. La jouissance de ces contrastes est infinie pour les hommes du Nord, comme nous; voici pourtant que le cercle des neiges qui couvrent, paraît-il, l'Europe entière se rétrécit autour de nous. Depuis deux jours, le ciel est gris, la mer plombée; nous faisons nos paquets pour revenir vers le Nord. L'inconséquence est grande, mais la douce oisiveté commence à me peser; ma santé, d'ailleurs, a repris toute l'élasticité qu'il faut avoir par le temps qui court et, si vous me donnez de vos nouvelles, ce sera désormais rue Bayard.

Un deuil dont vous avez certainement recueilli tristement l'écho nous a affligés dans cette villégiature incomparable. Votre concitoyen, devenu le nôtre, un artiste exquis, un homme de cœur et de tant d'esprit, un ami de vingt-cinq ans pour moi, notre cher ami Heilbuth s'en est allé en quelques heures. Je l'aimais tendrement. Ma femme s'est aussitôt enquise de l'éventail de madame Nordheim; nous avons su qu'Heilbuth avait terminé la tâche promise, — il a dû vous en

écrire ; — l'éventail est là, et, aussitôt que les scellés seront levés, ma femme l'enverra à l'adresse de madame Nordheim. Veuillez, en attendant, lui présenter...

CCXXIX

A M. JOSEPH REINACH

[1889.]

Je vous envoie ce petit volume, que vous n'avez probablement pas¹. Dans les notes vous trouverez la vérité sur cette légende dont P... fait le sujet de son premier-Paris de la *Justice* : que M. de Bismarck nous a donné la Tunisie au congrès de Berlin. Le congrès était clos, l'affaire de Chypre venait d'éclater. Waddington bondit chez Salisbury et lui arracha, comme compensation, les promesses relatives à la Tunisie, qu'une correspondance diplomatique transforma en un contrat écrit. Il n'y a pas de Bismarck dans tout cela, ni de congrès de Berlin. Il y a la riposte prévoyante d'un diplomate avisé, et une entente anglo-française. Il est peut-être bon ne pas laisser passer d'aussi audacieux mensonges.

1. Sans doute le volume intitulé *Les affaires de Tunisie, discours de M. Jules Ferry* publié avec préface et note par M. Alfred Rambaud, Paris 1882.

Quant à m'accuser d'avoir « brusqué les choses », c'est aussi odieux que le reste. C'est l'Italie et son consul qui ont brusqué les choses, et qui nous ont mis dans la nécessité de prendre ce qu'ils allaient nous ravir.

CCXXX

A JULES CHAPON¹.

Paris, 11 janvier 1890.

Cher monsieur et ami,

Que la destinée est brutale, aveugle et cruelle ! Comme elle se joue de nos amitiés, de nos espérances ! Que d'œuvres fortes et durables, que de sagesse et de vaillance, quelle autorité morale, quel foyer de patriotisme et de clairvoyance, la mort nous enlève avec Ténot² ! Mon affliction est profonde et ce m'est un besoin de mêler mes larmes aux vôtres, à celles de tous ces amis, connus et inconnus, que cet esprit vaillant et sûr groupait sous sa direction morale, par la force du talent, du courage, du bon sens le plus lumineux, le plus infaillible qu'il m'ait été donné de rencontrer. La perte est immense, elle est irréparable pour le parti républicain. Les générations se succèdent, les hommes de talent, les hommes

1. Directeur de la *Gironde*, dont Ténot était rédacteur en chef.

2. Mort le 9 janvier 1890.

de cœur s'y retrouvent. Mais l'autorité politique, l'expérience, le savoir ne s'y rencontrent pas nécessairement au même degré. Un autre Ténot ne s'improvisera pas. Il était un des plus nobles enfants des temps d'épreuves, commencées sous le Second Empire à la rude école d'une presse bâillonnée, poursuivies au milieu des désastres de la patrie, à travers les compétitions et les orages de la liberté reconquise. Et plus il avançait dans la vie, plus s'élargissait son horizon, plus l'arme qu'il maniait si bien devenait entre ses mains souple et puissante, plus le journaliste laissait apercevoir les qualités, les prescience de l'homme d'État! Homme d'État! sa modestie eût protesté, car ce qu'il y avait en lui de grand et de robuste, lui-même ne le savait pas. Je n'ai connu personne de plus détaché de toute vanité littéraire ou politique, de tout esprit d'égoïsme et de coterie, de toute ambition étroite, n'en ayant vraiment qu'une au cœur, celle qui a inspiré ses beaux écrits militaires, le relèvement de la patrie. Il disparaît en pleine vigueur, n'ayant connu de la politique que les devoirs et les labeurs, de la vie que les vertus austères, des partis que les services qu'il leur a rendus. Il aimait ses amis comme il aimait son pays, d'un cœur droit et simple, d'une âme fière et tendre et qui ne se donnait pas à moitié. Ceux-là, j'en suis sûr, ne l'oublieront pas.

J'ai envoyé un télégramme à la famille de notre pauvre ami, mais il m'a semblé que la *Gironde* était aussi une famille.

Et d'un cœur bien attristé, je vous serre affectueusement les mains.

CCXXXI

A SON NEVEU ABEL FERRY

Paris, 24 avril 1890.

Mon cher petit Abel,

J'ai reçu une dépêche de ton cher papa, qui nous annonce son arrivée, il y a deux jours, au Pirée, qui est le port d'Athènes. Tu en auras sans doute aussi reçu la nouvelle. Il dit qu'il va très bien, ce qui m'a fait un grand plaisir, parce qu'il avait quitté Épinal un peu fatigué. Tu dois être un peu ému, mon cher petit, en songeant que ton papa visite ces lieux célèbres où se sont passées toutes ces belles histoires de l'ancienne Grèce, que tu apprends et que tu aimes. Il est maintenant dans le pays de Solon et de Démosthène, il voit ce golfe de Salamine où les Grecs ont détruit la flotte et l'armée des Perses. Les Perses, c'étaient les Allemands de ce temps-là. Les Français se comparent aux Athéniens qui étaient les plus spi-

rituels de tous les Grecs, mais ils n'ont pas été aussi heureux pour chasser les envahisseurs. J'espère que les petits Français de ton âge, quand ils auront vingt ans, remporteront aussi leur victoire de Salamine.

Le temps est très pluvieux et la maison bien triste sans toi et ton papa. Tata se console en faisant de la belle peinture, et moi en causant un peu avec mon petit Abel chéri, que je voudrais voir bientôt le plus studieux des enfants comme il en est déjà le plus aimable. Je t'embrasse tendrement comme je t'aime, et je serre la main à notre excellente amie madame Bonneau.

Ton oncle,

CCXXXII

A ALBERT FERRY¹

Vichy, 7 juillet 1890.

En envoyant, le lendemain de la bataille, toute mon âme au comité que tu présidais, c'est à toi d'abord — tu l'as très bien compris — qu'allait ma joie et ma reconnaissance. Notre victoire est

1. Député des Vosges, sans parenté avec Jules Ferry.

rurale, non urbaine, la ville est et demeure pourrie ; c'est le républicain des campagnes qui s'est levé en masse. Mais une organisation sérieuse et méthodique pourrait seule produire ce réveil. Tu as été vraiment, mon cher Albert, l'organisateur de la victoire. Les élections, que nous avons longtemps pratiquées à la mode antique, deviennent de plus en plus une guerre scientifique et méthodique. J'espère que celle-ci fera école, car nous aurons désormais, à toute occasion, la même lutte à recommencer.

Quant à moi, je serais d'humeur à ne plus rien recommencer. La satisfaction qui m'a été donnée le 6 juillet a été, je te le jure, sans mélange, sans regret. Il me serait agréable sans doute de reprendre une place à vos côtés. Il est même évident qu'à quelques voix près, j'aurais eu la majorité du général¹. J'aime cependant mieux qu'il l'ait eue à ma place et, en quelque sorte, par délégation. Est-ce de la coquetterie ? peut-être. C'est, en tout cas, du désintéressement. La légende qui me représente affamé de pouvoir et de portefeuilles, n'est pas plus vraie que celle qui me suppose incapable de vivre sans m'asseoir au Parlement. Je pourrais être ainsi après vingt ans de politique si active, mais je constate avec plaisir,

1. Le général Tricoche, républicain, élu contre M. Picot invalidé.

en m'interrogeant moi-même, que je ne suis ni un affamé ni un impatient. J'ai souffert de l'erreur du 22 septembre comme d'une trahison de famille ; le 6 juillet a pansé toutes mes plaies et tu restes associé, mon cher ami, à la plus grande joie que j'aie goûtée depuis cinq ans.

C'est ainsi que l'on philosophe à Vichy sous les grands arbres du parc par 35 degrés de chaleur. Tu devrais y porter tes rhumatismes et ton estomac et tu en rapporterais de la belle humeur par surcroit. J'ai le projet de reprendre siège à Foucharupt le 1^{er} ou le 2 août. Le général va aussi s'installer à Saint-Dié, il ne s'y amusera pas tous les jours, mais nous le ferons jouer au billard...

CCXXXIII

A M. NORDHEIM

Foucharupt-Saint-Dié, 31 août 1890.

J'ai reçu et lu avec le plaisir que j'y trouve toujours vos dernières lettres, celle du 10 août et la précédente.

J'estime comme vous que la situation extérieure n'a jamais été plus pacifique. L'Allemagne remplit la scène, mais du spectacle nouveau pour

nous de ses évolutions de politique intérieure. On entend beaucoup moins le bruit des armes, en vertu de cette heureuse philosophie de l'habitude qui maîtrise les peuples comme les individus. On n'a plus, au sujet de votre jeune souverain, les appréhensions et les espoirs des premiers jours. Il est fort curieux de constater que sous ce règne nouveau, si plein de mystère et d'inconnu, la confiance en la paix soit, chez nous, plus solide que sous le principat de Bismarck, gardien éprouvé et systématique de la paix européenne. J'attribue cet état d'esprit à plusieurs causes qui viennent les unes de vous, les autres de nous-mêmes ! La disparition du chancelier dans lequel la France a toujours vu l'auteur direct de nos désastres a détendu certaine partie de l'opinion. Avec la suppression du fonds des reptiles¹, le clavier de la presse gallophobe s'est tu comme par enchantement. Enfin, les assurances du côté de la Russie, et qui ne sont pas, même pour les sages, de pures illusions, ont écarté pour le gros de l'opinion toute idée de surprise ou de guet-apens. On sent vaguement, instinctivement si vous voulez, que si la haute direction n'est point à l'abri des sautes de vent,

1. Fonds provenant de la fortune confisquée de l'ancien roi de Hanovre et qui servaient à « nourrir les reptiles », c'est-à-dire à subventionner la presse.

les conditions générales rendraient les coups de tête plus difficiles. Je ne vois pas, quant à moi, apparaître chez le petit-fils de Guillaume l'esprit d'aventure guerroyante. Il réserve pour le dedans sa hardiesse, ses vues utopiques, sa volonté de faire grand, sa foi en lui-même, en sa mission, en sa destinée. Il me semble, d'autre part, que la nation allemande n'est plus disposée à se repaître uniquement, comme elle le fait depuis vingt ans, des satisfactions propres aux victorieux, que le militarisme est en baisse et que la vie intérieure, les grands courants et les grands conflits vont se développer avec la largeur, l'abondance, la logique et la ténacité qui ont toujours caractérisé la marche en avant du génie allemand. Le nouveau règne a beaucoup de fil à sa quenouille, et verra, bon gré mal gré, de grands changements.

CCXXXIV

A M. FERDINAND-DREYFUS

Saint-Dié, 16 octobre [1890].

Ce fut vraiment une tempête sous un crâne. Montlieu est un si beau lieu, la chasse une passion si noble, chez moi d'ailleurs sénile, vous le

savez, et d'autant plus difficile à contenir. Et cependant je viens m'excuser. J'ai ici trop de choses à faire encore et trop de gens à voir pour être libre dimanche. Mais je demande à être de la seconde fournée.

Nous nous recommandons au gracieux souvenir de madame Dreyfus, aux pieds de laquelle je dépose mes affectueux respects; et je me dis, cher ami, tout à vous en saint Hubert, auquel nous ne croyons ni l'un ni l'autre.

CCXXXV

A M. FERDINAND-DREYFUS

Samedi [1^{er} novembre 1890].

Je suis décidément mûr pour le Sénat. Malgré toute la bonne volonté d'un convalescent qui brûle de prendre son essor, je suis hors d'état de me mettre en chasse demain. Vous aurez du beau temps, de la joie, de la gloire : moi, je vais lire le livre de Job.

CCXXXVI

A M. SYLVIN¹

2 novembre 1890.

Vous avez sans doute eu connaissance des articles de la *Lanterne*, du *Soleil*, de l'*Autorité* au sujet des élections sénatoriales des Vosges. Ce sont mes ennemis qui posent ma candidature. Ils me rendent service en cela, car ils montrent qu'ils la redoutent et que je n'entrerai pas au Sénat comme à l'hôpital Brézin.

Il me semble que, négligeant complètement les racontars, fort inexacts, au sujet de mes intrigues (vous les connaissez mes intrigues!) vous devez relever le gant au nom des républicains des Vosges qui n'ont besoin ni des intrigues ni des intrigants, ni des conseils du préfet ou de la permission du ministre de l'Intérieur, pour se montrer jaloux de donner à M. J. F. une marque éclatante de leur confiance et une réparation. A ceux qui ne le verrait pas, les violences des orléanistes et des boulangistes

¹. Alors directeur du *Progrès de l'Est*.

montrent clairement où est le drapeau, et qui le porte.

CCXXXVII

A M. SYLVIN

Mercredi 5 novembre 1890.

Je vous remercie d'avoir mis les fers au feu.

Il faut bien que nos ennemis nous servent à quelque chose.

Mais le mieux est encore de compter de par le monde quelques amis comme vous.

Cordialités.

CCXXXVIII

A M. ROBIQUET

10 novembre 1890.

Je suis vraiment touché de vous voir, au milieu des préoccupations et des tristesses intimes, si attentif à tout ce qui me touche. Je désire entrer au Sénat pour y trouver une tribune, rien de plus. Je suis fait pour parler et pour agir, non pour contempler et jouir.

Votre amitié n'est-elle pas un peu imprudente, en s'offrant à moi pour m'aider à recueillir mes discours? Savez-vous qu'il y en a beaucoup plus que Gambetta n'en eut jamais?

Assurément cette publication serait opportune, et elle ne verra jamais le jour si je ne suis pas fortement secondé. C'est vous dire que j'accepterais votre concours pour la préparation et la sélection avec une véritable reconnaissance.

CCXXXIX

A MADAME LA MARQUISE ARCONATI VISCONTI
NÉE PEYRAT

[début de janvier 1891.]

Je pars pour les Vosges où m'appellent les élections sénatoriales. Je ne pourrai donc, à mon profond regret, rendre le suprême hommage à votre noble et vénéré père¹. Le chagrin s'ajoute à la douleur que cette mort met au cœur de tous les républicains qui n'oublient pas, de ceux-là surtout qui ont été les témoins d'abord, les admirateurs et plus tard les compagnons de lutte d'un vaillant entre tous les vaillants, de ce fidèle, de ce clairvoyant. Ce fut, au milieu des épreuves qui n'ont point été épargnées à ma vie publique, dans les jours des plus rudes combats comme aux heures de déception, une force, un secours, une fierté singulière de me sentir en constante communion avec ce noble esprit, de trempe si fine et si vigoureuse et de si parfaite bonne foi. Son

1. Alphonse Peyrat, sénateur de la Seine, vice-président du Sénat, était mort le 2 janvier.

amitié était un support, son estime une récompense. Il ne m'a refusé ni l'une ni l'autre. J'en garderai toute ma vie le pieux souvenir.

CC XL

A M. LAVERTUJON

Paris, le 31 mars 1891.

J'ai été frapper hier à votre porte. Vous êtes déjà sur votre rocher. Vous m'avez promis, ne l'oubliez pas, un croquis du journal la *Gironde* avant Ténot. J'y tiens beaucoup.

J'estime que vous avez grand tort de ne pas venir à Larreule. Vous n'y auriez recueilli que des satisfactions personnelles, et personne ne vous eût soupçonné, ô philosophe, de les avoir provoquées.

Je vais donc faire le 19 deux discours, une oraison funèbre et un discours politique¹. Si j'accepte un banquet à Bordeaux, cela fera trois, et même quatre, avec celui de l'Élysée Montmartre. J'ai un scrupule sérieux. N'est-ce pas trop de harangues? Ranc, qui trouve que je préside trop

1. Le 19 avril 1891, à l'inauguration du buste de Ténot à Vic-de-Bigorre, Ferry prononça deux discours, l'un consacré à l'éloge de Ténot, l'autre à la politique générale.

de commissions, ne me trouvera-t-il pas bien vorace de publicité? Ne dois-je pas me prémunir contre les petites manœuvres, que je sens dans les dessous, et qui tendent à mettre le Sénat en défiance contre mon « insatiable » ambition? Je soumets la question à votre haute sagesse. J'en vais également faire part à Raynal, mais il ne connaît pas, lui, le milieu sénatorial.

Tous mes souvenirs aux amis Du Mesnil, s'ils ont eu comme vous le courage de braver le retour d'hiver.

CCXLI

A M. LAVERTUJON

Salies, le 15 avril 1891.

En hâte — car on ne me laisse guère de repos — tenez pour certain que je placerai en bon lieu l'histoire en deux actes de la *Gironde*, et votre nom, que vous avez tort de croire oublié. La seconde partie de vos instructions est plus difficile à remplir, surtout n'allant pas à Bordeaux, comme vous l'allez voir. Je ne suis pas disposé d'ailleurs à vous seconder dans ces idées de « malle définitive », comme vous dites, et qui consistent, si je

vous comprends bien, à vous enterrer vif. Je trouve que l'ermite tend beaucoup trop chez vous à absorber l'homme politique. Vous seriez venu à Larreule, vous y auriez trouvé, je n'en doute pas un instant, de grandes satisfactions. C'est vous qui auriez raconté, dans sa vérité et dans ses détails, cette histoire de la *Gironde*, que je ne puis que marquer au passage. Mais hélas! je ne vous convertirai pas.

J'ai consulté Raynal au sujet du discours de Bordeaux. Celui-là ne sortira pas des limbes où dorment tous les discours rentrés. Bordeaux est tout entier à la bataille douanière, et j'y serais l'objet de véritables « sommations » incompatibles avec mon rôle parlementaire. D'ailleurs, il était à peu près impossible d'insérer un nouveau banquet à Bordeaux entre le 19 et le 27.

C'est une accumulation de fatigue que je puis m'épargner sans aucun inconvenient.

A bientôt donc, cher ermite.

CCXLII

A MADAME JULES FERRY

Mercredi, mai 1891.

Ouf! je commissionne, recommissionne, je ne

suis qu'une mécanique à commission. En te quittant hier, commission des Musées; ce matin, commission des Colonies; cet après-midi, commission algérienne, où notre ami Béquet nous a tenus pendant deux heures et demie, comme on dit sous le charme de sa parole. — Est-ce pour commissionner que l'on est au monde? Cela ne me rapportera rien dans l'autre, puisque cet autre n'existe pas; dans celui-ci, j'y ai gagné plus de coups de bâton que de billets de banque. O philosophie!

A travers ce commissionnement forcené, le jeune d'Estournelles a jeté un intermède artistique. Il m'a entraîné chez Durand-Ruel où Monet expose des « meules ». Oui, rien que des meules de paille et de foin. Il y en a des roses, des vertes, des bleues, d'oranges. Il y a la meule d'hiver, la meule de printemps, la meule d'été. On y voit des arbres bleu de ciel, des terrains couleur de sulfate de cuivre. Le tout absurde, fou, le genre de folie appliquée non plus aux reflets de chair, mais aux ciels, aux terrains, aux brindilles. Il faut contempler, avec le respect que mérite la foi aveugle et qui se ruine, le marchand de tableaux qui incessamment les fait monter en les rachetant plus cher qu'il ne les a vendus — tandis que le jeune diplomate qui a vu, pour son malheur, les Turner à Londres, et qui cultive l'extravagance

comme une orchidée, me prêche pour acheter bien vite au prix courant de 5.000 francs un de ces objets étranges, qui vont, à Pâques prochain, se coter à 10.000 francs. Le plus drôle, c'est que le diplomate, le marchand de tableaux et le peintre surtout, sont trois sincères — et que moi seul je ne le suis pas, quand je murmure de guerre lasse : qu'il y a là des étincelles de génie...

CCXLIII

A M. JOSEPH REINACH

Épinal, [août 1891].

Le fou P... m'est bien connu. Il est fort exact qu'il est venu me voir et m'a laissé des mémoires qui n'ont ni queue ni tête. Je n'ai pas été surpris d'apprendre en ce temps-là, et par lui-même, qu'il était retenu comme aliéné; je n'ai qu'un étonnement, c'est qu'on l'ait laissé sortir. Je sais que votre projet de loi, qui est inspiré de généreuses intentions, va multiplier le nombre de ces déliérants qui courrent les rues. Il y en a déjà tant, d'ailleurs, qui pratiquent la libre démence, qu'une douzaine de plus ou de moins...

Attendez-vous d'ailleurs à la visite de P..., si le

malheureux peut un jour payer son voyage; il se présente bien et ressemble à s'y méprendre à un homme raisonnable.

Votre lettre m'est arrivée au milieu du tapage de Cronstadt; vous n'en saviez rien encore et vous en avez, dans *la République*, fort prudemment écrit. J'y ai fait une allusion nécessaire, et dans un ton chaud, dans mon petit discours de président du Conseil général. Je ne m'emballe pas sur ce sujet, vous le savez, mais j'estime qu'il faut dans cet ordre de faits pratiquer le *do ut des*.

Les démarches personnelles du tzar, les enthousiasmes du peuple russe, point commandés, croyez-le bien, car certaines ardeurs ne se commandent pas, constituent à mes yeux des actes décisifs. Nous avons le devoir d'être prudents, nous n'avons plus le droit d'être défiants. Le tzar a évidemment besoin de nous. L'Allemagne (nous le savons ici de première main) est ahurie de cette affaire, et s'inquiète pour la première fois. C'est déjà un résultat. Il y a quelque chose à faire de tout cela...

CCXLIV

A M. MARCELLIN PELLET

Saint-Dié, 8 août 1891.

Nous ne sommes pas à Vichy, quoi qu'en dise toute la presse, toujours bien informée, nous sommes au coin du bois, dans la verdure, guettant le soleil entre deux averses. Et je ne complète rien avec Crispi, quoi qu'en disent certains drôles que rien n'arrête. J'ai constaté avec plaisir qu'il ne vous avait pas parlé de moi. Bien avant qu'il entrât au ministère pour nous tendre des pièges, j'avais dépisté l'ennemi de la France en dépit des serments du pauvre Emmanuel Arago qui avait jadis la bouche pleine de « son ami » Crispi. Son article à la *Contemporain Review* ne m'a rien appris de son aveuglement dans la haine.

La manifestation de Cronstadt fera un énorme effet dans le monde entier. Il y a de quoi. Le tsar s'est pour la première fois personnellement compromis... Que de points d'interrogation dans ces exubérances populaires! Nous n'avons d'ailleurs aucun intérêt à les amoindrir; le présent en est singulièrement fortifié.

Je vous embrasse, mon cher Marcellin, fraternellement.

CCXLV

A M. NORDHEIM

Foucharupt, le 20 septembre 1891.

Je vous envoie la lettre d'introduction que vous souhaitiez.

Je vous adresse en même temps tous mes vœux pour l'heureux accomplissement d'un voyage long, merveilleux et sans difficulté sérieuse.

Je voudrais que la paix du monde fût aussi à l'abri des périls et des aventures. Mais, si optimiste que l'on soit, si confiant que l'on doive être dans l'humeur pacifique et l'esprit de longue patience qui caractérise la politique russe, on se prend à tout redouter d'un jeune Empereur qui tient des discours comme celui d'Erfurt¹ et des

1. Le 14 septembre, au dîner qui suivit la revue du 4^e corps à Erfurt, l'Empereur Guillaume II, rappelant le souvenir du passage de Napoléon dans cette ville, parla du « parvenu corse » qui avait humilié l'Allemagne. Le *Moniteur de l'Empire* rétablit, quelques jours après, le texte du discours ; l'Empereur avait dit : « Le conquérant corse. »

excitations sournoises dont la presse anglaise conservatrice laisse percer le secret.

Ma fidèle amitié vous suit, mon cher Nordheim, et vous suivra — c'est le cas de le dire — jusqu'au bout du monde.

Rappelez-nous l'un et l'autre au gracieux souvenir de madame Nordheim...

CCXLVI

A M. XXX, NOTAIRE

Paris, 25 septembre 1891.

Je n'ai connu votre lettre qu'au retour d'un voyage en Suisse, et je n'ai pu vous remercier plus tôt de la peine que vous avez prise de me faire connaître le texte du legs de M. Cassaignard.

Je suis touché et honoré d'avoir occupé une si grande place dans la pensée d'un ami inconnu, qui était, en même temps qu'un républicain très ferme, un grand homme de bien. Il avait foi dans l'avenir colonial de son pays. Je ne pourrais le désavouer sans ingratitudo ou inconséquence. Je suis sceptique en fait de statuaire. Dans tous les cas, je suis décidé à prolonger autant que je pour-

rai, en ce qui me concerne, les embarras de l'exécuteur testamentaire.

C'est mal reconnaître, sans doute, votre bonne grâce, monsieur, mais nous nous conformerons ainsi, je n'en doute pas, aux intentions du bienveillant testateur¹.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués et sympathiques.

CCXLVII

A M. JOSEPH REINACH

[Novembre 1891].

Mon cher ami, j'étais hier à Rouen dans les étoupes..² c'est pourquoi je ne vous dis qu'aujourd'hui ma joie de votre grand succès oratoire, ma sincère admiration pour ce rare morceau d'esprit, de logique et d'éloquence.³ Vous étiez bien là tout entier. Ce sont choses qui marquent dans la car-

1. M. Cassaignard léguait une somme de 200 francs pour sa souscription à la statue qu'on élèverait plus tard à Jules Ferry.

2. Jules Ferry avait été nommé président de la Commission des douanes du Sénat.

3. M. Joseph Reinach avait prononcé, le 9 novembre, à la Chambre, un grand discours où il examinait les réformes introduites dans l'enseignement secondaire.

rière d'un homme politique. Vous me permettrez d'espérer que vous tenez moins à vos conclusions.

Livrer le sort des études à la cohue parlementaire, c'est un rêve désastreux qui n'est pas digne de vous. Assez de questions sont forcément soumises à l'incompétence des assemblées ! Vous voulez aérer le Conseil supérieur; vous y ferez entrer des magistrats : pourquoi pas des évêques ? Je défendrai, même contre vous, ma loi de 1880, et même la suppression des vers latins ! C'est dur de s'entendre traiter d'Hérule et de Vandale, pour avoir osé toucher à la vieille routine des Pères Jésuites. Mais je vous pardonne à cause de la quantité de belles choses que vous avez dites sur ce grand sujet.

CCXLVIII

A CHARLES FERRY

Cannes, 7 février 1892.

C'est décidément, cher ami, la sainte paresse qui l'emporte jusqu'à présent. Le séjour est du reste peu propice à l'étude. Nous n'avons retrouvé ici, dans une grande chambre bruyante, au milieu d'une jacasserie anglaise et tapageuse, ni la commodité d'installation, ni les loisirs de l'hôtel Gonnet. Eugénie ne peut se consoler d'être aussi loin de la Croisette et de sa chère rue d'Antibes, qui sont à vingt bonnes minutes de l'hôtel. En revanche, nous touchons à la lisière des grands bois d'oliviers qui couronnent la contrée, de Cannes à Vallauris.

On peut, en un quart d'heure, gagner une merveilleuse corniche, bordant le canal des eaux vives qui viennent du Cannet, d'où l'on voit se dérouler, sur des premiers plans de verdure sombre, déjà semés de roses, d'amandiers en fleurs, de mimosas odorants et foisonnantes, tout le cirque compris entre la pointe d'Antibes et

celle de l'Esterel. Et puis, nous faisons une grande joie à la pauvre solitaire Émilie¹. Il est doux de pouvoir quelque chose pour une âme si éprouvée, si ferme et si désolée, sous son paisible et honnête sourire.

Nous nous sommes précipités avec avidité sur les jours d'une extraordinaire beauté, qui, sauf une journée de brume et de pluie, nous ont favorisés toute la semaine. Aujourd'hui, la mer est grise et prépare un grain. Mais la journée d'hier était comparable aux plus belles, aux plus tièdes, aux plus radieuses, que nous ayons vues dans les jours d'automne. Nous l'avons consacrée à la visite de l'escadre, à Villefranche.

La baleinière de l'amiral est venue nous prendre sur le quai de cette pittoresque bourgade, italienne des pieds à la tête, par la langue, par la cuisine, par les odeurs, par la saleté, mais ravisante au demeurant. L'amiral R..., mandé d'urgence à Nice par Freycinet, s'était fait remplacer par son premier aide de camp et son commandant de bord qui nous ont montré toutes les qualités de haute courtoisie, d'obligeance infatigable, de belle humeur et de francs propos, qui sont le propre de ce beau corps. C'est le *Formidable* que nous avons exploré avec eux du haut

1. Madame Édouard Ferry.

en bas. Il est là avec la *Dévastation*, le *Baudin*, le *Vauban* et le *Bayard*. Le reste de l'escadre est à Alexandrie. L'impression que laisse cette extraordinaire machinerie est celle d'un immense inconnu. L'horlogerie appliquée au maniement des plus effroyables instruments de destruction que la science ait pu découvrir, que donnera-t-elle dans le combat? Les officiers avouent, les premiers, que nul n'en sait rien...

Dis à Abel qu'à son intention Eugénie a pris à bord du *Formidable* et de la mer même, des instantanés qui feront son bonheur, s'ils viennent bien au tirage.

Il y a un Casino de plus à Cannes. Une affaire de 1.500.000 francs que Gazagnaire voit d'un mauvais œil, sans doute parce qu'il songe au Théâtre municipal. Coquelin y a joué la *Mégère*, mais je crois qu'on se propose surtout d'y jouer le baccara...

CCXLIX

A M. MARCELLIN PELLET

Paris, 6 avril 1892.

Les journaux italiens ne sauraient, en ce qui me concerne, dire aucune vérité. Je me porte à

merveille et me dispose à partir pour l'Algérie avec une délégation de la commission du Sénat chargée de débrouiller le gâchis présent, — tâche épineuse, — gâchis qui n'empêche pas d'ailleurs la colonie de grandir et, dans l'ensemble, de prospérer. Plus j'acquiers d'expérience, plus je constate la facilité qu'ont les hommes à supporter même une haute dose de mauvais gouvernement...

La vérité en ce qui me concerne, c'est qu'il y a un mois, j'ai payé mon tribut aux humeurs pécantes et que je les ai combattues victorieusement par la vieille médecine, sœur de la vieille morale de nos pères.

Je vous remercie de votre sollicitude, mon cher Marcellin. La mienne est fort éveillée par les rapports de votre beau-père qui vous dit éprouvé par la goutte, le mal des hommes d'État. C'est un mal bien porté, mais abominable. Il m'a effleuré naguère et je me suis mis au régime; mais nul mieux que vous ne l'avait mérité.

Vous êtes donc un économiste incorrigible, si vous prenez au sérieux toutes les billevesées du *Temps* sur la cherté de la vie. Jamais le pain, la viande à l'abattoir n'ont été moins chers : la seule viande en hausse est celle de porc, depuis que nous avons ouvert la porte aux porcs américains. Ne parlez pas de gros propriétaires et de

grands industriels : le mouvement protectionniste actuel a ses racines dans la démocratie qui cultive la vigne, le blé. C'est pour cela qu'il a réussi.

Mille tendresses autour de vous...

CCL

A MADAME JULES FERRY

Sidi-Bel-Abbès, dimanche 19 avril 1892¹.

Je saute sur une heure de loisir pour t'écrire quelques lignes. La sous-préfecture a bien voulu nous lâcher de bonne heure ; les magnifiques indigènes, M. le muphti, M. le cadi, MM. les notables, hommes beaux, gras, gris ou noirs, tous majestueux dans de fins burnous fièrement portés, ont fait trêve à leurs ovations, compliments et paraboles. « Il est nuit, tout se tait, voyageurs las, dormez... » Nous en avons acquis le droit assurément. Mais les jours s'ajoutent aux jours, les colons aux douars, et le sénateur en-

1. En avril et mai 1892, Jules Ferry visita l'Algérie avec une délégation de la Commission sénatoriale d'enquête dont il était le président. Son rapport parut au mois d'octobre de la même année. Madame Jules Ferry était restée à Alger.

traîné comme un jockey renaît du soir au matin, sous le soleil piquant que la brise coupante de l'Est amortit et tempère. Sous ce ciel bleu, riant et vibrant, dans l'air pur et vif qui gonfle les poumons, qu'il faisait beau ce matin dans la vallée de l'Ysser, qui débouche sur le gros village français de Lamoricière. Une vallée des hautes Alpes, toute en rochers que paissent quelques maigres moutons, en maquis, où la culture arabe contourne, sans jamais les arracher, les touffes de lentisques et de palmiers nains, d'une nappe étroite d'orge verte et de blé naissant.

De distance en distance, la tente ou le gourbi de l'indigène apparaît à fleur de terre, comme un tas de chiffons noirs, soigneusement close derrière ses haies d'épines. Une heure de marche, nous sommes à Aïn-Sultan. Au milieu des tentes, une maisonnette couverte en tuiles rouges sans étage : c'est la demeure du caïd des Ouled Smid. Un grand seigneur de race héroïque, d'une famille de grande tente qui, depuis soixante ans, verse son sang à côté du nôtre, sur les champs de bataille.

Tout autour, dans la masse verte des pâturages et des roches moussues, sur des branches vertes courbées en arcs triomphaux, scintillent quantité de drapeaux tricolores, tout surpris de se trouver là. Au milieu des champs, dans le fond, sous un

vieux lentisque gros comme un olivier, des tapis turcs, dont les chaises de paille elles-mêmes n'atténuent pas le caractère, sont disposés pour les hôtes. Et puis, vraie merveille à faire perdre la tête à ma chérie, sur les pentes rapides de la montagne, dans un désordre épique, plein de trouvailles de lignes et de couleurs, Arabes et montures, burnous blancs des cavaliers gardes champêtres, burnous écarlates des chefs de tribus, burnous noirs des djemmaâs (Conseil des notables) se mêlent, s'étalent, assis ou debout, empressés et respectueux, et dissimulant à peine, sous leur grand air de majesté, l'enthousiasme que leur inspire l'apparition de cette fameuse commission des dix-huit, sur laquelle, en leur candeur, ils fondent de si grandes espérances. La commission, représentée par un grand monsieur maigre et grisonnant et par un négrillon d'abord modeste¹, s'assoit sous le lentisque, et les cinq caïds avec leur cinq conseils de notables défilent devant elle, et du meilleur ton, dans les termes les plus mesurés, avec une franchise que rien ne gène, car nous avons banni de ce tête-à-tête extraordinaire tout ce qui a la moindre attache administrative, nous narrent leurs griefs et leurs désirs. Il faut croire que le grand maigre et le négrillon

1. Un des collègues de Jules Ferry au Sénat.

avaient quelque chose du prestige que l'histoire attribuée à saint Louis rendant la justice sous un chêne, car on boit leurs paroles et l'on finit par leur baisser les mains.

Je n'oublierai pas cette scène charmante qu'aucun sous-préfet n'avait préparée, ce décor sauvage, ces groupes de paysans drapés en rois de la Bible, ces têtes ardentes et naïves où le moindre mot bienveillant fait briller la reconnaissance, tous ces pasteurs de grande race guerrière, parlant avec une dignité souveraine de la taxe des chiens et des prestations en nature.

La conférence de Aïn-Sultan est jusqu'à ce jour le clou du voyage.

Tlemcen est cependant un grand enchantement, mais il faudrait des volumes pour décrire ce site adorable, sur le flanc d'une haute chaîne à 800 mètres au-dessus de la plaine, et comme Grenade, ou comme Damas, dont ses mosquées ne seraient pas indignes, s'étalant au milieu d'une verdure intense et débordante, au bord des eaux rapides et claires, qui font vivre côté à côté les oliviers, les pêchers, les figuiers, les fraisiers, les orangers chargés de fleurs, les caroubiers, les térébinthes, toutes les guirlandes de roses et de bougainvillées imaginables. Bien que la colonisation française soit active et puissante, l'arabe est là chez lui, nombreux, massé, remplissant la

ville française. Seul et rêveur dans la ville à côté, la ville arabe, un Zagouan plus grand, plus riche, non moins ruiné, autour du tombeau et de la mosquée du grand saint de l'Islam : Abou-Médine.

Nous sommes enfin à moitié de notre course. Je pense à toi à tout instant. Je vais très bien et ne sens point de fatigue, excepté le soir chez les sous-préfets. C'est le revers de la médaille...

CCLI

A MADAME JULES FERRY

Oran, le 21 avril 1892.

Je pense à toi tout le jour, et surtout en face des tableaux que tu aimes. A Mostaganem la couleur locale coulait à pleins bords, c'était le marché arabe, grouillant, scintillant, débordant de lumière et de vie, à côté d'un concours agricole qui rappelle le comice de Saint-Dié dans les temps anciens, avec des chameaux en plus. De vrais arabes, point déprimés comme ceux d'Alger, de bel air et de bonne humeur. Nous sommes en pays riche, très riche, et l'indigène en a sa part. La ville arabe, qui compte 5.000 âmes, entièrement séparée de la ville française, resplendit au

fond d'un ravin verdoyant dans cette blancheur de marbre qui sert d'enveloppe à toutes les villes arabes et qui, hélas ! s'évanouit de près.

Un golfe d'azur encadre tout cela, aussi beau que celui d'Alger, au soleil du matin de tous les tons d'opale, indigo profond dès que le soleil monte, frisotté par le vent d'est qui se lève en ce pays fortuné à l'heure même où le soleil darde ses plus chauds rayons. Arzeu est le plus beau port de la côte algérienne, mais ce n'est pas là que nous avons mis nos millions, c'est à Mostaganem, où la nature n'a rien préparé. Les choses sont ainsi dans ce pays où l'esprit de suite est inconnu. Pour arriver à Mostaganem, on a fait grimper à grand renfort de courbes, le chemin de fer sur une crête sans culture, sans habitants et sans avenir, au lieu de le faire passer à droite ou à gauche dans des plaines riches, habitées, cultivées. Le plus drôle, c'est que personne ne sait la raison de cette absurdité, dont nul ne veut avoir été l'auteur. Ce sont choses d'Algérie ! D'Arzeu à Oran, c'est vraiment un éblouissement. Les vignes plantées en ligne droite, espacées sur la terre rouge et sarclée, ne constituent pas par elles-mêmes un élément poétique. Mais il y en a tant, elles rayonnent de toutes parts et prolongent à des distances infinies leur verdure crue et chatoyante. L'effet d'ensemble est immense,

comme une révélation du travail humain, une prise de possession par la culture civilisée d'un sol qui produit tout ce que l'on veut. Par places, le palmier nain et les lentisques protestent, mais faiblement ; la barbarie est évidemment battue. Puis, à côté des vignes, s'étalent touffus, ondoyant sous le vent d'est, les orges, les blés, les avoines.

Nous cherchons à voir de près les braves gens dont le courage, les bras et les capitaux ont gagné cette grande bataille. Ce sont, dans d'humbles villages, tous semblables les uns aux autres, tirés au cordeau avec des maisons d'un étage, peintes de couleurs disgracieuses, une grande place carrée, mal ombragée par des platanes trop jeunes, des gens de toute petite condition, venus des quatre coins de la France, surtout du Midi. En voici un pourtant, un des riches de Saint-Cloud (c'est le nom du principal centre), qui est venu de la Haute-Saône. C'était un simple domestique. Le vignoble en a fait un capitaliste. Il a 50.000 livres de rentes et vit comme un paysan.

Il n'y a qu'une ombre au tableau, c'est l'invasion de la race espagnole qui égale et même dépasse en nombre la population française. L'ouvrier est espagnol, le propriétaire est français. Cela préoccupe le sous-préfet. Je ne partage pas son inquiétude ; on ne peut éviter, dans le mélange nécessaire des races, la formation d'une race

française croisée, qui sera, qui est déjà l'Algérien.

Sois pleinement rassurée sur ma santé. Ce climat où la brise de l'est tempère le soleil d'avril, est une vraie cure d'air et de soleil, et mes fatigues n'ont rien d'excessif. Mais ta solitude, chère résignée, doux martyr, qu'en fais-tu?...

CCLII

A M. NORDHEIM

Paris, le 23 juin 1892.

J'ai reçu vos bonnes lettres, si intéressantes et si affectueuses. J'aurais dû déjà y répondre, mais les affaires se sont précipitées sur moi en avalanche au retour de mon voyage d'Algérie. J'ai passé 53 jours dans notre grande et magnifique colonie, si admirée des Anglais, experts en colonisation et que les Français seuls s'avisent de dénigrer. J'en suis revenu charmé et plus que jamais convaincu que notre race n'a rien perdu de ses aptitudes colonisatrices. L'œuvre que nous avons accomplie en Algérie était autrement difficile que la conquête de l'Inde, qui n'a jamais offert, avant l'établissement des Anglais, les élé-

ments d'une résistance militaire sérieuse; autrement difficile que la colonisation des États-Unis et de l'Australie, où la race indigène a pu être aisément éliminée. Nous avons, nous, à compter avec quatre millions d'Arabes, avec lesquels nous avons guerroyé pendant quarante ans. Et quand on songe que l'œuvre de la conquête civile ne date, en définitive, que de vingt ans, on revient plein d'admiration pour le passé et de confiance dans l'avenir.

Nous suivions avec grande curiosité les pérégrinations du Chancelier de fer. Il ne semble pas qu'en égard à la part immense qu'il a prise dans l'œuvre de la grandeur allemande, l'enthousiasme public soit suffisamment échauffé. La phase du siècle que nous traversons semble, en tout pays, marquée par la lassitude, j'oserais presque dire l'anémie de l'opinion. Cet état mental rend plus facile la tâche des gouvernants. Il ne paraît pas non plus favorable à l'explosion des passions guerrières. Je vous ai déjà dit, mon cher ami, que le nouveau groupement des grandes puissances était surtout un gage de paix. L'alliance russe, en rassurant chez nous l'esprit public, toujours énervé depuis nos désastres, a fortifié les éléments de réflexion, de maturité, de sagesse, qui garantissent les peuples contre les coups de tête, ce dont je suis enchanté, car je suis plus

que jamais convaincu que le temps travaille pour mon pays.

L'Allemagne a vu de fort mauvais œil l'apparition du grand-duc Constantin aux fêtes de Nancy. Münster s'en va répétant que la chose n'est venue que de Mohrenheim et du jeune Prince. Je sais, de la manière la plus sûre, que Mohrenheim a imaginé la visite — à laquelle nos gouvernants ne songeaient guère et qui les a fort surpris — mais qu'elle n'a eu lieu qu'après l'autorisation expresse du Tzar.

Donnez-moi toujours de vos nouvelles. Rappelez-moi au gracieux souvenir de madame Nordheim. Ma femme — qui a partagé vaillamment toutes mes fatigues d'Algérie — jusques et y compris une traversée en torpilleur de haute mer par gros temps — la prie d'agréer ses affectueux compliments.

CCLIII

A MADAME JULES FERRY

Bussang, 27 juillet 1892.

Il est tout à fait souriant, le vallon des Sources qui nous a tant plu naguère. On ne saurait ima-

giner un ciel plus radieux, une verdure plus éclatante (sauf celle de là-bas, par delà la mer azurée), de plus riches cascades de sapins tombant du haut des crêtes qui dominent le passage, tandis que la brise matinale, une fraîche brise du nord-est, agite les platanes et les hêtres du jardin. La Société des eaux s'est d'ailleurs mise en frais. Un second hôtel perpendiculaire à l'axe de l'ancien et relié par une belle vitrine, double la contenance et donne surtout à cette parfaite copie d'un hôtel alpestre, les aises qui lui manquaient : un immense salon, un hall dont la musique municipale — en grands progrès, ma foi, — a fait vibrer hier au soir en notre honneur les vitres toutes neuves. Une marquise luxueuse recouvre l'escalier d'entrée, où, s'il t'en souvient, l'on recevait si gentiment les moindres gouttelettes du ciel d'automne. Malheureusement, tout cela est un peu vide ; on compte sur les vacances pour le remplir. Beaucoup de dames, de jeunes filles, des petits enfants. Ivan Strohl avec sa femme et ses petites filles, et comme un météore, le docteur Fournier de Rambervillers. Ce touriste enragé, quelque peu malade imaginaire, mangeant et buvant comme quatre, a passé sa soirée à donner à mon pauvre Méline émacié, des consultations les plus drôles du monde sur la dilatation de l'estomac et les moyens de la guérir.

Voici des détails, comme tu ne les hais pas, des détails « vécus ». J'ajoute que tout est suisse, du haut en bas, depuis le portier athlétique à casquette d'uniforme, jusqu'aux nombreuses servantes attifées en Bernoises, que je croyais d'abord d'Alsace ou du Thillot, mais qui sont bien de Berne ou autres lieux, ne comprenant pas un mot de français.

Nous aurons un office aujourd'hui à Saint-Maurice : c'est l'emploi de notre après-midi. Demain, messe basse à la mairie de Bussang, le bon ami Benjamin Pottecher n'aimant point la cérémonie. Après quoi, il nous offre à déjeuner ; l'office sera long cette fois. Méline parle de monter vendredi au Ballon d'Alsace : la chose est tentante par ce temps d'or.

CCLIV

A. M. ROBIQUET

Saint-Dié, le 5 septembre 1892.

J'ai reçu toutes vos lettres. Je suis ici à demeure pour tout le mois de septembre. Vous me faites fête en m'annonçant votre retour par les Vosges. Par où abordez-vous nos montagnes ?

Quel est votre itinéraire? De ma chaumière on embrasse tout l'ensemble, mais il faut voir le détail : la Schlucht, le Hohneck, Retournemer et Gérardmer.

Reinach sera chez moi le 10 ou le 11. Peut-être pourrions-nous vous rejoindre sur les hauteurs, si nous avions votre itinéraire exact.

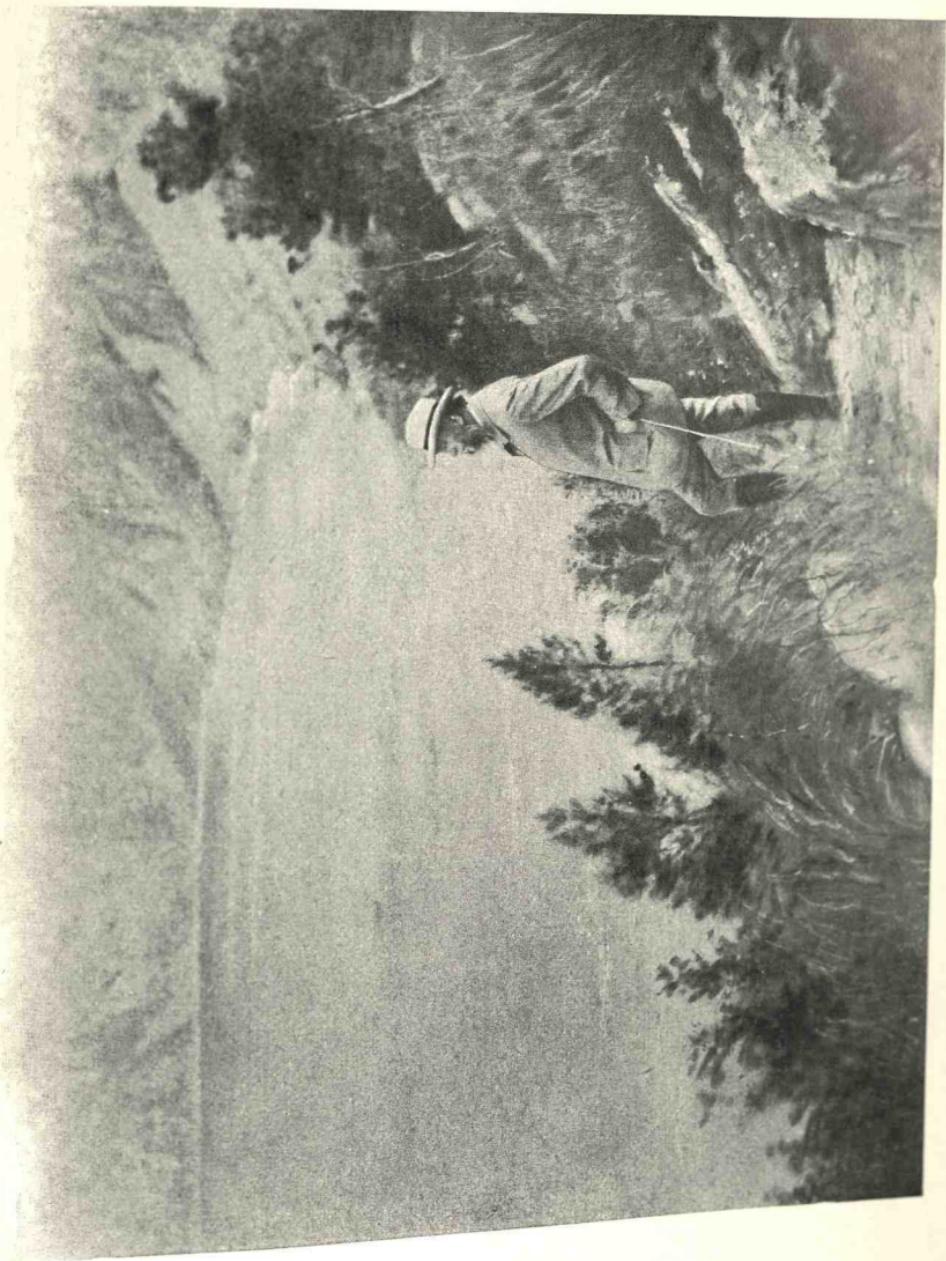
Je pense beaucoup à ma préface, malgré les tentations de farniente qui m'assiègent dans ce nid de verdure...

CCLV

A M. NORDHEIM

Saint-Dié, le 11 septembre 1892.

Nous avons suivi avec une véritable angoisse l'évolution du fléau qui éprouve votre grande cité dans des proportions que l'Occident européen ne connaissait plus. En lisant vos lettres qui nous émeuvent fort, par la vérité du trait et la précision du détail, je revois tout ce que j'ai entendu jadis conter par nos pères du grand choléra de 1831, et je ne crois pas, eu égard au progrès



général de la civilisation et du bien-être, que l'épidémie de Hambourg soit dépassée en horreur par les grandes pestes de Marseille et de Florence. J'admire votre vaillance, mais elle ne me surprend pas : vous comprenez qu'il faut, en ces terribles crises, donner l'exemple aux petits, aux faibles, aux déshérités. Le Havre a reçu de votre port le redoutable microbe. Mais le mal, pris à temps, a été plus aisément conjuré. L'épidémie y est en forte décroissance. Cependant les pauvres gens ont connu comme vous les épreuves de l'isolement nécessaire, l'arrêt de tout travail, la mort du commerce, les paquebots qui désertent et cherchent d'autres têtes de ligne.

A Paris, le mal existe, mais sur une minime échelle. Je ne crois pas qu'il s'y développe beaucoup. Le milieu parisien est devenu très réfractaire : les droits de l'hygiène publique ont été reconnus et suivis avec énergie. On sait ce qu'il faut faire, et on le fait résolument. Le milieu moral surtout est excellent; la masse envisage le fléau avec une entière sérénité, et l'on répète avec raison qu'une épidémie d'influenza laisse plus de ruines après elle.

Nous avons eu dans nos montagnes un été sans pareil, tropical mais verdoyant. Voici l'automne, un peu grisâtre, mais plein de douceur. Je n'ai pas l'intention de rentrer à Paris avant le 15 oc-

tobre. J'espère, mon courageux et cher ami, que vous viendrez vous y refaire en hiver.

CCLVI

A M. BILLOT¹

Paris, 17 octobre 1892.

J'ai été fort heureux de lire votre lettre. Il m'est important de savoir que vous approuvez ce que j'ai fait. Je n'ai pas cherché la polémique; j'ai écrit, ayant été témoin et acteur, une page d'histoire². Il faut de temps à autre, comme vous le dites fort bien, protester contre les légendes, interrompre la prescription. Je lis, par les soins d'une agence assez bien outillée, tout ce que les journaux italiens débitent depuis dix jours à ce propos. C'est bien vraiment la haine qui les égare, comme si je résumais en moi toute gallophobie; car, avec un peu plus de clairvoyance, et s'ils voyaient moins rouge en parlant de moi, ils auraient pu tirer un autre parti de mon étude. Je

1. Depuis 1890 M. Billot était ambassadeur à Rome près le roi d'Italie.

2. Préface, sous forme de lettre datée de septembre 1892, que Jules Ferry, donna au livre de Narcisse Faucon : *la Tunisie avant et depuis l'occupation française*.

faisais, je crois, preuve de bonne foi et de sévérité, en reconnaissant la part qu'il faut faire aux fatalités historiques dans les alliances de l'Italie. Il est vrai que ce point de vue commande la plus grande prudence, la plus légitime défiance de notre côté, en présence de ces baisers Lamourette qu'on vous offre avec tant de candeur dans les fêtes de Gênes. Ces Machiavels cousus de fil blanc s'imaginent que nous nous laisserons payer en monnaie de singe. Cette parodie de Cronstadt est enfantine.

Dans tout ce débordement de déclamation, force injures, rééditées de Rochefort, que ces messieurs citent comme une autorité. Des faits, je n'en vois pas. Un journal de Rome qui se nomme, je crois, le *Tornese*, ou *Cornes*, ou *Fornes*, entreprend de discuter. Il reconnaît d'ailleurs que Cairoli n'a jamais rien dit, ni laissé soupçonner quoi que ce soit du grand secret; que Cialdini n'a jamais rien dit, ni formulé une seule plainte, — mais qu'on trouvera sans doute dans ses papiers, copie d'une dépêche par laquelle, nos troupes étant devant Tunis, Saint-Hilaire promettait *sous ma dictée* de ne pas toucher à la Régence. Enfin, il y a eu aussi des promesses de Gambetta, faites à qui et quand? On ne le dit pas, mais « tout le monde le sait. » C'est un vrai dialogue des morts.

Vous devez avoir connaissance des pages d'histoire contemporaine du député Chiala; il paraît que c'est le répertoire de toutes ces fourberies historiques. Ne pourriez-vous pas me l'envoyer par la valise¹?

Nous sommes dans l'agitation qui précède les crises. L'affaire de Carmaux a profondément mécontenté les républicains de gouvernement et toute la masse qui vient à nous. Le gouvernement s'est éclipsé dans la faiblesse de l'indécision. Il se sauvera devant la Chambre par des paroles énergiques, s'il est capable d'en prononcer. Le traité franco-suisse est une affaire plus périlleuse. On pourrait arriver à quelque chose en limitant les concessions à quelques articles, mais on a commis la faute grave de toucher à quantité d'intérêts qui se soulèvent et pourront paralyser tous les bons vouloirs. Roche a oublié qu'il a affaire à un parti puissant, ombrageux, à un Parlement qui vient de voter un tarif minimum, et à qui l'on propose, non de le retoucher, mais de le démolir trois mois après. Je suis très préoccupé de tout cela, car je considérerais une rupture avec la Suisse comme un événement des plus fâcheux...

1. *Dal 1858 al 1892, Pagine distoria contemporanea, di Luigi Chiala.* Torino 1892-1893, 8°.

CCLVII

A M. BILLOT

Paris, 6 janvier 1893.

J'ai pris la plume bien des fois pour vous écrire, mais la tempête qui sifflait au dehors m'enlevait toute liberté d'esprit. Nous avons vécu, nous vivons encore dans une sorte de terreur, sous la dictature de la calomnie. En des temps bien différents et par d'autres moyens, le monde politique a eu la sensation profonde, poignante, mystérieuse que donne un pouvoir occulte, fondé sur l'espionnage et la délation. La Chambre en fut affolée, le gouvernement a perdu la tête. L'acte brutal par lequel il a livré non pas à la justice, mais à l'opprobre, les plus éclatants de ses membres, est assurément un des coups de démence les plus extraordinaires que l'histoire ait eu à enregistrer. La légèreté de l'accusation, la frivilité des preuves font un tel contraste avec la gravité de la mesure, que la colère qui gronde sourdement dans cette même Chambre apeurée

et énervée, qui blâme les poursuites avec la même facilité qu'elle les reprend, va s'accentuer de jour en jour, au fur et à mesure que la clarté se fera sur toutes choses. Ces hommes qui ont assumé cette responsabilité ne garderont pas longtemps le pouvoir. Je doute du reste que le ministère se présente entier le 10 janvier... J'assisterai à cette chute sans m'en réjouir, car le parti républicain, celui qui est aux affaires depuis 1879, risque de sombrer dans cette liquidation lamentable.

Parlons de vous maintenant. Vous savez que la démission de Waddington est définitive. Mais savez-vous qu'on songeait à vous offrir l'ambassade de Vienne, pour renvoyer Decrais à Londres? Vous n'accepteriez certainement pas ce troc. Vous faites à Rome d'excellente besogne et il n'y a rien à faire à Vienne que de recevoir et de parader, quand on a beaucoup d'argent. Comment va-t-on faire le mouvement? Le personnel est limité; de Courcel ne quittera pas le Sénat...

J'ai vu et analysé avec un vif intérêt — avant la tourmente — le livre¹ que vous m'avez envoyé. Il fournit, sans s'en douter peut-être, plus d'un argument à ma thèse. Tout le rôle secret de Cai-

1. Celui de Chiala dont Jules Ferry avait demandé la communication.

roli apparaît. Il n'était ni chevaleresque, ni surtout intelligent.

Je forme pour vous, mon cher Billot, pour madame Billot, pour vos enfants, les vœux les plus affectueux, laissez-moi dire les plus tendres.

CCLVIII

A M. ROBIQUET

Saint-Dié.

...Pour la biographie je vous cherche le discours que j'ai prononcé, il y a un an ou deux, à la distribution des prix du collège de Saint-Dié.

J'y réveille mes souvenirs de collège de Strasbourg. C'est à encadrer dans votre récit. J'ajoute sur les origines de ma famille quelques détails qui sont à la mode du jour. Ma roture ne se perd pas dans la nuit des temps. Mes ancêtres étaient des paysans d'un village de la montagne, situé à une heure et demie de marche de la ville, sur la route de Fraize et de Gérardmer et qu'on appelle *Anould* (agneau, mouton), pays de pâturage et de grands rochers. Les premiers Ferry dont nous retrouvions la trace sont des artisans, bourgeois de

la ville, et de leur état fondeurs de cloches. Le territoire de Saint-Dié était terre d'église, sous la souveraineté, incessamment contestée par les évêques de Toul ou les seigneurs voisins, d'un chapitre séculier. Voici même une gentille anecdote du grand-père de mon grand-père, fils de fondeur de cloches, comme son propre père. Celui-ci était mort jeune, laissant une veuve et un fils de treize ans, et, chose désastreuse, une commande de cloche pour l'abbaye d'Andlau (Alsace), pour laquelle le défunt avait fait de grosses dépenses. La mort du père c'était la ruine. Mais l'enfant intelligent et courageux, se chargea de sauver la famille. Il partit à pied pour Andlau et se présenta bravement à l'abbé, le priant de lui conserver la commande qu'il se chargerait de mener à bonne fin. L'abbé le trouva de si belle mine et si résolu qu'il y consentit et la cloche fut fondue. Mon grand-père m'a raconté qu'il l'avait vue à Andlau, bien et dûment signée. Le petit-fils de ce brave enfant fut le père de mon père. Il ne fondait pas de cloches mais fabriquait des tuiles. Sa mère était alsacienne, lui-même avait épousé une Alsacienne, une Wimpfen de Colmar. Mon grand-père Ferry que j'ai connu (il n'est mort qu'en 1847) avait 20 ans en 89.¹ Il embrassa la cause de la Révolu-

1. La première lettre du volume lui est adressée.

tion, comme de juste, et fut maire de Saint-Dié pendant toute la durée du Directoire, du Consulat et de l'Empire. L'aîné de ses fils entra dans l'armée; il vit comme sous-lieutenant le désastre de Waterloo, refusa de servir les Bourbons...

Le second fils fut mon père, Charles-Édouard Ferry, avocat très occupé, très estimé et très distingué d'un barreau alors important. Il était membre du Conseil général des Vosges, d'opinions très libérales, et menait contre le ministère Guizot l'opposition la plus vive. C'était du reste la note du milieu dans lequel j'étais élevé. Les discussions politiques et philosophiques ont rempli mes oreilles d'enfant, j'ai épelé le *Siècle* et le *National*.

La santé de mon père, de bonne heure altérée par l'excès de travail, l'obligea à quitter le barreau et l'empêcha de se faire, dans la politique, avant et après 48, la place que tout le monde s'attendait à lui voir prendre. Il résolut de se consacrer tout entier à notre éducation et vint s'établir à Strasbourg en 1846.

Vous voyez, mon cher Robiquet, que de liens avec l'Alsace! Non seulement tous mes amis de collège et de l'école de droit, mais les alliances et les amitiés de ma famille, à Colmar et à Schlesstadt (petite ville avec laquelle, au temps de nos grands-pères, les gens de Saint-Dié pratiquaient

« l'échange des enfants »). Plus tard le mariage de mon cousin germain avec une strasbourgeoise me créait de nouveaux liens. Enfin mon mariage avec mademoiselle Risler...

Quand il écrit ces lignes, Jules Ferry en est bien à ses dernières étapes. L'instant est proche où va cesser la dure épreuve et s'achever le grand parcours. A l'heure où vont finir les longs espoirs, son regard cherche au loin le point de départ. Chaque détour du chemin évoque les vieilles traditions et les tendres liens où se confondent, en son cœur fidèle, la Lorraine terre natale et l'Alsace terre d'adoption. Il appartenait à l'« éternelle protestation » qui eut sa dernière pensée de clore ce livre du souvenir.

FIN

Un témoignage de profonde gratitude est adressé ici à tous ceux dont les soins fidèles ont permis aux lettres qu'on vient de lire de nous être conservées. Les destinataires des unes, comme les dépositaires actuels des autres, non contents de les garder dans des réduits pieusement scellés, ont bien voulu s'en dessaisir, en temps utile, pour apporter leur décisif et précieux concours à l'entreprise qui s'achève. Le souvenir de ces parents et amis dévoués restera associé ici à la mémoire dont ils auront une fois de plus servi la cause. Les noms des correspondants de Jules Ferry qui figurent dans ce volume se trouvent consignés ici :

JULES CHAPON; — PH. DEROISIN; — PAUL DUPRÉ; — ALBERT FERRY; — CHARLES FERRY; — ÉDOUARD FERRY; — F.-J. FERRY; — Madame FERRY-MILLON; — LÉON GAMBETTA; — JULES HETZEL; — madame KESTNER; — EUGÈNE PELLETAN; — ANTONIN PROUST; — ALFRED RAMBAUD; — DAVID RAYNAL; — RISLER-KESTNER; — SCHEURER-KESTNER; — JULES SIMON; — EUGÈNE TÉNOT; — WALDECK-ROUSSEAU; — WALRAS.

MM. BARRÈRE; — BILLOT; — PAUL BÖGNER; — Madame CHARRAS; — MM. JULES DEVELLE; — FERNAND-DREYFUS; — ABEL FERRY; — G. FREITZ; — ANDRÉ LAVERTUJON; — LANDRIN; — MAGALHAES LIMA; — L. NOR-

DHEIM ; — MARCELLIN PELLET ; — Marquise ARCONATI VISCONTI, née PEYRAT ; — MM. JOSEPH REINACH ; — PAUL ROBIQUET.

Il convient de terminer cette énumération reconnaissante par deux noms, dignes tous deux d'être appelés les derniers, pour occuper le premier rang : le nom de M. FERDINAND-DREYFUS, sénateur, dont la sollicitude a dès la première heure posé les assises de l'édifice et suivi jusqu'au bout sa laborieuse et délicate construction; celui de M. CHARLES SCHMIDT, archiviste aux Archives nationales, qui a su limiter le vaste terrain dont l'érudit fait son domaine pour apporter à la tâche collective, avec son dévouement, l'appoint de son savoir et les soins avertis que mérite cette page d'histoire vraie, trop récente pour être complète, trop sincère pour rester incomprise.

EUG. JULES-FERRY.

TABLE

DES NOMS DE PERSONNES ET DES NOMS DE LIEUX

(*Les noms de lieux sont en italiques.*)

A

- ABOUT (Edmond), 17.
ADAM (Edmond), 136.
Agen, 286.
Aïn-Sultan, 549, 551.
Aix-les-Bains, 405.
Alger, 434, 438.
Algérie, 435 sq., 547 sq..
ALLAIN-TARGÉ, 307, 385.
ALLAIN-TARGÉ (Geneviève), 257.
Allemagne, 526, 527, 538, 557,
413.
ALMEIDA (d'), 88, 89.
ALPHAND, 122.
Alsace-Lorraine, 140, 141, 164, 165,
180, 181, 192, 211, 245, 568, 569.
AMOS, 401.
Andlau, 568.

- ANGLETERRE, 413.
Anould, 567.
APPERT, 395.
ARAGO (Emmanuel), 23, 24, 25,
27, 70 n., 280, 291, 292, 539.
ARAGO (Etienne), 280.
ARAGO (famille), 283, 288, 294.
Arcachon, 334.
ARCONATI VISCONTI (mar-
quise), 532.
ARENE (Emmanuel), 507.
ARNAUD DEL'ARIÈGE (Madame),
361.
ARNIM (comte d'), 128, 129.
Arzeu, 553.
Athènes, 142, 144 n., 145, 149, 150,
151, 153, 156, 157, 158, 159, 160,
165, 166, 168, 171, 172, 175, 179,
182, 184, 187, 190, 193.
AUBERTIN, 472.

JUDIGANNE, 11.

AUMÂLE (duc d'), 410 n., 415.

AURELLES DE PALADINES (général d'), 91, 92.

AYMARD, 253.

AXENFELD, 173.

B

Bacharach, 6.

Bamberg, 38.

Ban-de-Sapt, 262.

BANGEL, 63, 70, 72, 73 n., 83

BARD, 387.

BARDOUX, 263.

BARODET, 197, 309.

BARRÈRE, 484, 493.

BARTET (Madame), 350.

BAUME (Albert), 70.

BAZAINE, 92.

BENSAUDE (A.), 492.

BÉQUET, 536.

BERNARD, 232.

Berne, 33, 37.

BERT (Paul), 386.

BERTHELOT, 335.

BETHMONT, 66

Béziers, 295, 296.

BILLOT (ambassadeur), 320, 369, 382, 392, 401, 451, 473, 475, 492, 510, 562, 565.

BILLOT (général), 396.

Bingerbrück, 6.

Biskra, 438.

BISMARCK (le prince de), 39, 40, 129, 148, 339, 413, 428, 518, 556.

BIXIO, 53, 54.

BLANQUI, 276.

Blaye, 429.

BLIGNÈRES (C. de), 5.

BOEGNER (Paul), 208, 219, 220, 222, 223, 230, 245, 249, 252, 253, 261, 264, 464, 509.

Bollwiller, 401.

BONNAT, 440.

BONNEAU (Madame), 478, 523.

BONNET, 171.

Bonport-sous-Montreux, 77 n., 79.

Bordeaux, 116, 281, 282, 283, 284, 389, 468, 533, 534, 535.

BOULANGER (général), 407 et suiv., 417, 418, 420, 422, 426, 427, 430, 432, 447, 453, 455, 457, 461, 462, 470, 475, 486, 489.

BOURBAKI, 94, 104.

Bourg, 334.

BOURGOIN (de), 143.

Briançon, 346.

BRISSON (Henri), 52, 55, 307, 322, 323, 324, 325, 386.

BROGLIE (de), 145, 184, 189, 204, 219, 220, 238, 250, 285.

BROUARDEL, 447.

BROUILLET, 443.

BROUSSE, 410.

BRUGNOT, 380.

BUFFET, 129, 130, 205, 208, 209, 216.

Bulgarie, 149.

BUISSON (F.), 353, 463.

BULOW (Madame de), 37.

BULOZ, 74.

BURNOUF, 15°.

Bussang, 207, 216, 217, 557, 558, 559.

Buzenval, 114.

C

CABANEL, 342, 441, 443.

CAIROLI, 563, 566.

CALMON, 175, 249.

CAMBON, 422.

CAMESCASSE, 376.

CAMPBELL, 371.

Cannes, 513, 514, 516, 544, 546.

Carmaux, 564.

CARNOT (H.), 12, 52, 56.

CARNOT (S.), 478, 479, 493.
 CARRIER, 459.
 CASSAGNAC (P. de), 486.
 CASSAIGNARD, 541.
Cette, 296.
 CHALLEMEL-LACOUR, 342, 345,
 347.
 CHAPON (Jules), 520.
 CHARCOT, 443.
 CHARRAS (madame), 245, 278, 356.
 CHARTRES (duc de), 37, 469.
Châteauvillain, 452.
 CHAUFFOUR-KESTNER (Victor),
 211.
Cherbourg, 304.
 CHEVREUL, 423, 431.
Chevreuse, 341.
 CHIALA, 564.
Chine, 345, 347, 352, 353, 355, 358,
 360, 361, 378, 379, 382, 413.
 CHOISEUL (H. de), 63.
Chypre, 518.
 CIALDINI, 563.
 CISSEY (de), 121.
 CLAUDE, 215, 252, 399.
 CLAUDOT, 252.
 CLEMENCEAU (G.), 274 n., 275,
 381 n., 386, 387, 415, 419, 459,
 487.
 COCHERY, 316, 320, 505.
 COCHIN, 57 n., 134.
 COLANI (Th.), 382, 491.
Colmar, 569.
 COMPAYRÉ, 459.
 CONNORD, 468.
Constance, 36.
 CONSTANTIN (le grand-duc), 557.
Constantine, 438.
Constantinople, 42 et suiv., 428.
 COQUELIN ainé, 546.
 COQUELIN cadet, 350.
Corfou, 165.
 COSSON, 399.
 COURBET (amiral), 359, 361, 474.
 COURCEL (de), 566.

COURNAULT, 31, 33, 38.
 CRÉMIEUX, 70 n., 244.
 CRÉMIEUX (Mademoiselle), 244.
 CRISPI, 485, 539.
Cronstadt, 538, 539.

D

Darmstadt, 10.
 DAUPHIN, 325.
 DAVOUST, 481.
 DECK, 359.
 DECRAIS, 566.
 DELAFOSSE, 373 n.
 DELEBECQUE, 361.
 DELESCLUZE, 54 n., 76, 97, 115.
 DELORME, 233.
 DEPRET, 361.
 DEPRETIS, 365, 366.
 DEROUISON (Ph.), 4, 15, 38, 41.
 DÉROULÈDE, 453.
 DESMAREST, 30, 31, 37.
 DEVILLE (Jules), 397, 415, 441.
 DEVÈS, 324.
 DILLON (comte), 455.
 DINAH-SALIFOU, 507.
 DOMBASLE (de), 232 n.
 DONNET, 284.
 DRÉO, 126, 182.
 DUBOST (Antonin), 88.
 DUCHATEL, 132.
 DUCLERC, 320, 325.
 DUCROT, 121, 253.
 DUFUAURE, 176, 195, 208, 256,
 285.
 DUGENNE, 474.
 DUMESNIL, 534.
 DUMONT (Albert), 283, 336, 353,
 354.
 DUPANLOUP, 5, 184, 189.
 DUPORTAL, 60.
 DUPRAT (Pascal), 30, 33 n.
 DUPRÉ (Paul), 160, 173, 283, 515.
 DURUY (Victor), 504.
 DUVAL (Ferdinand), 32, 422.

E

Eberbach, 8.
 El-Biar, 434, 438.
 Ems, 69, 72.
 Épinal, 164, 200, 206, 211, 213, 215, 243, 251, 397, 399, 465, 485, 508.
 Erfurt, 540.
 ESQUIROS, 63, 72.
 ESTOURNELLES DE CONSTANT (d'), 536.
 ETIENNE, 438.

F

FAIDHERBE, 104.
 FALLIÈRES, 402, 505.
 FAURE (Félix), 449.
 FAVEROT, 455.
 FAVRE (Jules), 57, 63, 65, 67, 68, 84, 85, 101, 120, 122, 131.
 FERDINAND-DREYFUS, 341, 383, 484, 485, 512, 527, 528.
 FERRARI (Joseph), 147.
 FERROUILLAT, 126.
 FERRON, 446.
 FERRY (Abel), 309, 313, 332, 351, 354, 372, 373, 375, 440, 477, 508, 513, 516, 522, 546.
 FERRY (Adèle), 2.
 FERRY (Albert), 523.
 FERRY (Charles), 6, 13, 29, 33, 38, 109, 110, 111, 115, 125, 128, 129, 131, 135, 137, 139, 142, 144, 145, 156, 163, 165, 172, 175, 182, 187, 193, 204, 245, 257, 258, 278, 279, 282, 307, 309, 324, 326, 328, 332, 334, 335, 338, 363, 372, 375, 379, 407, 452, 508, 513, 522, 544.
 FERRY (Madame Charles), 329.

FERRY (Charles-Édouard), 569.
 FERRY (Edouard), 106, 164, 179, 192, 195, 245, 254, 258, 277, 317, 329, 401, 424, 545.
 FERRY (François-Joseph), grand-père de Jules Ferry, 1, 568.
 FERRY (Hercule), 193.
 FERRY (Madame Jules), 202, 203, 205, 206, 211, 215, 217, 222, 224, 226, 229, 231, 240, 243, 247, 251, 259, 265, 268, 272, 279, 281, 282, 283, 285, 287, 289, 293, 295, 297, 299, 300, 301, 303, 304, 308, 310, 313, 315, 317, 319, 320, 321, 323, 328, 331, 333, 334, 337, 342, 348, 350, 352, 354, 358, 360, 372, 375, 378, 397, 399, 400, 401, 403, 440, 442, 444, 446, 448, 477, 479, 482, 498, 501, 502, 504, 506, 508, 535, 544, 548, 552, 557.
 FERRY (Mademoiselle Marcelle), 398.
 FERRY-MILLON (Madame), 42, 47, 153, 168, 190, 202.
 FÉRY-D'ESCLANDS, 455.
 FLEURY, 361.
 FLOQUET (Charles), 12, 37, 209, 307, 386, 420, 441, 480, 485, 487.
 Florence, 75, 326, 327.
 Foucharupt, (Saint-Dié), 259, 277, 280, 282, 311, 352, 354, 358, 375, 424, 425, 454, 455, 479, 485, 492, 525, 540.
 FOURNIER, 147.
 FOURNIER (amiral), 451 n.
 FOURNIER (docteur), 558.
 FOURTOU (de), 221, 236, 247, 332.
 Francfort, 8, 9.
 FREITZ, 494.
 FREPPEL, 452.
 FRESNEAU, 332.
 FREYCINET (de), 257, 318, 320, 325, 386, 403, 410, 415, 416, 418, 420, 422, 423, 427, 429, 430, 431, 487.

G

GACHOTTE, 193.
 GAIRE (Victor), 224, 230.
 GALLIFFET (de), 408.
 GAMBIETTA, 50, 52 n., 53, 54, 55 n.,
 56, 57, 58, 60, 61, 64, 69, 73 n.,
 74, 75, 77, 79 n., 80 n., 81, 85,
 87, 88, 89, 94, 99, 126, 153, 174,
 209, 214, 236, 247, 304, 305, 306,
 307, 319, 324, 325, 329, 385, 457,
 531, 563.
 GAMBON, 104.
Garches, 114.
 GARNIER-PAGÈS, 12, 13, 24, 31,
 32, 63.
 GAZAGNAIRE, 546.
Génés, 326, 563.
 GIGOUX, 440.
 GLAIS-BIZOIN, 21, 70 n.
 GOBLET, 447.
 GOULARD (de), 175.
 GRANVILLE (lord), 347.
Grenoble, 174, 384, 479.
 GRÉVY (Albert), 436.
 GRÉVY (Jules), 63, 65, 66, 67, 68,
 123, 196, 294, 310 sq., 322 sq.,
 418, 443.
 GUÉROULT, 19, 20, 23, 25, 26, 52.
 GUICHARD, 361, 362.
 GUILLAUME, sculpteur, 359, 440.
 GUILLAUME II, 540.

H

Hambourg, 561.
 HANOTAUX, 395, 448, 512.
 HARMAND, 346.
 HART (sir Robert), 371.
 HAUSSEONVILLE (d'), 32, 37, 38.
 HAVIN, 20.
Havre (Le), 309, 310, 561.
 HÉBERT, 359.

HÉBRARD, 476.
 HEILBULTH, 516, 517.
 HENNER, 440.
 HÉNON, 25.
 HERBETTE, 431.
Herculanum, 146.
 HÉRISSON, 54.
 HEROLD (F.), 31, 56.
 HETZEL (Jules), 391, 43.
 HOHENLOHE (prince de), 338,
 339.
Hollande, 143.
Hué, 340.
 HUGO (Victor), 104.
 HUMBERT (roi d'Italie), 366.

I

Issy (fort d'), 111, 114.
Italie, 365, 366, 563.

J

JACLARD, 104.
Johannisberg, 8.
 JOLIBOIS, 404.

K

KABLÉ, 256.
Kabylie, 435.
 KÉRATRY (de), 63, 76, 79 n., 80,
 82.
 KESTNER (M.), 240.
 KESTNER (Madame), 210, 240,
 425.
 KEUFER, 509.
 KIENER, 398.
 KRAUSS, 507.
 KROPOTKINE, 395.

L

LABORDÈRE, 318, 448.
 LAFERRIÈRE, 70.
La Haye, 142, 143.

- LAISANT, 373 n., 453.
Lakanal (lycée), 336, 436.
 LALOQUETTE, 474.
 LAMBRECHT, 120, 121, 122.
Lamoricière (Algérie), 549.
 LANDRIN, 198.
Langson, 363.
Larreule, 533, 535.
 LARRIEU, 30.
 LAURIEU, 55.
Laurium (mines du), 150, 160,
 189, 193.
Lausanne, 76, 451.
Laveline, 249.
 LAVERTUJON (André), 11, 16, 18,
 21, 79, 204, 533, 534.
 LAVISSE (E.), 512.
 LEFAIVRE (A.), 16, 37, 477.
 LEFÈVRE (E.), 445.
 LE FLÔ, 121.
 LEFRANC (Victor), 120, 121, 122.
 LEMAIRE, 452.
 LENOEL, 321.
 LEROY, 134.
 LE ROYER, 321, 324.
Lille, 268 sq.
 LIMA MAGALHAES (J.), 496.
 LIOTUILLE (famille), 444, 447.
 LISSAGARAY, 80.
 LOCKROY, 326.
Londres, 48 sq., 566.
 LOU-FONG-LOH, 452.
 LOYSEL, 104.
 LUCE (S.), 398.
 LY-HOUNG-TCHANG, 451 n.
Lyon, 301, 387, 389.
- M**
- MAC-CARTNEY, 382.
 MACKAU (de), 443.
 MAC-MAHON, 197, 213, 220, 225,
 229, 231, 234, 253.
- Madagascar*, 379.
 MADIER DE MONTJAU, 402, 408,
 479.
 MAGNIN, 60, 67, 84.
 MAHY (de), 220, 380.
 MALLEVILLE (L. de), 131.
 MANCINI, 364, 371.
 MANCHON, 70.
 MANTEUFFEL, 233.
 MARCÈRE (de), 231, 320.
 MARIANI, 493.
 MARIE (député), 12, 21, 24.
Marseille, 51, 56, 57 n., 58, 72,
 292, 295, 299, 300, 302.
 MARTIN (Henri), 132.
 MARTIN-FEUILLEE, 402, 437.
 MASSICAULT, 493.
 MASSOL, 54.
Mattenhof, près Berne, 29, 31,
 32.
 MAURI, 507.
 MAY (G.), 326.
Mayence, 8.
 MEISSONNIER, 342.
 MÉLINE, 218, 397, 402, 558,
 559.
Meudon, 335.
 MEWES, 164, 401.
 MICHOU, 403.
 MILLERAND, 448.
 MILLET (R.), 493.
 MILLOT, 474.
 MIOT, 104.
Mirecourt, 213.
 MOHRENHEIM (de), 557.
 MONET, 536.
Mont-sous-Vaudrey, 320 sq.
Montlieu, 527.
Montpellier, 292 sq.
Monretout, 111.
Mostaganem, 552, 553.
 MOUGIN, 399.
 MOUTARD, 54.
 MOUY (de), 394.
Moyenmoutier, 261 sq.

Mulhouse, 128, 401.

MUN (de), 401.

Munich, 33 sq., 493.

MUNSTER (de), 557.

N

Nancy, 200, 231, 232, 308, 465,
467, 557.

Naples, 146, 366.

NEFFTZER, 211, 212.

Nice, 514.

NISARD, 511, 512.

NORDHEIM, 516, 525, 540, 555,
560.

Nouvelles-Hébrides, 406.

Nuremberg, 38.

O

Oran, 552, 553.

Orléans, 89, 91, 92.

ORLÉANS (Amélie d'), 405.

ORMESSON (d'), 506.

OUSTRY, 221, 345.

P

PALLAIN, 50.

PARIS (comte de), 462.

PATENÔTRE, 361, 413, 493.

PÉCAUT, 336.

Pékin, 412.

PELLET (Marcellin), 438, 472, 539,
546.

PELLETAN (Camille), 380.

PELLETAN (Eugène), 25, 28, 59,
63, 66, 67, 73 n.

PÉRIER (Casimir), 135, 189, 262,
480, 482, 483.

PÉRIER (général), 440.

Perpignan, 287 sq.

PERSE (Schah de), 506.

PESSARD (H.), 309.

PEYRAT (Alphonse), 357, 532.

Philippopoli, 428.

PIAT, 186.

PICARD (A.), 70.

PICARD (E.), 63, 66, 120, 121,
122, 201, 296.

PICARD, 444.

PICHON (S.), 448.

PICOT, 524 n.

Plombières, 234.

Paestum, 373, 375.

POGNON, 454.

Pompéï, 146.

PONLEVOY, 380.

Port-Vendres, 292.

PORTALIS, 72.

PORTUGAL (prince royal de),
405 n.

POTHUAU (amiral), 104.

POTTECHER (B.), 559.

POULET (Marius), 356.

Prayé, 464.

PRESSENSÉ (E. de), 38.

PROUST (Antonin), 31, 38, 151,
359, 455.

Q

QUEUCHE, 222.

QUINET (E.), 334.

R

RAMBAUD (A.), 334, 452, 500.

Raon-l'Etape, 141, 259.

Raon-sur-Plaine, 141, 466.

RASPAIL, 57.

Ratisbonne, 38.

RAVINEL (de), 216, 246, 411.

RAYNAL (D.), 402, 429, 447, 468,
480, 534, 535.

- RÉCIPON, 404.
- REICHEMBERG, 350.
- REINACH (Joseph), 50 n., 55 n., 87 n., 363, 377, 381, 396, 407, 409, 411, 412, 419, 421, 423, 426, 434, 454, 456, 459, 461, 465, 467, 470, 486, 488, 499, 513, 518, 537, 542, 560.
- Remiremont*, 206, 213, 217, 218, 488.
- RÉMUSAT (de) ministre, 129, 144, 193.
- RÉMUSAT (Paul de), 145, 188.
- RENAULT (Léon), 248.
- RÉVILLON (T.), 467.
- REY, 480.
- RIBOT (A.), 446.
- RICARD, 231.
- RISLER (Ch.), 332, 333, 337.
- RISLER-KESTNER, 209, 238.
- Rivesaltes*, 291.
- RIVET, 131.
- ROBINET, 54.
- ROBIQUET (P.), 530, 559, 567.
- ROCHE, 393 n.
- ROCHE (J.), 564.
- ROCHEFORT (H.), 70 n., 436, 487, 563.
- ROGER (du Nord), 182.
- ROLLAND (Ch.), 132.
- Rome*, 18, 146, 361 sq., 373, 414, 415, 566.
- ROSEBERY (lord), 395.
- ROSSEL, 115.
- Rothau*, 247.
- Rouen*, 542.
- ROULLEAUX (Marcel), 11, 13, 15 n., 18, 19 n., 41.
- ROUVIER, 462, 465, 466, 469.
- ROYER (Clémence), 33.
- Rudesheim*, 8.
- Rueil, 441.
- Rupt*, 217.
- Russie*, 538, 556.
- S
- Salerne*, 375.
- Salies*, 534.
- SALISBURY, 518.
- Salonique*, 428.
- Saulxures*, 382.
- SAUSSIER, 408.
- SAVOYAT (D.), 481, 484.
- SAY (Léon), 112, 121, 122, 304, 321.
- Scharrachbergheim*, 384, 400, 401.
- SCHEURER-KESTNER (Auguste), 274, 333, 384, 401.
- SCHEURER-KESTNER (Céline), 211.
- Schiltigheim*, 139.
- Schlestadt*, 569.
- SCHMITZ, 408.
- SCHUTZENBERGER, 140, 182, 318.
- SÉ (Germain), 515.
- Senones*, 260, 261, 503.
- Sèvres*, 359.
- Sicile*, 373.
- Sidi-Bel-Abbès*, 548.
- SIMON (Jules), 30, 31, 32, 37, 59, 60, 63, 66, 67, 68, 73 n., 83, 120, 122, 184, 189, 199, 200, 203, 204, 231, 237, 263, 267, 276, 285, 296, 450.
- SOREL (A.), 512.
- Sorrente*, 372, 375.
- Sparte*, 166, 170.
- SPULLER, 306, 307, 441, 447, 453, 459, 460, 463, 480.
- STEEG (Jules), 419, 429.
- Stockholm*, 493.
- Strasbourg*, 1, 2, 179, 192, 277, 317, 567, 569.
- STROHL (I.), 558.
- Suez*, 369, 371.
- Suisse*, 564.
- SUMNER MAINE, 497.

- SYLVIN, 213, 230, 529, 530.
Saint-Cloud (Algérie), 554.
Saint-Dié, 3, 141, 163, 216, 218,
 221, 240, 247, 249, 258, 266, 267,
 372, 377, 381, 409, 411, 412, 415,
 423, 426, 454, 456, 459, 461, 465,
 467, 468, 470, 484, 488, 501, 502,
 509, 510, 527, 539, 559, 560, 567.
Saint-Germain, 510.
SAINT-HILAIRE, 187, 563.
Saint-Maurice, 559.
SAINT-QUENTIN (de), 221 n.
Saint-Rémy, 265.
SAINT-VALLIER, 233.
Sainte-Marie, 10, 14, 230.

T

- Taintrux*, 249.
Tanger, 493.
TCHERNOFF, 57 n., 59 n.
TENAILLE-SALIGNY, 38.
TÉNOT (E.), 432, 491, 520, 533.
Thann, 202, 203, 211, 240, 245,
 400, 424, 425.
THIBAUDIN, 346, 422.
THIERS, 57, 59, 61, 62, 63, 64, 65,
 84, 110, 113, 116, 117, 120, 122,
 123, 124, 128, 130, 132, 133, 134,
 143, 144, 145, 148, 152, 157, 166,
 175, 176, 177, 183 sq., 234, 247,
 404.
Thillot (le), 129, 207, 213, 215, 217,
 218, 398, 411.
THOMAS (Clément), 108.
THOMSON, 438.
Thoune, 36.
Tien-Tsin, 451.
TIRARD, 324.
Tlemcen, 551.
TOLAIN, 393.
Tonkin, 341, 374, 386, 390, 391,
 500.

- Toulouse*, 141, 165, 166, 285, 285,
 287, 296.
TRICOCHE, 524 n.
TROCHU, 90, 97, 98, 102, 182, 183.
TSENG, 341, 347, 351, 382.
Tunisie, 373, 435, 438, 439, 518,
 562 n.

V

- VACHEROT*, 53.
Vanves, 115.
VATIN, 9.
VERLET, 443.
VERSAILLES, 113, 115, 125, 477.
VIARDOT (Louis), 8.
Vic-de-Bigorre, 533 n.
Vichy, 234, 237, 238, 261, 264, 500,
 523, 525.
Vienne, 566.
Villefranche, 545.
VILLEMAIN, 257.
VISCONTI-VENOSTA, 147.
Vizille, 479, 480, 481, 482.
VOULOT, 400.

W

- WADDINGTON*, 210, 347, 518, 566
WALDECK-ROUSSEAU, 345, 402.
WALRAS, 449.
Washington, 124 n., 126.
WEISS (J.-J.), 298.
Wiesbaden, 8.
Willer, 202.
WILLM, 256.
WILSON, 471.
WIMPFEN, 568.
Wisembach, 223, 230, 502.
WORMS, 514.

Z

- ZÉVORT*, 353, 440.

ERRATUM

Page 175, note : M. Calmon était sous-secrétaire d'État
à l'Intérieur.

TABLE

AVANT-PROPOS	1	
1846.		
I. — A son grand-père	décembre	1
1857.		
II. — A Ph. Deroisin	28 novembre	4
1860.		
III. — A Charles Ferry	7 septembre	6
1861.		
IV. — A M. André Lavertujon	fin juin	11
V. — A Charles Ferry	août	13
1862.		
VI. — A M. André Lavertujon	début de 1862	16
VII. — A M. André Lavertujon	mars	18
1863.		
VIII. — A M. André Lavertujon	mai	21
1864.		
IX. — A Eugène Pelletan	janvier	28

TABLE

1865.

X. — A Charles Ferry	1 ^{er} septembre	29
XI. — A Charles Ferry	8 septembre	33
XII. — A Charles Ferry	29 septembre	38

1867.

XIII. — A Ph. Deroisin	16 avril	41
----------------------------------	--------------------	----

1868.

XIV. — A Madame Ferry-Millon	26 septembre	42
--	------------------------	----

1869.

XV. — A Madame Ferry-Millon	2 janvier	47
XVI. — A Gambetta	1 ^{er} au 10 avril	50
XVII. — A Gambetta	10 au 15 avril	53
XVIII. — A Gambetta	25-26 mai	56
XIX. — A Gambetta *	13 juin	58
XX. — A Gambetta	22 juillet	61
XXI. — A Gambetta	23 juillet	64
XXII. — A Gambetta	24 juillet	69
XXIII. — A Jules Simon	12 août	72
XXIV. — A Gambetta	1 ^{er} octobre	75
XXV. — A Gambetta	6 octobre	77
XXVI. — A Gambetta	11 octobre	81
XXVII. — A Jules Simon	19 octobre	83

1870.

XXVIII. — A Gambetta * ¹	18 octobre	87
XXIX. — A Gambetta *	14 décembre	88
XXX. — A Gambetta *	15 décembre	89

1871.

XXXI. — A Gambetta *	9 janvier	94
XXXII. — A Gambetta *	8 février	99
XXXIII. — A Édouard Ferry	15 avril	106
XXXIV. — A Charles Ferry	5 mai	110

1. Les lettres marquées d'un astérisque ont été déjà publiées.

XXXV. — A Charles Ferry	9 mai	111
XXXVI. — A Charles Ferry	15 mai	115
XXXVII. — A Charles Ferry *	2 juin	118
XXXVIII. — A Charles Ferry *	6 juin	121
XXXIX. — A Charles Ferry	17 juillet	125
XL. — A Charles Ferry	18 septembre	128
XLI. — A Charles Ferry	5 octobre	129
XLII. — A Charles Ferry	8 décembre	131
XLIII. — A Charles Ferry	12 décembre	135

1872.

XLIV. — A Charles Ferry	2 janvier	137
XLV. — A Charles Ferry	avril	139
XLVI. — A Charles Ferry	avril	142
XLVII. — A Charles Ferry	mai	144
XLVIII. — A Charles Ferry *	28 juin	145
XLIX. — A Antonin Proust	4 juillet	151
L. — A Madame Ferry-Millon.	6 juillet	153
LI. — A Charles Ferry *	11 juillet	156
LII. — A Paul Dupré	3 août	160
LIII. — A Charles Ferry	29 août	163
LIV. — A Charles Ferry	21 novembre	165
LV. — A Madame Ferry-Millon	27 novembre	168
LVI. — A Charles Ferry	12 décembre	172
LVII. — A Charles Ferry	26 décembre	175

1873.

LVIII. — A Monsieur et Madame Édouard Ferry	19 janvier	179
LIX. — A Charles Ferry	23 janvier	182
LX. — A Jules Simon	janvier	184
LXI. — A Charles Ferry	30 janvier	187
LXII. — A Madame Ferry-Millon.	18 février	190
LXIII. — A Charles Ferry	13 mars	193
LXIV. — A Édouard Ferry	17 juin	195
LXV. — A M. Landrin	septembre	198

1874.

LXVI. — A Jules Simon.	2 novembre	200
--------------------------------	----------------------	-----

TABLE

1875.

LXVII. — A Madame Ferry-Millon	3 septembre	202
LXVIII. — A Jules Simon.	7 septembre	203
LXIX. — A M. André Lavertujon	5 octobre	204

1876.

LXX. — A Madame Jules Ferry.	27 avril.	206
LXXI. — A M. Paul Bœgner.	19 juin.	208
LXXII. — A Risler-Kestner.	12 juillet.	209
LXXIII. — A Madame Jules Ferry	24 août.	211
LXXIV. — A M. Sylvin.	décembre.	213

1877.

LXXV. — A Madame Jules Ferry	17 avril.	215
LXXVI. — A Madame Jules Ferry	20 avril.	217
LXXVII. — A M. Paul Bœgner.	19 mai.	219
LXXVIII. — A M. Paul Bœgner.	28 mai.	220
LXXIX. — A Madame Jules Ferry	2 juin.	222
LXXX. — A M. Paul Bœgner.	juin	223
LXXXI. — A Madame Jules Ferry	4 juin.	224
LXXXII. — A Madame Jules Ferry	5 juin.	226
LXXXIII. — A Madame Jules Ferry	7 juin.	229
LXXXIV. — A M. Sylvin.	10 juin.	230
LXXXV. — A Madame Jules Ferry	29 juin.	231
LXXXVI. — A Charles Ferry	10 juillet.	234
LXXXVII. — A Jules Simon*.	17 juillet.	237
LXXXVIII. — A M. Risler-Kestner	27 juillet.	238
LXXXIX. — A Madame Kestner	11 août.	240
XC. — A Madame Jules Ferry	21 août.	243
XCI. — A M. Paul Bœgner.	28 août.	245
XCII. — A Madame Jules Ferry	8 septembre.	247
XCIII. — A M. Paul Bœgner.	31 octobre	249
XCIV. — A Madame Jules Ferry	21 décembre	251

1878.

XCV. — A M. Paul Bœgner.	18 février.	252
XCVI. — A Édouard Ferry.	16 mars	254
XCVII. — A Monsieur et Madame Charles Ferry	août	258

XCVIII.	— A M. Paul Bœgner	15 septembre	261
XCIX.	— A M. Paul Bœgner	21 septembre	264
C.	— A Madame Jules Ferry	7 octobre	265
CI.	— A Jules Simon	29 octobre	267
CII.	— A Madame Jules Ferry	décembre	268
CIII.	— A Madame Jules Ferry	décembre	270
CIV.	— A Madame Jules Ferry	décembre	272

1879.

CV.	— A Scheurer-Kestner	12-13 mai	274
CVI.	— A Jules Simon *	juillet-août	276
CVII.	— A Édouard Ferry	8 septembre	277
CVIII.	— A Madame Jules Ferry	14 septembre	279
CIX.	— A Madame Jules Ferry	15 septembre	281
CX.	— A Madame Jules Ferry	16 septembre	282
CXI.	— A Madame Jules Ferry	17 septembre	283
CXII.	— A Madame Jules Ferry	18 septembre	285
CXIII.	— A Madame Jules Ferry	20 septembre	287
CXIV.	— A Madame Jules Ferry	22 septembre	289
CXV.	— A Madame Jules Ferry	23 septembre	293
CXVI.	— A Madame Jules Ferry	24 septembre	295
CXVII.	— A Madame Jules Ferry	26 septembre	297
CXVIII.	— A Madame Jules Ferry	27 septembre	299
CXIX.	— A Madame Jules Ferry	28 septembre	300
CXX.	— A Madame Jules Ferry	29 septembre	301

1880.

CXXI.	— A Madame Jules Ferry	4 août	303
CXXII.	— A Madame Jules Ferry	fin septembre	304
CXXIII.	— A Gambetta	10 novembre	306

1881.

CXXIV.	— A Madame Jules Ferry	12 août	308
CXXV.	— A Madame Jules Ferry	25 septembre	310
CXXVI.	— A Madame Jules Ferry	27 septembre	313
CXXVII.	— A Madame Jules Ferry	30 septembre	315

1882.

CXXVIII.	— A Madame Jules Ferry	9 janvier	317
CXXIX.	— A Gambetta	20 juillet	319

TABLE

CXXX. — A Madame Jules Ferry	1 ^{er} août	320
CXXXI. — A Madame Jules Ferry	4 août	321
CXXXII. — A Madame Jules Ferry	5 août	323
CXXXIII. — A Charles Ferry	6 novembre	326

1883.

CXXXIV. — A Édouard Ferry	8 janvier	329
CXXXV. — A Madame Jules Ferry	16 mars	331
CXXXVI. — A Madame Jules Ferry	19 mars	333
CXXXVII. — A Alfred Rambaud	mai	334
CXXXVIII. — A Madame Jules Ferry	fin juin	335
CXXXIX. — A Madame Jules Ferry	fin juillet	337
CXL. — A Charles Ferry	29 août	338
CXLI. — A M. Ferdinand-Dreyfus	4 septembre	341
CXLII. — A Madame Jules Ferry	14 septembre	342
CXLIII. — A Waldeck-Rousseau	16 septembre	345
CXLIV. — A Madame Jules Ferry	19 septembre	348

1884.

CXLV. — A Madame Jules Ferry	21 juin	350
CXLVI. — A Madame Jules Ferry	15 août	352
CXLVII. — A Madame Jules Ferry	16 août	354
CXLVIII. — A Madame Charras	18 août	356
CXLIX. — A Madame Jules Ferry	fin août	358
CL. — A Madame Jules Ferry	mi-septembre	360

1885.

CLI. — A M. Joseph Reinach	29 mars	363
CLII. — A Charles Ferry *	4 mai	363
CLIII. — A M. Billot*	6 mai	369
CLIV. — A Charles Ferry	23 mai	372
CLV. — A Charles Ferry	fin mai	375
CLVI. — A M. Joseph Reinach	23 juin	377
CLVII. — A Madame Jules Ferry	7 juillet	378
CLVIII. — A Charles Ferry	26 juillet	379
CLIX. — A M. Joseph Reinach	25 août	381
CLX. — A M. Billot	29 septembre	382
CLXI. — A M. Ferdinand-Dreyfus	13 octobre	383
CLXII. — A Scheurer-Kestner	22 octobre	384
CLXIII. — Au docteur Bard	5 décembre	387

1886.

CLXIV. — A Jules Hetzel	6 février	391
CLXV. — A M. Billot*	1 ^{er} mai	392
CLXVI. — A M. Joseph Reinach . .	mai	396
CLXVII. — A Madame Jules Ferry. .	3 mai	397
CLXVIII. — A Madame Jules Ferry. .	4 mai	399
CLXIX. — A Madame Jules Ferry. .	mai	400
CLXX. — A Madame Jules Ferry. .	10 juin	401
CLXXI. — A Madame Jules Ferry. .	11 juin	403
CLXXII. — A M. Billot	26 juin	405
CLXXIII. — A Charles Ferry.	2 juillet	407
CLXXIV. — A M. Joseph Reinach . .	22 juillet	409
CLXXV. — A M. Joseph Reinach . .	29 juillet	411
CLXXVI. — A M. Joseph Reinach . .	10 août	412
CLXXVII. — A M. Jules Develle* . .	14 août	413
CLXXVIII. — A M. Joseph Reinach . .	15 août	419
CLXXIX. — A M. Joseph Reinach . .	21 août	421
CLXXX. — A M. Joseph Reinach . .	3 septembre	423
CLXXXI. — A Edouard Ferry	4 septembre	424
CLXXXII. — A M. Joseph Reinach . .	8 septembre	426
CLXXXIII. — A M. David Raynal . . .	29 septembre	429
CLXXXIV. — A Eugène Ténot.	22 décembre	432

1887.

CLXXXV. — A M. Joseph Reinach . .	11 avril	434
CLXXXVI. — A M. Marcellin Pellet . .	16 avril	438
CLXXXVII. — A Madame Jules Ferry . .	13 juin	440
CLXXXVIII. — A Madame Jules Ferry. .	17 juin	442
CLXXXIX. — A Madame Jules Ferry. .	21 juin	444
CXC. — A Madame Jules Ferry.	22 juin	446
CXCI — A Madame Jules Ferry.	23 juin	448
CXCII. — A M. Walras	19 juillet	449
CXCIII. — A M. Billot	19 juillet	451
CXCIV. — A Charles Ferry	19 juillet	452
CXCV. — A M. Joseph Reinach	30 juillet	454
CXCVI. — A M. Joseph Reinach	7 août	456
CXCVII. — A M. Joseph Reinach	11 septembre	459
CXCVIII. — A M. Joseph Reinach	17 septembre	461
CXCIX. — A M. Paul Bœgner.	25 septembre	464

TABLE

CC.	— A M. Joseph Reinach . . .	29 septembre . . .	465
CCI.	— A M. Joseph Reinach . . .	fin septembre . . .	467
CCII.	— A M. David Raynal . . .	fin septembre . . .	468
CCIII.	— A M. Joseph Reinach . . .	octobre . . .	470

1888.

CCIV.	— A M. Marcellin Pellet . . .	6 janvier . . .	472
CCV.	— A M. Billot	27 janvier . . .	473
CCVI.	— A M. Billot	28 avril . . .	475
CCVII.	— A Madame Jules Ferry . . .	11 juin . . .	477
CCVIII.	— A Madame Jules Ferry . . .	21 juillet . . .	479
CCIX.	— A Madame Jules Ferry . . .	22 juillet . . .	482
CCX.	— A M. Barrère	14 août . . .	484
CCXI.	— A M. Joseph Reinach . . .	20 août . . .	486
CCXII.	— A M. Joseph Reinach . . .	5 septembre . . .	488
CCXIII.	— A M. Billot	28 novembre . . .	492

1889.

CCXIV.	— A M. Freitz	février	494
CCXV.	— A M. J. Magalhaes Lima*	23 février . . .	496
CCXVI.	— A Madame Jules Ferry . . .	18 juin . . .	498
CCXVII.	— A Alfred Rambaud * . . .	4 juillet . . .	500
CCXVIII.	— A Madame Jules Ferry . . .	12 juillet . . .	501
CCXIX.	— A Madame Jules Ferry . . .	13 juillet . . .	502
CCXX.	— A Madame Jules Ferry . . .	6 août . . .	504
CCXXI.	— A Madamé Jules Ferry . . .	7 août . . .	506
CCXXII.	— A Madame Jules Ferry . . .	20 août . . .	508
CCXXIII.	— A M. Paul Bægner . . .	22 septembre . . .	509
CCXXIV.	— A M. Billot *	20 octobre . . .	510
CCXXV.	— A M. Ferdinand-Dreyfus .	20 octobre . . .	512
CCXXVI.	— A Charles Ferry	3 novembre . . .	513
CCXXVII.	— A Paul Dupré	22 novembre . . .	515
CCXXVIII.	— A M. Nordheim	8 décembre . . .	516
CCXXIX.	— A M. Joseph Reinach . . .		518

1890.

CCXXX.	— A Jules Chapon	11 janvier . . .	520
CCXXXI.	— A son neveu Abel Ferry .	24 avril . . .	522
CCXXXII.	— A Albert Ferry	7 juillet . . .	523
CCXXXIII.	— A M. Nordheim	31 août . . .	526

CCXXXIV.	— A M. Ferdinand-Dreyfus.	16 octobre . . .	527
CCXXXV.	— A M. Ferdinand-Dreyfus.	1 ^{er} novembre . . .	528
CCXXXVI.	— A M. Sylvin.	2 novembre . . .	529
CCXXXVII.	— A M. Sylvin.	5 novembre . . .	530
CCXXXVIII.	— A M. Robiquet	10 novembre . . .	530

1891.

CCXXXIX.	— A la Marquise Arconati Visconti, née Peyrat. .	janvier . . .	532
CCXL.	— A M. Lavertujon	31 mars . . .	533
CCXLI.	— A M. Lavertujon.	25 avril . . .	534
CCXLII.	— A Madame Jules Ferry. .	mai	535
CCXLIII.	— A M. Joseph Reinach . .	août	537
CCXLIV.	— A M. Marcellin Pellet . .	8 août . . .	539
CCXLV.	— A M. Nordheim	20 septembre .	540
CCXLVI.	— A M. XXX., notaire . . .	25 septembre .	541
CCXLVII.	— A M. Joseph Reinach . .	novembre . .	542

1892.

CCXLVIII.	— A Charles Ferry.	7 février . . .	544
CCXLIX	— A M. Marcellin Pellet . .	6 avril . . .	546
CCL.	— A Madame Jules Ferry. .	19 avril . . .	548
CCLI.	— A Madame Jules Ferry. .	21 avril . . .	552
CCLII.	— A M. Nordheim	23 juin . . .	555
CCLIII.	— A Madame Jules Ferry. .	27 juillet . . .	557
CCLIV.	— A M. Robiquet	5 septembre .	559
CCLV.	— A M. Nordheim	11 septembre .	560
CCLVI.	— A M. Billot	17 octobre . .	562

1893.

CCLVII.	— A M. Billot *	6 janvier . . .	563
CCLVIII.	— A M. Robiquet		567
TABLE DES NOMS DE PERSONNES ET DES NOMS DE LIEUX			573
ERRATUM			582

